

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-  
ulture de la Généralité de Paris.

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.



ANVIER 1770.

TOME XXXII.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de M<sup>te</sup> le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.







JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

JANVIER 1770.

---

EXTRAIT.

Synopsis universæ Præceos medicæ, in binas partes divisa, quarum prior omnium morborum conspectum exhibet; altera verò rem medicamentariam, perpetuis commentariis illustratam, sistit; cui subjungitur Liber de Cibo & Potu; nova editio ulterius elaborata, vel cæteris, tum gallicis, tum latinis, multò amplior & accuratior; auctore *Josepho LIEUTAUD*, Academiæ regiæ scientiarum, & Societatis regiæ Londinensis; nec-non cubiculario serenissimi Delphini & Stirpis regiæ medico, imperante dilectissimo *Ludovico XV.* Parisiis, apud *P. Fr. Didot* juniorem, 1770, in-4°, 2 vol. Prix relié 24 liv.

*Précis de la Médecine pratique, contenant l'Histoire des Maladies, & la Manière de les traiter, avec des Observations & Remarques critiques sur les points les plus intéressans; par M. LIEUTAUD, &c. troisième édition revue & augmentée par l'auteur. A Paris, chez Vincent, 1769, in-8°, 2 vol. Prix relié 10 liv.*

L'OUVRAGE, dont nous annonçons  
cette double édition, parut, pour la  
première fois, en 1759, chez Vincent,

en un volume *in-8°* : quoiqu'il eût été originairement composé en latin, l'auteur se détermina, pour quelques raisons particulières, à le publier en françois. Cette première édition fut suivie, en 1761, d'une seconde qui parut chez le même libraire, & sous le même format. L'auteur en donna, en 1765, une édition latine, en faveur des étrangers, augmentée d'un *Traité des Médicamens* : elle fut imprimée en deux volumes *in-4°*, à Lyon, chez les Freres de Tournes. Le sieur Vincent fit traduire la seconde Partie, c'est-à-dire la Matière médicale, & la publia en françois, sous le titre de *Précis des Médicamens*, en 1766. Ces différentes éditions ayant été enlevées, l'auteur a cru devoir donner de nouveaux soins à son Ouvrage, & augmenter même l'édition latine d'un *Traité particulier des Alimens*. L'édition françoise a également été retouchée; &, quoiqu'elle ne contienne que l'histoire & la curation des maladies, elle a été portée à deux volumes par les additions que l'auteur avoit faites aux éditions latines; additions qu'il a pris lui-même la peine de mettre en françois, & de placer chacune à leurs articles.

L'Ouvrage de M. Lieutaud a été si répandu, qu'il seroit superflu de nous arrêter beaucoup à en faire connoître le mérite :



« ailleurs feu M. Vandermonde , mon prédécesseur , en annonçant , dans le Journal de Juillet 1759 , la premiere édition françoise , exposa suffisamment le plan & les avantages de la premiere Partie. Nous avons donné nous-mêmes , dans le Journal de Juillet 1766 , une idée assez précise de la seconde , à l'occasion de la traduction françoise qu'en publia le sieur Vincent. Nous nous contenterons de présenter à nos lecteurs un précis du Traité des Alimens dont est enrichie la nouvelle édition latine , les autres additions étant trop confondues dans le corps de l'Ouvrage , pour pouvoir en tracer le tableau.

Avant d'entrer en matiere , l'auteur a cru devoir rechercher dans des Prolégomenes , quelle est l'action respective des organes & des fluides qui concourent à la digestion des alimens ; & , quoiqu'il n'ait pas voulu s'arrêter à développer le mécanisme de cette fonction , il a cru cependant devoir déclarer , en passant , qu'il ne croyoit pas que la fermentation y eût aucune part ; & la raison qu'il en donne , *c'est qu'il est constaté par de nombreuses expériences , que le chyle conserve la nature des alimens ; ce qui n'arriveroit point , s'ils avoient été exposés à ce combat supposé des sels ;* principe & conséquence que les chymistes n'auront garde d'adopter , l'idée qu'ils ont de la fer-

mentation, étant bien différente de celle que M. Lieutaud paroît s'en être faite, & la seule inspection du chyle, suffisant pour démontrer qu'il n'a plus la nature des alimens qui ont servi à le former. Ce qui paroît l'avoir induit en erreur, ce sont certaines parties des alimens peu susceptibles de subir le mouvement de fermentation, telles que quelques parties odorantes, les sels minéraux, &c. qu'on distingue, à la vérité, encore dans le chyle & dans le lait; mais les parties de cette nature résistent également à la fermentation qui convertit le moût en vin, comme le prouve ce qu'on appelle *le goût de terroir* dans certains vins, où celui que lui communiquent certaines plantes, lorsqu'on les laisse pourrir au pied de la vigne. Quoi qu'il en soit de cette opinion de notre auteur, peut-être la seule dans son Ouvrage, qui soit susceptible de quelque critique raisonnable, il paroît qu'il fonde l'explication de la plus grande partie des anomalies que présente cette fonction, à l'influence qu'il attribue aux esprits animaux; influence qu'une foule de phénomènes concourent à établir d'une manière qui ne permet pas de la révoquer en doute, du moins si on se borne à entendre par-là l'action des nerfs, quel que soit l'agent particulier qui réside en eux.

Ce sont les deux régnes végétal & animal

qui fournissent la matiere de tous nos alimens. Il donne le premier rang aux végétaux ; & il ne croit pas qu'on puisse regarder comme absolument sain un genre d'alimens , qui , si on le garde trop long-tems , éprouve la putréfaction la plus dégoûtante , & contracte une odeur insupportable : or tout le monde sçait qu'il n'est point de partie animale qui ne soit exposée à cette corruption dont les végétaux sont exempts.

Il met les bleds à la tête des végétaux ; & donne avec raison la préférence au froment ; ensuite il traite des semences légumineuses , qui sont renfermées dans des gouffes ; des plantes potageres ; des fruits des cucurbitacées , à la suite desquels il place les artichauts , les truffes , les champignons , &c : de-là il passe aux fruits des arbres & des arbrisseaux ; & , à cette occasion , il dit un mot des différentes especes de confitures.

Le règne animal fournit une très-grande quantité d'alimens divers. Pour en traiter , notre auteur a suivi la méthode des Zoologistes ; c'est à-dire qu'il parle d'abord des quadrupedes , ensuite des oiseaux , enfin des poissons. En parlant de ces derniers , il fait observer que c'est sans fondement qu'on a prétendu les distinguer des autres animaux , parce qu'ils ont le sang froid , puisque , dit-il , les cétacées ont le sang aussi

chaud que les quadrupedes. Il croit qu'on trouve une marque caractéristique plus réelle dans l'huile qui tient lieu de graisse dans les poissons. En conséquence, il décide qu'on peut manger, en sûreté de conscience, des macreuses, pendant le Carême, puisqu'elles n'ont point de graisse, mais bien de l'huile.

Ces deux classes d'alimens composent chacune une section particuliere. Dans une troisieme, l'auteur traite des assaisonnemens qu'il distingue en *exotiques*, & en *indigènes*. Quelque nécessaires qu'ils soient pour corriger l'inertie de certaines viandes, l'abus, qu'on en fait si fréquemment, rend problematique s'ils ne sont pas plus nuisibles que salutaires. Les alimens ne péchent pas seulement par leurs qualités : il est pour le moins aussi dangereux d'excéder dans leur usage la quantité que l'estomac peut en digérer ; ce qui varie relativement à l'âge, au sexe, au tempérament, & à mille autres circonstances particulieres à celui qui en fait usage, & met les auteurs dans l'impossibilité de donner sur cet objet aucune règle générale qui ait quelque solidité.

La quatrieme & derniere section traite des boissons. L'auteur les divise en *naturelles*, en *fermentées* & *domestiques* : il ne met parmi les premieres que l'eau & le lait. Les secondes comprennent toutes les

especes de vins , l'eau-de-vie , la bière , l'hydromel vineux , le cidre , le poiré. Il a donné le nom de *boissons domestiques* au thé , café , chocolat , orgeat , amandés , limonade , &c.

Nous allons choisir , selon notre usage , un ou deux morceaux , pour donner à nos lecteurs une idée de la maniere dont M. Lieutaud a traité ses sujets. Nous prendrons pour exemple le riz parmi les bleds.

» *Oryza*. C. B. Pin. ( *le Riz*. )

» Cette espece de grain , qui est très-blanché , lorsqu'elle est dépouillée de sa bête , est placée avec raison parmi les meilleurs bleds. Il fait presque toute la nourriture de quelques peuples de l'Orient : on le cultive non-seulement dans l'Asie , mais encore dans plusieurs contrées marécageuses de l'Italie. » ( L'auteur auroit pu ajouter dans l'Afrique , & même dans l'Amérique septentrionale , sur-tout dans la Caroline , qui en fait un assez grand commerce. ) « Les Orientaux font avec le riz un pain assez sain , mais qui s'aigrit facilement : ou bien ils composent avec le grain entier , du lait , de la crème d'amandes , ou du bouillon à la viande , différents mets très-agréables & très-sains. » On fait cuire ce grain jusqu'à ce qu'il creve , ou qu'il soit réduit en bouillie. C'est encore avec ce grain entier , cuit d'une

» maniere convenable , qu'on prépare ce  
» mets si recherché des Turcs , & si fami-  
» lier en Provençe , qu'on appelle *pilau*.  
» Enfin le riz sert à faire une infinité de  
» mets différens , également sains & agréa-  
» bles , qu'on sert sur les meilleures tables.  
» Cette espece de bled , lorsqu'il est bien  
» cuit , convient à tout le monde , sur-tout  
» à ceux qui ont le ventre trop relâché : il  
» est utile aux grands mangeurs qui ont  
» peine à se rassasier , aux goutteux & aux  
» gens maigres , dans le marasme ; il est très-  
» bon dans la toux , dans la trop grande ra-  
» rescence du sang , & dans les maladies  
» cutanées, accompagnées de demangeaison.  
» Comme tous les autres farineux , le riz est  
» sujet à s'aigrir dans l'estomac. »

Donnons encore un exemple , & choi-  
sifflons l'oiseau le plus usité parmi nous.

» *Gallus nostras* & *gallina*. Le coq &  
» la poule tiennent à juste raison le premier  
» rang parmi les oiseaux domestiques , étant  
» d'un usage très-ordinaire , non-seulement  
» à cause de la bonté de leur chair , & des  
» bouillons qu'on en prépare , mais encore  
» à cause de leurs œufs qui fournissent un  
» aliment excellent & très-familier. La chair  
» des jeunes poulets bien engraisés passe  
» pour la plus agréable , & fournit un aliment  
» doux & salutaire aux phthifiques , à ceux  
» qui sont attaqués de toux opiniâtres , &

» aux convalescens. Il n'en est pas de même  
 » des vieux coqs & des vieilles poules, dont  
 » la chair plus dense, plus dure & plus  
 » sèche, se laisse à peine broyer par les  
 » dents, & est de très-difficile digestion.  
 » Elle fournit cependant une nourriture  
 » abondante, lorsqu'elle est attendrie par  
 » la coction. Le chapon, ou le coq châtré,  
 » tient le premier rang parmi les meilleurs  
 » alimens : la chair s'en digere facilement,  
 » fournit des sucs de la meilleure qualité,  
 » & nourrit parfaitement bien ; on fait grand  
 » cas de son foie ; on le préfère même à  
 » celui de veau. Après le chapon, le pou-  
 » let tient le second rang, sur-tout s'il est  
 » engraisé, & qu'il n'ait pas plus de trois  
 » mois : sa chair, qui est très-tendre, se  
 » digere facilement, & fournit une nourri-  
 » ture très-douce. C'est l'aliment le plus or-  
 » dinaire des gens foibles & valétudina-  
 » res, & le plus agréable à ceux qui se  
 » portent le mieux.

» Les œufs de poule l'emportent sur tous  
 » les autres, c'est-à-dire sur ceux de phaisan,  
 » de poule d'Inde, de paon, de canard,  
 » d'oie, &c. Ceux d'autruche, qu'on  
 » mange en Afrique, leur sont fort infé-  
 » rieurs : ils n'appartiennent pas à notre su-  
 » jet, non plus que ceux de tortue, qu'on  
 » mange en Amérique. Personne n'ignore  
 » le cas que les grands, ainsi que le peu-

» ple, font des œufs frais. Ils fournissent  
» une nourriture excellente aux convales-  
» cens, aux personnes sujettes aux aigreurs,  
» aux vieillards & aux enfans. Le blanc est  
» une lymphe transparente & gelatineuse,  
» très-élaborée, qui est la matière la plus  
» prochaine de la nutrition. Le jaune est une  
» matière huileuse, très-douce, qui four-  
» nit une bonne nourriture, mais qui paroît  
» favoriser la génération de la bile, &, par  
» conséquent, ne convient guères aux tem-  
» pérans bilieux, ni à ceux qui ont trop  
» de penchant aux plaisirs de l'amour. Les  
» œufs mollets passent pour les plus agréa-  
» bles, & ne sont pas moins propres à la  
» nutrition. Les œufs durcis fortifient l'es-  
» tomac, resserrent le ventre, & convien-  
» nent dans les hémorrhagies. Il n'y a point  
» d'aliment plus usité que les œufs; & il  
» seroit impossible de faire l'énumération de  
» tous les mets qu'en préparent les cuisiniers  
» & les pâtissiers. Tout ce que nous avons  
» dit jusqu'ici, ne doit s'entendre que des  
» œufs récents; ils sont très-mal-sains, lorsqu'ils  
» sont trop vieux, ou à demi-pourris.  
» Outre les alimens qu'ils fournissent, les  
» cuisiniers s'en servent, comme tout le  
» monde le sçait, pour composer différentes  
» sauces. »

Nous ne pouvons pas terminer cet Extrait,  
sans donner de justes éloges aux libraires qui



hous ont procuré ces deux éditions de ce bon ouvrage. Ils n'ont rien épargné pour l'exécution : le papier, les caractères sont également beaux. L'édition latine est, en outre, ornée d'une très-belle estampe gravée par Ingouf, d'après le tableau de le Sueur, qui représente Alexandre prenant d'une main la coupe que lui présente son médecin Philippe, & lui donnant, de l'autre, une Lettre, dans laquelle les ennemis de ce médecin l'accusoient d'avoir formé le dessein d'empoisonner le roi.



## L E T T R E

*De M. AUGANTE, ancien conseiller du roi, maire de la ville de Neuville en Orléanois, & médecin en ladite ville, à M. ROUX, auteur du Journal de Médecine, sur une Production monstrueuse.*

Les médecins, Monsieur, doivent compte au public de leur tems : le mieux employé est celui qu'ils passent auprès des malades, à leur fournir les secours de leur art. Malheureusement il y a un certain tems que je ne suis plus dans ce cas : une maladie grave, que je viens d'essuyer, me retient absolument chez moi ; & pour n'être point entièrement inutile, j'ai l'honneur de vous

adresser le détail d'une production monstrueuse, arrivée en cette ville, plusieurs années de suite, laquelle m'a paru, par sa singularité, mériter une place dans le Journal de Médecine : voici le fait. Une petite chienne d'espece braque, fit six chiens, il y a quatre ans : dans ce nombre, il y en eut quatre bien conformés, & deux auxquels il manquoit les deux jambes de devant, & qui avoient chacun un bec-de-lièvre. Ce ne fut qu'après que ces chiens furent jettés à l'eau, qu'on me parla de cet événement. Comme je marquai de la peine de ne les avoir point vus, l'année d'après, on m'apporta cinq chiens, que cette chienne avoit faits, dont un seul étoit bien conformé ; les quatre autres, semblables aux deux de la premiere portée, étoient aussi sans jambes de devant, & avoient chacun un bec-de-lièvre. Je priai la personne à laquelle appartenoit la chienne, de conserver un de ces petits monstres : elle me le promit ; mais, quelques jours après, ayant passé pour avoir des nouvelles de ce petit animal, on me dit qu'il étoit mort, & qu'il n'avoit pu tetter. J'en reconnus la cause par la manœuvre que je vis faire à l'autre petit chien bien conformé, qui employoit toutes ses forces pour presser avec ses pates de devant les mammelles de sa mere, & que ce n'étoit qu'à l'aide de ces

deux petits membres que s'opéroit la fonction. Une troisieme année, la portée fut la même que la précédente : quatre chiens étoient encore sans jambes de devant, & avoient chacun un bec-de-lièvre ; le quatrieme bien conformé, à l'exception de la gueule qui formoit une petite bosse dans la partie moyenne. J'étois, dans ce tems, en campagne, où je passai plusieurs jours auprès d'un malade ; ce qui m'empêcha de voir cette portée qui a été vue, comme les autres, de toute la ville : j'ai vu seulement celui dont je viens de parler, qu'on élevoit pour une voisine qui l'a encore. Enfin, une quatrieme année, & ce fut au printems de l'an passé, que cette chienne fit encore quatre chiens, un très-bien conformé, & les trois autres semblables, pour la difformité, à ceux des trois portées précédentes, n'ayant tous trois point des jambes de devant, & de même chacun un bec-de-lièvre ; je voulus en faire élever un, en le faisant boire du lait : on ne put y réussir ; & il mourut, le surlendemain de sa naissance. Voici, Monsieur, un écart de la nature d'autant plus singulier, qu'il est arrivé quatre fois de suite. Cette production monstrueuse est destructive du système de quelques médecins qui prétendent que toutes les difformités, que les enfans apportent en naissant, ne viennent que de l'imagination frappée de la mere,

## 16 LETTRE SUR UNE PRODUCT. &c.

dans les premiers tems de la conception. Je crois que, dans cette occasion, on doit plutôt, comme dans quantité d'autres, rejeter la cause sur une mauvaise conformation de la matrice, sur quelques replis de ses membranes, qui auront pu s'opposer au développement de ces parties, de même qu'un fruit, qui touche & est pressé dans un espalier, n'a pas sa forme naturelle, & auquel, à raison de cette pression, il arrive des taches qui le rendent tout-à-fait difforme. Ce que j'en dis ici, n'est que pour engager les médecins naturalistes à nous dire ce qu'ils pensent sur cette matiere : je voudrois bien encore que cela pût servir à tranquilliser l'esprit de quantité de femmes qui croient que tout ce qu'elles vont voir ou toucher de singulier, dans le commencement de leur grossesse, sera imprimé sur le corps de l'enfant qu'elles mettront au monde.

J'ai l'honneur d'être, &c,



LETTRE

*De M. COSTE, médecin de l'hôpital royal & militaire de Versoy, médecin-pensionné de la ville & du pays de Gex, à M. POMME, médecin-consultant du roi, & de la grande fauconnerie, pour servir de Réponse à ce qui le concerne dans le second volume de la quatrième édition du Traité des Vapeurs de M. POMME.*

*Nunc malè res junctæ calor & reverentia pugnant :  
Quid sequar in dubio est ; hæc decet : ille juvat.*  
OVID. Nason. Epist. xix.

MONSIEUR,

Vous me donnez une *lanterne sourde* dans une Note très-plaisante de la quatrième édition de votre *Traité des Vapeurs*. Je l'accepte : c'est un cadeau analogue, digne d'un système de racornissement ; & j'imagine qu'en me mettant à la main ce meuble d'attribut, vous avez voulu me faire jouer le rôle du philosophe Cynique. Cependant j'ai beau vouloir faire réfléchir sur votre explication de la manière d'agir du bain froid, les rayons de lumière qui en émanent, négation de receptibilité se trouve dans la Note suivante ; & la lanterne de me devenir inutile à cet égard, elle ne

me découvre que de grands mots, *condensation*, *raréfaction* : il me semble ouïr *Francisque* dans la *Ceinture magique* ; & foyez persuadé que ce morceau ne perdroit rien à se trouver dans un endroit moins sérieux que celui où vous l'avez logé.

Ce seroit peine perdue d'entrer ici dans de grandes discussions. *Vous éloignez la matière médicale ; vous rejetez la chymie ; votre physique n'est point celle des autres ; & vos expériences TOUTES NEUVES prouvent que les règles d'hydrostatique sont fausses.* Vous avez été à la mode, Monsieur : vous n'êtes point médecin à la manière des autres ; & il vous étoit réservé de donner une nouvelle forme aux Dissertations médicales . . . . des principes . . . . un raisonnement . . . des conséquences . . . c'est-là le trottoir commun : tout cela est ennuyeux. Classer un genre de maladies, en diviser les espèces, fixer les signes auxquels on peut reconnoître la différence qui les caractérise ; cette façon de procéder & d'écrire n'est pas le spécifique des vapeurs : elle eût jeté le ridicule vernis du sçavantisime sur un livre destiné à vos malades ; car le vôtre a certainement été fait plutôt pour eux que pour les médecins qui se seroient passés de l'espèce de Dictionnaire qui le termine, à moins que vous n'ayez été

dans le cas de leur dire : *Entendons-nous, Messieurs ?*

Monfieur, j'avois envie de faire une revue de votre Traité ; mais, *cui bono ?* Il n'a été que trop cruellement revu & corrigé dans la forme & dans le fond, par MM. Roux, Rostain, Paris..... &, si j'osois me mettre sur les rangs après ces MM. à qui ni vous ni M. Brun ne répondrez jamais, je vous reprocherois d'être l'un & l'autre en arriere avec moi depuis plus de trois ans. Je vous ai donné le défi de me démontrer (a) *comment le spasme actuel, immédiatement dû à une tension contre nature des organes éréthisés, peut être détruit par l'application d'un corps propre à augmenter l'éréthisme de la maniere la plus active ?* Vous me renvoyez, pour la cinquieme fois, à l'Histoire du *racornissement des solides*, & de la *raréfaction des liqueurs*, & vous prétendez qu'il faut que je sois *bien aveugle* (b) pour n'y pas appercevoir l'explication de la maniere d'agir du bain froid. Non, je ne l'apperceois pas encore, même à l'aide de la *lanterne sourde*. Tout le service qu'elle me rend, c'est de me faire voir que c'est la quatrieme fois que vous avez imprimé que le *racornissement*

(a) Journ. de Méd. Octobre 1766.

(b) Traité des Vapeurs, quatrieme édition, tom. ij, pag. 45.

doit céder à l'application d'un secours auquel il ne cède jamais , ( qu'entre vos mains apparemment ; ) tandis que tout le monde lui connoît , & rationnellement & de fait , des propriétés contradictoires à celle-là (a). *Aquosa frigida densant fibras , & roborant.* La lanterne sourde me fait voir que votre sujet est encore tout neuf.

Vos observations font votre grand cheval de bataille ; vous en voulez de contraires : on vous en fournit d'authentiques ; & vous demandez , après cela , si (b) *les dames , qui usoient de votre méthode , étoient dans le cas d'y recourir ?* La lanterne sourde ne me montre pas là une défaite heureuse . . . . l'application de la glace , suivie d'une terminaison si tragique chez M. Emery : vous trouvez cette ordonnance (c) *bien hardie* ou *bien aveugle* ! La lanterne sourde me découvre un équivoque qui implique dans la maniere dont vous caractérisez cette ordonnance *bien hardie* ou *bien aveugle* ! Vous n'avez pas pesé ces mots-là : Tant y a que M. Emery étoit vaporeux ; tant y a qu'il y avoit chez lui un racornissement bien évident dans les solides ; tant y a que la raréfaction des liqueurs n'étoit pas équivoque ;

(a) Van-Swieten , *Comment. Boerh.* tom. j , pag. 42.

(b) *Traité des Vapeurs , ibid.* pag. 48.

(c) *Ibid.* pag. 49.



& certes vous ne seriez pas vous-même, s'il y eût eu pour lui, à votre avis, autre remède que celui qu'on mit en usage. La *hardiesse* suppose la connoissance réfléchie de ce qui en fait l'objet (a). La *hardiesse*, dit un homme d'esprit, *est pour les grandes qualités de l'ame ce que le ressort est pour les autres parties d'une montre*. Il me semble, si j'ai quelque usage de la langue, qu'il y auroit abus du terme, en caractérisant pareille ordonnance de *bien hardie* : n'aurez-vous pas voulu dire *timéraire* ? C'est que ces deux mots ne sont pas synonymes.

En parlant de la malade qui fait le sujet de la première Observation que j'ai publiée, vous dites : *Si l'on s'apperçoit que cette attaque nerveuse a été produite primitivement par une matiere fébrile, on ne sera pas surpris que le quinquina ait produit de bons effets* (b). Mais, Monsieur, on ne s'en apperçoit pas ; ou bien, vous à qui les *lanternes* sont à disposition, vous le faites à l'aide d'une *lanterne magique*, puisque je n'ai rien dit qui en puisse donner l'idée, & que tout ce que j'ai dit, en présente une absolument contraire (c). Dans quelle classe, je vous prie, placez-vous la maladie de

(a) *Synonymes françois* de l'abbé GIRARD, pag. 186.

(b) *Traité des Vapeurs*, tom. ij, pag. 12.

(c) *Journ. de Méd.* Mai 1766.

## 22 LETTRE DE M. COSTÉ.

M. le curé de Léaz, puisque, selon vous ; *mon Observation ne prouve pas clairement qu'elle fût spasmodique* (a). J'en appelle à de plus grands praticiens que vous ; & ils prononceront que, si toutes les maladies, dont il est question dans le *Traité des Vapeurs*, n'eussent été appelées *vaporeuses* que sur des symptômes pareils à ceux qui m'ont fait caractériser ainsi celles que j'ai citées, vous eussiez évité le reproche d'avoir confondu des objets qui n'étoient pas faits pour l'être. Le *racornissement* vous a rendu célèbre : vous lui devez de la reconnaissance ; mais c'est en excéder les bornes, que de le voir par-tout, comme vous l'avez fait.

(b) Le malade de M. Goirand, que vous faites intervenir pour me donner des leçons, ne me donne qu'un second exemple de l'*abus qu'on peut faire de la licence du paralogisme*. Oui, Monsieur, dût cette phrase être répétée d'un ton ironique, autant de fois qu'elle l'a déjà été, on voit évidemment, & sans le secours de la *lanterne*, que l'accident arrivé à cet homme-là, le rendit plus phrénétique, & qu'une évacuation salutaire a succédé au relâchement que M. Goirand procura par tous les moyens

(a) *Tr. des Vap.* tom. ij, pag. 15.

(b) *Ibid.* pag. 169, 170, 171.

propres à dissiper les mauvais effets de l'eau froide ; mais je voudrois que vous eussiez l'attention de ne pas citer en preuves ce qui prouve le contraire de ce que vous soutenez.

(a) Sans être aussi sçavant que votre supposition ironique m'annonce , je le suis assez , Monsieur , pour sçavoir que *la saignée calme souvent les spasmes , en diminuant la pléthore qui distend les vaisseaux , & procure ainsi la tension spasmodique ;* & je conçois encore comment , dans certains cas , *la saignée peut devenir un vrai tonique.* Mais il y a de l'infidélité à me faire dire que *la distension des vaisseaux n'est jamais dûe qu'à la pléthore.* Je n'ai jamais dit cela. . . . C'est vous qui nous dites dogmatiquement que *l'alkalescence des humeurs est inséparable de l'état spasmodique.* C'est bien vous-même , Monsieur ; car un médecin qui n'auroit pas rompu avec les idées reçues parmi les autres médecins , d'une manière aussi éclatante que vous , ne diroit pas cela.

Je touche , sans m'en appercevoir , à l'instant d'être moins laconique , que je n'ai eu envie de l'être. Je brise-là , & vous proteste , Monsieur , que jusqu'à ce que vous nous donniez quelque chose de

(a) *Ibid.*

plus satisfaisant, je me croirai toujours le dernier en date de réplique, votre *Traité des Vapeurs* vint-il, par la multiplicité de ses éditions, à justifier son emblème, & sa devise *De plano in altum*. Vous m'avez forcé d'en acheter la quatrième édition qui ne m'a rien appris, sinon que celui dont l'approbation termine le second volume, vous prend pour l'avocat de l'humanité, & nous pour ses bourreaux. (b) Le coup de patte est délicat. Pour mon compte, j'en ai ri, & je ne sçache pas qu'il ait fâché personne. Du reste, rien de contraire au gouvernement, à la religion, aux bonnes mœurs : cela est édifiant dans un livre de médecine sur-tout, & je vous en félicite ; mais je voudrois qu'on pût ajouter à tous ces éloges celui de ne pas nous forcer, sous une fausse annonce de nouveauté, de lire des choses dont nos oreilles sont rebatues depuis si long-tems. Quand vous nous répondrez, si jamais vous le faites, ayez la complaisance, Monsieur, de faire imprimer à part ; car, en vérité, ce qu'il y a de plus fatigant, n'est pas encore d'acheter si souvent le même livre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(a) Approbation du Livre de M. Pomme;



## OBSERVATIONS

*Sur des Vapeurs guéries par le quinquina ;  
& autres anti-spasmodiques toniques &  
fortifiants ; par M. MARTEAU , mé-  
decin à Amiens.*

Les délayans & les humectans peuvent être une excellente ressource dans quelques cas de vapeurs ; & les médecins de tous les siècles en ont sçu faire usage, mais un usage réglé par la connoissance des causes qu'ils avoient à combattre, & non dirigé par un empyrisme qui ne veut reconnoître qu'une cause unique. En effet toutes les affections vaporeuses sont-elles susceptibles du même remède ? C'est à l'expérience à prononcer. Les partisans de la tisane de poulet & des bains ont frappé d'anathème tous les anti-spasmodiques, cordiaux & fortifiants. Ils n'ont épargné que le marrube blanc, qui n'est pas le moins chaud des médicamens de cette classe. Seroit-il impossible de les réconcilier avec le quinquina, substance bien moins échauffante que le marrube ? Toutes ces drogues qu'ils ont prosrites comme autant de poisons, méritent-elles les qualifications dont ils les ont flétries ? Ils exigent des observations contraires à celles qu'ils ont produites. Ils récu-

sent celles des médecins étrangers ; & ils n'admettent pas plus celles des auteurs qui ne sont plus vivans. On pourroit , avant toute chose , leur demander : Sont-ce bien des vapeurs que ces maladies dont vous avez publié la guérison ? Bien des médecins ne trouveroient pas cette question déplacée ; & l'analyse de ces *cures miraculeuses* présenteroit des tableaux qui ne ressembleroient rien moins qu'aux vapeurs. Mais , sans leur faire cette objection , j'accepte le défi de ceux *qui ne cesseront de parler , que quand on leur en aura imposé par des faits contraires à ceux qu'ils ont avancés*. Je serai mis sans doute au rang de ces *aveugles qui ne veulent pas se laisser dessiller les yeux* , de ces *entêtés , qui refusent constamment de se soumettre* , & de ces *mécréans asservis au préjugé*. Ces épithètes sont les honnêtes litéraires que prodigue le *Traité des affections vaporeuses* , à ceux qui ne pensent pas comme son auteur. Il ne me taxera pas du moins d'être *intéressé à suivre la routine*. Je connois la maniere d'agir des différentes especes de bains. J'en ai fait l'objet d'une étude particuliere ; & mes recherches n'ont pas été indignes du suffrage de l'Académie de Bordeaux. ( a ) Je n'essuierai pas plus

(a) Ce *Traité des Bains* va paroître , sous peu de jours , chez la veuve Godard , imprimeur à Amiens , & chez Vincent , imprimeur à Paris.

Je reproche d'avoir *prêté des secours aussi avides que meurtriers*. En présentant des faits, j'offre des guérisons. Je ne dirai pas qu'elles sont *miraculeuses* : ce seroit blesser la modestie ; & d'ailleurs je ne vois rien que de très-ordinaire. Mais j'oserai dire qu'on y reconnoitra des vapeurs moins équivoques, que dans la plûpart des histoires que rassemble le *Traité des affections vaporeuses* ; & je ne craindrai pas d'être démenti par tout l'ordre des médecins. J'ai trop bonne opinion d'eux, pour imaginer qu'ils puissent *rejeter l'expérience d'un médecin de province*, quand il leur parle le langage de la vérité. Je ne cite point le nom de mes malades. C'est une précaution que je crois inutile, 1<sup>o</sup> parce que je n'ai pas encore perdu le droit d'être cru sur ma parole ; 2<sup>o</sup> parce que je n'ai pas obtenu la permission de citer. Nos Provinciales tiennent encore aux préjugés de leur pays, & ne sont pas curieuses d'afficher les vapeurs.

1<sup>re</sup> OBSERVATION. Une novice, âgée d'environ vingt-trois ans, vit, au mois de Mars 1768, une de ses compagnes frappée d'épilepsie. Ce spectacle la saisit, & fut l'époque du dérangement de sa santé.

M. Pomme y verra que je suis bien éloigné de regarder le bain froid comme humectant & relâchant : j'y démontre, au contraire, qu'il est un des plus puissans toniques.

Elle éprouva des palpitations de cœur. Elles se répétoient tous les jours, & plusieurs fois le jour. Trop heureuse, si elle en eût été quitte pour ce symptôme unique. Elle commençoit par éprouver des éblouissemens, des tintemens d'oreille, un engourdissement des lèvres, & une espèce de défaillance qui étoit bientôt suivie d'un violent battement de cœur, de serrement à la gorge, de rougeurs à la face, de tremblemens de tous les membres, d'oppression & douleur de poitrine, d'étouffemens, de maux de reins. Après l'accès, dont la durée n'avoit point de terme fixe, elle baïlloit, pleuroit assez souvent, se plaignoit de maux de tête, & d'un anéantissement général, & rendoit, de moment en moment, des urines crûes comme de l'eau. La fréquente répétition de ces paroxysmes ne pouvoit manquer de porter le désordre dans toutes les fonctions. Elle perdit l'appétit, fut tourmentée de rots & de vents, de colique d'estomac, de pesanteur des digestions, & de diarrhée. Les règles souffrirent du retard & de la diminution. Tous ces symptômes n'avoient fait que se fortifier jusqu'au mois de Septembre, que la malade fut confiée à mes soins. J'avois trois indications à remplir; 1<sup>o</sup> ramollir le tissu de la matrice, & diminuer la résistance que la crispation de ses fibres opposoit à l'éruption des règles; 2<sup>o</sup> augmenter les for-



ces trufives du cœur & des arteres , pour pouvoir , par une impulfion plus puiffante , furmonter ces digues utérines ; 3<sup>o</sup> fortifier l'eftomac & le genre nerveux trop délicats , trop mobiles & trop fufceptibles de fecouffes & de tremouffement. Je purgeai avec le catholicon double , & le fyrop magiftral aftringent ; & , pour fatisfaire aux vues que je me propofois , je ne vis rien de plus approprié que les bains & les eaux ferrugineufes. Je fis prendre vingt-cinq bains tempérés , & dans le bain une bouteille d'eau d'Aumale , avec dix à douze gouttes de liqueur minérale anodyne d'Hoffmann. Je faisois ajouter à chaque gobelet une cuillerée d'eau bouillante. Le fuccès répondit à mes vœux. Les accès de vapeur devinrent , & moins violens & plus rares. L'appétit fe rétablit ; les digeftions furent meilleures : les régles reparurent en quantité fuffifante , & fe remirent à-peu-près en ordre. Après cette première révolution périodique , je fis prendre , pendant une quinzaine , à l'heure du fommeil , douze grains de pilules bénites de fuller , avec demi-grain de laudanum. Tous les mois , j'en fis reprendre l'ufage , fix jours confécutifs , immédiatement avant le retour des régles. Pendant quatorze mois , j'ai fait tremper le vin d'eau minérale aux repas. A la faveur de ce régime , la malade a recouvré

tous les attributs de la plus belle santé dont elle jouit depuis dix mois au moins.

II. Depuis quelques années, une demoiselle, âgée d'environ trente ans, sans souffrir aucun dérangement dans le cours ordinaire des règles, esluvoit, à des intervalles de quinze jours, trois semaines, ou un mois, des convulsions hystériques. Elle me vint consulter; &, pour me mettre à portée de mieux juger de son état, elle séjourna dans notre ville, jusqu'à ce qu'elle eût eu l'occasion de me rendre témoin de ses assauts. Je la vis souffrir successivement des hoquets, des tremblemens, tantôt universels, & tantôt particuliers; des étouffemens, des étranglemens, des gonflemens, & des affaïssemens subits du bas-ventre; des léthargies répétées, de trois à quatre minutes; des grincemens, & des claquemens des dents; des roidissemens, tantôt d'un membre, & tantôt d'un autre; des contractions des mâchoires; la convulsion des yeux, dont la prunelle dilatée, fixe & immobile, étoit insensible aux approches de la lumière. Cet accès dura près de deux heures, & fut suivi d'une copieuse évacuation d'urine aussi claire que de l'eau de roche, de pandiculations, de lassitudes & de brisemens. Un mois d'usage de la poudre de guttette, & des infusions de fleurs de tilleul & de primevere, a dissipé sans retour les

symptomes dont la malade commençoit à s'alarmer.

III. Une demoiselle, de dix-neuf à vingt ans, dépériffoit à vue d'œil, depuis cinq à fix mois. On en accufoit le chagrin que lui caufoit la mort d'un pere qu'elle aimoit tendrement, & qu'elle avoit vu dévorer toutes les horreurs d'une mort préparée par une maladie chronique. Elle fouffroit une diminution des régles, des dérangemens & des retards dans l'ordre de leur retour. Elle dormoit mal, & manquoit absolument d'appétit. Elle étoit triste & mélancholique. Des bâillemens, des sanglots, des étouffemens, des pleurs involontaires, des ris immodérés, des rots fréquens, un mal de tête habituel, qui redoubloit avec les langueurs d'estomac, des urines presque toujours d'une crudité aqueuse, des écoulemens blancs ajoûtoient au danger des suites que pouvoit avoir cette indisposition. Je purgeai; je combattis ensuite le vice des régles, & les vapeurs, par l'usage d'une potion anti-spasmodique, dans laquelle entroit la teinture de castor & de laudanum liquide avec les eaux de fleurs d'orange, de mélisse simple, & le syrop de pivoine. J'employai aussi la poudre de guttette. Les symptomes diminuerent; l'appétit reprit un peu vigueur. L'hyver s'écoula moins mal; mais la foiblesse d'estomac subsistoit. Au printemps, je fis prendre une

douzaine de bains tiédes. L'usage du quinquina fit disparoître tous les symptomes hystériques. Enfin l'eau ferrugineuse d'Aumale, par la vertu tonique, qui la distingue entre celles de cette classe, réveilla un appétit dévorant, répara les restes des désordres de l'estomac & des règles. Il y a dix ans qu'elle n'a pas essuyé le moindre accès de vapeurs.

IV. M<sup>lle</sup> S... aujourd'hui marquise de T... essuyoit des secouffes convulsives, des étranglemens & des défaillances, à l'occasion d'une suppression subite des règles. Les urines étoient cruës, le pouls bas, petit, irrégulier & précipité. Pour la soulager, il ne lui fallut autre chose qu'une vingtaine de gouttes de liqueur minérale anodyne d'Hoffmann, dans quelques cuillerées d'eau de fleurs d'orange avec le syrop de capillaire. Sujette au retour de ces accidens, elle ne s'en alarma plus. La liqueur d'Hoffman étoit toujours pour elle une ressource assurée.

V. Une jeune personne, de vingt-un à vingt-deux ans, fut saisie de l'annonce du danger dans lequel une maladie de trois jours avoit précipité le pere le plus tendre & le plus chéri. Les règles, qui paroissoient depuis quelques heures, se supprimerent aussitôt. Quelques momens après, elle tomba dans des vapeurs convulsives. La convalescence apparente du pere contribua à la guérison

riſon de ſa fille. Sa mort, inopinée vers le vingt-cinquième jour, au moment où l'on jouiſſoit délicieufement du plaifir de le voir reſſuſciter, réveilla les accidens avec plus de fureur que jamais. Ils vexoient ſans relâche. Les affections comateuſes & cataleptiques, les étranglemens, les oppreſſions, les pantélemens de la poitrine, les tremblottemens de la reſpiration, les roidiſſemens des membres, la convulſion des mâchoires, le clou hyſtérique, les agitations convulſives, les délires maniaques, les ſynco pes, les hoquets, les flux d'urine crüe, les coliques, le gonflement ſubit & douloureux de l'abdomen, formoient les ſcènes variées de cette tragédie. Je l'ai vue, pluſieurs fois, muette & immobile, pendant quarante-huit à ſoixante heures, ne pouvoir ſ'exprimer que par de foibles mouvemens de tête, & recouvrer enfin la parole par l'impatience de n'être pas devinée. D'autres fois, elle perdoit la voix pour un jour ou deux. D'autres fois, elle étoit réduite à l'impuiffance de remuer le côté gauche, par l'excès des douleurs qu'accompagnoit un froid glacial de la peau. Rien ne reſſembloit mieux à une véritable attaque de rhumatifme goutteux. Les articulations, le genou ſur-tout, étoient prodigieufement gonflés & ſenſibles. La région iliaque gauche étoit alors le centre vers

lequel aboutissoient tous les rayons de douleur. Il suffisoit d'y appuyer légèrement la main, pour la tirer de sa léthargie. La révolution des règles, quelques jours après cette rechute, sembloit devoir diminuer la violence des symptômes. L'insuffisance de l'évacuation sembla les aiguir. Trompé dans mon attente, j'eus recours à trois saignées au pied. On eut la plus grande peine à ouvrir la saphène. La simple immersion des jambes ressuscitoit les accidens ; cependant elles soulagerent pour quelques jours ; mais le fond de la maladie subsistoit. Je proposai les bains. On m'observa que, quelques années auparavant, en pareilles circonstances, un de mes collègues avoit tenté leur efficacité, mais qu'ils avoient causé de si étranges révolutions, qu'on avoit été contraint d'y renoncer. Tirant ma contre-indication de l'expérience du passé, je n'insistai pas davantage. Je tins la malade à l'usage de l'infusion des feuilles d'oranger, & d'un julep anti-spasmodique. Ces accès durèrent environ six semaines, après lesquelles je la mis, pendant trois mois, au lait d'ânesse. Il passa bien ; & , depuis près de quatre ans, cette malade jouit de la plus brillante santé.

VI. A-peu-près dans le même tems, une fille de dix-sept ans effuyoit des vapeurs erotico-maniaques. A en juger par le rap-

port que m'en ont fait , & son médecin , & plusieurs témoins de son délire & de ses convulsions journalieres , rien n'étoit plus marqué que l'érotisme. Les symptomes étoient portés au plus haut point. Les convulsions étoient de la dernière violence. Elles revenoient tous les jours , à-peu-près à heure fixe ; & les paroxysmes ne duroient guères moins que cinq à six heures , & quelquefois plus. Elle n'a guéri que par l'usage du musc.

VII. Une fille du bourg de Grand-Villiers , âgée d'environ 23 ans , d'une constitution forte , & très-bien réglée , essuya au mois de Février dernier , une fièvre putride , qui fut combattue par les secours appropriés à cette maladie , tels que le petit-lait , les lavemens , les eaux de casse , & deux saignées , dans le principe de la maladie. Cette fièvre avoit parcouru ses deux premiers septenaires , avec délire & météorisme du bas-ventre. Ces symptomes s'étoient effacés au quinzième jour qu'une diarrhée s'étoit établie. Celle-ci , à l'aide des laxatifs , s'est soutenue jusqu'au vingt-troisième ou vingt-quatrième jour. Mais , dès le vingt-unième , la fièvre avoit cessé , la malade avoit rendu deux vers.

Au cinquième jour de la maladie , la révolution des règles avoit anticipé de quinzaine , & elle avoit duré cinq jours. Au

dix-huitieme, elles reparurent encore, & cessèrent avec la fièvre. La convalescence la plus heureuse sembloit ne menacer d'aucun retour fâcheux. Un mois s'écoula sans accidens, jusqu'à la prochaine révolution des règles. Elles parurent sans diminution, ni pour la durée ni pour la quantité. Mais, à cette fois, le tribut lunaire fut accompagné de vapeurs qui prenoient, tous les jours, à huit heures du soir. Elles commençoient par une rougeur à la face, respiration anheleuse, oppression de poitrine, sueurs froides, & froid des extrémités. Les membres étoient agités de mouvemens convulsifs, ou se roidissoient. Les yeux & les poings se fermoient. Ces accès dūroient, depuis une petite demi-heure jusqu'à trois quarts d'heure, avec perte de connoissance. Dès que la malade étoit revenue à elle-même, elle se plaignoit d'avoir eu à la gorge le sentiment d'un morceau qu'elle ne pouvoit avaler, & qui l'étrangloit. Elle se sentoit brisée. La nuit, étoit agitée, & le sommeil interrompu. Les urines de la nuit étoient limpides & sans couleur. Celles du jour étoient colorées. Ces symptomes s'étant répétés huit jours consécutifs, & par conséquent, trois jours au-delà du cours des règles, le sieur Cudot, chirurgien de Grand-Villiers, fit passer à M. Gauchain, doyen de notre collège, l'exposé ci-dessus,



qui décèle le génie propre à l'observation médicale. Nous fûmes d'avis, M. Gauthain & moi, que ce périodisme des vapeurs étoit du ressort du quinquina. Nous avions à faire à un tempérament athlétique, que je connoissois. Nous conseillâmes deux saignées au pied, neuf bains tempérés, & tous les matins, au sortir du bain, deux gros de quinquina en opiat. Du premier jour que la malade commença ces remèdes, les accidens cessèrent, & la malade n'en prorogea pas l'usage au-delà de la neuvaine. Les règles reparurent en leur tems, sans vapeurs; mais elle en fut de nouveau travaillée, trois jours après leur cessation; & ce fut avec des symptômes pour le moins aussi terribles qu'au premier assaut. On en revint aux bains & au quinquina. Ils eurent encore, dès le premier jour, le même succès. Ils furent, à cette fois, continués pendant trois semaines; & depuis cette époque, la malade jouit de la plus parfaite santé. C'est le compte que m'en a rendu le sieur Cudot.

VIII. Ce premier succès a engagé le même chirurgien à tenter l'efficacité du quinquina, dans un cas où il sembloit cependant devoir moins réussir. Je transcrirai d'autant plus volontiers l'observation qu'il m'en a fournie, que le quinquina, a produit ici

des effets dont aucun autre remède ne peut partager la gloire.

» La fille du nommé *Boullenger*, du village de Sarnoi, âgée de trente-deux ans, » étoit tourmentée de vapeurs. Les paroxysmes la faisoient, tous les deux à trois » jours, avec plus ou moins de force ; mais » ils étoient toujours plus violens, dans le » tems des règles dont le cours cependant ne souffroit aucune altération. Ces » accès commençoient par l'évanouissement. Elle demouroit les yeux fermés, & » comme assoupie. Les extrémités devenoient froides & humides ; & des chaleurs » se portoient à la face qui se coloroit. La » respiration étoit entre-coupée. Souvent en » cet état, la malade rendoit ses urines sans » le sçavoir. L'accès se terminoit par des bâillemens. Les urines, qui le suivoient, » étoient claires comme de l'eau. Hors » l'accès, le teint de la malade étoit pâle, » tirant sur l'ictère. Le ventre étoit habituellement tendu & dur, & pouvoit en » imposer à ceux qui n'avoient pas l'habitude de la voir. Au premier coup d'œil, » un habile médecin l'avoit jugée enceinte. » Il y avoit au moins dix ans que cette fille » effuyoit ces paroxysmes, quand je me » déterminai à lui administrer le quinquina. » Je lui fis prendre neuf bains, & au sor-

» tir du bain, un gros de quinquina en sub-  
 » stance. Pendant cette neuvaine, elle fut  
 » délivrée de ses accès. Mais, ayant cessé  
 » ses remèdes, elle fut reprise trois jours  
 » après. Elle fut saignée & purgée, pour se  
 » préparer à reprendre neuf bains, & sa  
 » drachme de quinquina en se remettant au  
 » lit. Le succès a répondu à mon attente. Les  
 » bains finis, elle s'est bornée à n'en pren-  
 » dre qu'un scrupule. Depuis trois mois,  
 » elle persévère dans cet usage. Elle effuie  
 » un paroxysme, les jours qu'elle oublie  
 » d'en prendre. On devine bien qu'elle  
 » l'oublie rarement. »

Cette Observation m'a été communiquée  
 le 18 Octobre dernier; par M. Cudot, sous  
 la dictée de qui je l'ai écrite.

IX. Une jeune femme, inquiète sur son  
 état, crut avoir besoin des dragées de Key  
 ser; &, impatiente d'arriver à la guérison,  
 elle força les doses. La fonte fut violente;  
 &, au lieu de porter à la bouche, la fluxion  
 se fit sur la vessie, avec des douleurs qu  
 ressembloient à une rage. Les urines étoient  
 laiteuses, & déposaient environ un cin-  
 quième de *mucus* blanc & filamenteux. Con-  
 sulté sur cet accident, je mis la malade aux  
 bains tièdes. Ils procurèrent un soulage-  
 ment indicible. Les urines redevinrent na-  
 turelles & citronnées. Les douleurs ne fu-

rent cependant pas entièrement terminées. Elles revinrent périodiquement, par accès, à midi. Elles se ralentissoient, & reprenoient leur plus grande fureur, depuis six heures jusqu'à minuit. Frapé de la régularité des retours, je fis venir la malade à la ville, pour épier de plus près les mouvemens de la nature. Je n'apperçus au poul aucune agitation fébrile. Les urines, dans le paroxysme, loin d'être troubles, étoient d'une crudité aqueuse. Je compris que les bains, par leur qualité délayante, avoient tari la source du catarrhe de la vessie, tant en émuissant l'acrimonie des sels urineux, qu'en détournant à la peau la matiere qui formoit la fluxion catarrhale de la vessie. Mais il restoit une douleur spasmodique aiguë vers son col; & ses périodes étoient aussi réguliers que ceux d'une fièvre double-tierce. J'eus recours au quinquina: il guérit. La malade, de retour à sa campagne, éprouva une rechute dont un autre médecin la délivra par des bols vulnéraires de *pareira-brava* avec le baume de Copahu. Il résulte de cette observation, que le bain tiède fut le spécifique du catarrhe vésical, & que ce fut le quinquina, le baume & le *pareira-brava* qui triompherent du symptôme vaporeux.

X. Une femme, au cinquieme jour de

sa couche , avoit effuyé une douleur aiguë au gros orteil du pied gauche. Au huitieme jour , elle déliroit avec fureur , & sans fièvre. Le pouls étoit misérable ; & l'insomnie fut cruelle. Je parois ces symptomes à la faveur d'un julep dans lequel entroient le *laudanum* liquide , & la liqueur minérale anodine d'Hoffman. Les fomentations froides d'oxycrat nîtreux sur la tête , & les bains chauds des jambes eurent un succès plus marqué. L'un , par sa vertu tonique & calmante , mettoit les vaisseaux encéphaliques en état de secouer , d'agiter & de chasser l'humeur qui les opprimoit ; l'autre , en diminuant la résistance , préparoit la facilité du retour de cette humeur à son premier siège. En effet , le gros orteil rede-vint rouge & douloureux , au bout de quatre ou cinq jours. Je continuai l'usage du julep cordial & narcotique ; & je ne fis appliquer sur la partie d'autre topique qu'une peau de lièvre passée en mégie. Le pied enfla ; & le gros orteil devint violet & livide. Il se couvrit d'une grosse phlyctène. La malade avoit recouvré toute sa présence d'esprit , & le sommeil. Le quinquina & la serpentinaire de Virginie , aidés du traitement chirurgical , acheverent la cure.

Ceux qui ne veulent guérir les vapeurs qu'avec l'eau chaude , me demanderont peut-être où sont ici les signes d'*hystéri-*

*citée* (a). Je crois qu'un délire maniaque, avec lenteur & foiblesse du pouls, à la suite d'une couche, caractérise, pour le moins, autant une affection vaporeuse, qu'un mal de dents qu'éprouvoit la savetiere d'Arles, qu'on a guérie par les bains, & en lui faisant laver la bouche avec un collyre d'eau fraîche, aiguisé de quelques gouttes de vinaigre (b).

---

## OBSERVATION

*Sur le Pouls des Urines; par M. GARDANE, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, médecin de Montpellier, censeur royal, des Sociétés royales des sciences de Montpellier & de Nancy.*

Un jeune officier fut attaqué, il y a quelque tems, d'une colique violente, accompa-

(a) Dans nos provinces septentrionales, nous ne connoissons que le terme d'*hystérie*. J'adopte celui d'*hystéricité*, parce que je suppose qu'il est consacré par le bel usage, puisque je le trouve non-seulement dans l'édition de Lyon, mais encore dans l'édition de Paris, du *Traité des Affections vaporeuses*, pag. 167 & 168.

(b) Un collyre pour les dents me paroît une chose aussi neuve qu'un gargarisme pour les yeux. M. P\*\* a-t-il tort de s'écrier : *Que de fautes & que d'écarts dans la pratique !*

gnée d'envies de vomir , de rétention d'urine , & d'une constipation opiniâtre. On crut d'abord qu'il avoit un *volvulus*. Appelé pour voir ce malade , avant de l'interroger sur son état , je tâtai son pouls qui me parut approcher du critique-simple des urines. Je sentis une grande pulsation , ou plutôt un seul globe pulsant sous le doigt annulaire , qui , se divisant ensuite en plusieurs autres globes sous le *medius* , alloit insensiblement en décroissant , au point que le dernier des globules , par lequel se terminoit la diastole , venoit se briser contre l'apophyse styloïde du rayon. Cette proportion décroissante étoit telle , qu'à chaque battement d'artere , on auroit dit sentir une suite de petites boules dont la première , qui répondoit à l'index , étoit la plus petite ; & celle qui frappoit le doigt annulaire , la plus considérable. Toutes ces boules paroissoient se détacher successivement de la principale , & n'en être qu'une émanation.

Ce pouls singulier me fit porter toute mon attention vers le département des reins & de la vessie. M'appercevant d'ailleurs , que le côté droit du bas-ventre étoit mol , & sans douleur ; que le gauche , au contraire , étoit très-sensible ; qu'avec cela , le malade ne pouvoit supporter la moindre pression sur la région lombaire du même

côté ; qu'enfin il avoit un priapisme considérable , je ne balançai plus de placer cette affection dans le rein gauche & dans la vessie. En conséquence , j'ordonnai tout de suite les bains domestiques : je mis le malade à l'usage fréquent de la limonade nîtrée , & je lui prescrivis des lavemens émolliens. Tous ces remèdes seconderent si bien la nature , qu'en peu d'heures , cet officier rendit une quantité prodigieuse d'urine , & fut entièrement délivré de sa colique.

---

## L E T T R E

*De M. ROBIN , médecin de Montpellier ,  
à M. COCHU , médecin de Paris ,  
contenant les Détails de l'Ouverture du  
Cadavre d'un Hémorrhôidaire.*

M O N S I E U R ,

Vous avez consulté deux fois pour M. Bidau le jeune , prêtre-curé de Draci , diocèse de Sens. Vous sçavez qu'il étoit affligé d'un flux hémorrhôidal excessif depuis plusieurs années. Il avoit été sujet , dans son enfance , à un saignement de nez , qui s'étoit enfin apaisé moyennant l'usage du tabac. Mais la nature , qu'on ne détourne pas en vain du chemin qu'elle prend pour se conserver ,



prit la voie des vaisseaux hémorrhoidaux , pour compenser l'évacuation qu'elle s'étoit faire par le nez. Ce flux hémorrhoidal étoit assez régulier , & n'avoit causé au jeune homme aucune altération sensible dans sa santé , jusqu'à l'époque d'une petite vérole dont l'éruption se fit , il y a sept à huit ans , le jour même , & au moment qu'il reçut l'ordre de prêtrise , dans une saison encore froide & humide. Il paroît , & il est très-probable que cette éruption ne se fit pas d'une manière aussi louable qu'elle eût pu & dû se faire , si le jeune malade eût pris de sages précautions. Il eut lieu de se repentir , quelque tems après , de les avoir négligées ; car ses hémorrhoides , qui fluoient régulièrement , & d'une abondance raisonnable , devinrent très-irrégulières ; & le flux fut excessif. Au moins c'est à cette époque , que je crois devoir rapporter ce dérangement considérable. Les choses allerent ce train-là , pendant plusieurs mois , jusqu'à ce qu'enfin la foiblesse , la lassitude , la bouffissure du visage , sa couleur pâle , l'œdème des jambes & l'étouffement le firent avoir recours à la médecine. Je le traitai ; & le tins assez long-tems à l'usage de bien des remèdes , sur-tout des martiaux. La respiration redevint aisée ; il montoit à sa chambre sans difficulté : le visage reprit son coloris , ainsi que les lèvres ; les yeux leur vi-

vacité : le flux se modéra , fans s'arrêter entier ; il redevint périodique : enfin la fanté se rétablit , au point qu'il vaquoit aisément à toutes les affaires.

Les choses ont resté à-peu-près dans cet état , jusqu'à son séjour fixe à Draci où il fut nommé curé ; il y a un peu plus de deux ans. Soit l'air de ce pays , qui n'est cependant éloigné de Toussi , que d'une petite lieue , & situé sur la même rivière , soit le travail & les soins attachés nécessairement à l'état de curé d'une paroisse , soit l'ennui de se voir séparé d'un frere qu'il chérissoit , ou que les restes du virus variolique mal éteints & cachés , pour ainsi dire , sous la cendre , vinssent à être ranimés par les causes ci-dessus , le flux hémorrhoidal commença de nouveau à se déranger , à devenir un peu plus abondant : enfin il devint excessif par une imprudence que fit le malade au mois de Janvier 1768. Il fit , comme vous sçavez , un froid violent pendant les six premiers jours de ce mois ; & la terre étoit couverte de plus de dix-huit pouces de neige. Il partit de Draci , dans cette circonstance , & se rendit à Toussi , avec beaucoup de peines & de fatigues , à travers un chemin que personne n'avoit jusques-là osé tenir. Depuis ce tems , tout a été de mal en pis : enfin il est mort le 25 Février dernier.

Les symptômes , qui ont précédé sa mort , ont été un délire fourd , un visage bouffi , d'un pâle-jaune-verd , une bouche très-amere , une langue fort chargée d'un limon jaune , des envies de vomir , une fièvre peu apparente , un pouls ferré , spasmodique , sans autre caractère , un étouffement si considérable , qu'il ne put plus se lever de son lit : il ne pouvoit même plus , trois jours avant sa mort , se retourner dans son lit , sur-tout du côté gauche , sans risque évident d'une suffocation prompte. Il paroïssoit y avoir du rhume de cerveau & de poitrine : ses crachats étoient verts exactement. Il y avoit à la région du foie une tumeur légèrement sensible au tact , & dure , sans paroître squirrheuse , & point douloureuse. Il urinoit souvent , & beaucoup à chaque fois ; & ses urines étoient , tantôt comme de l'eau naturelle , tantôt orangées. Je m'entretenois de sa maladie avec M. son frere , l'avant-veille de sa mort ; & je lui disois que je soupçonnois beaucoup une hydropisie du péricarde. Je vous avoue que l'envie de vérifier mon pronostic , & de m'instruire , me firent demander l'ouverture du cadavre ; je l'obtins. Vous serez peut-être bien-aîsé que je vous en donne le détail , quoique nous n'ayons pas poussé les recherches aussi loin qu'elles

auroient pu l'être, faute de tems & de commodité à cet effet.

M. Hodot le jeune, maître en chirurgie en cette ville, très-adroit, ouvrit d'abord la poitrine : nous y remarquâmes un épanchement d'eau assez considérable, sans cependant pouvoir le caractériser d'*hydro-pisie*. Les poumons étoient flasques, très-amointris, d'un gris tirant sur le blanc-sale. Les coups de lancette, donnés dans leur substance, n'en firent sortir que peu d'un sang extrêmement pâle, & tachant le linge blanc, comme feroit une teinture de lavure de chair fraîche. Le lobe du côté gauche étoit adhérent aux côtes. Il avoit eu, dans l'enfance, une pleurésie. En touchant le péricarde, nous sentîmes une grande résistance ; & nous le vîmes très-tendu. Dès qu'on l'eut ouvert, la poitrine se remplit d'eau : sa couleur étoit assez celle de l'eau commune. Le cœur étoit d'un tiers plus gros que dans l'état d'adulte ordinaire, ses oreillettes fort grandes. Le diaphragme n'avoit rien de remarquable. Au bas-ventre, l'estomac étoit en bon état, mais très-grand ; le foie point squirrheux, mais plus gros d'un quart que de coutume ; la vésicule du fiel très-grosse, & pleine d'une bile verte ; rien d'extraordinaire à la veine-porte, non plus qu'à la rate & au pancréas ;

point

point d'infiltration dans le bas-ventre ; les reins , les intestins , le mésentère en bon état : les gros boyaux étoient pleins de matières fécales endurcies ; la vessie très-pleine d'urine. Nous n'observâmes rien de singulier aux vaisseaux hémorroïdaux. Ce qui nous parut mériter une attention particulière , c'est que la veine-cave étoit grosse comme l'intestin *rectum* , & pleine d'un sang extrêmement aqueux , & comme une eau rougie par la lavure d'une chair fraîche : le volume de l'artère descendante étoit naturel. Nous observâmes que les testicules étoient plus petits qu'ils ne devoient être naturellement. Je suis persuadé que, vivant, il n'avoit pas dix onces de sang vrai. Pendant toute sa maladie , l'appétit s'est soutenu : il trouvoit du goût au lait ; il trouvoit tout bon , dormoit bien : son ventre étoit assez habituellement ferré. Depuis l'usage du lait , il étoit très-gras. Il est mort à trente-trois ou trente-quatre ans.

J'ai l'honneur d'être , &c.



## OBSERVATION

*Sur un Polype de la Matrice , avec une  
Méthode très-facile pour en pratiquer la  
ligature ; par M. HERBINIAUX ,  
maître chirurgien-accoucheur à Bruxelles.*

Les polypes de la matrice méritent d'autant plus l'attention des gens voués par état à l'art de guérir , qu'ils sont beaucoup plus communs qu'on ne le croit , & que la plus grande partie des femmes qui en périssent , sont regardées comme attaquées de squirrhes dans la matrice , ou de pertes de sang sans remède : c'est pour cette raison que le célèbre M. Levret dit , à la page 25 de ses *Observations sur la cure radicale des polypes de la matrice, de la gorge & du nez* , ainsi que dans l'excellent Mémoire qu'il a fait insérer dans le 3<sup>e</sup> volume de ceux de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris , « qu'il est nécessaire de toucher » les femmes dans toutes les pertes de sang , » puisqu'un polype utérin peut quelquefois » en être la cause , & qu'en ce cas , on pour- » roit en délivrer promptement les ma- » lades. »

En effet , l'on peut voir par toutes les observations rapportées , tant dans l'Ou-

## SUR UN POLYPE DE LA MATRICE. § I

Tragédie de cet auteur, que dans les Journaux de Médecine, & plusieurs autres Écrits, que cet accident a souvent été ignoré des médecins & des chirurgiens, faute d'avoir touché les malades : on les abandonne ordinairement, comme si elles étoient absolument attaquées de squirrhes ou de cancers incurables ; & ces infortunées victimes périssent à la fin misérablement d'un polype qu'un chirurgien expérimenté pouvoit guérir, s'il avoit été appelé à temps, pour reconnoître l'état véritable des choses. Tous ces faits, quoique déjà assez connus en chirurgie, me font espérer qu'on ne trouvera pas hors de propos d'y joindre l'observation suivante pour confirmer de plus en plus la nécessité qu'il y a de toucher & bien visiter les femmes en pareils cas.

Mademoiselle V. . . . habitante de cette ville, accoucha assez heureusement d'un fils, en 1761 ; mais les suites de cette couche ne furent pas aussi favorables ; puisqu'elle se trouva tout-à-coup attaquée d'une espece d'anasarque suivie de plusieurs autres incommodités qui furent traitées par feu M. Jamin, médecin très-renommé. En 1763 & 1764, toujours infirme & languissante, elle fut accablée de plusieurs pertes très-abondantes, pour lesquelles ce médecin lui administra encore différens remèdes. Mais, celui-ci étant venu

à mourir , elle résolut de consulter , en 1766 , MM. Fouson & Longfils , médecins , qui lui prescrivirent aussi quantité de remèdes qui n'eurent pas plus de succès que les premiers.

En 1767 , la malade étant à Paris pour affaires , y consulta M. Bourdelin. Ce sçavant médecin crut pouvoir attribuer ses infirmités à un épaisissement des liquides , & à l'atonie des vaisseaux qui manquoient de ressort : il lui ordonna , en conséquence , des remèdes dont elle ne retira aucun avantage.

La malade ne crut plus devoir espérer de secours de l'art , principalement après avoir tenté de tant de remèdes prescrits par des médecins aussi éclairés. Elle trouva donc à propos d'en demeurer-là , voulant essayer si la nature ne s'aideroit pas mieux , mais , loin de-là , puisqu'au mois de Septembre 1768 , dans un nouveau voyage qu'elle fit à Paris , elle fut affligée d'une hémorrhagie effroyable , pendant l'espace de cinquante lieues de chemin qu'elle fit sans vouloir s'arrêter , se contentant de recevoir son sang dans quantité de linges dont elle avoit eu soin de se munir dans sa chaise de poste.

Ses affaires finies à Paris , où elle fut obligée de se servir de chaise à porteurs pour faire ses affaires , elle repartit enfin ;



mais elle n'eut pas plutôt fait une posture , que la secousse de la chaise la plongea dans la même situation. La perte continuelle l'avoit tellement affoiblie , que ce ne fut qu'après avoir séjourné deux jours à Valenciennes , pour reprendre un peu de forces , qu'elle put regagner Bruxelles. Arrivée chez elle , baignant dans son sang , elle n'eut d'autre secours que de se mettre au lit , souffrant , par intervalles des embarras cruels dans les voies urinaires , & des difficultés extraordinaires pour aller à la selle. Un peu remise de son abattement , elle ne voulut point différer davantage à se remettre entre les mains des médecins. MM. Dubois & Longfils furent priés de consulter sur sa situation. Le résultat fut qu'ils soupçonnoient quelque vice dans la matrice dont on ne pouvoit reconnoître la nature qu'en la faisant visiter par un accoucheur expérimenté. On eût beaucoup de peine à y résoudre la malade ; mais l'état déplorable où elle se trouvoit , lui ayant fait rappeler toute sa raison , elle y acquiesça enfin. On employa à cette visite le sieur Dumont pere , chirurgien-accoucheur. Celui-ci découvrit (pour me servir des termes de la consultation que MM. les médecins donnerent à la malade , en conséquence de son examen , ) *dans la cavité de l'utérus une tumeur dure ;*

*inégale , adhérente & indolente* , qu'ils crurent pouvoir regarder comme un squirrhe , & pour lequel ils lui prescrivirent différens remedes , tels que des injections internes d'eau végeto - minérale , une nourriture douce & végétale , une boisson d'eau de Seltz , dent-de-lion , creffon de fontaine , pourpier sauvage , chiendent , &c. en y ajoûtant ou suppléant , selon les circonstances , les sels neutres , comme terre foliée de tartre , tartre sulfuré , polychreste , &c.

Un ami de la malade , qui partageoit sa désolation , & en qui elle mettoit toute sa confiance , peu satisfait du résultat de cette consultation , alla trouver le sieur Dumont chez lui , pour sçavoir s'il n'avoit rien célé à la malade de sa véritable situation. Dans les conversations réitérées , qu'il eut avec ce chirurgien , celui-ci persista toujours à assurer qu'il ne voyoit aucun jour à pouvoir soulager la malade , autrement que par les remedes prescrits dans la consultation , & qu'il n'y avoit aucun danger prochain pour la vie.

Après des assurances aussi fortes , cet ami porta la malade à se calmer sur son état , en lui persuadant qu'il n'étoit point du tout dangereux ; mais ce calme ne put durer long-tems. Un surcroît d'affliction & d'abattement survint à la malade , qui perdit , en

un mois de tems, une fille unique, qu'elle chériffoit, & qui alloit devenir son principal soutien. Pendant tout cet intervalle, les pertes de sang ne reparurent plus. Mais un écoulement, presque continuel, d'une matiere noire, verdâtre, & d'une puanteur extraordinaire, commença à l'infecter de façon qu'elle ne pouvoit elle-même en supporter l'odeur; ce qui, joint à la grosseur prodigieuse des cuisses, des jambes, & à plusieurs autres infirmités, réduisit tout-à-coup la malade dans l'état le plus pitoyable, & dans le danger le plus imminent pour la vie.

Le courage & la grande tranquillité de corps & d'esprit, ayant un peu rétabli les forces de la malade, au point même qu'elle se regardoit comme convalescente, elle entreprit, dans cet état, de faire faire certains changemens à sa maison. L'embarras des ouvriers, & les soins qu'elle voulut porter elle-même pour ordonner les ouvrages, ne la laisserent pas long-tems convalescente. Avant que ses ouvrages fussent achevés, elle tomba dans une débilité si grande, qu'elle crut mourir vers la fin de Mai dernier. Elle fut obligée de s'aliter; &, ayant fait redemander son ancien médecin, M. Longfils; celui-ci, en praticien éclairé, soupçonna que son accident devoit être d'une autre espece que celle qu'avoit annoncée le

sieur Dumont ; & , pour en être plus certain ,  
 il conseilla une seconde visite , qui , après  
 plusieurs jours de réflexions , ne fut consen-  
 tie que sur les pressantes instances d'un ami ,  
 lequel , étant informé que j'avois fait mon  
 cours d'accouchemens sous M. Levret , sug-  
 géra à la malade de me faire appeller ,  
 par préférence. L'ami susdit vint m'indi-  
 quer l'heure propre à cet effet : j'y fus , le  
 29 Mai , dans l'après midi. Je trouvai cette  
 malade dans un accablement inexprimable ,  
 le ventre tendu , avec chaleur & douleurs  
 des plus grandes , depuis l'hypogastre jus-  
 qu'aux régions lombaires , sur-tout du côté  
 gauche ; de grands tiraillemens qui ré-  
 pondoient , par intervalles jusques vers les  
 reins ; des effrayantes palpitations avec une  
 fièvre très-forte ; des borborygmes conti-  
 nuels ; un dégoût général de toutes choses ,  
 le visage extrêmement bouffi , les cuisses &  
 les jambes cedémateuses jusqu'aux orteils ,  
 enfin dans une parfaite cachexie ; ce qui ,  
 joint à la constitution grosse & grasse de la  
 malade , faisoit tout craindre pour sa vie.  
 Après toutes ces remarques , je passai les  
 doigts dans le vagin : j'y trouvai d'abord un  
 polype aussi gros que la tête d'un enfant ; il  
 étoit dur & inégal , & remplissoit exactement  
 le vagin : je fis mes efforts pour passer les  
 doigts à côté , & suivre le polype vers son  
 attache ; j'y rencontrais de la difficulté. Mal-

gré cela ; je parvins à sentir son pédicule qui sortoit de la matrice , de la grosseur du bras d'un homme ; & , comme la malade me disoit ressentir , depuis long-tems , de vives douleurs avec tiraillemens , vers l'aîne gauche , qui répondoient jusqu'à la face interne de la cuisse , je jugeai par ce symptome , que le pédicule du polype naissoit de la partie latérale gauche du fond de la matrice , à peu près vers l'origine du ligament rond ; ce qui me fut , confirmé après l'opération , par la cessation des douleurs & tiraillemens susdits.

La malade , ne voulant absolument rien ignorer de son état , me fit conférer , le lendemain de ma visite , avec M. Longfils , son médecin ; & , sur ce qu'il fut décidé que le seul moyen de pouvoir lui sauver la vie , étoit de pratiquer la ligature de ce monstrueux polype ; elle y consentit , & fixa elle-même le jour au surlendemain , premier de Juin.

Comme la nature & le volume considérable de cette masse ne m'inquiétoit pas peu , quoique je fusse muni des instrumens inventés par M. Levret , auteur que tous les gens de l'art estiment , & qu'en moi particulier je respecte infiniment ; cependant , ayant craint , dans ce cas-ci , de ne pouvoir pas pratiquer aisément , par leur moyen , les manœuvres & torsions que

j'avois à faire, je crus devoir préférer une méthode que j'avois imaginée depuis long-tems. Je fis donc promptement faire deux nouveaux instrumens que je nomme *serre-naud & porte-anse*.

Le premier de ces instrumens n'est autre chose qu'une cannule un peu applatie, longue de sept pouces, faite d'argent assez solide pour ne pas plier ; le calibre en est aussi large que celui d'une grosse plume à écrire ; son extrémité supérieure est très-légèrement courbée vers une de ses faces applaties, & se termine par une espece de tête également applatie, dans laquelle sont percés deux trous, ou especes d'yeux ronds, distans l'un de l'autre de deux lignes ou environ, par lesquels on passe les deux chefs d'une ficelle de chanvre, longue de vingt-quatre à vingt-cinq pouces, au milieu de laquelle on a formé, par un nœud simple, l'anse qui doit étrangler le pédicule du polype : les deux yeux de la cannule doivent être placés obliquement du haut en bas, parce que, si on les place transversalement, on aura l'inconvénient que le nœud ne glisse pas, quand on voudra. Les deux chefs de la ficelle descendent ainsi, par les deux yeux, tout le long du canal de cette cannule, jusqu'à son extrémité inférieure, où se rencontre un tourniquet transversal, qui les reçoit comme du fil sur une bobine. Ce

tourniquet est monté sur deux plaques d'argent, hautes d'un pouce, soudées aux deux côtés externes de la cannule : il est muni, à une de ses extrémités, en dehors de ces plaques, d'une clef semblable à celle d'une montre, pour la tourner, quand on veut serrer l'anse de la ligature. A l'autre des extrémités du tourniquet, se trouve une roue de rencontre, arrêtée par un bon ressort d'acier, qui lui permet de tourner en avant, mais qui l'empêche de reculer, quand on a tourné. Le ressort se termine postérieurement par une bascule, pour qu'en poussant dessus, ce ressort puisse se lever, & permettre alors à la vis de tourner en sens contraire ; ce qui donne la liberté de détourner le tourniquet, dans un cas où il seroit nécessaire de desserrer l'anse de la ligature, si on jugeoit l'avoir trop serré du premier coup, ou pour toute autre raison qu'on ne pourroit prévoir \*. L'anse qu'on forme

(a) Voyez la Description d'un appareil semblable, ajouté aux sondes de M. Levret, par M. Keck, chirurgien-major au Régiment Suisse d'Eptingen, & décrit dans l'histoire d'un polype utérin, communiqué par M. Du Monceau, Journal de Décembre 1768. Voyez dans le Journal de Novembre 1769, la Figure de cet Instrument perfectionné par le même M. Keck. Celui de l'auteur de ce Mémoire présente quelques différences qui nous ont paru mériter l'attention des gens de l'art.

doit excéder en largeur le volume du polype qu'on veut lier , pour ne pas être embarrassé dans l'introduction. Mais , quand on est parvenu au-dessus du corps de cette masse , on doit tourner le tourniquet pour diminuer l'anse à proportion que l'on monte vers l'attache du pédicule , au moyen de quoi on peut parvenir aisément à faire monter la ligature exactement contre la paroi de la matrice.

Le second instrument n'est autre chose qu'une algalie , semblable à celle dont on se sert pour sonder les femmes , mais sans yeux sur les côtés , & ouverte à ses deux extrémités. Elle doit être plus longue que l'autre instrument , pour l'aisance de l'opérateur : elle est de même un peu courbée à son extrémité supérieure , & cela , parce que , comme elle sert de porte anse conjointement avec le serre-nœud , cette légère courbure , que je lui donne , fait qu'on dégage mieux , pendant l'introduction , l'extrémité de l'un ou l'autre de ces instruments , quand ils s'arrêtent , soit aux inégalités du polype , ou dans quelques replis de la membrane interne du vagin , ou même encore , pour mieux entrer dans l'orifice de l'utérus ; ce qui se fait par un petit mouvement ou demi tour de l'instrument arrêté. Cette algalie saisit l'anse de la ligature , au bout de son extrémité supérieure , au



## SUR UN POLYPE DE LA MATRICE. 61

moyen d'un brin de fil retors , long d'une vingtaine de pouces, & replié en deux, pour, après avoir embrassé la ficelle de l'anse à sa partie moyenne, descendre par le canal de l'instrument à la partie inférieure à laquelle on les attache, afin d'y fixer l'anse contre l'extrémité supérieure. Mais, comme il est nécessaire de promener cette extrémité supérieure autour du polype pour faire monter l'anse, j'ai formé un gros nœud à ce fil, contre sa partie moyenne, où il embrasse l'anse : ce nœud est plus gros que le trou de l'algale, où il s'arrête, & n'y peut entrer. Il sert pour empêcher que l'anse ne soit trop serrée contre le trou, au moyen de quoi l'instrument glisse, à droite & à gauche, autour de l'anse, s'il est nécessaire.

Les deux instrumens ainsi préparés, & la malade placée convenablement, en présence du dernier médecin que j'ai nommé, & d'une autre personne assistante, je passai les quatre doigts de ma main droite dans l'anse de la ligature, que j'introduisis ainsi dans le vagin pour saisir la base du polype; &, de ma main gauche, je fis monter l'anse par ces deux instrumens que je pouffois alternativement. Aussi-tôt que je fus monté à-peu-près vers le centre de cette masse, je retirai ma main droite hors du vagin, & fis doucement monter mes instrumens, en commençant de tourner le tour-

niquet pour diminuer l'anse, comme j'ai  
 déjà dit plus haut, à mesure que je montois  
 au long du pédicule. Arrivé contre la pa-  
 roi de la matrice, je la ferrai jusqu'à étran-  
 glement, après quoi je déliai le fil de mon  
 porte-anse ou algalie que je retirai, en  
 abandonnant ce fil attaché à la ligature. L'au-  
 tre instrument, qui devoit servir à resserrer  
 la ligature de jour à autre, resta dans la partie.  
 Je dois observer que j'avois fait des  
 marques par un fil blanc, en plusieurs en-  
 droits des chefs de ma ficelle contenue dans  
 la cannulle, pour qu'à mesure que ces mar-  
 ques sortoient de l'extrémité inférieure, je  
 pusse juger combien l'anse restoit encore  
 grande; ce qui a plus d'un avantage, sur-  
 tout au commencement & à la fin de l'o-  
 pération. Le premier jour, je ferrai ma li-  
 gature à ne pouvoir contenir tout au plus  
 que l'épaisseur d'un gros œuf de pigeon :  
 le troisième jour, je la ferrai encore con-  
 sidérablement; les cinquième & sixième,  
 je la ferrai avec violence; & je jugeai alors,  
 à la vue de mes marques, qu'il ne restoit  
 plus que la grosseur d'un très-petit doigt :  
 je la laissai ainsi jusqu'à sa chute qui arriva le  
 treizième jour au matin, après avoir été  
 précédée d'une très-grande suppuration  
 pendant cinq à six jours.

La malade ressentit des douleurs très-  
 aiguës, les premier, second & troisième

jours ; mais après , elles se calmerent. Le fixieme jour , la fièvre diminua beaucoup ; & , après huit à dix jours de convalescence , elle se trouve maintenant si bien rétablie , qu'elle vaque déjà à ses affaires , avec aisance , & sans ressentir le moindre des embarras dont elle avoit été accablée pendant si longtemps.

Ceux qui voudront examiner cette méthode , que j'ai tâché de rendre aussi sensible qu'il m'a été possible , verront qu'on a l'avantage de pouvoir se servir d'un fil d'argent , si on le croit plus sûr & plus facile pour saisir un petit polype , sans jamais s'exposer à le casser par la torsion , ni à ce que le polype tourne autour de l'instrument. Ne faisant plus faire aucun mouvement à cet instrument , quand je dois serrer ou desserrer l'anse de la ligature , après l'introduction , cela épargne beaucoup de douleurs à la malade ; je serre ma ligature aussi fortement que la dureté ou le volume du pédicule du polype l'exige ; & je suis toujours en état de la desserrer , en cas de nécessité. Une malade imprudente , qui croiroit se soulager , en la serrant ou desserrant , n'y gagneroit rien ; car j'emporte la clef du tourniquet en poche.

Si cette méthode n'est pas généralement reçue pour toutes les especes de polypes , je me persuade qu'elle sera adoptée en plu-

## 64 OBS. SUR UN POLYPE DE LA MAT:

ieurs cas. La multiplicité des moyens étant la richesse de notre art, on me sçaura peut-être quelque gré d'avoir rendu celui-ci public. Quant à moi, je puis assurer de m'en être servi avec grande aisance, le 3 de Juillet, pour une fille de cette ville; ce qui m'a donné lieu de corriger mes instrumens qui, à la vérité, n'avoient pas la perfection que je viens de leur donner. Le polype de cette fille ne présentait rien d'extraordinaire: ainsi l'opération ne dura pas plus de six minutes; & le septieme jour, le polype tomba. Je ne me suis pas arrêté à décrire la nature & la figure du premier, ce détail paroît superflu: je dirai seulement qu'il étoit formé de substance, partie charnue, & partie comme aponévrotique, extrêmement dure; ce qui, joint à la grosseur de son pédicule, auroit rendu l'opération très-douteuse par une autre méthode que celle dont j'ai fait usage.

Les chirurgiens, amateurs de cette méthode, qui n'auront pas d'ouvrier assez entendu pour faire ces instrumens, peuvent s'adresser au sieur Millé, très-habile orfèvre, vis-à-vis la rue des Chapeliers en cette ville, qui les leur fournira tous prêts à s'en servir.



## OBSERVATIONS

*Sur deux Exophtalmies , ou Grossseurs  
contre nature du Globe de l'Œil ; par  
M. MARCHAN , oculiste.*

La fille du sieur Gueset , à Saint-Lo , âgée d'environ dix ans , étoit affectée d'une ophthalmie habituelle aux deux yeux , qui augmenta si considérablement , que l'œil droit en fut totalement perdu , & devint si difforme , par la grosseur démesurée qu'il avoit insensiblement acquise , qu'il excédoit son orbite de plusieurs lignes , & ne pouvoit être recouvert par les paupieres.

L'œil gauche n'eut pas le même sort , & resta dans sa grosseur naturelle ; mais les fluxions continuelles , dont il étoit affligé , & les larmes abondantes , qui en couloient , avoient occasionné des taches ou *albugos* à la cornée transparente , qui avoient beaucoup diminué la vue de ce dernier.

Après l'examen des yeux de cet enfant , je me disposai à opérer l'œil droit , & à diminuer son volume.

Je fis une ponction & demi-section à la cornée transparente , avec un instrument dont la lame étoit à-peu-près semblable à celle d'une lancette fixée dans son manche ;

j'en dirigeai la pointe vers la pupille , & la pouffai jusques dans le corps vitré , afin de couper les cellules , & de faciliter la sortie d'une portion de cette humeur. Cette opération fut faite en présence de M. Simon , maître en chirurgie de ladite ville.

Les pansemens furent fort simples. J'appliquai sur l'œil une compresse trempée dans de l'eau où j'avois fait mêler un quatrieme d'eau-de vie. J'ouvris , le surlendemain , l'œil de la malade , dont elle avoit ressenti peu de douleurs. J'examinai l'endroit où j'avois fait mon incision , & vis qu'il s'étoit réuni. Je fis couler dans cet œil quelques gouttes d'une infusion faite avec du vin blanc, de l'aloës & du *crocus metallorum*. Je fis baigner les paupieres avec douze gouttes d'extrait de Saturne , étendues dans un verre d'eau. Je ne négligeai point les remedes qui pouvoient s'opposer à l'engorgement & aux fluxions qui se faisoient fréquemment dans cette partie. Les bains domestiques , pris matin & soir , le petit-lait , que je rendis purgatif , & les poudres de cloportes y furent employés.

Par ces moyens , & l'usage des topiques énoncés , je parvins à rétablir cet œil dans la grosseur naturelle de l'autre , dont la vue étoit fort diminuée , comme nous l'avons déjà dit , par des taches ou *albugos* qui ont été presqu'entièrement dissipés par l'usage

réitéré, trois fois le jour, de l'infusion ci-dessus décrite, & , à chaque fois, trois gouttes, observant de faire mettre quelque intervalle entre la première, la seconde & la troisième goutte.

Par ce simple traitement, je dissipai ladite grosseur; & la vue de l'autre fut rétablie au point que la malade pouvoit aisément distinguer les objets les plus petits.

En 1767, au mois de Décembre, j'eus occasion de traiter, à Utrecht, une jeune fille, nommée *Perfide Flammette*, âgée de quatorze ans, qui avoit, depuis sa naissance, une exophthalmie des plus considérables à l'œil droit, qui la rendoit extrêmement difforme: il surpassoit quatre fois la grosseur naturelle de l'œil sain. Je l'opérai, & portai mon instrument vers la partie latérale externe de cet œil, en plongeant la pointe dans l'intérieur du globe; ce qui donna lieu, par cette ponction, à un écoulement assez considérable des humeurs qui y étoient contenues. Le corps vitré étoit devenu aussi limpide que l'humeur aqueuse. Le cristallin sortit avec l'humeur vitrée, & avoit acquis un degré d'opacité considérable, au point même de résister beaucoup à la pression des doigts.

Après cette ouverture du globe, l'œil fut beaucoup affaibli. J'appliquai une com-

presse trempée dans une infusion de mauve ;  
 à laquelle j'avois ajoûté quelques gouttes  
 d'eau-de-vie. La nuit suivante , il survint  
 une hémorrhagie qui me surprit d'autant  
 plus qu'il n'en survint point pendant l'opé-  
 ration. Elle ne fut pas considérable , mais  
 cependant suffisante pour mouiller toutes  
 les compresses & les bandages ; ce qui fut  
 répété deux ou trois fois. Je n'attribuai cet  
 écoulement de sang , qu'à l'ouverture de  
 l'artere centrale du globe , d'autant plus qu'il  
 s'étoit formé plusieurs caillots qui étoient  
 devenus durs ; de maniere qu'une portion  
 étoit restée dans l'intérieur du globe , &  
 l'autre sortoit par l'ouverture que j'avois  
 faite. Je continuai d'appliquer des com-  
 presses trempées dans une infusion de gui-  
 mauve , avec des petits plumasseaux min-  
 ces , sur lesquels je mis de l'onguent baf-  
 licon avec du précipité rouge , pour faire  
 tomber plus promptement cette grosseur  
 contre nature. Pendant les premiers jours  
 du pansement , l'œil & les paupieres étoient  
 enflés & enflammés considérablement. La  
 suppuration s'établit copieusement ; & l'œil  
 de la malade & ses paupieres s'affaïsserent  
 entièrement , vers le trentieme jour des  
 pansemens ; de façon que le globe étant  
 devenu environ le tiers plus petit que le  
 naturel , cela me facilita le moyen de lui



placer un œil d'émail , qui avoit la forme , le mouvement & la couleur de l'œil naturel.

---

## O B S E R V A T I O N

*Sur l'Opération d'un Bubonocèle, & l'Extirpation d'un Testicule, suivies d'une fièvre vermineuse; par le sieur BANDAMANT fils, maître en chirurgie à Verdun.*

Le nommé *J. B. Poinignon*, garçon, âgé de vingt ans, habitant du village de Nixcéville près Verdun, portoit, depuis quatre ans, une hernie inguinale au côté gauche, qu'il réduisoit lui-même avec facilité, & dont il n'avoit jamais éprouvé aucun accident fâcheux : outre cette infirmité, il avoit le cordon spermatique du même côté, si court, qu'il ne permettoit pas au testicule de descendre dans les bourses.

Le 18 Mars 1768, étant à genoux à l'église pour entendre la Messe, il sentit une douleur sourde dans cette partie, accompagnée d'un tiraillement à l'épigastre : il tenta inutilement d'en faire la réduction par de légères compressions qui lui avoient toujours réussi : s'imaginant que la difficulté, qu'il éprouvoit à faire cette réduction, venoit de ce que le testicule étoit retiré vers

le bas-ventre par le cordon spermatique, il crut que le moyen le plus efficace pour réduire sa hernie, étoit d'allonger ce cordon, en tirailant le testicule; ce qu'il fit durant toute la Messe. Par cette manœuvre, il mutila tellement ces parties, qu'elles s'enflammèrent: la fièvre s'alluma; &, après deux jours de souffrances, il se vit contraint à demander du secours.

Je fus appelé: je trouvai un bubonocèle très-gros, très-enflamé; tout le bas-ventre tendu & très-douloureux; le malade souffrant de violentes douleurs de colique, des ténésimes insupportables, un tiraillement fort inquiétant, à l'épigastre, des vomissemens fréquens, un hoquet continu, & ayant beaucoup de fièvre.

Peus d'abord recours à la saignée, aux fomentations & aux cataplasmes émolliens, dans la vue de calmer les accidens, & de faciliter, s'il étoit possible, la rentrée des parties que je tentai infructueusement. L'état violent du malade me fit craindre une mortification prochaine: c'est pourquoi je me déterminai sur le champ à l'opération que je fis en présence de mon pere, lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi à Verdun.

Quoique les accidens rapportés ci-dessus soient les signes ordinaires de l'étranglement de l'intestin, il ne se trouva néan-

moins, dans le sac herniaire, qu'une portion considérable de l'épiploon, livide & meurtrie, dont je fis sur le champ la ligature, & que j'emportai avec le sac herniaire.

J'examinai ensuite le testicule qui n'étoit qu'à un travers de doigt au-dessous de l'anneau; je le trouvai très-gros, très-enflamé, & d'une couleur livide & noirâtre, aussi-bien que les vaisseaux spermaticques, qui étoient variqueux & gorgés de sang: nous jugeâmes, mon pere & moi, qu'il n'étoit pas possible de conserver ces parties; que la gangrene étoit prête à s'en emparer: j'en fis aussi-tôt la ligature & l'extirpation.

Après cette opération, tous les accidens se calmerent: je pansai la plaie comme une plaie simple; & elle prit la tournure la plus favorable. Mais je fus fort surpris, après deux jours de calme, de voir reparaître les vomissemens, le hoquet, les coliques, la tension du bas-ventre, & la fièvre se rallumer. Je ne pouvois attribuer le retour de ces accidens à la plaie, puisqu'elle étoit en aussi bon état qu'on pouvoit le desirer. Pour les calmer, je fis trois saignées du bras, dans l'espace de vingt-quatre heures: j'appliquai des fomentations émollientes, & fis prendre au malade plusieurs lavemens anodins. Ces remèdes n'eurent aucun succès: la fièvre même pa-

rut augmenter ; la tête s'entreprit : le malade eut des disparates , des délires fréquens , qui me déterminèrent à la saignée du pied , après laquelle il fut plus tranquille , & se plaignit d'un serrement à la gorge , & d'une difficulté d'avalier , qui me firent soupçonner que les vers étoient la cause de ces accidens qu'il venoit d'éprouver. Je lui fis prendre un verre de décoction vermifuge , qui lui fit rejeter par le vomissement dix-huit vers strongles en un peloton. Encouragé par ces premiers succès , j'insistai sur l'usage des vermifuges mêlés avec quelques purgatifs qui lui en firent encore vomir trente-neuf en trois différentes reprises , & rendre un plus grand nombre par la voie des selles. A mesure qu'il rendit des vers , tous les accidens se calmerent : les ligatures se détachèrent ; & , la plaie qui avoit été un peu altérée par la fièvre , devint belle & vermeille , & se cicatrifa très-promptement ; & le malade a toujours joui depuis de la meilleure santé.



## R É F L E X I O N S

*Sur les dangers de ne pas abandonner à la nature la chute des Plumasseaux , Bourdonnets, & principalement celle des Ligatures des Vaisseaux après l'amputation ; par M. ALLOUEL, docteur en médecine, & maître en chirurgie.*

L'on convient assez unanimement que l'on doit abandonner aux effets de la suppuration la chute de la charpie, des bourdonnets, des plumasseaux appliqués en premier appareil : c'est un précepte avoué des praticiens. Qui s'en écarte, cesse de mériter ce titre.

Sous quelque forme que la charpie soit employée, elle s'attache, se colle, se corrompt, pour ainsi dire, avec la surface des parties incisées. Le sang, dont les premières couches de charpie sont imbibées, en perdant sa fluidité, se dessèche, & forme un mastic qui sert à cette adhérence intime.

La suppuration première est favorisée par la putréfaction de ce sang retenu. Plus augmentée, elle débarrasse insensiblement la plaie de la charpie dont elle étoit garnie. Il seroit inconséquent de ne pas at-

tendre que cette suppuration soit établie. Qu'arriveroit-il, si , trop impatient , on vouloit en prévenir les effets ? En arrachant la charpie imbibée du sang auquel elle a servi de digue ; desséchée par la chaleur , endurcie par l'évaporation du fluide , exactement collée à la plaie ; en l'arrachant , dis-je , on renouvelleroit l'hémorrhagie des petits vaisseaux : il surviendrait douleur , irritation , inflammation : enfin on s'opposeroit d'autant au progrès de la guérison.

Ce précepte est établi : l'on en a senti tous les avantages. Passons à la chute de la ligature après l'amputation d'un bras , d'une jambe , d'une cuisse , &c. On se rend maître du sang , en liant les gros vaisseaux : l'hémorrhagie des plus petits cède assez facilement à l'appareil appliqué.

Supposons , après une amputation , que ( la guérison très-avancée , la plaie prête à être cicatrisée ) la ligature ne soit pas tombée ; que même , par de légers tiraillemens ( toujours hazardés & téméraires ) on se soit apperçu que la chute en doive être éloignée , quel parti prendre ?

Par les recherches que j'ai faites dans plusieurs auteurs qui ont traité avec succès des opérations de chirurgie , je n'ai rien trouvé de positif & de décidé sur ce point.

Les connoissances, que l'on y puise, ne sont que relatives ; & la conduite, que l'on doit tenir en pareil cas, n'y est indiquée que par comparaisons. Le raisonnement éclaire, il est vrai, dans les cas épineux ; mais des faits énoncés ont un grand avantage : ils instruisent & n'éblouissent pas. MM. Dionis, Garangeot, Ledran, recommandent d'épargner la plaie, & de ne pas confondre les fils avec le reste de l'appareil.

» On leve doucement dit Dionis ( *a* ),  
 » les plumasseaux, parce que le fil de  
 » la ligature des vaisseaux peut s'y être  
 » attaché.

» Je laisse les bouts des fils assez longs  
 » dit M. Ledran ( *b* ), pour pouvoir les  
 » relever sur le moignon, afin qu'ils ne  
 » se trouvent pas confondus avec la char-  
 » pie qui doit couvrir la plaie. »

L'on entrevoit que le but de ces praticiens est d'empêcher que l'on ne tiraille, à la levée de l'appareil, la ligature des vaisseaux ; procédé qu'ils croyoient, sans doute, nuisible & dangereux ; mais on ne fait que l'entrevoir. Ils ne parlent pas expressément de la chute de la ligature, ni de ce que l'on doit faire dans un retard prolongé.

(*a*) Démonst. 9<sup>e</sup>, pag. 755.

(*b*) Traité des Opér. . . . des Amput. pag. 462.

M. Garangeot s'exprime ainsi (a) :  
 » Alors il faut panser la plaie avec des plu-  
 » masseaux de charpie couverts d'un diges-  
 » tif, & se garder bien d'ôter les bourdon-  
 » nets, tampons de charpie, ou pelotte  
 » herniaire, de dessus les artères, qu'ils ne  
 » tombent seuls. »

Il fait craindre plus évidemment les dangers de dégarnir inconfidérément une plaie de certaines pièces d'appareil, mais rien pour la chute de la ligature.

Il est cependant incontestable que, *s'il ne faut pas ôter les bourdonnets, tampons de charpie, pelote herniaire, qu'ils ne tombent seuls*, il est juste de conclure qu'on doit confier au tems la chute de la ligature des vaisseaux.... Toute personne peut-elle déduire ces conclusions?... En fait de chirurgie, il faut s'arrêter sur tout ; faire valoir les moindres circonstances ; mettre dans un jour heureux les idées qui, développées, peuvent instruire les autres, & prévenir leur chute.

Si l'on croit que cette omission soit d'une légère conséquence, que l'on lise les observations suivantes, & que l'on prononce.

1<sup>re</sup> OBS. Un homme eut, il y a quel-

(a) De la Cure des Amput. du Bras, tom. iij, pag. 453.



ques années, le bras amputé vers la partie moyenne : les vaisseaux brachiaux furent liés, &c. &c. Quoique la santé du malade eussent quelques vicissitudes pendant le traitement, il fut cependant conduit, à-peu-près dans le tems ordinaire, à une guérison très-prochaine. La cicatrice avançoit à grands pas : la plaie étoit presque fermée ; l'exfoliation du vaisseau lié étoit encore à se faire : *de legeres secouffes* annonçoient la résistance de la ligature. Quel parti prendre ? ( Le plus sûr & le plus raisonnable étoit, sans contredit, de temporiser. ) Il ne se présenta pas à l'esprit du chirurgien. A la levée de l'appareil suivant, la ligature ne céda pas davantage. Cette obstination étonna ; & vraisemblablement voici comme on raisonna dans ce moment : « De legeres secouffes n'ont pu, » dans deux pansemens, déterminer la » chute de la ligature ; faisons-en de plus » fortes, elles seront plus efficaces.

Les secouffes donc furent répétées : on les augmenta *méthodiquement* ; & bientôt l'on passa, à raison de la résistance, à des tiraillemens de moins en moins ménagés. Les premiers ne furent suivis d'aucun accident. Les seconds firent ressentir quelques douleurs : ils causerent de petites convulsions dans la partie. Les derniers pro-

duisirent les mêmes effets , mais en grand ; les convulsions devinrent générales ; la fièvre de plus s'alluma : le délire s'empara du malade ; enfin il mourut dans la nuit du 3 au 4 de la méthode.

Que conclure de cette observation ? qu'il faut nécessairement rejeter les secouffes , les tiraillemens des ligatures , & qu'il faut attendre avec patience la section totale du vaisseau ; effet de la constriction. Passons à la proscription d'un autre moyen.

II. OBSERV. La non-réussite des tiraillemens reconnue , on se corrigea sur l'expérience d'autrui : voilà comme on s'y prit.

Un homme , quelque tems après , eut la jambe coupée : on le conduisit heureusement à une prochaine guérison. Il ne restoit plus qu'une plaie petite & enfoncée , d'où partoît la ligature des vaisseaux , elle retardoit la cure. « Tout corps étranger s'oppose à la guérison d'une plaie : » donc il faut l'extraire. » On fit de légères secouffes ; elles furent inutiles : nuls accidens ne se déclarèrent : mais les fils résistoient toujours : on eut recours au moyen suivant.

On introduisit une sonde dans la plaie ; on chercha le vaisseau lié : on s'assura du

lieu où répondoit l'anse du fil. Le lieu trouvé, à la sonde on substitua des ciseaux : on coupa çà & là , en faisant des tours à-peu-près semblables à ceux dont on se sert pour inciser les brides d'un clavier. On rencontra *heureusement* le fil ; on le coupa ; on retira la ligature.

Le hazard est perfide. Marche-t-on aveuglément ? Le chemin le plus beau devient scabreux. Les ciseaux intéressèrent des artères considérables , peut-être celle qui avoit été liée ; le malade perdit beaucoup de sang ; l'hémorrhagie fut cependant arrêtée par les tampons de charpies &c. &c. , & le malade courut de nouveau les risques d'une hémorrhagie , de la douleur , de l'inflammation , &c.

Je ne rapporterai ici que ces deux observations : elles n'ont pas besoin d'être commentées ; elles parlent à haute voix. Résumons donc. 1<sup>o</sup> La suppuration doit débarrasser une plaie quelconque des fils de charpie , des bourdonnets , &c. 2<sup>o</sup> Les secousses , les tiraillemens , produisent nécessairement des accidens fâcheux , pour peu que la ligature résiste. 3<sup>o</sup> La section des fils sur le vaisseau est un moyen peu raisonné , dangereux & cruel. 4<sup>o</sup> L'on doit attendre que les fils tombent d'eux-mêmes. Si l'on emploie les secousses les

plus legeres pour s'assurer du plus ou moins de résistance , avec quelle précaution ne doit-on pas les faire ?

*Nota.* La ligature ne tombe pas facilement ; ou parce qu'on n'a pas assez serré les fils , ou parce qu'on a compris dans l'anse , des parties qui résistent à la mortification , comme les tendineuses , &c. Pour faire méthodiquement la ligature des vaisseaux , il faut donc chercher le juste degré de constriction , & éviter les parties aponévrotiques , tendineuses , &c.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## NOVEMBRE 1769.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 7 h. du mat.	A 2 h. du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin, pouc. lig.	A midi, pouc. lig.	Le soir, pouc. lig.
1	6 $\frac{1}{2}$	12	8	27 11	28	28
2	5 $\frac{1}{4}$	8 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10	27 8 $\frac{1}{2}$
3	9	11 $\frac{1}{2}$	10	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 11
4	10	14 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$
5	12 $\frac{1}{2}$	15 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
6	10 $\frac{1}{2}$	13	10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$
7	10 $\frac{1}{2}$	13 $\frac{1}{2}$	11 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 9
8	11 $\frac{1}{4}$	13 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$	27 10
9	9	11 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
10	8 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{4}$	28	28	28 1
11	4	5 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1
12	1 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	28	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10
13	7 $\frac{1}{4}$	11	9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$
14	9 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8	27 9
15	3 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{4}$	27 10	27 11 $\frac{1}{4}$	28
16	0	2 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	28 1	27 11	27 10 $\frac{1}{2}$
17	01 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
18	03	2 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28 1
19	03	2 $\frac{1}{2}$	02 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
20	04	2 $\frac{1}{4}$	0	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$
21	0	1 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
22	0	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	27 11	27 9	27 8
23	1 $\frac{1}{2}$	5	1 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{4}$	27 10	27 10 $\frac{1}{4}$
24	1	8	6 $\frac{1}{4}$	28	28 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
25	7 $\frac{1}{4}$	9	7 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{4}$
26	6	8 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$
27	6	6	2 $\frac{1}{2}$	28 4	28 6 $\frac{1}{2}$	28 8
28	1 $\frac{1}{4}$	2	2	28 8 $\frac{1}{2}$	28 8 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{4}$
29	3 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	5	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28
30	5	6 $\frac{1}{4}$	4	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 4

## ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	S-O. nuages. petite pluie.	O-S O. nuages. beau.	Beau.
2	S. brouillard.	S. pl. nuages.	Nuag. gr pl.
3	S-O. nuages. vent. couv.	S-O. pluie. nuages.	Couv. pluie.
4	S. pluie. nuages.	S. nuages. v.	Beau.
5	S-O. pl. nuages. vent.	S-O. vent. pl.	Couv. gr. pl. vent.
6	O. vent. nuages. pluie.	O. nuag. v. pluie.	Couvert.
7	S-O. nuages.	S-O. c. pluie.	Pluie.
8	S-O. n. vent.	O S-O. nuag.	Beau.
9	S. pet. pluie. couvert.	O. couvert. pluie.	Pluie.
10	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
11	N-E. nuages.	N-E. n. couv.	Couvert.
12	E. nuages.	E. couv. n.	Nuages.
13	S. pet. pluie. couvert.	S-O. couv. pluie.	Nuages.
14	N-O. pluie cont.	N-O. pluie cont.	Pluie.
15	O. nuages.	N. nuages.	Beau.
16	N. beau.	N. beau.	Beau.
17	N-E. beau.	N-N-E. beau.	Beau.
18	N-N-E. beau.	E-N-E. v n.	Beau.
19	N-E. beau.	N-N-E. leg. nuages.	Beau.
20	N-N-E. beau. brouillard.	N N-E. beau. nuages.	Couvert.
21	S E. couvert.	S-E. couvert.	Couvert.
22	S-S-E. br. pluie.	S. pl. contin.	Pluie.
23	S-O. nuages.	S-O. pluie.	Beau.

## ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
24	S.O.couvert. pluie.	S-O. pluie. nuages.	Nuages.
25	O-S.O. pl. c.	O. couv. pl.	Beau.
26	S-O. couv.	S.O. couvert.	Nuages.
27	N.O. nuages.	N-N.O. n.	Beau.
28	O. brouill.	O. nuages.	Beau.
29	O. couvert.	O-S.O. cou- vert. pl <sup>s</sup> vent.	Vent. couv.
30	N.O. vent. c.	N. c. vent.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 15 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de 4 degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de 19 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 8  $\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 12  $\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

4 fois du N-N-E.

3 fois du N-E.

1 fois de l'E-N-E.

1 fois de l'E.

1 fois du S-E.

1 fois du S-S-E.

5 fois du S.

9 fois du S-O.

4 fois de l'O-S-O.

6 fois de l'O.

#### §4. MALADIES REGN. A PARIS.

Le vent a soufflé 3 fois du N-O.  
1 fois du N-N-O.

Il a fait 13 jours beau.  
4 jours du brouillard.  
21 jours des nuages.  
16 jours couvert.  
15 jours de la pluie.  
8 jours du vent.

---

*MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois de Novembre 1769.*

L'épidémie de petite vérole, qui régne depuis quelque tems, n'a point paru se ralentir de tout ce mois. Quoiqu'en général, elle ne soit plus aussi meurtrière parmi le peuple, elle fait encore des ravages : nous avons ouï parler d'un assez grand nombre d'adultes qui en ont été la victime.

On a continué aussi d'observer un assez grand nombre de maux de gorge, parmi lesquels on en a vu quelques-uns de gangreneux. Il a régné encore quelques péripneumonies, la plupart accompagnées de putridité.





*Observations météorologiques faites à Lille ;  
au mois de Septembre 1769 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Nous n'avons pas eu de chaleurs ce mois. La liqueur du thermometre , qui , le 4 & le 5 , s'étoit portée à la hauteur de 20 à 21 degrés, ne s'est guères élevée, depuis le 5 , au-dessus du terme de 16 degrés. Le tems a été néanmoins assez orageux. La pluie a repris à diverses fois ; & elle a été forte plusieurs jours.

Le mercure , dans le barometre , ne s'est trouvé que peu de jours, au dessus du terme de 28 pouces. Le 12 , le mercure est descendu à 27 pouces 2 lignes.

Le vent a été variable , mais plus souvent *sud* que *nord*.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre , a été de 28 pouces 2 lignes ; & son plus grand abaissement a été de

86 MALADIES REGN. A LILLE.

27 pouces 2 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

3 fois du Nord vers l'Est.

5 fois du Sud vers l'Est.

13 fois du Sud.

8 fois du Sud vers l'Ou.

4 fois de l'Ouest.

6 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.

3 jours de tonnerre.

2 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité à la fin du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, au mois de  
Septembre 1769.*

Les fièvres continuës, tant catarrheuses que bilioté-putrides, ont persisté, ce mois. Il y a eu encore, dans plusieurs malades, complication d'aphthés malignes : dans ce dernier cas, la langueur, ou la fièvre lente, s'ensuivoit dans la plupart de ceux qui n'avoient pas succombé au fort de la maladie. Le rhumatisme général ou partiel en étoit aussi souvent la suite.

Nombre de personnes ont été atta-

quées de rhumatisme goutteux inflammatoire, sans avoir effuyé la fièvre aphteuse.

La fièvre putride-vermineuse, qui avoit paru arrêtée ou suspendue en cette ville, les mois précédens, s'est fait appercevoir, dans le cours de celui-ci, dans quelques quartiers de la ville, & a été funeste à plusieurs personnes. Cependant la plupart des malades, traités méthodiquement, en ont réchappé. La saignée devoit être ménagée : on s'est bien trouvé de l'emploi des émétiques, au commencement de la maladie, &, ensuite, des apozèmes de quinquina nîtrés ; &, dans ceux qui, au fort de la maladie, se trouvoient dans un état marqué d'abattement & d'affaïssement, l'élixir de quinquina du docteur Huxham, donné avec du vin, avec l'application des vésicatoires aux jambes, & des épispastiques à la plante des pieds, nous ont très-bien réussi.

Vers la fin du mois, les asthmatiques & les poitrinaires ont eu des retours fâcheux d'oppression & d'étouffemens, auxquels quelques-uns ont succombé.



*Observations météorologiques faites à Lille,  
au mois d'Octobre 1769; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Nous avons effuyé, ce mois, des froids prématurés : dès les premiers jours, le thermometre a été observé, le matin, presque au terme de la congelation. Le 15 & le 16, il s'est trouvé précisément à ce terme; & vers les derniers jours du mois, nous l'avons vu descendre à 2 degrés au-dessous de ce terme : il s'est même porté, le 27, à  $2\frac{1}{2}$  degrés.

Le barometre, pendant la première moitié du mois, a été observé au-dessus du terme de 28 pouces; mais, après le 15, sa hauteur a varié de 28 pouces  $3\frac{1}{2}$  lignes, à 27 pouces 5 lignes.

Le tems a été, tout le mois, conforme aux vœux du laboureur pour la remise des terres : il y a eu très-peu de pluie.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 14 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de  $2\frac{1}{2}$  degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $16\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure,

dans le barometre, a été de 28 pouces  $3\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes. La différence entre ces deux termes est de  $10\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.

15 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

2 fois du Sud. vers l'Ou.

2 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 19 jours de tems couvert ou nuageux.

8 jours de pluie.

8 jours de brouillard.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois d'Octobre 1769.*

Il y eu, ce mois, peu de fièvres putrides en ville. La fièvre double-tierce a été presque la maladie dominante. Dans les uns, les accès se touchoient; & dans d'autres, il y a eu intermission absolue: ce genre de fièvre, traité méthodiquement, n'étoit pas funeste.

Les froids prématurés, qui se sont faits sentir dès le commencement du mois, ont

causé beaucoup de fluxions catarrheuses & inflammatoires en diverses parties du corps , & nommément des fluxions de poitrine , & quelques pleuropneumonies légitimes, des fluxions de tête , & dans les oreilles en particulier. Le sang tiré des veines s'est trouvé souvent , dans ces diverses maladies, ou couenneux , ou ferme , & d'un rouge brillant ; circonstance qui a obligé de revenir itérativement à la saignée , sur-tout dans le cas de fluxions inflammatoires dans les poumons & les oreilles : elle n'a pas été moins indiquée dans les rhumatismes de tout le corps , & ceux qui étoient bornés à certaines parties , tels que le *lumbago* , qui a été assez commun ; ces rhumatismes se trouvent plus ou moins inflammatoires.

Nous avons vu quelques personnes travaillées d'engorgement inflammatoire du bas-ventre , avec grande constipation , difficulté d'uriner , &c. & dont les indications curatives , en général , étoient les mêmes que pour les maladies ci-dessus.



## LIVRES NOUVEAUX.

Traité méthodique & dogmatique de la Goutte, divisé en trois parties, où on fait voir, par le mécanisme du corps, par l'autorité des sçavans médecins, & par quantité d'observations, que la goutte n'est point incurable, principalement la goutte inflammatoire qui est la plus cruelle, & qu'on en fait cesser les symptômes par un moyen sûr & facile, qui produit le même effet sur toutes les tumeurs inflammatoires qui ont quelque rapport à la goutte; Ouvrage utile aux gouteux; par M. *Paulmier*, docteur-professeur, & ancien doyen de la Faculté de médecine d'Angers. A Angers, chez *Barriere*; & se trouve à Paris chez *Guillyn*, 1769, in-12.

Discours sur l'Utilité de l'Anatomie, pour toutes les personnes qui forment la société & la nécessité de cette science, pour exercer la chirurgie, avec cette épigraphe :

*Nosce teipsum.*

1764, brochure in-8°, dont on trouve des Exemplaires à Paris, chez *Guillyn*.

Journaux des Guérisons opérées aux Eaux & Boues minérales de Saint-Amand, en 1767 & 1768; par M. *Désmilleville*,

médecin-intendant de ces eaux. A Valenciennes, chez *Henri*, 1769, in-12.

Traité des Maladies des Nerfs, dans lequel on développe les vrais principes des Vapeurs; par M. *Pressavin*, gradué de l'université de Paris, membre du collège royal de chirurgie de Lyon, & démonstrateur en matière médico-chirurgicale. A Lyon, chez *Aimé de la Roche*, 1769, in-12.

Essai sur les Ecouelles; par M. *Renard*, docteur-médecin à la Fere, avec cette épi-  
graphe :

*Auxilium multis succus & herba fuit*

A Paris, chez *Desventes de la Doué*, 1769, in-12.

Traité historique des Plantes qui croissent dans la Lorraine & les Trois-Évêchés; par M. *J. P. Buc'hoz*, médecin-naturaliste Lorrain, &c; Tomes IX & X, première & seconde Partie. A Paris, chez *Fetit*, libraire, 1769 & 1770, in-8°, trois volumes.

L'auteur annonce, dans un *Prospectus* qu'on distribue avec ces trois volumes, qu'il croit devoir terminer ici cet Ouvrage, qu'il s'étoit proposé d'abord de pousser jusqu'à vingt. Les raisons qui l'ont engagé à cette réduction, sont, 1<sup>o</sup> que la plupart



des amateurs se plaignoient que son Ouvrage étoit trop volumineux ; 2<sup>o</sup> que ce Traité avoit été commencé par les ordres & sous les auspices de *Stanislas le Bienfaisant*. La mort , en privant l'auteur d'un si puissant protecteur , l'a mis dans la nécessité de réformer le plan d'un Ouvrage , qui , par son étendue , & les dépenses qu'il entraînoit , ne pouvoit s'exécuter que par la munificence d'un prince.

*Fetil*, libraire, qui vient de faire l'acquisition du fonds de cet Ouvrage , avertit dans le même *Prospectus* qu'il continuera de le donner au prix de la souscription , c'est-à-dire à raison de trente livres en feuilles , jusqu'au mois de Juillet prochain , passé lequel tems , il n'en sera délivré aucun exemplaire à moins de 40 livres.

Essai sur les Opérations de l'Entendement humain , & sur les Maladies qui le dérangent ; par *M. J. Fr. Dufour* , maître ès arts en l'université de Paris , & étudiant dans les écoles de chirurgie & de médecine des Facultés de Montpellier & de Paris , avec cette épigraphe :

*Utrâ enim quò progrediar , quàm ut veri videam similia , non habeo.*

*Cic. Tusc. Quæst. lib. 2 , dis. ix.*

A Amsterdam ; & se trouve à Paris , chez *Merlin* , 1770 , in-12.

Instructions succinctes sur les Accouche-  
mens, en faveur des Sages-Femmes des  
Provinces, faites par ordre du Ministère;  
par M. *Raulin*, docteur en médecine,  
conseiller médecin ordinaire du Roi, &c.  
A Paris chez *Vincent*, 1770, in-12, pa-  
tit format.

Traité théorique & pratique des Bains  
d'eau simple & d'eau de mer, avec un  
Mémoire sur la Douche; par M. *P. Ant.  
Marteau*, docteur en médecine, aggregé  
au collège des médecins d'Amiens, &c.  
A Amiens, chez la veuve *Godard*; & à  
Paris, chez *Vincent*, 1770, in-12.

Mémoire sur la Maniere d'agir des Bains  
d'eau douce & d'eau de mer, & sur leur  
Usage, qui a remporté le prix, en 1767,  
au jugement de l'Académie royale des  
belles-lettres, sciences & arts de Bordeaux;  
par M. *Maret*, médecin-chirurgien de la  
Faculté de médecine de Montpellier, ag-  
gregé au collège de médecine de Dijon,  
un des médecins de l'hôpital & de la Cha-  
rité de la même ville, associé honoraire du  
collège royal des médecins de Nancy, de  
l'Académie de Clermont-Ferrand, & secré-  
taire perpétuel de l'Académie des sciences,  
arts & belles-lettres de Dijon. A Paris,  
chez *Desfontaines de la Doué*; & se trouve à  
Bordeaux, chez *Racle*, 1769, in-8°.

Précis de la Méthode d'administrer les Pilules toniques dans les hydropisies ; par M. *Bacher*, docteur en médecine ; suivie de nouvelles Observations faites par ordre de la Cour, sur les Hydropisies & les Effets des Pilules toniques. A Paris, chez *Cavelier*, 1769, in-12. Prix 36 sols broché. Les gens de province, qui voudront se le faire adresser par la poste, le recevront franc de port, en envoyant quatre sols en sus du prix de l'ouvrage.

Les pilules toniques se trouvent à Paris, chez *Costel*, apothicaire, rue Neuve des Petits-Champs, au coin de la rue de la Feuillade, & se vendent 6 livres la boîte : on les envoie en province par la poste, moyennant 18 sols pour le port, qu'il faut adresser, ainsi que le prix des pilules, francs de port, à l'adresse ci-dessus.



# T A B L E.

<i>Extrait du Synopsis Praxeos medicæ &amp; du</i>	
<i>Précis de Médecine de M. Licutaud, médecin.</i>	Page 3
<i>Lettre de M. Aucas, méd. sur une Prod. monst.</i>	13
<i>Lettre de M. Colle, médecin, à M. Pomme, pour servir</i>	
<i>de Réponse à une Note de la quatrième édition de son</i>	
<i>Traité des Vapeurs.</i>	17
<i>Obs. sur des Vap. guéries par le quinquina &amp; autres anti-</i>	
<i>spasmod. toniques &amp; fortifiants. Par M. Marteau, méd.</i>	25
<i>Observ. sur le Poulx des Urines. Par M. Gardane, méd.</i>	42
<i>Ouverture du Cadavre d'un Hémorrhôidaire. Par M. Ro-</i>	
<i>bin, médecin.</i>	44
<i>Observation sur un Polype de la Matrice. Par M. Heib-</i>	
<i>niaux, chirurgien.</i>	50
<i>Obs. sur deux Exophthal. Par M. Marchan, oculiste.</i>	65
<i>Observations sur l'Opération d'un Bubonocèle, &amp; l'Extir-</i>	
<i>pation d'un Testicule, suivies d'une fièvre vermineuse.</i>	
<i>Par M. Bandamant fils, chirurgien.</i>	69
<i>Réflexions sur les dangers de ne pas abandonner à la nature</i>	
<i>la chute des Plumasseaux, Bourdonnets, &amp; principale-</i>	
<i>ment des Ligatures des Vaisseaux après l'amputation.</i>	
<i>Par M. Allouel, chirurgien.</i>	73
<i>Observations météorologiques faites à Paris; pendant</i>	
<i>le mois de Novembre 1769.</i>	81
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de No-</i>	
<i>vembre 1769.</i>	84
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le</i>	
<i>mois de Septembre 1769. Par M. Boucher, médecin.</i>	85
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Sep-</i>	
<i>tembre 1769. Par le même.</i>	86
<i>Observations météorologiques faites à Lille, pendant le</i>	
<i>mois d'Octobre 1769. Par le même.</i>	88
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois d'Octobre</i>	
<i>1769. Par le même.</i>	89
<i>Livres nouveaux.</i>	91

## A P P R O B A T I O N .

**J'I** lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le  
*Journal de Médecine* du mois de Janvier 1770. A  
 Paris, ce 23 Décembre 1769.

POISSONNIER DESPERRIERE;

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-  
ture de la Généralité de Paris.*

Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.

---

FÉVRIER 1770.

---

TOME XXXII.



A PARIS,  
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

FÉVRIER 1770.

---

EXTRAIT.

*Traité méthodique & dogmatique de la Goutte ; divisé en trois Parties , où on fait voir , par le mécanisme du corps , par l'autorité des sçavans médecins , & par quantité d'observations , que la goutte n'est point incurable , principalement la goutte inflammatoire qui est la plus cruelle , & qu'on en fait cesser les symptomes par un moyen sûr & facile , qui produit le même effet sur toutes les tumeurs inflammatoires qui ont rapport à la goutte ; Ouvrage utile aux goutteux. Par M. PAULMIER , docteur , professeur , & ancien doyen de la Faculté de médecine d'Angers. A Angers , chez Barriere ; & se trouve à Paris , chez Guillyn , 1769 , in-12.*

M. PAULMIER a cru devoir , à l'imitation du fameux Rabelais , dédier son Ouvrage aux goutteux. *Le facétieux Rabelais* , dit-il

dans son Epître dédicatoire, vous avoit dédié son *Pantagruel*, pour vous divertir, & pour éloigner de vous la pensée de vos douleurs : je ne sçais s'il y a réussi ; mais, en vous adressant mon Ouvrage, j'ai eu un autre dessein que lui. Non-seulement je vous console par l'espérance que je vous donne de calmer vos douleurs, mais aussi par celle de pouvoir parvenir à une entière guérison, sur-tout de la goutte inflammatoire, qui est la plus fâcheuse, dont j'ai moi-même essuyé trois violens accès, & que j'ai fait passer en peu de tems, en usant des remèdes que je vous propose, sans qu'il me reste de foiblesse, puisqu'à l'âge de quatre-vingt deux ans, je marche actuellement avec autant de liberté & de facilité que je faisois à l'âge de quarante. Tel est, en effet, le but qu'il s'est proposé ; but qu'il paroît avoir atteint, comme le prouvent les observations qu'il a insérées à la fin de son Ouvrage ; observations dont la vérité paroît pleinement confirmée par quelques expériences qu'on a déjà faites, dans cette capitale, de la méthode qu'il indique ; ce qui nous engagera à donner un précis un peu étendu de cet Ouvrage utile.

Notre auteur a cru devoir adopter la division que presque tous les anciens médecins faisoient de la goutte en *chaude* & en *froide* ; il donne à la première le nom de



*goutte inflammatoire* ou *érésipélateuse*, parce qu'elle porte avec elle tous les signes d'une inflammation ou d'un érésipele phlegmoneux, & à la goutte froide, le nom d'*œdémateuse*, parce qu'elle est souvent accompagnée d'œdème. Nous ne nous arrêterons point à discuter ce qu'il dit des causes conjointes : il ne propose, à ce sujet, que des conjectures qui, en dernière analyse, se réduisent à dire que les phénomènes de la goutte sont l'effet d'une matière particulière qui nage dans le sang, & qui se dépose sur les parties où cette maladie exerce ses fureurs. Nous croyons devoir nous arrêter un peu plus aux causes qu'il appelle *antécédentes* ou *externes*, parce que leur connoissance est plus directement utile à la pratique : ce sont un vice héréditaire. (Celle qui reconnoît cette cause, est incurable, & sujette à de fréquens retours ; mais on peut calmer ses symptômes.) La foiblesse naturelle, & la vieillesse, un air épais & marécageux, & le passage subit d'un air chaud dans un air froid, d'un air sec dans un air humide ; les alimens grossiers, & de difficile digestion ; la trop grande abondance d'alimens pris à chaque repas ; l'usage immodéré des liqueurs fermentées & spiritueuses, sur-tout celui du vin blanc, & du cidre ; l'acte trop répété des plaisirs de Vénus ; les mouvemens trop violens ; les

travaux qui surpassent les forces ; les veilles fréquentes & inconsidérées ; les luxations , les chutes , les efforts qui affoiblissent les articulations ; la suppression de quelque évacuation habituelle , comme du flux hémorrhoidal chez les hommes , ou menstruel chez les femmes ; les passions violentes ; enfin les chaussures trop étroites.

L'auteur convient de bonne foi, qu'il a puisé dans les auteurs anciens & modernes, le tableau qu'il trace des phénomènes généraux qui accompagnent la goutte ; phénomènes qu'il désigne sous le nom de *signes diagnostics & pronostics*. Comme nous supposons qu'ils sont suffisamment connus de nos lecteurs , nous ne nous y arrêterons pas ; nous passerons donc immédiatement à ce qu'il dit de la goutte inflammatoire. Les signes , qui la caractérisent & la font distinguer des autres espèces de goutte , sont *la rougeur* , qui est semblable à celle des éréthèles phlegmoneux , c'est-à-dire éclatante ; *la chaleur qu'on sent , en y appliquant la main* , *la douleur* , *la tumeur & la durée de l'accès* , qui est ordinairement moins longue que celle des autres espèces de goutte. M. P. explique , à sa manière , ces différens phénomènes , pour passer aux indications qu'il faut suivre pour parvenir à la cure de la goutte inflammatoire ; indications qui consistent , 1<sup>o</sup> à calmer le spasme qu'il regarde

comme le principe de la douleur ; ce qu'on obtient , dit-il , en dégorgeant les petits vaisseaux sanguins & lymphatiques par l'application réitérée des sang-suës ; 2<sup>o</sup> à fortifier , par des remedes convenables , les parties affoiblies par le séjour de l'humeur goutteuse , & prévenir , par-là , le retour des accès ; 3<sup>o</sup> à détruire , si l'on peut , la cause conjointe de la goutte , par le moyen d'un régime exact , & des remedes appropriés à chaque espece de goutte.

Pour démontrer que les sang-suës sont propres à remplir sa premiere indication , il pose des principes physiques & mécaniques ; il en fait l'application à la goutte inflammatoire , & en conclut le mécanisme par lequel il explique l'action que les sang-suës exercent pour débarrasser les parties de l'humeur goutteuse. Mais , comme ces principes ne sont pas , à beaucoup près , aussi évidens que les faits qu'il rapporte , dans la suite , pour démontrer l'efficacité de ce secours , nous les passerons sous silence : nous croyons devoir donner un peu plus d'attention aux autorités qu'il apporte en faveur de la nécessité d'évacuer l'humeur goutteuse par la partie même , soit au moyen des sang-suës , soit par des scarifications , des ventouses , le cautere potentiel , & même l'actuel.

Le premier des auteurs qu'il cite , est

Cælius Aurélianus qui conseille, en effet, dans le second chapitre de son cinquième Livre, les scarifications, par-dessus lesquelles il propose d'appliquer les ventouses ou les sang-suës. Zacutus Lusitanus, comme il paroît par un passage du Livre II *De Praxi medicâ mirand.* Observation 162, avoit adopté cette pratique d'après Paul d'Ægine, & cet auteur. Nous croyons devoir transcrire ici ce passage tel que M. Paulmier le rapporte : *Coxæ octo magnas hirudines impono, tanta ab his animalibus secuta evacuatio est, ut, post decem horas, sine dolore remanserit; quod auxilium, in chiragrâ, podagrâ & gonagrâ, sæpè, post evacuatum corpus, feliciter sum expertus.* « J'ap-  
 » plique huit grandes sang-suës sur la han-  
 » che; ( dans la sciatique : ) par le moyen  
 » de ces petits animaux, il s'en est ensuivi  
 » une si grande évacuation, qu'après dix  
 » heures de tems, le malade n'en ressentit  
 » plus de douleur. J'ai souvent, dit-il, ex-  
 » périmenté ce secours pour la goutte des  
 » pieds, des mains & du coude, ( il faut  
 » lire du genou, ) avec un heureux succès,  
 » après les évacuations nécessaires. » Cette  
 version est celle de M. Paulmier qui à ces  
 autorités joint celles d'Acénani cité par  
 Skenckius, de Mathieu de Gradi, de Sa-  
 vonarrola, de Thomas Burnet, de Duret,  
 dans ses Annotations sur Houlier, mais qui

restreint cette application aux cas où les veines paroissent distendues ; ce que notre auteur étend à toutes les gouttes, prétendant que les vaisseaux sont toujours distendus. Outre l'application des sang-suës ; d'autres auteurs, &, entr'autres, Frédéric Hoffman, conseillent les scarifications, par-dessus lesquelles ils font appliquer des ventouses.

Mais M. P. leur préfère les sang-suës : les raisons qu'il donne de cette préférence, c'est que, dans la plupart des cas, l'application des ventouses est impossible par le peu d'étendue de la partie affectée, & que, dans ceux où elle peut avoir lieu, comme lorsque la goutte affecte le dessus du pied, les parties ligamenteuses & tendineuses ne permettent, ni des scarifications profondes, ni même l'usage des ventouses qui pourroient causer une irritation capable d'aggraver le mal, au lieu de l'adoucir ; inconveniens qu'on ne trouve point aux sang-suës : elles ont même une action à laquelle il croit devoir attribuer les effets salutaires qu'elles ont coutume de produire ; c'est la forte succion qu'elles exercent, au moyen de laquelle il prétend qu'elles sont en état d'attirer la goutte des parties les plus profondes, comme lorsqu'elle a son siége dans les ligamens des articulations. Pour prouver l'efficacité de cette succion, il rapporte

l'exemple d'une jeune Nègresse qui, pour appaiser un enfant de sa maîtresse, qui s'étoit chargée de l'allaiter, lui présentoit son tétton : par sa fréquente succion, l'enfant parvint à y attirer du chyle, & à y faire venir du lait. Un pauvre paysan, ayant eu le malheur de percer de part en part le pied de son enfant âgé d'environ sept ans, avec un pic dont il se servoit pour relever un fillon, M. Paulmier, à qui ce pere infortuné s'adressa, lui conseilla de sucer fortement la plaie ; & , lorsqu'il ne vint plus rien, il y appliqua des feuilles de rhue pilées avec de l'huile d'olive & du sucre, & par-dessus, des compresses trempées dans l'eau-de-vie. Il assure que, par ce traitement simple, la plaie, quoique l'os du milieu du métatarse, & celui qui soutient le second orteil, eussent été brisés, fut guérie en vingt-quatre heures ; ce qu'il faut entendre, sans doute, des plaies externes, n'étant pas vraisemblable que les os eussent pu se consolider en si peu de tems.

Un des chapitres les plus intéressans de l'Ouvrage que nous analysons, est celui où l'auteur parle des précautions qu'il faut prendre pour appliquer les sang-suës sur les parties affectées de la goutte. Il indique d'abord les sang-suës qu'on doit choisir, la maniere dont on doit les traiter, avant d'en faire usage, & celle de les appliquer ; il

veut qu'on fasse cette application, aussi-tôt qu'on apperçoit la moindre rougeur & la moindre tumeur; il conseille de la réitérer tous les jours, jusqu'à ce que la rougeur disparoisse entièrement; que la couleur de la peau soit naturelle, & que tous les symptomes de la goutte inflammatoire soient dissipés. Quant à la quantité des sang-suës qu'on doit appliquer à chaque fois, elle doit être proportionnée à l'étendue de la rougeur & de la douleur. L'auteur veut qu'on en applique plus que moins, la première fois; il assure en avoir fait appliquer jusqu'à vingt & trente, & même plus. Il en faut diminuer la quantité, à mesure que les accidens diminuent.

» Il arrive quelquefois, dit-il, qu'après  
 » une première application de sang-suës, la  
 » tumeur augmente, au lieu de diminuer.  
 » Mais, ajoute-t-il, c'est un signe que l'hu-  
 » meur goutteuse, qui occupoit les parties  
 » situées autour des articles, est attirée à  
 » l'extérieur par la force de la succion; mais  
 » le dépôt n'est point à craindre. Jusqu'à  
 » présent, que je sçache, on n'a point en-  
 » core vu d'abcès survenir à la goutte; con-  
 » tinuez sans crainte, l'application des sang-  
 » suës, jusqu'à ce que la tumeur & les autres  
 » symptomes de la goutte soient entière-  
 » ment dissipés. . . . Lorsque les sang-suës  
 » sont détachées, il faut laisser couler le

» sang, jusqu'à ce que les petits vaisseaux,  
 » qui ont été ouverts, n'en fournissent plus.  
 » On ne mettra sur la partie qu'une com-  
 » presse de linge sec, pliée en quatre ou six  
 » doubles. » M. Paulmier condamne l'usage  
 des remèdes astringens ; il n'approuve pas  
 non plus qu'on mette dans l'eau tiède le pied  
 ou la main, où on aura appliqué les sang-  
 suës ; il prétend que, par-là, on fait per-  
 dre aux vaisseaux leur force systaltique ; ce  
 qui ne sert qu'à prolonger la foiblesse qui  
 reste ordinairement dans la partie, après  
 les accès de goutte. Il arrive quelquefois,  
 après l'application des sang-suës, que, quoi-  
 que la rougeur, & même les grandes dou-  
 leurs soient dissipées, il reste une deman-  
 geaison importune qui dure quelques jours  
 autour des cicatrices. Mais, bien loin que  
 ce soit d'un mauvais augure, c'est un avant-  
 coureur qui annonce la cessation entière  
 de l'accès ; c'est un signe que la matière  
 gouteuse, qui résidoit intérieurement dans  
 les petits vaisseaux, se porte à l'extérieur,  
 & se dissipe peu-à-peu par la voie de la  
 transpiration : il survient même quelquefois  
 une moiteur qui paroît sur la partie & sur  
 les linges qu'on y avoit appliqués. Il seroit  
 dangereux alors d'y mettre quelque pom-  
 made, ou autre matière huileuse qui retien-  
 droit cette matière hétérogène dont la na-  
 ture cherche à se débarrasser.



Nous avons cru devoir transcrire presque en entier ce chapitre, parce qu'il nous a paru très-important de faire connoître, jusques dans ses moindres détails, la méthode de notre auteur; nous passerons plus légèrement sur celui qui le suit, & qui est destiné à répondre aux objections qu'on peut faire contre la pratique que nous venons d'exposer. La première de ces objections est prise de la foiblesse qui succede à l'application des sang suës; mais cette foiblesse reste toujours, après la cessation des accès. On ne peut donc pas la regarder comme un effet de l'application des sang suës. La crainte de la concidence des vaisseaux, qu'on a cru pouvoir résulter de cette application, n'est pas fondée; du moins ne cite-t-on pas un fait qui la justifie. L'augmentation de la tumeur, qui survient quelquefois, doit moins être regardée comme un inconvénient, que comme un avantage, puisqu'elle n'est dûe qu'au transport à l'extérieur, de l'humeur gouteuse qui occupoit les parties les plus profondes, comme les ligamens & les tendons. Enfin on objecte que les sang suës ne peuvent procurer qu'une cure palliative. M. Paulmier convient de bonne foi, qu'elles ne peuvent pas détruire la cause conjointe de la goutte: ce ne peut être l'ouvrage que du régime; mais, en détruisant l'effet, & sur-tout la douleur,

elles tendent à abréger la durée de l'accès ; & , en un sens , on peut même dire qu'elles le guérissent.

Ce n'est pas seulement dans la goutte inflammatoire , que l'application des sang-suës peut être utile : M. Paulmier assure qu'elles font disparaître l'érysipèle inflammatoire , pourvu qu'on les applique au commencement ; qu'on réitere cette application plusieurs fois , & jusqu'à ce que les symptômes soient entièrement dissipés. « Pendant cinquante ans , dit-il , que j'ai fait la » visite des pauvres de l'hôpital de notre » ville , je puis assurer que , de tous ceux à » qui j'ai fait appliquer les sang-suës sur l'érysipèle phlegmoneux , je n'en ai pas vu un » seul à qui ce remède n'ait réussi avec tout » le succès. » Il prétend que les sang-suës ne sont pas moins efficaces dans les tumeurs phlegmoneuses extérieures , soit que ces tumeurs soient critiques , soit qu'elles soient idiopathiques. Il étend leur usage au bubon simple , au furoncle naissant , aux parotides tuméfiées , & même au charbon , pourvu toutefois , que ces tumeurs ne soient pas l'effet de quelque cause interne ; car , si elles sont les suites de fièvres malignes ou pestilentielles , il n'est personne qui ne sente qu'il faut y joindre les remèdes appropriés à ces maladies. Elles peuvent encore être d'un très-grand secours dans les fortes con-

tusions. L'usage, qu'il propose d'en faire dans les hémorroïdes tuméfiées, & pour rappeler leur flux, lorsqu'il est supprimé, n'est pas nouveau pour les bons praticiens : celui qu'on pourroit en faire pour le rappel des règles, n'est pas si généralement adopté. Rhafès, cité par Zacutus Lusitanus, dit avoir guéri, par cette application, une teigne de couleur rousse, qui occupoit la tête & la face d'une personne. Zacutus lui-même rapporte la guérison de pustules invétérées sur le visage, par le moyen des sang-suës appliquées sur ces pustules ; & M. Paulmier assure avoir vu guérir une herpe miliaire par le même moyen ; d'où il conclut qu'on pourroit y recourir avec succès, dans plusieurs maladies très-rebelles de la peau. Il rapporte deux observations qui tendent à prouver que cette application peut faire cesser la douleur qu'on appelle vulgairement *clou*, & qu'il qualifie de *rhumatisme local*. Il croit aussi, sur l'autorité d'Hoffmann, de Mercurial, de Zacutus, de Burnet, qu'elle peut être utile dans les différentes espèces de douleurs de tête ; mais il ne veut pas qu'on s'en tienne à elles seules ; il veut qu'on employe conjointement les autres remèdes. Il en est de même dans l'ophthalmie & dans l'esquinancie, pour lesquelles on les a aussi proposées ; & , de peur qu'on ne se méprit sur

la véritable façon de penser à ce sujet, il a cru devoir consacrer un chapitre particulier à prouver que, dans ces sortes de cas, les sang-suës ne suffisent pas toujours; qu'il faut y joindre le concours d'autres remèdes, & en particulier, les saignées: à cette occasion, il traite de la dérivation & de la révulsion; ce qui l'a engagé à rapporter les raisons qui le font penser qu'il y a un choix à faire des parties d'où on doit tirer du sang.

La sciatique est une maladie trop analogue à la goutte, pour que notre auteur n'ait pas cru devoir en traiter dans un chapitre particulier: il en distingue deux espèces, une *vraie*, & l'autre *fausse*. La vraie a pour siège l'articulation même de la tête du fémur, & quelquefois les tuniques du grand nerf sciatique, qui sont affectées en même tems. Dans la fausse, l'humeur morbifique réside uniquement dans les membranes des muscles. Les symptômes, qui accompagnent la sciatique, la font aisément distinguer de la goutte: rarement est-elle accompagnée de fièvre, de tumeur ou de rougeur. Enfin on n'a jamais vu de *tosus* survenir à la sciatique comme aux autres espèces de goutte.

La sciatique est une des maladies qui demandent le traitement le plus méthodique. Le premier remède, qu'on doit mettre en pratique,

pratique, est la saignée. M. Paulmier, d'après les meilleurs auteurs, conseille de la faire d'abord du bras, pour passer tout de suite, lorsque le malade est pléthorique, à celle du pied : il préfère de la faire du côté affecté, & à la malléole externe, ou à la poplitée; ensuite il fait appliquer les sang-suës aux veines du siège. Après s'être ainsi opposé à l'engorgement des vaisseaux, il en vient aux topiques; il rejette tous les répercussifs, les remèdes gras & onctueux, & leur préfère ceux qui sont capables d'attirer l'humeur à la peau. Il recommande sur-tout les ventouses appliquées sur la hanche, auxquelles il fait succéder les sang-suës préférablement aux scarifications. Après l'application réitérée des sang-suës, si le malade n'est pas entièrement soulagé, il a recours aux rubifians; & , lorsqu'ils ne suffisent pas, il fait appliquer un grand vésicatoire sur la hanche & sur la moitié de la cuisse extérieurement : si la douleur se fait sentir jusqu'au bout du pied, ce qui dénote que la tunique du grand nerf sciatique est attaquée, il en fait appliquer un second à la partie moyenne de la jambe, sur le muscle jumeau interne. Dans les cas où, malgré tous ces remèdes, les douleurs continueroient avec la même violence, M. Paulmier veut qu'on regarde la maladie comme habituelle, & qu'on ait recours aux cauterés,

ou l'emplâtre de Duret, qui est composé de parties égales de poix de Bourgogne, & de soufre fondus ensemble ; mais il est rare, selon lui, que les vésicatoires, entretenus pendant long-tems, ne fassent pas l'effet qu'on en attend.

Il ne propose, contre la fausse sciatique, ou sciatique membraneuse, que le bain de marc de vendange, ou, à leur défaut, un remède qu'il assure avoir vu réussir plusieurs fois. « Il faut prendre, dit-il, une branche » verte de frêne mâle, c'est-à-dire de celui » sur lequel on trouve les mouches cantha- » rides : il faut que la branche soit au moins » de la grosseur de la jambe, & de la lon- » gueur depuis le haut de la hanche du ma- » lade jusqu'au talon ; on met cette branche » dans le four du boulanger, incontinent » après que le pain est tiré. Au bout d'en- » viron deux heures, on retire ce bâton » qu'on enveloppe dans un linge chaud, ou » dans de l'étoffe. Le malade se met dans un » lit bien bassiné : on applique ce bâton sur » le côté douloureux, où on le laisse plu- » sieurs heures. Il excite une sueur abon- » dante ; mais il ne faut pas souvent changer » de chemise, de crainte de faire cesser la » sueur : on donnera même au malade, » pour l'entretenir ou l'exciter encore, un » demi-septier de décoction de persil, ra- » cine & feuille, à quoi on ajoûte autant

» de lait doux : on y délaye aussi un gros de  
» thériaque dans les sujets phlegmatiques ...  
» Il faut réitérer deux ou trois fois cette  
» application. »

Le rhumatisme est encore dans l'ordre des maladies analogues à la goutte : on le distingue en *goutteux* & en *simple*, en *universel* & en *local*. Le rhumatisme goutteux, ainsi nommé, parce qu'il attaque, en même tems, les muscles & les articulations, est quelquefois accompagné de fièvre assez violente, comme la goutte. Lorsqu'il est universel, il exige les mêmes remèdes que la goutte inflammatoire ; mais, s'il reconnoît pour cause la suppression de la transpiration, il faut promptement exciter les sueurs, tant par des remèdes intérieurs, que par des applications extérieures, pourvu qu'il n'y ait point de fièvre ; car, s'il y en avoit, il faudroit recourir aux saignées, &c. .... Si la maladie devient habituelle, rien ne réussit mieux que l'usage de la flanelle portée sur la peau. Lorsque le rhumatisme est local & superficiel, l'application des sang-suës suffit ordinairement pour calmer les douleurs.

Nous avons dit que la goutte œdémateuse étoit celle qui étoit accompagnée d'œdème. Les sang-suës ne sçauroient convenir dans cette espece ; elles aggraveroient le mal plutôt que d'y remédier. Les apéritifs, les purgatifs, les cordiaux & les vo-

latils sont les remèdes qu'on doit employer. M. Paulmier recommande sur-tout les bains de marc de raisin, & les cauterés appliqués aux jambes.

Il est une autre espèce de goutte froide qui diffère de la précédente, parce qu'elle est sans œdème : elle est même souvent sans tumeur ; & la peau conserve sa couleur naturelle : ses accès sont ordinairement de longue durée ; & elle devient même, en quelque sorte, habituelle. Le traitement de cette espèce de goutte présente deux indications à remplir. La première est d'appeler à l'extérieur la matière morbifique ; indication qui doit être remplie par les rubéfians, ou, lorsqu'ils sont insuffisans, par les ventouses & les vésicatoires. La seconde est de corriger l'humeur gouteuse par un régime & des remèdes convenables ; elle sera remplie, 1<sup>o</sup> par les purgatifs aloétiques, l'électuaire cariacostin, pour faire une révulsion de l'humeur morbifique qui séjourne dans les parties qui sont autour des articles ; 2<sup>o</sup> par les remèdes qui sont capables de détruire l'acidité & l'acrimonie de cette humeur, comme sont les amers, les tisanes des bois diaphorétiques, les alkalis, tant fixes que volatils. Pour topiques, M. Paulmier conseille le bain de marc de raisin, l'application de la laine sur la peau, &c, si le mal continue son séjour dans la partie



affectée, les cauterés aux jambes. Les sangsuës, si utiles dans la goutte inflammatoire, ne procureroient pas de grands avantages dans cette espèce, à moins qu'il ne survint quelque tumeur.

Plusieurs auteurs ont écrit sur la goutte vague scorbutique ; mais ils paroissent s'être plus attachés à forger des hypothèses sur la cause, qu'à en décrire exactement les symptômes. Selon notre auteur, elle en a de communs avec l'affection hypocondriaque, & le scorbut, qui sont presque toujours la suite du vice des premières digestions ; tels sont un dégoût continu, une tension & une douleur d'estomac, des rôts fréquens, & quelquefois un vomissement glaireux & acide, des murmures dans les intestins, la tension des hypocondres, une respiration difficile, la paresse du ventre, des chaleurs au visage, une rougeur qui paroît aux joues, sur-tout après les repas ; des palpitations, des inquiétudes continuelles, des douleurs de tête, & des mouvemens vertigineux. Les symptômes, qui lui sont propres, sont des douleurs vagues & errantes, qui commencent ordinairement à se faire sentir à la région des lombes, & au bas du ventre : de-là elles sont portées sur les membres, aux cuisses, aux jambes, aux pieds, & principalement aux articles. Il paroît subitement des tumeurs œdémateuses, tantôt sur

l'une, tantôt sur l'autre de ces parties; quelquefois sur plusieurs en même tems, qui n'y font pas un long séjour : on apperçoit souvent sur les articles des especes de *nodus* qui se dissipent assez facilement par l'application des remèdes convenables; ce qui la distingue des autres especes de goutte. Quelque opposés que les auteurs paroissent sur la cause de cette maladie, ils se réunissent tous pour regarder les anti-scorbutiques végétaux âcres & acides comme les plus efficaces pour la combattre : on les combine différemment ensemble, selon la nature des symptômes.

M. Paulmier décrit une autre espece de goutte vagabonde vaporeuse : voici les symptômes qui la caractérisent. « Celui qui » en est attaqué, ressent presque continuel- » lement quelque legere douleur sur quel- » qu'un de ses membres, tantôt sur les » extrémités, & tantôt sur le tronc : elle » change très-souvent de siège; & elle n'y » fait, pour ainsi dire, qu'un séjour passa- » ger de quelques minutes ou de quelques » heures, & rarement d'un jour entier. La » douleur, qu'elle cause, est peu sensible; » & elle n'empêche pas entièrement les » fonctions des parties qu'elle attaque. Sa » marche est très-irréguliere : quelquefoi » du pied . . . . elle est reportée à la tête » où elle se fait sentir souvent par un pen-

» chant au sommeil ; peu de tems après ,  
 » la tête devient libre ; & l'humeur gout-  
 » teuse est reportée sur un autre membre. . . .  
 » Lorsqu'elle se porte à la poitrine , elle y  
 » cause une petite difficulté de respirer &  
 » une respiration entre-coupée. . . . Si elle  
 » est portée à l'estomac , elle y excite des  
 » rots , une legere douleur sous le cartilage  
 » xyphoïde , & quelquefois le hoquet. Le  
 » cœur même n'est point exempt de la vi-  
 » site de cette goutte : elle y cause une  
 » espece de mouvement tremblant & préci-  
 » pité , avec une legere intermittence du  
 » pouls. Quelquefois le malade éprouve  
 » une lassitude spontanée ; il ne peut se  
 » donner de mouvement : il semble que  
 » tout le genre nerveux soit assoupi ; mais  
 » cet état n'est pas de longue durée. »

Notre auteur place le siège principal de cette goutte dans le genre nerveux ; ce qui la distingue du rhumatisme qui a le sien dans les muscles & dans les membranes : la description , que nous venons d'en donner , suffit pour empêcher qu'on ne la confonde avec les autres especes de goutte ; & ce n'est pas sans raison que M. Paulmier la regarde comme singuliere en son espece. Il dit n'avoir connoissance d'aucun auteur qui en ait parlé : cependant il paroît que M. Whytt l'a désignée dans son excellent

*Traité des Maladies des Nerfs*, ( Article II du fixieme chapitre , pag. 8 du fecond volume de la Traduction françoife ; ) mais il s'en faut de beaucoup que fa description foit auffi détaillée & auffi étendue que celle que nous venons de rapporter. Notre auteur confeille, pour la combattre, d'avoir recours aux cauterés, aux faignées, fi le fujet eft pléthorique, ou aux purgatifs, s'il eft pituiteux. Dans le tems de défaillance, de palpitation & d'anéantiffement, il faut réveiller le genre nerveux avec quelques gouttes d'élixir de propriété de Paracelfe, ou d'huile de fuccin, ou bien de teinture de caftor avec le *diascordium* ou la thériaque.

Pour ne laiffer rien à defirer fur le genre de maladies qui fait l'objet de ce Traité, notre autcur a cru devoir dire un mot des douleurs vénériennes qu'il qualifie de *goutte fyphilitique* ; mais, comme il ne dit rien de nouveau à ce fujet, & qu'il renvoie même, pour le traitement, au *Traité des Maladies vénériennes de M. ASTRUC*, nous ne nous y arrêtons pas : nous paffons donc tout de fuite à la feconde Partie de fon Ouvrage, qui a pour objet les accidens qui furviennent aux gouteux, & les remedes prophylactiques qui conduifent à leur guérifon.

Le plus grave de ces accidens est la métastase qui se fait quelquefois de l'humeur goutteuse sur quelque viscere essentiel à la vie. Les causes, qui l'occasionnent le plus souvent, sont le grand froid, les cataplasmes faits avec les plantes rafraîchissantes & stupéfiantes, comme la laitue, la jusquiame, la ciguë, la morelle, le navet rapé, tous les *sedum*, &c; les astringens tirés, tant du règne végétal que du règne minéral, les emplâstiques, le lait même; M. Paulmier dit avoir vu une répercussion de la goutte causée par l'application du cataplasme de mie de pain avec le lait, dont le malade fut la victime. Les passions immodérées, la frayeur subite, un grand chagrin, une violente colere, &c. produisent aussi cet effet.

Les grands dangers, qui accompagnent ces métastases, doivent engager le médecin qui s'apperoit du transport de la matiere goutteuse sur quelque viscere essentiel à la vie, à mettre tout en œuvre pour la rappeler dans son premier siége. La méthode, que notre auteur propose, n'ayant rien qui ne soit suffisamment connu des praticiens, nous nous croyons dispensés de nous y arrêter; ce sont les saignées, les épispastiques, les vésicatoires, le caustere actuel, &c. Nous ne nous arrêterons pas

non plus à l'explication qu'il donne du mécanisme de ces transports ; nous observerons seulement que ses conjectures ne nous ont pas paru plus heureuses que celles des auteurs qui ont écrit avant lui sur cette matière.

Les *tosus* ou *nodus* sont encore un accident très-familier aux gouteux , mais moins dangereux que le précédent. M. Paulmier assure avoir réussi à les dissoudre , en y appliquant du vieux fromage de lait de vache , devenu âcre par la putréfaction , mêlé avec du vieux oint. Outre les *nodus* , les gouteux sont sujets à des concrétions lymphatiques , qui , tantôt deviennent dures & celluleuses , tantôt conservent une certaine mollesse : l'emplâtre de savon les dissipe communément. Les autres accidens sont des especes d'épiphénomènes ou symptômes qui surviennent à la goutte , à raison de quelque disposition du sujet , & demandent des attentions particulières de la part du médecin ; tels sont la constipation opiniâtre à laquelle on peut remédier par des lavemens émolliens , & sur-tout avec la casse : on peut également faire passer quelques verres d'eau de casse , ou faire usage de la casse cuite en bol , tant dans l'accès que hors de l'accès. La diarrhée , qu'on peut arrêter , ou plutôt modérer

avec les opiatiques donnés à petite dose : la diarrhée compliquée de coliques, de borborygmes, &c. exige les vomitifs, les purgatifs, &c; remèdes auxquels on ne doit avoir recours que hors de l'accès, à moins que, comme dans la goutte scorbutique, les accès ne fussent trop longs, pour qu'on pût en attendre la fin sans danger. La suppression ou la diminution des urines exige des diurétiques mucilagineux. L'asthme goutteux doit être considéré comme une vraie métastase de la goutte, & traité en conséquence. La pléthore est encore un accident familier aux goutteux d'un tempérament sanguin. Il n'y a pas d'autre moyen de la combattre, que les saignées & la diète. Quant à la saignée, celle du bras doit être absolument interdite. La perte d'appétit, si familière aux goutteux, ne doit que très-rarement être combattue par les purgatifs : il n'y a que dans les tempéramens phlegmatiques & pituiteux qu'on peut les employer, & dans l'intervalle des accès seulement. L'*opium*, dont on fait quelquefois usage pour remédier à l'insomnie à laquelle les goutteux sont sujets, n'a guères moins d'inconvénient que les purgatifs : si on est obligé d'y avoir recours, on doit user du plus grand ménagement, & le donner à la plus petite dose. M. Paulmier conseille de le faire

prendre dans le café, ou dans une décoction de quinquina, pour prévenir les mauvais effets qu'il a coutume de produire.

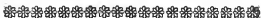
La cure prophylactique, que notre auteur propose, consiste à mettre le malade à un régime convenable. Comme il ne prescrit rien qui n'ait été indiqué par les auteurs qui ont écrit sur cette matière, nous n'entrerons dans aucun détail à ce sujet. Nous renverrons à l'Ouvrage même pour les formules qui terminent cette Partie : en général, elles nous ont paru bien choisies, quoiqu'il y eût peut-être quelques observations à faire sur les manipulations que l'auteur prescrit ; manipulations par lesquelles il dissipe souvent les parties les plus actives de ses médicamens ; mais c'est un défaut que tout médecin est en état de corriger, pour peu qu'il connoisse les véritables principes de la pharmacie.

Nous ne passerons pas moins rapidement sur la troisième Partie. L'auteur y a réduit, en forme d'Aphorismes, les matières les plus essentielles de son Traité : ces Aphorismes sont suivis d'Observations qu'il a cru devoir rapporter, pour démontrer la solidité de sa méthode. Ces Observations, qui sont au nombre de trente, méritent d'être lues avec la plus grande



attention ; elles contiennent des faits précieux , & bien exposés , & sont accompagnées de réflexions qui décelent dans l'auteur un praticien consommé. C'est sous ce point de vue que nous avons tâché de le présenter dans le précis que nous venons de faire de son Ouvrage ; & nous espérons que nos lecteurs jugeront comme nous , que la pratique , qu'il propose , mérite la plus grande attention des médecins. Les succès , qu'elle a eus entre les mains de M. Paulmier , en promettent de semblables à ceux qui ne craindront pas de marcher sur ses traces. Si elle n'est pas infail-  
 lible , comme il en convient lui-même , ( il n'y a que les empiriques qui en connoissent de telles , ) il seroit sur-tout important qu'on s'occupât à bien distinguer les cas où l'on peut se flater de la voir réussir , de ceux où le succès en est moins assuré ; c'est ce que le tems & les observations multipliées peuvent seules nous apprendre.





## L E T T R E

*De M. MARESCHAL DE ROUGERES ;  
maître en chirurgie à Plancoët en Bre-  
tagne , contenant quelques Observations  
sur les Effets de la Vapeur des Fourmis.*

Je ne me remets pas , Monsieur , dans quel volume des Journaux de Médecine vous avez consigné des Observations sur les Fourmis (a) ; mais en voici , je crois , quelques-unes qui ne s'accordent pas mal avec les vôtres.

Vers la fin du mois d'Août 1768 , je fus ramasser des fourmis : M. le chevalier Riou de Gravelles étoit avec moi ; & , voyant la précaution que je prenois pour les ramasser dans une petite cucurbite de verre , (j'avois des gants ,) me demanda si je craignois ces insectes. Je lui dis que non , mais que , comme ils contenoient un acide extrêmement pénétrant , j'aurois risqué , sans cette précaution , à voir mes mains se dépouiller à-peu-près comme à la suite des coups de soleil. Je ne parlois alors , Monsieur , que d'après votre observation. Il rit de ma crainte , & m'assura que , dans son

(a) C'est dans le Journal de Septembre 1762.

enfance, il se faisoit un jeu de déterrer avec les mains, les fourmilieres les plus nombreuses, & qu'il alloit me montrer comment cela se faisoit. Je voulus lui faire quelques représentations qu'il n'écouta point. Il se mit à l'œuvre ; & je pris plaisir à le voir opérer. J'eus, en peu de tems, autant de fourmis que j'en voulois avoir. Je remarquai, comme vous, que, dès qu'il y en eut une certaine quantité au fond de la cucurbite, elles n'avoient plus la même vigueur pour remonter ; ce qu'elles faisoient d'abord avec beaucoup de facilité. Je remarquai aussi que les grosses fourmis noires étoient plutôt engourdies ou suffoquées que les petites rouges ; je dis engourdies ou suffoquées, parce que celles qui paroissoient comme mortes, reprenoient, en assez peu de tems, vigueur, dès qu'elles étoient séparées des autres.

M. le chevalier se plaignit d'un mal de tête, un quart d'heure environ après son opération : ses mains ne lui faisoient aucune douleur ; & la peau étoit dans son état naturel. Mais, quatre ou cinq heures après, il ressentit des demangeaisons ; & la peau devint extrêmement rouge. Le mal de tête se dissipa, au bout de vingt-quatre heures ; & tout l'épiderme des mains s'enleva.

## 128 OBSERVATIONS SUR LES EFFETS

Je mis ce que j'avois de fourmis à la distillation au bain de sable : j'obtins d'abord un acide très-clair, subtil & pénétrant, qui approchoit beaucoup du vinaigre distillé. Sur la fin, il se colora, & prit une odeur empyreumatique. Je poussai le feu ; & j'eus alors une espece d'huile fétide empyreumatique, qui donnoit la couleur verte au syrop violat. Cette marque alkaline étoit, sans doute, le produit du feu ; car je ne crois pas qu'il y ait dans la nature, d'alkali proprement dit *per se* (a). Je ne poussai pas plus loin mes épreuves ; mais, dès que le tems me le permettra, je tâcherai de répéter les expériences de M. Marggraff, & d'en faire quelques nouvelles.

Je ne dois point passer sous silence un fait bien singulier, & dont on peut, je crois ;

(a) M. Marggraff, & long-tems avant lui, Glauber avoient démontré l'existence de l'alkali fixe dans les végétaux antérieurement à la combustion. Le premier de ces chymistes a annoncé qu'il étoit aussi en état de démontrer de même l'alkali volatil tout formé dans les animaux. Le sel fusible de l'urine, qui ne doit à l'art que sa séparation des matieres avec lesquelles il étoit confondu, est un acide combiné avec un alkali volatil ; donc cet alkali existoit dans l'urine. Malgré cela, on n'est pas en droit d'en conclure que tout celui qu'on obtient, est préexistant dans les sujets desquels on le retire par la distillation.

attribuer

attribuer la cause à la vapeur des fourmis : le voici.

Un enfant, de la paroisse de Pléboul, âgé de cinq à six ans, promettant beaucoup du côté de l'esprit, se coucha sur une fourmilière : ( on étoit dans les grandes chaleurs de l'été. ) Il n'y fut pas long-tems sans s'en trouver incommodé : tout son corps étoit couvert de fourmis. Il courut à son pere qui, pour le débarrasser plus promptement de ces insectes, le plongea dans l'eau. Peu d'heures après, tout son corps se trouva couvert de vésicules remplies d'une sérosité limpide ; & l'enfant parut étourdi & accablé. Depuis ce moment, ( il peut avoir actuellement vingt-un ou vingt-deux ans, ) il est resté dans une espece d'enfance, ou plutôt d'enfantillage. Il a une mémoire prodigieuse, mais sans aucune conception. En un mot, comme l'abbé Castel de Saint-Pierre disoit des hommes en général : dans l'enfance, c'étoit un petit homme, & à présent, ce n'est plus qu'un grand enfant.

J'ai l'honneur d'être, &c.



I<sup>ère</sup> OBSERVATION.

*Sur l'Efficacité de l'Application de l'Eau froide dans une maladie convulsive ; par M. DUPONT , conseiller-médecin ordinaire du roi , à Tartas.*

Le nommé *Dupouy* , de la paroisse de Villenave , à trois lieues de Tartas , âgé de vingt-cinq ans , d'un tempérament bilieux sanguin , avoit , depuis sa tendre jeunesse , la rate gonflée , dure ; & , dans certains tems , son volume étoit deux ou trois fois plus considérable qu'il ne doit l'être naturellement. Vers la fin d'Octobre dernier , son chirurgien lui fit prendre l'émétique en lavage pour je ne sçais quelle incommodité : le 2 Novembre , il prit , à titre de précaution , une potion purgative qui opéra à merveille. Le malade se leva , dans l'après-dîner ; & , satisfait de son état , il se tint , jusqu'au soir , auprès du feu.

Cet homme , pendant la nuit , perdit subitement la connoissance , le sentiment , la vue , & fut attaqué de convulsions si violentes , que cinq ou six personnes pouvoient à peine le contenir dans le lit. On m'appella pour secourir ce misérable. Rendu chez lui , vers les neuf heures du matin , je

fus témoin du plus triste spectacle. Les agitations les plus fortes, & les convulsions de toutes les parties du corps les plus vives, m'empêcherent, pendant quelque tems, de pouvoir m'assurer de l'état du pouls. La respiration étoit forte, fréquente & embarrassée; le mouvement du cœur violent, & sans ordre; le visage rouge & enflammé; la peau chaude & humide; les yeux étincellans, hagards & incertains. De cet état affreux, il tomba dans un accès d'épilepsie, qui dura quatre ou cinq minutes. L'accès finissant, je profitai d'une tranquillité momentanée pour tâter le pouls. Il étoit fort, plein, dur & inégal. A peine l'attaque d'épilepsie eut-elle disparu, que les convulsions générales se reproduisirent avec les symptômes que j'ai rapportés. Elles durèrent trois quarts d'heure, ou une heure, & furent suivies de nouveaux accès épileptiques. Cette alternative eut lieu pendant vingt-quatre heures; en sorte que le malade eut au moins quarante assauts d'épilepsie dans la journée.

J'avoue que je fus aussi effrayé des cruels accidens dont j'étois spectateur, qu'incertain sur le parti que je devois prendre pour les combattre. Rien ne s'offroit à mes recherches & à mon esprit pour fixer avec quelque fondement la véritable cause de la maladie. Jamais le nommé *Dupouy* n'avoit

éprouvé de pareils accidens. Le purgatif, pris la veille, ne me paroiffoit pas avoir pu produire un fi grand défordre ; & le moyen de penfer que la rate gonflée fût le principe d'une fcène auffi funefte ! Ce viscere, comme je l'ai dit plus haut, étoit volumineux depuis l'enfance, & ne donnoit, non plus que les autres parties, aucune marque de fenfibilité dans cet inflant critique.

Au milieu de ces perplexités, je me déterminai à faire ouvrir le faphène. Ce fecours me parut préalablement néceffaire : on en fent les raifons. La faignée fut faite fur le champ : le fang jailliffoit avec impétuofité. En vain je voulus ordonner une mixture anti-fpafinodique : le chirurgien n'étoit pourvu d'aucun des remedes que je demandai. Je revis le malade, à quatre heures après midi : on m'apprit que la faignée n'avoit rien opéré de favorable, & que les convulfions & l'épilepfie fe fuccédoient toujours alternativement. Je confeillai une nouvelle faignée du pied : elle fut, comme la premiere, de quinze à feize onces. Après l'opération, les accidens fubfiftant toujours dans le même degré d'intensité, je fais appliquer fur la tête du malade une groffe ferviette pliée en quatre doubles, & trempée dans de l'eau très-froide, avec ordre de renouveler ce topique tous les quarts d'heure. J'employai, en outre, pen-



dant la nuit, une potion composée avec l'eau distillée de pourpier, celle de fleurs d'orange, les gouttes anodines, la poudre tempérante de Stahl, & le syrop de violettes. Peu de tems après l'application de l'eau froide, les convulsions diminuerent, & cessèrent entièrement dans la nuit : les accès d'épilepsie furent aussi dissipés sans retour.

Avec quels transports de joie n'appris-je pas, le lendemain, que mon malade avoit recouvré la connoissance, & qu'il s'étoit confessé. J'approchai de cet homme : il répondit parfaitement aux questions que je lui fis. Il m'annonça qu'il ne distinguoit ni ne voyoit aucun objet, & qu'indépendamment d'une grande foiblesse & d'une douleur sourde à la tête, il souffroit si horriblement de la rate, qu'il ne pouvoit supporter le plus léger contact sur cette partie. Deux saignées du bras, pratiquées dans la journée, une boisson adoucissante, une potion huileuse & calmante, avec l'application renouvelée sur l'hypocondre gauche, d'une flanelle trempée dans une décoction émolliente, affranchirent le malade du pressant danger d'une inflammation, & firent évanouir, en moins d'un jour, la douleur qui l'accabloit.

Après quelques jours d'intervalle, *Du-*  
*pouy* fut purgé avec des minoratifs ; & il

recouvra promptement la vue, & sa première fanté; mais le vice ancien & primordial subsista comme avant l'accident.

N'est-il pas évident que le succès de cette cure dépend principalement de l'usage de l'eau froide? Et son heureuse application ne donne-t-elle pas une nouvelle force au système de M. Pomme? Toutefois je ne fus déterminé à faire usage de ce secours, qu'enhardi par les brillans succès qu'il avoit eus dans des cas à-peu-près semblables, inférés dans les Journaux de Médecine.

Les copieuses saignées du pied ont bien concouru, avec la potion que je prescrivis, à dégager le principe vital par la facilité qu'eut alors le sang de suivre son cours; mais, encore une fois, les saignées avoient été faites; & l'état convulsif subsistoit. Il étoit réservé aux corps froids d'opérer l'heureux & prompt changement qui suivit leur usage, au grand étonnement du spectateur qui s'étoit moqué de mon ordonnance. L'eau froide suspendit, comme par enchantement, les accidens affreux qui ôtoient tout espoir de guérison, & qui ne laissoient entrevoir que la triste image d'une mort prochaine. . . . .



## II. OBSERVATION

*Sur un Abscès des Reins , qui s'est fait  
jour de lui-même , & a été guéri par  
la seule nature. Par le même.*

Dans le mois de Mars 1764, je fus invité par un chirurgien , à voir un enfant de douze ans, qui avoit une maladie aussi singulière que curieuse. Elle mérite l'attention des médecins : ce motif m'engage à la communiquer au public par la voie du Journal.

Un garçon de la paroisse de Lesgor , près de Tartas , est attaqué de tous les symptômes qui caractérisent la colique néphrétique. On emploie les secours usités en pareils cas : ils sont presque en pure perte pour le soulagement du malade ; rien ne réussit. Le chirurgien , appelé ailleurs , abandonne la victime à son propre sort , ordonnant toutefois , qu'on continue l'usage des demi-bains & des lavemens émolliens , qu'il avoit déjà prescrits. Un mois s'écoule ; & le chirurgien n'entend plus parler de son malade. Ce tems expiré , il voit le pere de l'enfant ; il en demande des nouvelles , mais avec un ton équivoque , qui marquoit ses doutes sur l'existence du pauvre malheureux.

Le bon payfan répond que son fils est un

peu mieux, & qu'il s'est passé des choses extraordinaires. Voici le détail de ce que j'ai vu moi-même, & ce qui me fut rendu par les gens de la maison.

Dix à douze jours après l'invasion de la colique néphrétique, & les plus cruelles douleurs, on entendit, d'une chambre contiguë à celle du malade, un bruit à-peu-près semblable à celui que feroit une vessie qui eût éclaté, ou une membrane qui se seroit déchirée avec effort dans le corps du jeune malade. A cette époque, les douleurs s'appaisèrent; la région hypogastrique, ainsi que les bourses, devinrent rouges, enflammées, & demeurèrent cinq à six jours dans cet état. Après cet intervalle, on apperçut deux ouvertures, l'une au raphé, l'autre sur l'anneau du muscle oblique externe, au côté gauche, qui étoit la partie affectée. Les deux ouvertures ont fourni beaucoup de pus; mais il sortoit plus abondamment par celle du raphé. Jamais on n'en vit de mêlé avec les urines. Cette liqueur excrémentielle couloit, en même tems, par la verge & par l'ouverture du raphé. Le bas-ventre étoit dur, rénitent, noir, douloureux, & sembloit devoir tomber en gangrene. L'enfant, presque réduit au marasme, me fit augurer que, dans peu, la mort termineroit sa pénible carrière. Mais, ô prodige! la nature seule triomphe des désordres qui

paroïssent indomptables : elle ramene les choses dans l'ordre ; dans ses justes voies, elle fait tous les frais d'une parfaite guérison. Quels avantages ! quels brillans secours on obtiendrait de son habileté, si, moins prévenus en faveur de l'art, souvent fautif, incertain & infructueux, nous nous occupions plus sérieusement à suivre les routes que trace à nos yeux la nature ingénieuse !

Il suit de cette guérison un phénomène qui peut tenir son rang parmi les plus rares observations. On ne peut révoquer en doute qu'un abcès s'est formé au rein gauche. La matière, s'étant fait jour à travers la substance de ce viscère, qui heureusement n'est pas renfermé dans le sac du péritoine, a traversé les membranes. D'abord répandue sur les muscles psoas & iliaque, elle est descendue vers leur attache inférieure, s'est présentée au-dessous du ligament de Poupart, où, n'ayant trouvé qu'une foible résistance, elle a glissé, & s'est épanchée. Le pus s'est porté, en outre, sur le périnée, & aux environs du darthos, où il a vraisemblablement séjourné, puisque les membranes de l'urèthre ont été ouvertes. L'ouverture ne fut point suffisante pour permettre à la colonne de l'urine, qui sortoit de la vessie, de pouvoir s'échapper en entier : de-là le malade rendoit partie de l'urine

par cette ouverture, & l'autre, par la voie ordinaire.

---

## OBSERVATION

*Sur l'Effet des demi-Bains froids, dans une paraphrénésie; par M. PERREY-MOND le fils, médecin de l'université de Montpellier, résidant à Bargemon en Provence.*

*Morbus iste ( paraphrenesis diaphragmatica , SAUVAGES, Nosol. method. Tom. II, pag. 444. ) longè frequentior est, quàm vulgò censetur, licet præsens sapè ignoretur, negligatur, vel alterius morbi titulo tractetur. HERM. BOERH. Aph. 908.*

Mademoiselle *Tournel*, âgée de vingt-neuf ans, d'un tempérament bilieux, & naturellement portée à la colere, s'exposa témérairement au soleil, dans un endroit où il donnoit fortement. Elle se plaignit, quelques heures après, d'un mal de tête assez vif, & d'une douleur circulaire autour du diaphragme, qui hâta son retour, & l'obligea de se coucher.

Le lendemain, 13 Mars 1769, la fièvre se développa : à la céphalalgie violente, & à la douleur qui parut augmenter, se joignit une toux sèche. Le 14 & le 15, les symptômes s'aigrirent; la respiration devint laborieuse; la douleur presque intolérable : il sur-

DES DEMI-BAINS FROIDS. 139  
vint un délire féroce. On lui fit une saignée  
copieuse, qui ne procura aucun amende-  
ment sensible.

Je fus appelé, le 16..... Je trouvai la  
malade poussant des cris affreux, & passant  
rapidement de la fureur au ris sardonien :  
sa respiration étoit *sublime*, fréquente ; ses  
yeux étinceloient ; l'œil gauche étoit lar-  
moyant ; ses dents clavées de tems à autre ;  
ses mains tremblantes : on auroit dit qu'elle  
démêloit, entre ses doigts, des flocons  
de laine, qu'elle vouloit arracher de ses  
couvertures. Enfin un habil effréné, & sans  
ordre, portoit, par reprises, l'horreur &  
le trouble dans le cœur des assistans.

J'ordonnai une boisson abondante d'une  
décoction d'orge miellée & nitrée, &, le  
soir, un demi-bain froid, qui la calma pro-  
digieusement. L'usage continué de l'eau  
d'orge, & celui de deux autres demi-bains,  
qu'elle prit encore, le 17 & le 18, ont  
suffi pour la tirer de ce pas épineux.

Un détail pathologique (a), plus rai-  
sonné, seroit peut-être superflu : il me suffit  
d'avoir indiqué l'état fâcheux de mademoi-  
selle *Tournel*, & l'heureuse réussite du se-  
cours employé. Je présente le fait dans sa

(a) On peut consulter utilement *James*, Dict.  
univ. de Médecine, Tom. V, Col. 362, qui a  
emprunté cet Article de *Boerhaave*, Aph. 907 &  
suiv. *De Haën*, Tom. I, pag. 67,

simplicité, en renonçant aux idées théoriques qui peuvent appartenir à l'action du remède, intimement persuadé que l'esprit systématique a ralenti, de tout tems, les progrès de l'art, & que les liaisons séduisantes de quelques sophismes illusoires ont été souvent préjudiciables, à raison de leur vraisemblance. Je ne condamne pas cependant toutes les théories : il en est dont la certitude ne peut être infirmée par le Scepticisme le plus décidé ; mais elles sont rares ; & on doit en user sobrement. *Theoria quidam utilis, ut hypothesis in physicâ, non ad probandam thesim, uti perperam putant quidam philosophi, sed ad verum indagandum, uti solemne geometris est, qui ex falsâ suppositione, ad problematum solutionem perveniunt.* SAUVAGES, *Nosolog. method.* Tom. II, pag. 7.

---

## OBSERVATION

*Sur une Passion iliaque ; par M. BUREL, médecin des hôpitaux de la Charité & de la Miséricorde de Toulon.*

MONSIEUR,

Si quelque chose peut perfectionner notre profession, ce sont les observations rares que chaque médecin a occasion de faire dans



la pratique. Celle que j'ai l'honneur de vous adresser, est de ce genre : elle n'est pas revêtue d'un merveilleux qui étonne ; mais, en réduisant à une juste appréciation une foule de signes regardés comme les annonces d'une mort sûre, dans une maladie cruelle, elle peut opérer ce bien général, qu'un médecin ne s'en tiendra pas toujours à l'affertion des plus grands maîtres, pour annoncer la mort de son malade ; que, malgré les marques les plus évidentes d'un découragement mortel, il ne l'abandonnera point ; il lui prodiguera, jusqu'au dernier souffle, des soins soutenus par la confiance que les plus grands maux ne sont pas toujours sans remèdes, & que la nature a des ressources inconnues, dont le fonds est, en certains cas, inépuisable.

Le sieur Boulon, âgé de trente-cinq ans, mélancolique, & d'une constitution délicate, étoit sujet, dès sa plus tendre enfance, à des douleurs aiguës dans la région iliaque gauche, suivies de constipation, vomissement & fièvre, qui cédoient à l'évacuation par les selles de matières gluantes & dures. Il n'avoit cessé d'être fatigué de cette incommodité, deux ou trois fois l'année, tantôt plus, tantôt moins vivement. Vers le mois de Septembre 1768, il en fut atteint : je le guéris avec peu de remèdes. Le 25 Janvier suivant, les mêmes dou-

leurs se firent sentir ; pendant quelques jours , & furent assez modérées d'abord : elles augmentèrent après , au point que la fièvre survint , & le vomissement. Une saignée , l'huile d'amandes-douces , jointe à des calmans , la tisane de poulet , des fomentations les adoucirent assez pour faire passer quatre onces de manne , qui amenèrent des selles gluantes & dures : deux purgatifs terminèrent ensuite la curation.

Quinze jours après sa convalescence , pendant laquelle il ne se nourrit que d'alimens légers , il essuya la plus vive attaque qu'il eût jamais ressentie : elle commença par une constipation forte , qui ne céda à aucun lavement. Les douleurs survinrent , dans la nuit du 15 au 16 Mars , & augmentèrent vivement , le 17. Je trouvai le malade , le soir , avec la fièvre & le vomissement : les douleurs étoient très-vives ; la partie affectée étoit dure & rénitente ; le siège du mal n'étoit pas étendu. Je le fis saigner : le sang fut sec. J'ordonnai une tisane émulsionnée à prendre , dans la nuit , dans un verre de laquelle je fis mettre deux onces d'huile d'amandes-douces , & six gros de syrop de diacode. Je fis faire des fomentations sur la partie : tout fut rejeté par le vomissement ; & la nuit fut cruelle.

Le 18 , les douleurs étoient encore plus

vives : le pouls étoit fréquent , mais concentré , & à peine sensible. Je fis faire une seconde saignée ; & j'ordonnai une tisane de poulet qui fut également rejetée. A midi , les douleurs n'étoient plus supportables ; elles étoient toujours fixées au même endroit : la rénitence paroissoit s'étendre dans les parties d'alentour ; le hoquet survint. J'ordonnai une potion avec deux onces d'eau de lys , cinquante gouttes de teinture anodine , & trois onces d'huile d'amandes-douces à prendre par cuillerée , pour éviter que le volume ne sollicitât le vomissement : tout fut encore rejeté. A quatre heures , les douleurs furent à un point qu'il falloit plusieurs personnes pour contenir le malade dans son lit : ses cris étoient épouvantables. J'ordonnai qu'il fût plongé dans un bain émollient , dans lequel on frotteroit légèrement avec la main la partie affectée. Cela parut le soulager ; mais des défaillances obligèrent de le tirer de l'eau , pour l'échauffer dans son lit. Ce malheureux ne revint à lui que pour souffrir plus cruellement. Le pouls étoit alors effacé ; les extrémités froides ; le vomissement fréquent ; les matieres rejetées , & son souffle avoient l'odeur des excréments.

Les frictions sur les extrémités , avec des linges chauds , l'ayant un peu ranimé , on le replongea dans le bain où l'on continuoît

de froter la partie affectée. Cela suspendit les douleurs au point que le malade dormit une demi-heure dans son bain. S'étant éveillé, une nouvelle défaillance obligea de le remettre dans son lit où on lui administra les mêmes secours qu'auparavant. Comme les douleurs étoient à demi-calmées, je lui fis prendre deux onces d'huile d'amandes-douces, un gros de confectiion d'hyacinthe, & quarante gouttes de teinture anodine, qui furent à peine revomies, que les douleurs revinrent avec la même fureur. Le malade fut remis dans le bain où il ne lui fut plus possible de rester. Les douleurs s'étendirent, & attaquèrent toute la région du cœcum & du colon. Les matieres s'étoient, sans doute, déplacées. On le remit, plusieurs fois dans la nuit, dans le bain qu'il ne put plus supporter. Le délire survint; des convulsions horribles : le hoquet se soutenait toujours.

Le 19, le malade étoit sans poulx, froid : son air étoit cadavéreux, défiguré par les convulsions de différens muscles de la face; ses membres étoient retirés, ses yeux ternes; n'ayant plus la force de parler; délirant toujours obscurément, mais ne paroissant souffrir aucune douleur. En un mot, je trouvai cet homme avec tous les signes d'une mort prochaine, par la gangrene survenue dans la partie affectée : son ventre venoit

venoit de se lâcher ; il avoit rendu des matieres noires , & d'une odeur cadavéreuse (a). Je fis prendre cependant une nouvelle pôtion avec les confectiions & le *lilium* ; mais elle fut encore rejetée.

L'état du malade , & les symptomes que je viens de rapporter , m'ôtant toute espérance , je me déterminois à me retirer (b) , lorsque je pensai à tenter l'usage du quinquina , comme le seul remede qu'il me restoit à employer , & qui parut convenir par ses qualités anti-septique & anti-spasmo-

(a) Je n'ai trouvé que dans M. Tiffot le jugement qu'on doit porter sur ce dernier signe. Il dir , dans son *Avis au Peuple* , pag. 282 , qu'une heure avant la mort , les douleurs paroissent se calmer ; il survient une évacuation prodigieuse par les selles , de matieres extrêmement fétides ; le malade a des foiblesses , une sueur froide , & meurt.

(b) Je n'entasseraï pas ici toutes les autorités qui furent mes garans dans le parti que je prenois d'abandonner le malade : on les trouvera dans cette foule d'auteurs qui ont écrit sur la médecine , pendant plus de deux mille ans , & qui annoncent , de la maniere la plus précise , la mort prochaine du malade , d'après les signes énoncés ci dessus , & les circonstances qui les ont accompagnés. Voyez HIPPOCR. de *Vit. & Rat. san. lib. iij* ; GALIEN , de *Loc. affect. lib. vj. cap. 2* ; HOLLIER , in *Aphor. sect. vij. Aphor. 10* ; GORTER , in *id. LOMMIUS , Observ. pag. 163* ; HOFEMAN , *tom. iv. pag. 293* ; VAN-SWIETEN , in *Aphor. BOERH. §. 960.*

dique. J'ordonnai donc une potion à prendre par cuillerée, avec deux gros de quinquina concassé & bouilli dans huit onces d'eau, où je fis dissoudre quatre onces de manne, deux scrupules de confection hyacinthe, & vingt-cinq grains de sel volatil de vipère. Le malade, à qui il ne restoit plus qu'un souffle, eut encore la force d'avaler cette potion dont je fis rapprocher les prises, pour qu'elle fût avalée en deux heures : elle fut soutenue par une nouvelle décoction de quinquina sans purgatif. J'eus lieu d'être étonné de l'effet de ce remède qui ne fut pas vomi, & qui produisit des évacuations abondantes, releva le pouls, & permit de donner des restaurans. Malgré l'état meilleur où je trouvai le malade, le soir, je ne pus me rassurer sur l'issue de cette maladie, tant ma prévention sur la gangrene de l'*ileum* étoit forte !

Ce malade dormit quatre heures dans la nuit : la décoction de quinquina & le restaurant furent continués alternativement. Ces évacuations se soutinrent, le 20 ; & la pesanteur des matieres étoit moins forte. Le pouls se releva davantage ; le délire fut dissipé ; mais le malade étoit de la dernière foiblesse. Il sentoit son corps brisé, ensuite des efforts & des convulsions : son ventre étoit souple, mais douloureux. Il n'avoit aucune idée de tout ce qui s'étoit passé. Sa

potion fut continuée avec de la manne, le 22 : il prit des soupes, le 23, & se rétablit ainsi parfaitement.

Quel nouveau triomphe pour le quinquina, cette panacée dont on reconnoît tous les jours, qu'on avoit trop borné l'usage, & qu'on se glorifie d'appliquer à beaucoup de maladies qui résistoient d'ailleurs aux remèdes les plus appropriés ! L'odeur des excréments, qu'ont les matières rejetées par le vomissement, dans la passion iliaque, a donné lieu à l'erreur que les malades rendoient effectivement leurs excréments par la bouche : on a même cru qu'il pouvoient rendre des lavemens & des suppositoires. Les matières rejetées partent tout au plus de l'endroit de l'intestin étranglé : ainsi, que le passage en soit fermé par des matières dures & visqueuses, ou par l'intro-susception d'une portion de l'*iléum*, contractée dans une autre portion dilatée, comme on l'a découvert dans beaucoup de cadavres, il est certain que les excréments, contenus entre l'*anus* & l'*iléum*, ne peuvent se faire jour à travers, malgré la force du mouvement anti-péristaltique. L'observation rapportée par De Haën, d'un enfant à qui un charlatan ayant lié l'*iléum*, dans un entérocele, lequel vomissoit pourtant ses excréments, & les expériences de M. Haguénor sur des chiens & des chats qui vo-

missoient leurs excréments, quoiqu'il leur eût lié l'*ilicium*, prouvent évidemment que les fibres des alimens prennent le caractère des excréments, avant d'être parvenus aux gros boyaux, contre le sentiment de plusieurs physiologistes. Plus de séjour dans les boyaux supérieurs, plus de chaleur & d'humidité dans la passion iliaque, hâtant leur putréfaction, sont des moyens suffisans pour produire plutôt cet effet.

---

## L E T T R E

*De M. GERARD, médecin à Carrouge.*

MONSIEUR,

J'ai attendu que les couches de madame Turpin, & la durée de la vie de l'enfant auquel elle a donné le jour, m'eussent procuré de nouveaux éclaircissemens pour répondre aux Conjectures que M. Vétillart a proposées dans le Journal d'Octobre 1768, sur la cause de la courte vie des enfans de cette mere infortunée. Voici sommairement les nouvelles connoissances que j'ai acquises à ce sujet : vous en ferez, Monsieur, tel usage que vous jugerez à propos.

Madame Turpin accoucha à terme, le 8 Mars de l'année dernière, d'un garçon qui,



comme les six enfans précédens , étoit très-bien constitué. L'accouchement fut , ainsi que les premiers , des plus heureux dans toutes ses circonstances ; mais cette tendre mere , qui auroit si bien voulu remplir le vœu de la loi , en allaitant de son propre lait son cher enfant , se trouva dans l'impossibilité physique de pouvoir le faire. Il fallut donc encore avoir recours à une substance étrangere : on préféra le lait de chèvre. Cet enfant parut s'en accommoder très-bien pendant près de trois mois : son embonpoint se soutint parfaitement jusqu'alors ; & ce ne fut que vers ce terme qu'il prit le train des autres , & qu'on le vit maigrir à vue d'œil , rejetant le lait caillé par la bouche & par les selles , avec des cris qui annonçoient , dans cet enfant , des douleurs d'entrailles. On crut pouvoir remédier à ces accidens par quelques prises d'yeux d'écrevisses , & le syrop de chicorée , & en changeant le régime de la nourrice ; mais ces précautions furent inefficaces ; & la famille de ce précieux enfant eut la douleur de s'en voir privée au terme de trois mois & deux jours , étant né , comme on l'a dit antérieurement , le 8 Mars de l'année derniere , & décédé le 10 Juin suivant.

Déférant à la priere de M. Turpin , l'ouverture du cadavre de son enfant fut faite.

sous mes yeux, le lendemain matin de son décès, par MM. Létang & Fourbé, chirurgiens. Toutes les parties de la tête, de la poitrine & de l'*abdomen* se trouverent dans leur état naturel : la seule chose digne de remarque, que nous aperçûmes, ce fut de trouver, dans l'estomac de cet enfant un caillot de lait fort jaune, de la grosseur & de la forme d'un petit massé-pain, avec la quantité d'une cuillerée ordinaire de matières résineuses.

Il résulte de ces observations & de celles qui sont énoncées au procès-verbal rapporté dans le Journal d'Avril 1768, pag. 334, des différences essentielles. L'enfant, qui fut l'objet du procès-verbal, faisoit de vains efforts pour têter sa nourrice, les huit derniers jours de sa vie : son dépérissement avoit commencé peu de jours après sa naissance. Enfin on avoit trouvé plusieurs de ses parties internes, ou viscères altérés. Dans celui dont il s'agit aujourd'hui, on ne s'est aperçu de son dépérissement, que sept à huit jours avant sa mort. La difficulté de têter la bête, n'a jamais eu lieu : il la tetta même encore, comme s'il eût été plein de santé, une demi-heure avant que de mourir. Nulle altération ne s'est fait connoître dans la substance des viscères ; mais cet enfant a rendu du lait caillé ; & l'on en a trouvé,

## LETTRE DE M. GERARD. 151

dans son estomac , avec des matieres de mauvaife qualité ; ce qui ne s'étoit pas fait remarquer dans l'autre.

D'après ces observations , il est clair qu'on n'a point encore été assez heureux pour trouver un lait assorti au tempérament des enfans de madame Turpin : il semble même que la nature se plaife à couvrir d'un voile impénétrable le principe d'un tel phénomène , en refusant à cette vertueuse mere les moyens de nourrir elle-même ses enfans.

J'ai l'honneur d'être , &c.

---

## O B S E R V A T I O N

*Sur un Monstre sans Cerveau , ayant la tête figurée comme celle d'un crapaud , né entre le cinquieme & sixieme mois de conception ; par M. ROBIN DE KYAVALLE , docteur-médecin à Josselin , évêché de Saint-Malo.*

Quoique le sujet de cette observation n'offre rien de nouveau à la curiosité des sçavans , peut-être ne me sçauront-ils pas mauvais gré de la leur communiquer : le hazard seul me l'a procurée ; mais ce n'est qu'en réunissant les différens phénomènes dispersés par le hazard , que l'on parvient à

former un corps de science sur quelque objet que ce puisse être. Les connoissances, que nous avons sur le cerveau, étant très-bornées, on ne doit, ce me semble, négliger aucun des faits propres à y porter du jour : c'est sous ce point de vue que la présente Observation m'a paru mériter quelque attention.

Depuis long-tems, les physiologistes, partagés sur le premier mouvement de l'embryon, argumentent, les uns pour prouver qu'il a dû commencer par le cœur : les autres, portant plus loin leurs vues, recherchent la cause de ce premier mouvement dans le cerveau ; cause qui, si elle existe, ne peut être qu'un mouvement antérieur à celui du cœur. Lequel des deux a donc communiqué, pour la première fois, le mouvement à l'autre ? Dira-t-on que le cerveau a dû envoyer des esprits animaux dans la substance musculeuse du cœur, pour le mettre en mouvement ? Je demanderai qui a fourni au cerveau la matière de cette sécrétion d'esprits animaux ; si le cœur ne lui a envoyé, par ses contractions répétées, que le sang qui nécessairement fait la matière de toute sécrétion ? Est-ce donc le cœur qui donne la première vibration à la machine animale ? Est-ce le cerveau qui la donne au cœur ? Leur mouvement commence-t-il au même instant ? Je l'ignore

absolument ; mais ce que je puis attester avec la même sincérité , c'est que , dans l'enfant qui m'a fourni la présente Observation , le mouvement à dû nécessairement commencer par le cœur , puisqu'avec toute l'attention possible , je n'ai pu découvrir aucune trace de cerveau , de cervelet , ni même de glande placée , ( comme quelques-uns le prétendent en pareil cas , ) à la base du crâne , pour suppléer au défaut du cerveau , par la sécrétion d'un fluide semblable , ou au moins analogue aux esprits animaux : le cœur , ainsi que les autres viscères essentiels à la vie , avoit la même position , configuration & dimension que dans tous les autres sujets. Voici le fait tel que j'ai pu l'examiner par la dissection.

Dans le mois de Mai 1768 , je fus appelé pour traiter une pauvre femme nouvellement accouchée : après lui avoir donné mes soins , je me fis représenter l'enfant qu'on me dit être mort dans le passage. Je l'examinai : sa tête me parut écrasée ; & , dans le premier mouvement , j'en accusai la sage-femme. Pour m'en éclaircir , je me chargeai de l'enfant , pour le disséquer , & l'examiner à tête reposée : j'appris ensuite de la mere , que sa grossesse ne dotoit pas de six mois accomplis ; que son enfant s'étoit fait sentir à-peu-près au terme fixé par la nature. De retour dans mon cabinet ,

j'examinai mon petit sujet, & je me préparai à en faire la dissection. Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'après l'avoir attentivement considéré, je trouvai sur le corps d'un enfant mâle, assez bien conformé, la figure d'un crapaud !

Sa tête ne me parut point, comme celle d'un enfant, placée sur la colonne vertébrale, mais collée à la partie antérieure des vertèbres supérieures du col ; elle n'étoit point non plus écrasée, comme je l'avois jugé à la première vue, mais naturellement plate, ou plutôt déprimée, & presque entièrement osseuse. Sa bouche, fendue jusqu'à la partie où se trouvent ordinairement les oreilles, retomboit sur sa gorge ; sa mâchoire inférieure, rétrécie par ses articulations, ressembloit assez à celle d'un chien ; la supérieure, avancée parallèlement à l'inférieure, étoit terminée par une espèce de museau qui formoit seul la partie antérieure de la tête, ou la face, toutes les autres parties étant sur le sommet de la tête. La partie postérieure & supérieure de cette tête étoit flanquée de trois grosses éminences parallèlement rangées : leurs sommets étoient un peu moins élevés que les yeux ; celle du milieu étoit plus grosse que les autres. Enfin deux gros yeux, placés à la partie supérieure de cette tête plate, en s'avancant jusques sur le milieu du sommet, fai-

soient de cet assemblage un monstre effroyable.

Voilà ce que la seule visite externe me fit voir : par le scalpel , je reconnus ,

1<sup>o</sup> Que les yeux & leurs orbites étoient , quoique mal placés , très-bien conformés ;

2<sup>o</sup> Que la mâchoire supérieure & l'inférieure différoient fort peu de l'état naturel ; que l'inférieure étoit séparée par la symphyse du menton , comme dans les jeunes sujets.

3<sup>o</sup> Les trois grosses éminences se sont trouvées formées par des os recouverts d'un peu de graisse & de la peau , & intérieurement remplis de diploë.

4<sup>o</sup> Entre les yeux & les trois grosses éminences , il s'est trouvé deux légers enfoncemens séparés par une saillie osseuse : ces deux enfoncemens paroissoient très-propres à loger des glandes ; mais ils n'étoient remplis que de peu de graisse jaunâtre , contenue entre le périoste & la peau.

5<sup>o</sup> La grosse éminence , c'est-à-dire celle du milieu , portoit sur son sommet une échancrure en forme de coulisse , qui se continuoît jusqu'à l'embouchure du canal des vertèbres : cette échancrure , ou plutôt cette coulisse , paroissoit visiblement établie pour servir de communication entre les deux enfoncemens situés entre les yeux & les grosses éminences , & un pareil enfoncement qui

## 156 OBSERV. SUR UN MONSTRE

se trouvoit entre leſdites éminences ſupérieures & poſtérieures de la tête , & l'embouchure du canal vertébral , quoique l'un & l'autre ne fût rempli que d'un peu de graiſſe jaune , recouverte de la peau.

6° Les deux vertèbres ſupérieures du col n'étoient point jointes par leurs parties poſtérieures ; ce qui formoit une échancreure à l'embouchure du canal vertébral , en forme de capuchon renverſé ſur le dos.

7° Il étoit aisé de découvrir les articulations qui joignoient les différentes pièces oſſeuses de cette tête ; mais il étoit impoſſible d'y rien désigner ſous des noms connus.

8° Tous les os , en général , & leurs différentes cavités & enfoncemens , étoient recouverts d'un périoste , d'un peu de graiſſe & de la peau.

9° Quelqu'attention que j'y aye apportée . je n'ai pu trouver abſolument rien qui reſſemblât au cerveau ; je ne diſ pas dans le crâne , puisſque cette tête n'avoit aucune cavité intérieurement , mais dans les différens enfoncemens ſitués à ſa baſe & à ſa partie ſupérieure.

10° Du fond du palais à la partie qui forme ce qu'on appelle *le ſommet de la tête* , il n'y avoit pas plus d'une ligne d'épaiſſeur , comme on pouvoit aiſément ſ'en convain-



cre, lorsqu'en plaçant cette tête entre le jour & l'œil, on regardoit, par le fond du palais, le jour qui traverse aisément les os dépourvus de diploë.

11<sup>o</sup> Le canal des vertebres ne m'a paru rien contenir, si ce n'est vers sa partie inférieure, où j'ai découvert une matiere muqueuse en assez petite quantité.

Je n'ai pu suivre les nerfs du cœur, ni même les reconnoître, ayant été détourné par quelques affaires. Les chairs de ce petit sujet n'étant qu'à moitié formées, la putréfaction y a produit de si grands ravages, qu'il n'a plus été possible d'y rien distinguer. Ma seule ressource a donc été d'en faire un petit squelette sur lequel j'ai vérifié quelques-uns des faits énoncés dans cet exposé.

---

## OBSERVATION

*Sur un Anévrisme de l'Artere splénique, dont les parois se sont ossifiées; par M. BEAUSSIER, docteur en médecine, & ancien chirurgien des camps & armées du roi.*

Le corps humain offre tous les jours à ceux qui le parcourent d'un œil attentif & réfléchi, des variétés & des phénomènes qui, quoique déjà développés par les prin-

cipes de la physique, n'en font, ni moins curieux, ni moins dignes d'observation ; tels sont ceux que le hazard m'a procurés. Je trouvai, en 1760, des dilatations de l'artere splénique, dans une femme âgée de soixante ans, dont j'avois injecté l'aorte & les veines crurales, pour en préparer les parties de la génération, & les démontrer dans mes leçons d'anatomie, à Francfort.

La plus considérable forme une tumeur de la grosseur d'une petite noix, située sur le milieu du trajet de l'artere splénique, entre l'aorte & la rate. Cette artere forme un contour tortueux, plus ou moins multiplié (a). Suivant la remarque de M. Winslow, cette dilatation porte sur le cinquieme, conduit à une branche qui se détache du tronc principal, & va se rendre à la rate, en s'entrelaçant avec le tronc. L'injection, ayant trouvé du sang artériel, & une lame charnue, en forme de valvule, sans doute formée par un caillot, n'a pu entrer ni pénétrer dans la cavité de la tumeur.

Les parois de cet anévrisme sont ossifiées : on trouve même, sur le corps de la branche principale & des collatérales, différens endroits où les tuniques sont endurcies & ossifiées. La branche mitoyenne de l'artere

(a) *Winslow*, *Expos. anat. Traité des Arteres*,  
p<sup>o</sup> 194.

splénique, qui part de la dilatation, présente, en entrant dans la rate, une petite tumeur de la grosseur d'un pois, & de même nature que celles dont nous venons de parler.

Les causes de l'anévrisme par dilatation ont été mises dans une évidence qui ne laisse rien à désirer (a). La diastole, trouvant des parois naturellement trop foibles, ou amincies par la mauvaise qualité des humeurs, ne manque pas d'en surmonter la résistance : la réaction du vaisseau ne suffisant pas, il est obligé de prêter. On a vu l'aorte dilatée au point de soulever le *sternum*, & de le ronger (b).

Le mouvement, & , par conséquent, la chaleur, agissent sans cesse sur les membranes de l'artere ; ils en dégagent les parties les plus fluides, réunissent leurs fibres, & les ossifient. On a trouvé la crosse de l'aorte (c), les valvules semi-lunaires (d), le péricarde même entièrement ossifiés (e).

(a) *Dionis*, avec les Comment. de M. *De la Faye*, 8<sup>e</sup> Démonstr.

(b) Mém. de l'Acad. des Sciences de Berlin, ann. 1756 & 1757.

(c) *Lancisus*, Traité sur le Cœur & les Anévrismes, c. 3, pag. 250.

(d) *Ruyfch*, Obs. 69, dans *Palsin*, tom. ij.

(e) M. *Muller*, docteur en médecine, à Francfort-sur-le-Mein, connu par plusieurs Ou-

Les arteres, exposées à ces accidens, sont ordinairement éloignées de la compression des parties, & inaccessibles à notre secours. La situation de l'artere splénique, environnée de parties flottantes, peu capables de la soutenir, (avantage qu'ont les arteres placées entre les muscles, ou d'autres parties solides, ) rend raison de cet anévritisme. Mais il paroît peu conforme aux loix du mouvement, que des parois, déjà disposées à s'étendre, puissent balancer des forces réitérées, & avoir le tems de prendre une nouvelle forme dans une position où les parties voisines ne peuvent seconder cet effort. Il seroit peu naturel de penser qu'une fibre, dilatée par un premier coup, devînt en état de s'opposer à un second, si cette fibre, dans son extension, n'acqueroit une roideur & une force qui la mettent en équilibre avec le fluide qui la bat continuellement.

Cette ossification est soumise aux mêmes loix, & suit les mêmes gradations que celle des os, qui, dans leur origine, sont une gelée qui prend la forme de cartilage, & se durcit peu-à-peu, suivant les observations de M. De Haller. Une autre voie, que suit  
vrages anat. fort exacts, conserve chez lui un péricarde intérieurement ossifié, qu'il m'a fait voir,

la nature, pour grossir les os, selon un physicien fort éclairé, ( M. Duhamel, ) c'est le détachement des fibres du périoste, qui s'implantent dans l'os, & produisent de nouvelles couches, suivant le mécanisme par lequel les lames de l'écorce des arbres servent à l'accroissement du bois, en devenant elles-mêmes ligneuses. Le suc plâtreux, qui est déposé par les artères dans les cellules osseuses (a); la soudure des os fracturés, qui fournissent les sucs nourriciers; le crâne des fœtus, qui est membraneux, & d'où partent différens points d'ossification, en forme de rayons, sont des modifications différentes, mais qui portent sur les mêmes principes, & sont le résultat des mêmes fonctions. La lymphe, qui a toujours beaucoup de pente à l'endurcissement, doit sa solidité à l'exhalation des parties les plus fluides (b).

M. De Haller assure, contre les expériences de M. Duhamel, que les os ne doivent pas leur formation ni leur accroissement au périoste; qu'ils sont formés, lorsque le périoste est encore d'une finesse extrême; qu'il est cellulaire, & n'a rien qui tende à un arrangement parallèle à la longueur de l'os; qu'une grande partie des os naît sans

(a) Anat. d'*Heister*, avec les *Essais* de M. de *Senac*, tom. j, pag. 71.

(b) *Boerh.* *Inst.* n° 469 & 470.

périoste. L'état primitif de l'os est une glu, une colle qui devient cartilage, & finit par être os. L'impulsion du cœur suffit, selon lui (a), pour opérer l'ossification.

C'est cette impulsion qui est la cause de toute ossification : elle l'opere dans les parties membraneuses, par l'inflammation qu'elle y produit ; telle est celle de notre anévrisme, & de celles que nous avons citées ; telle est celle du pyloré qui perdit peu à-peu sa flexibilité, devint cartilagineux, & enfin osseux (b).

Combien les fonctions d'une artere ossifiée ne doivent-elles pas être gênées ? La réaction ne se faisant plus dans le point de l'ossification, la stase devoit s'y faire (c). Les polypes, qui se forment dans le cœur, & à l'entrée des grosses arteres, lorsque leurs fibres ont perdu de leur roideur & de leur oscillation, expliquent, dans les mourans, les effets de l'inaction ou de l'ossification de ces mêmes fibres sur un fluide qui doit être rompu sans cesse.

(a) Voyez les Mémoires de M. le baron De Haller, sur la Formation du Cœur, édition de Lausanne.

(b) Voyez les Observations sur un Vomissement produit par l'ossification, *Journ. périod. de Méd.* Novembre 1759, tom. xj, pag. 412.

(c) M. Quesnay, Traité des Effets & des Usages de la Saignée, pag. 160.

## AUTRE OBSERVATION

*Faite sur le même Cadavre ; par le même.*

Le même sujet présente encore une variété singulière. La vésicule du fiel communique par son corps, avec l'orifice inférieur de l'estomac (a), un peu au-dessus

(a) *Vésale* a eu occasion d'observer la même chose dans un forçat. Cet homme avoit été grand mangeur, & n'avoit cependant jamais été exposé au vomissement ni aux indigestions.

M. *Astruc*, dans un Mémoire sur la Cause de la Digestion des Alimens (a), inséré dans l'Ouvrage de M. *Hecquet*, sur la même matière, assure comme une chose certaine, que la voracité des loups vient de ce que les canaux de la bile, qui s'insèrent aux autres animaux dans le *duodenum*, vont aboutir en eux, immédiatement dans la cavité de l'estomac. Il s'appuie de l'autorité de M. *Bayle*, professeur aux arts à Toulouse. *Phys. tom. iij ; pag. 347.*

Le sçavant M. *Duvernoy*, dit-il, a remarqué la même chose dans les porcs-épis, & dans les autruches. *Mém. de l'Acad. royale des sciences, ann. 1692.*

Il est étonnant qu'aucun naturaliste ne décrive cette disposition des canaux de la bile, trop essentielle pour ne pas mériter une place dans les Descriptions du Loup, qu'en ont faites M. *De Buffon*

(a) *Traité de la Digestion de M. Hecq. pag. 388, édit. de Paris, 1712.*

du pylore. Le canal cholédoque est plus long & plus épais qu'il ne doit être; il se trouve obstrué vers l'extrémité où il entre dans le *duodenum*, à huit travers de doigts du commencement de cet intestin.

Il reste à sçavoir si l'oblitération de

& M. *D'Aubenton*, tom. vij de l'Histoire nat. 1758, in-4°; de même que MM. les continuateurs de M. *Geoffroi*, ni M. *Valmont de Bomare* (a), dans les descriptions de ces animaux.

La vraie cause de la voracité peut dépendre, en quelque chose, de la qualité de la bile, puisque l'on trouve le chyle noir dans le ventricule des loups; (M. *de Senac*, Anat. d'*Heister*, tom. j., pag. 223.) mais elle est principalement due à la conformation & à la force du ventricule, & à la qualité des suc gastriques. « Les membranes du » ventricule & des intestins, pour se soutenir dans » leur état de tension, & pour contre-balancer » les forces des autres parties qui les avoisinent, » ont besoin d'être toujours remplies en par- » tie. Si, faute de prendre de la nourriture, cette » grande capacité se trouve entièrement vuide, » les membranes, n'étant plus soutenues en de- » dans, s'affaissent, se rapprochent, se collent » l'une contre l'autre; & c'est ce qui produit l'af- » faissement & la foiblesse qui sont les premiers » symptômes de l'extrême besoin. Les alimens, » avant que de servir à la nutrition du corps, lui » servent donc de lest. » (On peut voir la suite du raisonnement de M. *De Buffon*, Tom. VII, in-4°, pag. 38, ) qui est aussi solide qu'intéressant.

(a) *Dict. d'Hist. nat.* &c.



ce canal est naturelle, ou si quelque maladie n'a point ouvert la vésicule, peut-être déjà attachée à l'estomac; c'est ce qu'aucune maladie ni aucun accident n'ont annoncé pendant le cours d'une vie de soixante ans. La nature merveilleuse, mais obscure, nous présente ainsi des phénomènes qui mettent nos raisonnemens en défaut.

---

## PREMIER MÉMOIRE

*Pour servir de base au Traitement le plus convenable des Abscès, des Fistules & des Caries de l'une & de l'autre Mâchoire; par M. JOURDAIN, dentiste reçu à Paris.*

*Chirurgus sit naturâ prudens.*

Rien n'est plus essentiel que d'écouter & d'interpréter la nature dans tout ce qui a rapport à l'art de guérir, dont la plus petite partie est susceptible de réflexions très-étendues. Si la théorie est d'une nécessité indispensable, l'observation pratique doit au moins marcher avec elle, pour ne point échouer dans des circonstances que la théorie ne présente pas toujours d'une manière assez sensible.

Sans chercher à illustrer l'art du dentiste,

il est cependant très-certain que cette partie de la chirurgie, qui a paru, pendant très-long-tems, n'avoir pour objet que l'exercice de certaines opérations manuelles & mécaniques, commence à changer de face, & à exiger des connoissances plus étendues que celles qu'avoient ordinairement ceux qui exerçoient cette profession.

Cette vérité est d'autant plus sensible, que quelques maîtres de l'art ont volontiers fait le sacrifice de la chirurgie entière, pour ne s'attacher qu'à ce qu'on devoit exiger de ceux qui veulent exercer l'art du dentiste. Le public seroit plus en sûreté, & l'honneur de la chirurgie y trouveroit son avantage. En un mot, cet honorable sacrifice de la part de quelques maîtres de l'art, en donnant des preuves certaines de l'intérêt particulier que la médecine & la chirurgie prennent à la conservation de l'humanité, ne sert pas moins à prouver l'erreur de ceux qui prétendent encore aujourd'hui qu'un dentiste ne doit être instruit que jusqu'à un certain degré, & qu'il est assez indifférent d'encourager ou de restreindre son émulation, s'il cherche, par un travail assidu, à se distinguer de ceux qui se contentent d'une pratique familière & habituelle.

D'après un préjugé aussi nuisible aux pro-

grès de la branche de la chirurgie, qui concerne l'art du dentiste, il n'est pas étonnant que le traitement des différentes maladies que je me propose d'examiner, & que l'on fuit trop à la lettre dans presque tous les cas, ne puisse pas satisfaire aux indications que la pratique présente journellement. Que l'on parcoure la plupart des Ouvrages de chirurgie les mieux faits; que l'on jette les yeux sur ceux de quelques dentistes, j'ose assurer, si l'on veut bien se dépouiller de toute partialité, que l'on n'y trouvera pas des connoissances suffisantes & relatives à ce que l'on peut appeller *la grande chirurgie du dentiste* : l'expérience ne prouve que trop ce que j'établis. Quelles difficultés ne rencontre-t-on pas tous les jours dans le traitement des différentes maladies de l'une & de l'autre mâchoire ? Je vais plus loin ; & les gens de bonne foi conviendront avec moi, qu'il est des circonstances dans lesquelles, ou l'on échoue, ou bien on hazarde des opérations souvent utiles, & quelquefois aussi très-nuisibles, faute d'avoir des principes certains.

Quoique très-pénétré des vérités que je viens d'exposer, je n'ose me flater de remédier à tous les inconvéniens que j'ai reconnus : le tems est court, & l'art est long ; mais au moins me croirai-je très-heureux, si mes foibles réflexions peuvent être de

quelque utilité , & si ; aidé des lumières des personnes de l'art, l'humanité peut au moins être certaine de trouver des secours capables de la débarrasser d'une multitude d'accidens qui lui font couler des jours tristes & languissans.

De toutes les causes qui contribuent le plus aux maladies graves , dont les progrès peuvent s'étendre sur les os maxillaires , & les intéresser , le scorbut , le virus vénérien , le vice cancéreux , &c. doivent tenir le premier rang : dès-lors il est aisé de pressentir combien il est utile au chirurgien de se concilier les avis d'un médecin éclairé , dans une circonstance où un traitement local ne peut suffire. Mais , quand les accidens ne dépendent que des dents ou des racines cariées , ou de la suite d'une plaie simple , il est certain que , dès que la cause primitive & externe est détruite , les accidens subséquens cessent assez promptement , quand le sujet est bon , docile , & que le chirurgien est suffisamment instruit : l'expérience le prouve journellement ; & les faits contraires , que l'on voudroit multiplier à cet égard , ne prouveroient pas l'insuffisance de l'art , mais seulement celle de l'artiste. Les préjugés font encore une telle impression sur nos esprits , que nous avons quelquefois bien de la peine à nous en débarrasser : de-là l'erreur dans laquelle font encore aujourd'hui cer-

tains praticiens qui s'obstinent, malgré l'expérience, à tamponner les fistules & les abcès qui arrivent à l'une & à l'autre mâchoire. Ces praticiens seroient excusables, si cette pratique, discutée par les plus grands maîtres de l'art, n'avoit pas été prouvée aussi inutile qu'elle est dangereuse. Quand bien même l'expérience n'y seroit pas contraire, la bonne physique détruiroit cette méthode surannée. Quel est l'objet de la nature, en déterminant la suppuration dans telle ou telle partie ? Il est vraisemblable qu'elle cherche à se débarrasser, par cette voie, de tout ce qui peut blesser ses fonctions. Si, dans les plaies, les bouches des vaisseaux sont béantes & dilatées, elles doivent être regardées comme autant de petits cautères multipliés, qui, par leur proximité, forment un tout considérable, qui permet d'autant une évacuation plus ou moins abondante, eu égard au volume de l'humeur peccante, & au secours que l'art emploie pour aider la nature dans ses opérations. Mais, si, au lieu de répondre aux vues que nous venons d'exposer, on bourre ces plaies, l'humeur purulente est obligée de retrograder, & de chercher à s'échapper par d'autres voies qu'elle se fait elle même, mais qui n'égale pas celles qui lui avoient d'abord été destinées; d'où s'en ensuivent la lésion des parties saines, & la durée immense d'une

maladie qu'un traitement bien entendu auroit souvent terminée en peu de tems. Ce qui se passe à l'égard du cautere, peut servir d'exemple à ce que je rapporte de la compression des plaies. Si le pois, ou autres corps étrangers, que l'on met dans le trou du cautere, comprime & dilate trop la plaie, alors cette plaie s'irrite, s'enflamme : ses bords se relèvent, se boursofflent ; & la suppuration est moindre. Un bandage trop ferré, en interceptant les fluides, produit l'inflammation, supprime même la suppuration, & donne quelquefois lieu à la gangrene, ou à d'autres accidens presque aussi graves.

Quant à l'usage des différens baumes, dont on imbibe des bourdonnets, on ne doit en espérer des effets sensibles, qu'autant que ces médicamens ne seront point altérés par quelques fluides étrangers. On observe, en effet, que les teintures de myrthe & d'aloës, les baumes du Commandeur, de Fioraventi, &c. ne produisent le plus souvent, que peu ou point d'effet dans les caries de l'une & de l'autre mâchoire, parce que ces médicamens sont continuellement abreuvés par la salive & les autres fluides dont la bouche est sans cesse arrosée naturellement, & par les boissons, les alimens, &c. Et si, par la suite, il se fait quelques exfoliations, elles sont dûes à la nature, & point du tout à

l'effet de ces médicamens. Il y a plus ; c'est que ces exfoliations sont bien plus considérables qu'elles ne l'auroient été, si l'on eût employé des moyens dont l'effet subit est de séparer la partie cariée d'avec celle qui est exactement saine. L'eau mercurielle, l'essence de Rabel, l'esprit de nître, celui de vitriol, & enfin le caustere actuel, répondent aux vues que j'envisage, ayant cependant égard aux circonstances ; car, si la carie pénètre le tissu spongieux de la base de la mâchoire inférieure, & qu'il n'y ait qu'un intervalle très-mince entre ce tissu spongieux & le canal maxillaire, la crainte de découvrir le canal, & d'intéresser le cordon dentaire, doit faire rejeter le caustere actuel, & préférer l'eau mercurielle, par les raisons que j'ai déduites dans le Journal de Médecine du mois d'Octobre 1764. Enfin, si les plus grands maîtres de l'art ont reconnu les inconvéniens de tamponner les plaies qui peuvent arriver dans les différentes parties du corps ; si, dis-je, ces célèbres praticiens ont également reconnu l'insuffisance de cette multitude de médicamens que l'on employoit autrefois, pourquoi ne pas adopter une conduite aussi sage dans le traitement des maladies qui sont l'objet de ce Mémoire que je crois devoir étayer de quelques observations ?

1<sup>re</sup> OBSERV. En 1767, un domestique

de M. de La Haye de Launay , Isle-Saint-Louis , eut une fluxion violente , à la suite d'un voyage qu'il fit à cheval , par un tems humide. Le nez & la lèvre supérieure s'enflerent considérablement ; & le tout se termina par un abcès qui prit son siège sur la partie supérieure de la gencive d'une grande incisive droite. Cette dent n'étoit point gâtée , point douloureuse , mais seulement d'une couleur grisâtre. L'abcès perça de lui-même , à l'aide des gargarismes émolliens , & d'une figue que l'on appliqua dessus. Il suppura même assez long-tems , & se cicatrisa. Les choses restèrent dans cet état l'espace d'environ trois mois , au bout desquels il survint une nouvelle fluxion plus considérable que la première. L'intérieur du nez devint très-douloureux ; l'abcès se rouvrit ; ses bords se renversèrent ; & le malade moucha du pus ; ce qui me fit soupçonner une communication de l'intérieur à l'extérieur. Les inconvéniens , qui résultent de la perte d'une dent de devant , m'empêcherent d'en faire l'extraction. Je crus devoir tenter la méthode générale ; c'est-à-dire, les tentes imbibées des différens baumes & essences , j'eus même recours à l'eau mercurielle , aux injections , &c ; mais tout fut inutile : la suppuration & les douleurs persistoient constamment. Je ne vis donc d'autre parti à prendre que d'ôter la dent ;



& d'écouter la nature qui procura une légère exfoliation du plancher alvéolaire : alors des injections vulnérâires & détersives terminèrent la maladie en huit jours.

Quoique cet accident paroisse simple au premier coup d'œil, il n'est pas cependant aussi familier qu'on pourroit se le figurer. Cette maladie n'a eu lieu vraisemblablement qu'à raison de l'oblitération des vaisseaux dentaires, par l'impression subite de l'humidité. Les fluides, ainsi arrêtés, & ne pouvant reprendre leur cours naturel, auront croupi dans leurs propres canaux, les auront rongés ; & ils se seront épanchés, tant dans la substance de la dent, que dans les parties voisines ; ce qui aura donné lieu à tous les accidens que j'ai exposés.

II. OBS. En 1768, un domestique de M. l'abbé Farjonel, Cloître Notre-Dame, eut une dent canine cassée, en voulant en faire l'extraction, à raison d'une carie ; une portion de la racine resta dans l'alvéole. Comme cette portion de racine, qui étoit restée, étoit peu considérable, les gencives se réunirent complètement ; mais, soit que cette partie de racine fût elle-même cariée, ou soit que la totalité de la dent eût occasionné différentes fluxions phlegmoneuses, comme j'ai eu lieu de le soupçonner par le mauvais état de la partie supérieure de la gencive de cette dent, ce qu'il y a de cer-

tain, c'est qu'au bout de quelque tems, la nature cherchant à se débarrasser d'un corps étranger, qui lésoit ses fonctions, il se déclara une fistule qui pénéroit de l'extérieur à l'intérieur du nez, sans cependant être complètement ouverte de ce dernier côté. La portion de racine étant indubitablement la cause des accidens, je me déterminai à en faire l'extraction; &, pour y réussir, je crus devoir fendre les gencives perpendiculairement à l'alvéole, & détruire un peu la lame maxillaire externe, qui étoit ramollie par l'effet de la suppuration. Alors j'examinai la racine; &, comme sa partie antérieure me parut trop amincie pour me permettre de la prendre avec le repoussoir, je regardai comme plus avantageux d'introduire entre le bord alvéolaire palatin & la racine, un élévatoire, en forme de gouge, pour embrasser cette racine, & la déterminer du côté de l'ouverture antérieure que j'avois pratiquée: de cette façon, la racine fut détachée. Je n'eus pas de peine à la faire descendre le long de l'alvéole. Enfin j'examinai l'os; je touchai avec l'eau mercurielle ce qui me parut devoir l'être; je tins la plaie légèrement dilatée avec un peu de charpie roulée; & j'ordonnai au malade un gargarisme vulnéraire & détersif. Au bout de quelques jours, il se fit quelques exfoliations, tant de la lame externe maxillaire

& alvéolaire, que du plancher alvéolaire ; & la maladie se termina. Ces deux exemples confirment que, lorsque les accidens ne dépendent que du vice des dents, leur extraction est le premier moyen curatif, & que les autres accessoires, qui dépendent de l'art, ne doivent pas être trop longs ni trop multipliés. Quant à l'observation suivante, & à celles que je produirai incessamment, elles constateront que la simple extraction n'est pas toujours suffisante.

III. OBS. Au mois de Février dernier, je fus mandé chez M. Maffon, Quai des Miramionnes, pour visiter la bouche de madame son épouse, laquelle souffroit, depuis quelque tems, d'une seconde petite molaire de la mâchoire inférieure du côté droit. La base de la mâchoire étoit gonflée ; & l'on sentoit sous le doigt une espèce de noyau qu'une compression extérieure, faite avec le doigt, effaçoit, en produisant, du côté de la bouche, l'évacuation d'une matière séreuse & purulente, qui s'échappoit, tant par l'alvéole de la dent cariée, que par celle de la première petite molaire & de la canine. La nécessité de donner issue au pus, me déterminà à faire l'extraction de la dent cariée : dès-lors les douleurs cessèrent ; & je présurai que la nature feroit le reste, comme il arrive assez ordinairement. Au bout de huit jours de cette opération, la malade me renvoya

chercher. Le noyau subsistoit toujours, ainsi que la suppuration. La persévérance des accidens ne me permettant pas de douter qu'il n'y eût quelque chose d'extraordinaire, j'examinai l'alvéole de la dent ôtée. J'en trouvai le fond rempli par une fongosité, & la table externe de l'alvéole, légèrement altérée, ainsi que la cloison mitoyenne, qui séparoit la dent cariée d'avec la première petite molaire qui étoit saine, mais chancelante, à raison d'une portion de l'humeur purulente, qui s'étoit infiltrée dans l'alvéole de cette dent & dans celle de la canine. J'attaquai la fongosité avec un très-petit morceau de pierre à cauter (a), que je ne laissai que le tems suffisant pour répondre à mes vues; & je mis par-dessus un petit morceau de cire bien amollie, pour boucher l'entrée de l'alvéole. Le surlendemain, l'escarre tomba; & le plancher alvéolaire me parut sain. Enfin je touchai avec l'eau mercurielle les parties cariées de la cloison de la dent voisine: les exfoliations furent promptes; & je terminai la guérison par l'usage fréquent d'un gargarisme détersif vulnéraire.

(a) L'usage de ce caustique, n'est point dangereux dans de pareilles circonstances, quand on en connoît les effets, & que l'on se conduit en conséquence, tant pour la dose que pour le tems qu'il doit agir.

IV. OBS. Sur la fin de l'année dernière , je fus mandé chez M. Moëtte , graveur , rue Saint-Victor , pour examiner la bouche de mademoiselle sa fille , à laquelle , à la suite d'une fluxion violente , occasionnée par plusieurs racines de dents cariées , il étoit resté une tumeur suppurante , située sous l'os de la pommette. L'extraction des racines fut suivie de l'évacuation d'une humeur purulente d'assez mauvaise odeur. J'examinai l'os : il me parut assez sain , si ce n'est que je le trouvai très-imperceptiblement perforé proche la cloison antérieure de la dernière molaire. La situation de la tumeur ne me permettant pas de la comprimer , comme je le desirois , pour m'assurer si le pus ne fusoit pas par la legere perforation de la cloison alvéolaire , je crus devoir écouter la nature , plutôt que de tenter une opération dont le succès me paroissoit douteux. J'ordonnai les cataplasmes & les gargarismes émolliens. Quelques jours après , j'allai revoir la malade : elle se plaignoit d'une mauvaise odeur qui , de tems à autre , lui infectoit la bouche ; & la tumeur subsistoit toujours. Tout indiquant la nécessité d'une opération , je portai le bistouri entre l'union de la joue avec les gencives qui recouvrent l'os maxillaire , & je pénétraï dans la tumeur sous l'os de la pommette. Le pus s'évacua en petite quantité ; & , en

pressant la tumeur du côté de l'os maxillaire, je m'apperçus qu'une partie du pus s'échappoit par l'alvéole de la dent la plus voisine des dents ou racines cariées, que j'avois ôtées. Cependant, comme l'ouverture, que j'avois pratiquée, étoit assez considérable, & que d'ailleurs je l'entretenois par un morceau d'éponge préparée, j'espérois que le pus, ayant une pente directe, & que, par le secours des injections & l'application de l'eau mercurielle sur l'endroit où l'os m'avoit paru perforé, la maladie se civiliseroit; mais je fus trompé dans mes espérances. Le pus s'obstina à couler par l'alvéole de la dent que j'ai dit ci-dessus : cette dent devint même chancelante; ce qui me détermina, quoiqu'elle fût très-saine, à l'extraire, pour ne pas permettre au pus d'augmenter ses ravages. Cette dernière opération me fit découvrir dans l'os même une espece de conduit qui pénéroit dans le centre de la tumeur. Quelques applications d'eau mercurielle; des injections détersives & vulnéraires, & un peu de charpie mollette, pour s'opposer à l'introduction, & conséquemment au séjour des alimens, terminerent la cure en six semaines, à compter de la première opération.

Les quatre observations, que je viens de rapporter, me paroissant suffisantes pour engager à ne point adopter une méthode

générale, mais à se conformer aux circonstances, je me crois dispensé de multiplier les faits, parce que, parmi ceux que je ferois encore en état de produire, j'ai choisi les plus propres à fournir des lumières sur la variété des accidens dont je suivrai les progrès, en examinant la conduite que l'on doit tenir dans le traitement des tumeurs de la mâchoire inférieure, qui exigent l'opération de la main; ce qui fera la matière d'une seconde Partie de ce Mémoire, que nous renverrons au Journal prochain.

---

### OBSERVATION

*Sur plusieurs Abscès survenus, sans avoir été précédés de l'inflammation; par M. DENIZE DE BEZUS, chirurgien, &c.*

Une demoiselle, âgée d'environ trente-deux ans, d'un tempérament phlegmatique, mais qui se portoit assez bien, aperçut, un matin, à son lever, une tumeur à la partie interne du bras droit. On me manda sur le champ; & je trouvai cette demoiselle dans les plus vives alarmes. J'examinai la tumeur: elle étoit de la grosseur d'une noix, mollette & blanche dans tous ses points, indolente, mais élastique, c'est-à-dire ne retenant pas l'impression du doigt; en un mot, elle avoit tous les caractères extérieurs de ce que nous con-

noissons sous le nom de *tumeur froide*. Avant de rien faire, je voulus m'aider du conseil de M. de Roziere de la Chassagne, médecin, de la Société royale des sciences de Montpellier, & associé étranger de l'Académie de Clermont-Ferrand, que ses titres louent mieux que tout ce que je pourrois en dire.

Nous pensâmes que la tumeur devoit être ouverte : j'y procédai sur le champ ; & il en sortit un vrai pus. A la visite du soir, nous apperçûmes une petite élévation qui commençoit à paroître à la partie interne de l'avant-bras du même côté : la peau n'étoit point changée ; & il n'y avoit ni douleur ni dureté. Nous ne doutâmes point que ce ne fût-là le noyau d'une tumeur semblable à la première : nos conjectures se réalisèrent ; & , le lendemain, nous trouvâmes une tumeur plus volumineuse que la précédente. Je la perçai ; & il en découla une matiere véritablement purulente. Le jour même, M. de Roziere de la Chassagne purgea la malade : quoique le purgatif eût très-bien opéré, il n'empêcha pas, pour le lendemain, la formation d'une nouvelle tumeur au même bras, laquelle fut traitée ainsi qu'il a été dit. Cette demoiselle fut repurgée, le quatrième jour ; & , depuis ce tems, elle jouit d'une bonne santé. En partant pour le Malezieu en Gevaudan, sa



patrie, M. deRoziere de la Chaffagne me conseilla de la purger tous les mois : je le fais ; & l'abondance des sérosités qu'elle évacue , prouve l'excellence du conseil.

Cette observation , si je ne me trompe , renverse une opinion généralement adoptée , sçavoir que le pus suppose une inflammation préexistante ; mais elle confirme le sentiment , ou , pour mieux dire , les expériences de M. Pringle. Personne n'ignore qu'elles lui ont démontré que le pus n'étoit autre chose qu'un sédiment de la lymphe. Cette vérité foible encore , & dans son aurore entre les mains de M. Pringle , a été portée au dernier degré d'évidence par les expériences ingénieuses de M. Gaber , académicien de Turin.

---

## LETTRE

*De M. TILLOLOY , maître en chirurgie au Petit Chemin , près l'abbaye de Valoir en Picardie , à M. MARTIN , contenant quelques Réflexions sur ses Observations sur les Découvertes d'Os , insérées dans le Journal de Juillet 1769.*

MONSIEUR ,

Je suis très-flaté de rendre hommage à la vérité ; & , dans la persuasion où je suis que

vous devez le penser, j'ai l'honneur de vous adresser les réflexions que m'ont donné lieu de faire vos Observations sur les découvertures d'os, insérées dans le Journal de Médecine du mois de Juillet dernier.

Les anciens, y dites-vous, Monsieur, croyoient qu'il se faisoit une exfoliation, toutes les fois qu'un os avoit été exposé à l'air; & vous pensez qu'ils se sont trompés. Mais, si ces anciens, Monsieur, avoient appuyé cette idée d'expériences exactement faites; qu'ils en eussent rendu compte, & qu'enfin ils eussent démontré évidemment que la chose est comme ils l'ont purement & simplement dit, ils n'auroient, sans doute, pas laissé lieu de douter d'une chose que peut-être ils vouloient qu'on crût sur leur parole; mais, Monsieur, n'exigeons rien de personne; obligeons-nous nous-mêmes à voir les choses, & à les bien voir.

Quand on met l'os d'un animal à découvert, qu'on le recouvre, & qu'on guérit la plaie des chairs aussi vite qu'il est possible, & qu'environ le tems de l'exfoliation, on rouvre cette plaie, on trouve constamment un feuillet d'os détaché. Si on reguérit cette plaie, de même que la première fois, sans ôter cette lame exfoliée, & qu'au bout d'un tems suffisant, on ouvre derechef cet endroit, on

ne trouve plus ce feuillet : il a été dissous , & la nature l'a dissipé par un moyen quelconque.

Je conviens cependant, Monsieur, que, quoique les anciens ne se soient pas trompés dans ce qu'ils ont avancé touchant l'exfoliation, la conséquence, qu'ils ont tirée de ce principe, n'est pas rigoureusement nécessaire. On peut, comme vous le dites, Monsieur, sans attendre l'exfoliation, dans le cas supposé, guérir la plaie des chairs, puisque la nature se charge de faire le reste.

J'ai l'honneur d'être, &c.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. D É C E M B R E 1769.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 7 h. du mat.	A 2 h. de soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pout. lig.	A midi. pout. lig.	Le soir. pout. lig.
1	2 $\frac{1}{2}$	4	0	28 5	28 6 $\frac{1}{2}$	28 7
2	01 $\frac{1}{2}$	2	2	28 7	28 6 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{4}$
3	2 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{3}{4}$	28 6 $\frac{1}{4}$	28 6	28 6
4	3	3	2	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$
5	1 $\frac{1}{4}$	1 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4
6	4 $\frac{1}{4}$	1	0	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4
7	01 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	0 4 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{3}{4}$
8	01 $\frac{3}{4}$	3	0 2	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4
9	02 $\frac{1}{4}$	3	0	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$
10	4 $\frac{1}{4}$	4	5 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
11	4	7 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 3	28 3	28 2 $\frac{1}{2}$
12	8	9 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2	28 4
13	5	6 $\frac{1}{2}$	6	28 4	28 3	28 2 $\frac{1}{4}$
14	6	6 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1	28
15	5	7 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 2
16	8 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	9	28 3	28 3 $\frac{1}{2}$	28 4
17	8	6 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$
18	2	6 $\frac{1}{2}$	6	28 5 $\frac{1}{4}$	28 5	28 2 $\frac{1}{4}$
19	7 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2
20	8	9 $\frac{1}{2}$	7	28 2	28	28 1 $\frac{1}{2}$
21	6 $\frac{1}{2}$	9	8 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28	28 10 $\frac{1}{2}$
22	5	5	3 $\frac{1}{2}$	27 11	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9
23	6 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	8	27 3	27 2 $\frac{1}{4}$	27
24	6	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{1}{4}$	27 8	27 11 $\frac{3}{4}$
25	5 $\frac{1}{4}$	9 $\frac{1}{2}$	9	27 11	27 10	27 10
26	6	7 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$
27	5	6 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	27 10	27 11	27 8 $\frac{1}{2}$
28	3	3	0	27 8	27 11	28 2 $\frac{1}{2}$
29	0 $\frac{1}{2}$	0	01	28 3	28 4	28 5
30	01	1 $\frac{1}{4}$	01 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{4}$
31	01	0	1 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{4}$	27 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$

## OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 185

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
2	N-E. br. cou- vert.	N-E. couv.	Nuages.
3	N-E. br. cou- vert.	N-E. couv.	Couvert.
4	N-E. br. cou- vert.	N-E. couv. brouillard.	Couvert.
5	N-E. brouill.	N-E. couv.	Couvert.
6	N-E. brouill.	N-E. couv.	Couvert.
7	N-E. ép. br.	N-E. br. n.	Beau.
8	E. brouil. b.	E. beau.	Beau.
9	E. beau.	E. beau.	Beau.
10	E-S-E. ép. br. petite pluie.	E-S-E. pluie.	Couvert.
11	S. leg. br. n.	S-S-O. nuag.	Pluie.
12	O-S-O. pluie. couvert.	O-S-O. pluie.	Couvert.
13	O. couvert.	O-S-O. cou- vert. pet. pl.	Nuages.
14	S-O. couv.	S-O. pluie.	Nuages.
15	S-O. pl. c.	S-O. pluie.	Couvert.
16	O. couvert.	O. c. pet. pl.	Couv. pluie.
17	O. couv. pl.	O. pl. nuag.	Beau.
18	O-S-O. nuag.	O. couvert.	Couvert.
19	O. couvert.	O. couvert.	Couvert.
20	S-O. couv.	O-S-O. cou- vert. pl. v.	Beau.
21	S-O. couv.	S-S-O. c. pl.	Couvert.
22	S-O. nuages.	S-O. pl. nuag. ges.	Beau. Pluie.
23	S-S-O. gr. v. pluie.	S-S-O. pl. v.	Pluie. vent.
24	O. nuag. v.	O. nuages.	Beau.
25	O-S-O. pl. v.	O-S-O. c. pl.	Gr. pl. vent.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
26	O. couvert.	O. pluie.	Couv. pluie.
27	O. nuages.	O-N-O nuag. pluie.	Pluie.
28	N. pl. couv.	N-N-E. c. n.	Nuages.
29	N N-E. neig. nuages.	N. nuages.	Couvert.
30	N. couvert.	N N-E. nuag.	Nuages.
31	N-N-E. neig. couvert.	N-E. couv. pet. pluie.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $9\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de  $2\frac{1}{4}$  degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de  $11\frac{1}{4}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 7 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces. La différence entre ces deux termes est d'un pouce 7 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du N.  
 4 fois du N-N E.  
 7 fois du N E.  
 2 fois de l'E.  
 1 fois de l'E-S-E.  
 1 fois du S.  
 3 fois du S-S-O.  
 5 fois du S-O.  
 5 fois de l'O S O.  
 8 fois de l'O.  
 1 fois de l'O-N-O.

## MALADIES REGN. A PARIS. 187

Il a fait 8 jours beau.  
9 jours du brouillard.  
13 jours des nuages.  
22 jours couvert.  
17 jours de la pluie.  
2 jours de la neige.  
4 jours du vent.

---

*MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois de Décembre 1769.*

Les petites véroles n'avoient pas encore discontinué pendant le cours de ce mois ; mais elles ont paru faire moins de ravages. Il a régné , en outre , quelques fièvres d'un mauvais caractère , la plupart rémittentes : elles étoient accompagnées d'affections catarrhales , qui se portoient principalement sur la poitrine. On a vu aussi des véritables péripneumonies dont le caractère inflammatoire étoit bien marqué.

Les froids , qui sont survenus à la fin du mois , ont occasionné des dévoiemens accompagnés de coliques , & même de déjections sanguinolentes dans quelques sujets.



---

*Observations météorologiques faites à Lille,  
au mois de Novembre 1769; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Le commencement & la fin du mois ont été pluvieux : il a gelé, dans le milieu. La liqueur du thermometre, qui, le 11 & le 12, s'étoit portée à 1 & 2 degrés au-dessous du terme de la congelation, a descendu, le 18 & le 19, à près de 5 degrés au-dessous du même terme. La gelée n'a pas discontinué, depuis le 15 jusqu'au 25.

Il y a eu de la variation dans les vents, ainsi que dans la hauteur du barometre qui, du premier au 16, a été toujours observé au-dessous du terme de vingt-huit pouces, si l'on en excepte le 11; &, au contraire, du 16 au 30, il a été le plus souvent observé au-dessus de ce terme : le 3, le mercure est descendu à 27 pouces  $4\frac{1}{2}$ ; &, le 28, il a monté à 28 pouces 6 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 11 degrés au-dessus du terme de la congelation; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 16 degrés.



La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces  $4\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de  $13\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 3 fois du N.

6 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

1 fois du Sud vers l'Est.

12 fois du Sud.

7 fois du Sud. vers l'Ou.

4 fois de l'Ouest.

2 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuageux.

20 jours de pluie.

1 jour de tempête.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité, sur-tout au commencement & à la fin du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, au mois de Novembre 1769.*

La gelée a causé beaucoup de points de côté & de pleuro-pneumonies légitimes, qui, quoique traités en règle, ont été, dans la plupart, opiniâtres & suivis d'empyème, ou même de la mort, l'expectoration ne s'obtenant que très-difficilement,

de même que toute autre évacuation critique.

Nous avons encore eu, en cette ville, bon nombre de fluxions rhumatismales, de rhumes de poitrine, d'ophthalmies & de fluxions inflammatoires dans les oreilles, qui, en général, ont dû être traitées comme maladies inflammatoires. Les ophthalmies & les fluxions dans les oreilles étoient opiniâtres & rebelles au traitement, sur-tout dans les sujets en qui les humeurs étoient infestées de quelque âcreté : on n'en venoit à bout qu'à la longue, & en procurant un écoulement abondant & continu de matieres lymphatiques, par l'application des vésicatoires à la nuque du col, ou d'un caustere derriere les oreilles, & en provoquant une legere diarrhée par le moyen de minoratifs appropriés.

La petite vérole s'est établie dans un petit nombre de familles : elle étoit de l'espece discrète, & sans danger.

## LIVRES NOUVEAUX.

Mémoires & Observations de Chirurgie ;  
par M. *Trécourt*, docteur en médecine,  
chirurgien-major de l'hôpital militaire de  
Rocroy, échevin de la même ville, & cor-

LIVRES NOUVEAUX. 191

respondant de l'Académie royale de Chirurgie de Paris. A Bouillon, aux dépens de la Société typographique ; & se trouve à Paris, chez *Vincent & Lacombe*, 1769, in-12.

Recherches sur la Cause de la Pulsation des Arteres, sur les Mouvements du Cerveau dans l'homme & les animaux trépanés, sur la Couenne du Sang ; par M. *de la Mure*, doyen des professeurs en médecine, &c. A Montpellier, chez *Rochard*, 1769, in-8°. Prix 3 liv. broché.

---

*ERRATA pour le Journal de Novembre*  
1769.

Page 398, ligne pénultième, *au lieu d'information, lisez observation.*

Page 400, ligne 10, *au lieu de se seroient trouvés, lisez se sont trouvés.*

Page 403, ligne 10, *au lieu de mais, lisez &.*

Page 412, ligne 26, *effacez lui.*

---

*FAUTE à corriger dans le présent Journal.*

Page 114, ligne 9, *ou à leur défaut, lisez ou à son défaut.*



# T A B L E.

<b>E</b> XTRAIT du <i>Traité méthodique &amp; dogmatique de la Goutte</i> de M. Paulmier, médecin.	Page 99
Lettre de M. Marechal de Rougetes, chirurgien, sur les Effets de la Vapeur des Fourmis.	126
Observation sur l'Application de l'Eau froide dans une maladie convulsive. Par M. Dupont, médecin.	130
— sur un Abscès des Reins. Par le même.	135
— sur l'Effet des demi-Bains froids dans une Paraphrénésie. Par M. Petteymond, médecin.	138
— sur une Passion iliaque. Par M. Burel, méd.	140
Lettre de M. Getard, médecin, sur la Mort prématurée d'un Enfant.	148
Observation sur un Monstre sans Cerveau. Par M. Robin de Kyavale, médecin.	151
— sur un Anévrisme de l'Artère splénique, dont les parois se sont ossifiées. Par M. Beauslier, méd.	157
Autre Observ. faite sur le même Cadavre. Par le même.	163
Premier Mémoire pour servir de base au Traitement des Abscès, Fistules, &c. des Mâchoires. Par M. Jout-dain, dentiste.	165
Observation sur plusieurs Abscès survenus, sans avoir été précédés de l'inflammation. Par M. Denize de Bézus, chirurgien.	179
Lettre de M. Tilloloy, chirurgien, à M. Martin, au sujet de ses Observations sur les Découvertes d'Os.	181
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Décembre 1769.	184
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Décembre 1769.	187
Observations météorologiques faites à Lille, pendant le mois de Novembre 1769. Par M. Boucher, médecin.	188
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Novembre 1769. Par le même.	189
Livres nouveaux.	190

## A P P R O B A T I O N.

J'Ar lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Février 1770. A Paris, ce 23 Janvier 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES,

JOURNAL  
DE MEDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-  
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*

---

M A R S 1770.

---

TOME XXXII.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

MARS 1770.

---

EXTRAIT.

*Recherches pratiques sur les différentes Manieres de traiter les Maladies vénériennes; par J. J. GARDANE, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, médecin de Montpellier, censeur royal, des Sociétés royales des sciences de Montpellier, de Nancy, & de l'Académie de Marseille, avec cette épigraphe :*

Quoddam secretum sibi venditant, panaceis omnibus, omnibus balsamis longè præstantius; addo unicum, singulare, propè divinum, scilicet, CUM RECTA RATIONE MEDERI. NAUD. de Antiquit. & Dignit. Schol. Med. Paris.

*A Paris, chez Didot le jeune, 1770, in-8°.*

M. GARDANE nous instruit, dans une Préface courte, & bien écrite, des motifs qui l'ont engagé à publier cet Ouvrage.

## 196 TRAITEMENT DES MALADIES

Les circonstances l'ayant mis à portée de traiter un nombre considérable de personnes de tout âge & de tout sexe, atteintes de maladies vénériennes, sans prévention pour aucun traitement, il a eu plus d'une fois l'occasion de les employer, ou de les voir employer tous; ce qui lui a fourni une suite de faits sur la pratique des maladies vénériennes, qu'il a cru devoir consacrer dans ces Recherches. Il y a été d'autant plus porté, que, dans la lecture réfléchie des différens Ecrits qui ont paru jusqu'ici sur ce genre de maladies, on voit presque toujours l'auteur, passionné pour un traitement, se déclarer contre tous les autres. Il importe cependant de n'en exclure aucun, tous présentant des avantages particuliers, lorsqu'une main prudente les dirige, & qu'ils sont administrés avec précaution. Si l'on convient qu'il faut varier les remèdes dans toutes les maladies, si l'empyrique seul ne connoît qu'une manière de les combattre, comment pourroit-on se refuser à la nécessité d'en admettre de différens contre celle dont il s'agit? Ainsi le but, qu'il paroît s'être proposé, est d'apprécier chacune des méthodes qu'on a proposées jusqu'ici, de faire connoître leurs avantages & leurs inconvéniens, afin que les praticiens puissent se déterminer pour celle qu'ils croiront le mieux convenir à chaque



cas particulier. Il paroît cependant donner la préférence au traitement intérieur, & sur-tout au sublimé corrosif, qui, par son prix, lui paroît être le remede le plus convenable au traitement de tant de malheureux qui, dénués des secours de la fortune, ne sont presque jamais en état de se soumettre aux méthodes plus recherchées & plus dispendieuses. Nous ne doutons point que le public éclairé n'applaudisse à ces vues d'humanité, & ne desire de voir mettre en exécution le projet que l'auteur propose en faveur de cette classe de citoyens. Entrons en matiere.

Après avoir exposé, dans un premier chapitre, les signes qui font connoître la maladie vénérienne, il passe, dans le second, à l'origine de ce fléau, & combat avec avantage l'opinion de ceux qui le font venir des Antilles, par le retour des flottes de Cristophe Colomb. Il conclut que son origine n'est pas, à beaucoup près, aussi certaine qu'on l'avoit imaginé; il paroît penser avec M. Raymond, auteur de l'*Histoire de l'Elephantiasis*, que la vérole, comme la lèpre, est une espece d'affection chronique, que l'abondance, le bon régime, la propreté des hommes, la police des Etats, la joie des peuples, & la culture des terres, pallient jusqu'à un certain point, mais que l'intempérie des saisons, les guer-

res, les famines, & les autres calamités publiques, font ordinairement reparoître avec la barbarie qui les suit.

Quoiqu'on soit aujourd'hui assez généralement convaincu que le mercure est le véritable spécifique contre les maladies vénériennes, on trouve cependant encore des empyriques qui osent se vanter de guérir cette maladie avec le secours des seuls végétaux : on a même vu des médecins d'une très-grande réputation vouloir remettre en vigueur la méthode de traiter cette maladie par les sudorifiques, & sur-tout par la décoction du bois de gayac. Dans l'examen qu'il fait de cette pratique, dans son troisieme chapitre, M. Gardane observe avec raison, que, puisque, malgré les éloges que ses auteurs lui ont donnés, on a été obligé de revenir au mercure, on est fondé à conclure qu'elle est au moins insuffisante : d'ailleurs rien ne lui paroît moins prouvé que les succès qu'on lui attribue. Il a vu plusieurs malades traités par un empyrique, suivant la méthode de Hutten, qui, guéris en apparence, ont bientôt rechuté. Les guérisons, dont parle Boerhaave, & sur lesquelles il se fonde pour donner la préférence à cette méthode, sont contredites par M. Astruc qui a été obligé de traiter par le mercure ceux que le professeur de Leyde croyoit guéris. Enfin Hutten lui-même,

comme le remarque encore M. Astruc, est mort de la maladie vénérienne.

M. Gardane ne croit pas les sudorifiques plus utiles contre les autres maladies. M. Astruc conseille les bois dans les véroles compliquées avec le scorbut & les écrouelles, comme s'il n'y avoit pas des anti-scorbutiques d'une efficacité bien supérieure à celle du gayac & des autres bois. Dans ces sortes de cas, notre auteur conseille, après avoir suspendu la violence des symptômes vénériens, de combattre le scorbut, & de passer ensuite au traitement de la vérole que le mercure ne manque point alors de guérir. Il s'élève, à cette occasion, contre les prétendus spécifiques, tirés du règne végétal. Tel se vante de guérir la vérole sans mercure, qui seroit bientôt forcé d'avouer le contraire, s'il lui falloit publier son véritable secret. Il conclut que les sudorifiques, auxquels on n'associe point les mercuriels, ne peuvent guérir au plus que de legeres véroles; que les observations contraires sont rares & dénuées de preuves.

Le quatrième chapitre a pour objet le mercure, ses préparations & leur usage. M. Gardane s'attache principalement à dissiper les fausses alarmes que la prévention, & quelquefois l'intérêt des empyriques, a eu soin d'inspirer sur son usage. La salivation excessive, & les tremblemens auxquels sont

exposés ceux qui en font usage , comme les ouvriers qui le manient , sont les seuls inconvéniens qui peuvent résulter de son application ; mais il est facile de les éviter , en l'administrant avec précaution & avec méthode.

Les six chapitres suivans sont consacrés à l'examen de celles qui ont été employées jusqu'ici : les frictions sont l'objet du cinquième. On sçait que ceux qui les ont pratiquées , ont été partagés sur la nécessité ou sur le danger d'exciter la salivation. Après avoir exposé la méthode des uns & des autres , M. Gardane en fait sentir les inconvéniens. Ils consistent principalement, selon lui, dans l'irrégularité & l'excessive abondance des évacuations que le mercure a coutume de produire, quand on l'administre de cette manière. Ce n'est pas qu'il rejette toute sorte d'évacuation. *Vouloir guérir, dit-il, le mal vénérien sans aucune évacuation critique, c'est être dans l'erreur la plus grossière. A toutes les maladies il faut de ces évacuations ; & , si j'ai bien observé, de ceux que j'ai vus traiter, ou que j'ai traités moi-même de la vérole, aucun n'a été guéri sans l'augmentation considérable de quelque excrétion.* Mais il veut que ces excrétions soient modérées, & qu'elles soient de nature à pouvoir être dirigées par le médecin : or c'est ce qu'on ne sçauroit obtenir par une

méthode qui s'oppose plus que toute autre à la libre transpiration qui se fait par la peau, en la couvrant d'un enduit graisseux, & en tenant les malades renfermés. A ces inconvéniens se joignent celui de n'être jamais sûr de la quantité de mercure qu'on introduit dans le sang, & celui de n'être point populaire. Les citoyens, forcés de gagner leur pain à la sueur de leur front, ne sçauroient s'y soumettre sans inconvénient : elle est d'ailleurs inutile aux tempéramens pituiteux phlegmatiques, & trop faciles à saliver. Notre auteur ne donne cependant point à cette méthode une exclusion absolue ; il croit qu'il faut en user avec prudence ; qu'elle est d'un très-petit secours, & seulement contre les véroles légères, pourvu qu'on l'administre sagement.

Les inconvéniens, qui accompagnoient les frictions, obligerent quelques empyriques à recourir aux fumigations comme un moyen plus sûr d'introduire le mercure dans le corps de ceux qui étoient atteints de la maladie vénérienne. En convenant de l'insuffisance de cette méthode, & même des mauvais effets que peut produire la vapeur mercurielle, reçue par les pores de la peau, qui lui paroît alors assez analogue à celle qui s'exhale dans les mines, M. Gardane ne croit pas cependant qu'on doive la rejeter tout à-fait. Il ne veut pas, à la vérité, qu'on

en fasse le premier moyen curatif; mais, s'il arrive par hazard, que tous les autres secours réunis ayent été employés inutilement, il pense qu'on ne risque rien d'y avoir recours : d'ailleurs on a des exemples assez récents de personnes guéries d'affections locales par ce moyen.

Le jugement, que M. Gardane a porté des méthodes dont nous venons de faire mention, indique suffisamment, qu'il donne la préférence à l'administration intérieure du mercure. On sçait que ce traitement varie suivant la forme sous laquelle se fait cette administration; car, ou on donne le mercure coulant, éteint dans les corps gras; ou on emploie quelqu'une de ses préparations salines; &, dans l'un ou l'autre cas, on peut le donner sous forme sèche, ou sous forme humide; ce qui conduit notre auteur à examiner d'abord les différentes préparations mercurielles, qu'on emploie principalement sous forme sèche. Après les avoir indiquées sommairement, & avoir fait l'histoire des méthodes dans lesquelles on les a employées, il expose les avantages que le traitement intérieur a sur les frictions; & il entreprend de prouver que l'efficacité du mercure dépend de sa solubilité : Car, dit-il, *la difficulté est moins de faire pénétrer le mercure, que de le rendre miscible à nos humeurs, . . . . Ce qui s'opere dans les autres*

*liqueurs , doit s'opérer de même dans le corps humain. La pommade mercurielle , ou toute autre préparation semblable , dissoute dans l'eau , gagne le fond du vase : la combinaison saline du mercure se dissout très-bien , au contraire ; & ce minéral reste suspendu , lorsqu'il est réduit sous forme saline : aussi , conclut-il , obtient-on des effets plus prompts des mercuriaux salins , que réduits sous toute autre forme.*

C'est en partant de ce principe lumineux , que M. Gardane entreprend d'apprécier l'efficacité des différentes préparations mercurielles. Il avoit déjà dit que le mercure coulant étoit presque sans effet : on en sent la raison. Les onguens & les emplâtres mercuriels viennent ensuite. Dans les fumigations , le mercure volatilisé n'a pour lui qu'une atténuation passagère , & ne pénètre le corps qu'à demi : de même , lorsqu'on administre intérieurement le mercure crud , éteint dans du syrop , il ne produit que des effets lents. Les pilules favoriseuses mercurielles ont peut-être un peu plus d'énergie ; mais cette supériorité n'est pas sensible. On n'obtiendra rien de plus du cinnabre , soit naturel , soit artificiel , & très-peu de chose des différens æthiops.

Il n'en est pas de même du vif-argent combiné avec les acides : devenu soluble par cette combinaison , ce minéral est plus

ou moins énergique, selon la quantité de l'acide qu'il retient dans ses molécules. Ainsi la dissolution du mercure par l'acide nîtreux fera la plus dangereuse, parce que cet acide est de tous celui qui agit le plus puissamment sur les matieres animales : ensuite viendra celle qu'on obtient par l'acide marin. L'acide vitriolique fournira la dissolution la moins caustique. Ces dissolutions différeront encore à raison de la quantité d'acide contenu dans la combinaison saline : c'est pourquoi le faux précipité blanc tiendra un milieu entre le mercure doux, & le sublimé corrosif. Cette gradation, que la chymie démontre, est confirmée par la pratique. On peut donc regarder comme un principe assuré, que l'efficacité des sels mercuriels dépend de l'acide surabondant, & de la plus ou moins grande solubilité de la combinaison saline. Il est encore incontestable que la plûpart de ces préparations intérieures, prises sous forme sèche, ne peuvent être que très-corrosives, si on n'a pas la précaution de les adoucir par des préparations ultérieures, qui, en les dépouillant de leur acide, diminuent préalablement leur activité. On sent donc la nécessité de ne jamais les donner sous cette forme, & que, si l'on en excepte le turbith minéral, & le précipité blanc, dont les meilleurs auteurs vantent les bons effets,



il faut exclure du traitement intérieur toutes les panacées & tous les sels âcres & corrosifs, donnés sous forme sèche ; les uns, parce que n'étant pas facilement solubles, ils auroient des effets moins assurés ; les autres, parce qu'étant trop caustiques, ils pourroient causer des accidens très-dangereux. Le sel mercuriel du sieur Keyser, qu'on sçait être le résultat de la combinaison du vif-argent avec l'acide du vinaigre, moins actif que les acides minéraux, tenant un milieu, par sa solubilité, entre le mercure doux, & les sels mercuriels corrosifs, mérite, à bien des égards, la préférence, lorsqu'on voudra traiter les malades par les bols. M. Vénel, célèbre professeur de Montpellier, connu par ses travaux chymiques, au défaut des pilules du sieur Keyser, emploie la panacée mercurielle, aiguisée avec le turbith minéral. M. Gardane regarde cette méthode, qui réunit les deux extrêmes, pour avoir un effet moyen, comme sûre, facile, & peu coûteuse, & croit qu'on ne risque rien d'en faire usage. Il ne juge pas si favorablement des pilules dans lesquelles on cherche à amalgamer le mercure crud avec les purgatifs violens ; il les croit très-dangereuses.

Entre les sels mercuriels, qu'on peut administrer sous forme humide, le mercure

sublimé corrosif est celui auquel on a donné jusqu'ici la préférence : c'est aussi celui que M. Gardane a cru devoir adopter à l'exclusion de tous les autres. Après avoir donné l'histoire abrégée de son introduction en médecine, il décrit, en particulier, la manière de l'administrer, qu'il a cru devoir préférer. Il fait dissoudre six ou huit grains de mercure sublimé corrosif, réduit en poudre bien fine, dans une pinte d'eau distillée, ou d'eau de rivière bien claire ; ce qui lui paroît à-peu-près égal : il édulcore cette dissolution avec du sucre, & en fait prendre deux ou trois cuillerées dans quelque liqueur appropriée, qui réunisse le double avantage d'étendre la dissolution, & de diminuer l'acrimonie du sublimé par un certain degré d'onctuosité. Le lait lui paroît mériter la préférence, lorsque l'estomac du malade s'en accommode : à son défaut, on peut faire usage d'eau d'orge, de riz, de gruau, de poulet, &c. ou même d'eau pure. Les personnes qui ne sçauroient avaler la quantité de liquide nécessaire pour adoucir cette dissolution, peuvent la prendre dans un potage au riz, ou dans une légère soupe, ou même dans une tasse de chocolat. Il dirige ses doses de manière que le malade prenne au plus un demi-grain de sublimé par jour. Quant à la quantité qu'il

faut en faire prendre dans la totalité du traitement , M. Van-Swieten avoit dit *qu'on peut en toute sûreté en continuer l'usage jusqu'à ce que tous les symptômes disparaissent* ; ce qui semble indiquer que le virus est détruit, lors de la dissipation des symptômes , & que le remede devient inutile , au moment même de cette disparition : l'expérience a pourtant appris plus d'une fois le contraire. Voici la voie que l'auteur a cru devoir suivre , pour s'assurer de la guérison. Lorsque les accidens , qui caractérisoient la maladie , ont cessé , au lieu d'interrompre l'usage de la solution , il en donne au malade , après la guérison apparente , autant qu'il en fallu pour l'obtenir. Dans le cas où la cessation des symptômes auroit été trop prompte , telle seroit , par exemple , la circonstance où quatre grains auroient dissipé tous les accidens , il ne balance pas de faire prendre les quatre grains restans ; & il administre de plus une seconde pinte de solution à huit grains sur pinte ; persuadé par l'expérience , qu'avec seize grains de sublimé , on est plus que certain d'avoir guéri une vérole peu invétérée , telle que celle dont les accidens auroient cessé au quart de la dose. Il est des cas où l'on doit pousser plus loin l'usage de ce remede ; ceux , par exemple , où les principaux symptômes ayant disparu,

il reste néanmoins des reliquas , qui manifestent encore la présence du virus. On peut alors continuer le sublimé jusqu'à trente-quatre, trente-six grains, & même au-delà, en ne s'écartant jamais de la règle qu'on vient d'établir.

Quant aux autres attentions, qu'exige le traitement, elles consistent, lorsque le mercure paroît porter à la bouche, à suspendre, pour un ou deux jours, l'usage du remède; à recourir à la saignée, si la maladie est accompagnée de quelque symptôme inflammatoire, ou s'il survient quelque accident qui l'exige, & à faire usage, de tems en tems, de quelques purgatifs. M. Gardane préfère la manne & la confecti<sup>on</sup> Hamec, le jalap avec le sucre & le cinnabre, ou les trochisques alhandal, dans les personnes robustes.

En relevant les avantages de cette méthode, M. Gardane n'en déguise pas les inconvéniens; mais ces inconvéniens, qu'on a beaucoup exagérés, lui sont communs avec toutes les méthodes de guérir, qui ne sont jamais absolument infail<sup>l</sup>ibles, & qui ne réussissent parfaitement, qu'entre les mains de gens expérimentés.

Les lavemens anti-vénériens, qu'on a cherché à introduire, depuis quelque tems, dans la pratique de la médecine, ne paroissent à notre auteur, qu'un moyen dont

On peut tirer parti, en le réunissant avec les autres, mais qui ne suffira jamais pour guérir des maladies invétérées.

On a pu voir par ce que nous avons dit jusqu'ici, que l'auteur, que nous analysons, sans rejeter absolument aucune des méthodes qu'on a employées jusqu'à présent, pour traiter le mal vénérien, donne la préférence la plus marquée à la dissolution du sublimé corrosif : il propose cependant, comme beaucoup supérieure, une méthode qui réuniroit les remèdes mercuriels internes & externes, & que, pour cette raison, il appelle *traitement mixte*. Ce traitement, dont les auteurs fournissent peu d'exemples, comme il en convient lui-même, consiste à faire saigner le malade, à moins d'une contre-indication manifeste; à le purger, deux jours après, & à lui administrer à la fois les bains, les frictions & le sublimé. On sent que cette manière d'attaquer la vérole, ne peut avoir lieu que pour ceux qui peuvent, pendant quelque tems, se séparer de la société. Les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas de nous arrêter aux observations que l'auteur rapporte pour confirmer ce qu'il a dit sur les différens traitemens; observations dont il tire une suite de corollaires qui nous ont paru jeter un très-grand jour sur la pra-

tique de ces maladies. Nous ne le suivrons pas non plus dans ce qu'il dit sur la nature du virus vénérien : il s'y est plus occupé à démontrer que toutes les hypothèses, qu'on a forgées pour la développer, ne sont pas fondées qu'à en substituer une nouvelle. Nous terminerons cette analyse, en présentant à nos lecteurs un précis du chapitre où il traite de la gonorrhée, un des accidens vénériens, le plus fréquent & le plus difficile à traiter.

On distingue deux especes de gonorrhées virulentes : dans l'une, il suinte du gland & du prépuce une humeur ichoreuse verdâtre, quelquefois sanguinolente, qui produit des excoriations qui dégènerent en véritables chancres rebelles au traitement ordinaire. Le rapport de cet écoulement avec celui qui vient du canal de l'urèthre est intime ; M. Gardane dit avoir vu plusieurs fois l'un cesser pour être remplacé par l'autre. Si on joint à cette observation celle qui apprend que la suppression d'une gonorrhée produit souvent des ophthalmies, quelquefois une espece de salivation virulente ; & celle par laquelle notre auteur a vu un engorgement des parois du fond de la gorge, remplacé par une gonorrhée virulente ; si l'on y ajoûte encore, que rien n'est plus commun que de voir l'écoulement se sup-

primer, les bourses se tuméfier, les cordons s'engorger, & les reins devenir douloureux, on fera porté à reconnoître avec lui, que cette maladie a son siège dans le tissu cellulaire. Il s'excite dans ce tissu ce qu'on voit se passer dans la membrane pituitaire, lorsqu'on est enrhumé du cerveau. La seule différence entre l'une & l'autre de ces affections, c'est que l'humour vénérienne, qui suinte par les pores du tissu spongieux, & par les lacunes, corrode le bord de ces dernières : alors il se forme, dans le canal de l'urèthre, des véritables chancres d'autant plus douloureux, d'autant plus opiniâtres, qu'ils sont produits par une virulence contagieuse, qu'ils sont continuellement irrités par le passage des urines, & qu'on ne sçauroit porter dans le conduit, qui les cache, les topiques capables d'en arrêter les progrès.

Pour procéder avec ordre dans le traitement, M. Gardane reconnoît avec tous les auteurs, trois périodes dans la gonorrhée ; l'un de phlogose, l'autre de suppuration, & le troisieme de dessication. Il croit que, dans le premier, on a tort de tant redouter l'inflammation, puisque c'est moins un engorgement sanguin, qu'il faut craindre, qu'un engorgement catarrheux ; en conséquence, il ne conseille de saigner, que

## 212 TRAITEMENT DES MALADIES

lorsque les douleurs sont portées à un certain degré de violence ; encore ne veut-il pas qu'on aille au-delà de deux saignées. Il prescrit, en même tems, les boissons adoucissantes & délayantes, moins pour calmer l'inflammation, qui doit toujours avoir son cours, malgré les délayans, qu'afin de rendre l'urine moins piquante, & de diminuer ainsi la sensation douloureuse, que, sans cela, son passage exciteroit dans l'urèthre. Un moyen qu'il croit encore très-utile dans ce cas, ce sont les bains tempérés : on en sent suffisamment la raison. Le jour qu'il est appelé, après avoir fait faire la saignée, il fait prendre au malade deux cuillerées de solution à huit grains, ou une pilule mercurielle, si la boisson l'incommode ; & il continue comme il est prescrit ci-dessus pour la vérole confirmée. La fréquence des érections l'engage de recourir aux anodins : dans la même vue, il conseille au malade des injections d'eau tiède, d'eau de guimauve, de graine de lin, &c. Depuis le jour qu'on apperçoit de l'écoulement, jusqu'au moment de la maladie étant prête à guérir, il y substitue des injections détersives. Nous ne rapporterons pas les raisons qu'il apporte pour justifier cette pratique : elles nous ont paru être fondées sur les meilleurs principes. Nous dirons la même chose



du jugement qu'il porte du fyrop mercurel, qu'on a si fort célébré depuis quelque tems ; mais nous en parlerons plus au long dans l'Extrait de l'Ouvrage de M. De Horne, que nous croyons devoir insérer à la suite de celui-ci.

---

## E X A M E N

*Des principales Méthodes d'administrer le Mercure pour la guérison des maladies vénériennes ; par M. DE HORNE, docteur en médecine, ancien médecin de l'hôpital royal & militaire de Metz, avec cette épigraphe :*

Veritatem dies aperit. SENECA. de Irâ, lib. ij.

*A Londres ; & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, 1769, in-8°.*

Le but de M. De Horne, dans la publication de cet Ouvrage, est de faire voir l'insuffisance des différentes méthodes d'administrer le mercure, & la préférence que mérite le sublimé corrosif, pour combattre les maladies vénériennes. Comme ce qu'il dit à ce sujet, n'est pas, à beaucoup près, aussi développé que ce qu'on trouve dans les *Recherches* de M. Gardane, nous nous

serions dispensés d'analyser son Ecrit, si l'examen particulier, qu'il a fait du syrop de M. Bellet, ne nous eût paru mériter l'attention de nos lecteurs. Mais, avant d'entrer dans les détails de son analyse, nous croyons devoir observer qu'après avoir exposé la méthode d'administrer le sublimé, il a réfuté, à ce qu'il nous a paru, d'une manière victorieuse, les objections que M. Pibrac avoit proposées contre ce remède, dans un Mémoire publié parmi ceux qui composent le cinquième volume de l'Académie de Chirurgie.

L'appareil fastueux, avec lequel le remède de M. Bellet fut annoncé, dut nécessairement attirer l'attention de tous les médecins. M. De Horne pensa que plus les éloges qu'on lui donnoit, étoient pompeux, plus il importoit à l'intérêt public, qu'un médecin honnête & circonspect en entreprît l'examen. Il y fut d'autant plus porté, qu'on crut d'abord, d'après l'exposition qu'on publia de ses effets, que ce remède ne contenoit pas la plus petite partie d'acide minéral. On sembloit convenir, à la vérité, que cet acide avoit servi à la dissolution primitive du mercure; mais, par le mélange annoncé de l'æther, on présentait, dans cette nouvelle préparation, une analogie avec ce qui arrive, quand on mêle

de l'æther avec une dissolution faite par l'eau régale : on ſçait que l'æther ſ'empare alors de tout l'or diſſous par l'eau régale , & qu'il ſurnage chargé de toutes les particules de ce précieux métal. Cet expoſé , ſuppoſé qu'il fût vrai , laiſſoit néceſſairement des doutes ſur l'efficacité & la ſûreté de cette préparation ; car , en prenant la même analogie pour guide , on pouvoit en conclure que le mercure , ainſi que l'or , devoit tomber en une eſpece de précipité au fond de la bouteille , à meſure que l'æther ſ'évaporoit ; à moins qu'on n'eût conſervé l'eſprit de nître pour le diſſoudre de nouveau ; ce qui , en conſtatant la préſence de cet eſprit corroſif dans le ſyrop , ou la précipitation du mercure , ſuffiſoit pour prouver que ce remede étoit néceſſairement cauſtique , ou inutile pour la guérifon de la vérole. C'eſt pour éclaircir cette queſtion , qu'il crut devoir recourir à l'analyſe chymique.

Il prit donc une bouteille de ſyrop mercuriel : la première choſe , qu'il apperçut , fut un dépôt griſâtre , qui occupoit le fond de la bouteille , & qui y paroifſoit aſſez fixement attaché. Il verſa avec précaution tout le ſyrop ; & , après avoir coupé la bouteille , le dépôt lui parut comme une boue griſâtre , dont les parties étoient liées par un peu de ſyrop. Pour juger d'abord de ce dépôt , il en prit à-peu-près un grain

avec une plume; il en frota une pièce d'or; & soudain la pièce blanchie lui apprit que ce sédiment étoit mercuriel. Pour compléter cette preuve, il détacha ce sédiment avec un peu d'eau distillée; &, l'ayant versé dans un verre conique, il tâcha d'enlever la matière syrupeuse avec de l'eau également pure; après quoi, il mit le verre sur un poêle chaud, pour faire sécher la poudre: quand elle fut parfaitement desséchée, il apperçut, en l'agitant, des gouttelettes de mercure se rassembler au point de former un petit globule du poids de neuf grains: la portion, qui n'étoit pas révivifiée, pesoit dix grains. Il mit cette dernière portion sur le feu, dans une cuillère de fer, recouverte d'un gobelet: il s'en éleva du mercure qui s'attacha au gobelet. Il resta dans le fond de la cuillère une petite portion de matière assez rare, & fort tumescée: c'étoit-là le produit de la matière syrupeuse, que l'eau n'avoit pas pu enlever. M. De Horne évalue cette matière charbonneuse à un grain; de sorte qu'il en résulte que ce dépôt, formé du fond de la bouteille, contenoit un peu plus de dix-huit grains de mercure. Le syrop, qui le furnageoit, soumis aux différentes épreuves d'usage, ne donna aucun signe qui pût faire soupçonner qu'il s'y fût conservé le moindre atome de mercure. Par la distillation, il en retira une liqueur inflam-

mable, qui rougissoit le papier bleu; en un mot, un véritable esprit de nître dulcifié. « De toutes ces expériences, il résulte que la portion du mercure, qui s'est précipitée, & qu'on a trouvée au fond de la bouteille, est probablement toute la quantité originairement mise dans le syrop. Ce mercure a quitté de lui-même son dissolvant, puisqu'il avoit sa forme ordinaire, soit que l'union de ces deux corps ne fût pas assez exacte, ni aussi intime qu'il le faudroit pour qu'elle subsistât longtemps; soit que la partie calcaire, contenue dans la cassonade qui entre dans la composition du syrop, se soit emparée de l'acide avec lequel elle a un rapport plus direct; ce qui suffit pour rendre cette composition totalement infidèle. »

Pour connoître plus particulièrement la nature de l'acide, & pour ne pas être embarrassé de la partie de cassonade qui entre dans la composition du syrop, & juger si c'est à la matiere calcaire, qu'elle contient, qu'on doit la précipitation de tout le mercure, M. De Horne résolut de réitérer ses expériences sur la liqueur fondamentale du syrop; en conséquence, il se procura de deux demi-bouteilles de cette liqueur bien ficelées, & cachetées du cachet de l'auteur: l'inscription étoit également signée de lui. Il prit une de ces demi-bouteilles: à l'ou-

verture, il se fit un petit sifflement qui fut suivi d'une fumée blanchâtre très-visible. La partie intérieure du bouchon, qui avoit touché la liqueur, étoit jaunâtre, comme quand il a touché de l'*esprit de nître*, ou de l'*eau-forte* : il en paroissoit même pénétré ; & il avoit perdu par-là une partie de sa consistance. Cette demi-bouteille contenoit quatorze onces six gros de liqueur. Il en mit une once dans un verre bien propre & bien sec ; il le laissa exposé à l'air, couvert d'un simple carton : au bout de dix jours, la liqueur, qui avoit toute l'apparence d'esprit de nître dulcifié, perdit toute son odeur suave, & ne conserva plus qu'un goût acide assez fort. Six gros, qu'il entreprit de saturer avec l'alkali fixe bien pur, firent une vive effervescence avec ce sel : à mesure que la saturation se faisoit, l'odeur d'esprit de nître dulcifié se dissipoit ; & la liqueur en exhaloit une de pur esprit-de-vin. L'auteur ne dit point qu'il se fit de précipité. Cette liqueur, ainsi saturée, mise en évaporation, & réduite à un demi-gros, se coagula en une masse assez brune, qui se boursouffloit, à mesure qu'on vouloit la dessécher. Un grain de cette matiere, mise sur un charbon ardent, ne fusa point. Elle attira tellement, pendant la nuit, l'humidité de l'air, qu'elle fut, le matin, totalement résoute en liqueur ; & c'est dans cette liqueur

examinée avec attention, qu'il vit paroître de petites aiguilles qu'il retira avec la plus grande précaution. Il en mit une sous la lentille du microscope; & il apperçut la vraie configuration du nître. Il en mit quelques autres, & à différentes reprises, sur un charbon allumé : la fusée parut à chacune de ces expériences; de sorte qu'il est démontré que c'est du vrai *nître régénéré*, & que l'acide, employé à la dissolution du mercure, n'est autre chose que l'acide nîtreux.

La liqueur fondamentale rougit le papier bleu. M. De Horne, en ayant distillé six onces à un feu bien gradué, obtint d'abord deux onces d'un esprit de nître dulcifié, qui rougit le papier bleu plus fortement que la liqueur fondamentale : par un feu un peu plus fort, il obtint un peu moins de quatre onces d'une eau sensiblement acide. Il est resté dans la cornue 4 grains d'une matiere saline couleur de soufre. Cette matiere jaune, ayant été exposée au bain de sable dans une cornue de verre, il s'est élevé une matiere empyreumatique, & quelques gouttelettes de mercure que l'auteur évalue à un grain; & il étoit resté dans le fond un charbon noir & luisant, semblable à celui d'une résine qu'il attribue, ainsi que la matiere empyreumatique, qui s'étoit élevée, à un peu d'esprit-de-vin nîtreux.

Il y avoit, dans la bouteille qui contenoit cette liqueur, un dépôt que M. De Horne ramassa avec soin : il trouva que c'étoit du vrai mercure coulant, dont quelques globules étoient aussi gros que des têtes d'épingle : réunis en masse, ils se trouverent peser vingt-quatre grains. Cette masse étoit recouverte d'une poussière grise, qui n'étoit autre chose qu'une petite portion de mercure précipité *per se*.

Il résulte bien évidemment de ces expériences, que la liqueur fondamentale du syrop de M. Bellet n'est autre chose que du mercure dissous dans de l'esprit de nître dulcifié, étendu par quelques parties aqueuses, qu'on y a associées. Il paroît que cette dissolution n'est ni fixe ni solide, quoiqu'on ait conservé assez d'acide nîtreux pour la rendre telle. Mais, comme on a été probablement obligé de l'affoiblir, pour diminuer sa causticité, on n'a pu remplir cet objet qu'en tombant dans le défaut opposé par la chute du mercure ; ou, pour mieux dire, on n'en a évité aucun. On peut donc assurer que ce remède est non-seulement infidèle, mais qu'il est même inutile pour la guérison des maladies vénériennes, puisqu'il ne contient que très-peu, ou même point de mercure. Il est encore très-nuisible ; & l'on ne peut penser sans inquiétude, aux effets que doit produire sur les



corps foibles & délicats, & même sur les plus robustes, l'usage habituel, & assez considérable, de l'esprit de nître, quelque dulcifié qu'on le suppose.

Tel est le jugement que M. De Horne porte de ce fameux syrop : il ne paroît que trop confirmé par quelques faits qu'il a relevés dans les procès-verbaux des expériences faites dans les hôpitaux de Brest & de Toulon. En effet, tous les malades, qui ont pris du syrop, se sont plaints, les uns plus, les autres moins, de chaleurs assez vives, & même brûlantes, à l'estomac : quelques-uns ont ressenti des douleurs de tête vives, des douleurs d'entrailles, des tranchées qui ont été suivies de cours de ventre plus ou moins opiniâtres, & d'altération & de fièvre. Enfin, de vingt-un malades, traités dans ces deux hôpitaux, il y en a quinze chez qui les symptômes vénériens ont disparu, & ont été réputés guéris ; trois, qui ont déserté, ou qui sont sortis de l'hôpital, sans être guéris ; un, dont la maladie a dégénéré en cancer, & deux qui sont morts.





## L E T T R E

*Sur une Couleur de Rose éclatante, qu'on prenoit, au bout de quelque tems, le lait d'une nouvelle accouchée; par M. VIGER, maître en chirurgie à Saintes.*

MONSIEUR,

Nous ne pouvons douter que la nature ne se réserve encore des secrets que toute la sagacité de l'esprit humain ne pourra peut-être jamais approfondir. Sage dans sa marche, simple dans ses causes, elle n'est pas toujours uniforme dans ses effets; de-là cette variation étonnante, qui la rend souvent une énigme inexplicable. Les nouvelles découvertes n'enfantent, pour l'ordinaire, que des systèmes vagues, qui lui laissent toute l'obscurité sous laquelle elle aime quelquefois à se dérober aux regards les plus perçans; &, malgré l'application du sçavant à l'observer de près, & à la suivre dans toutes ses opérations, elle nous offre encore des mystères qui demeureront peut-être toujours enveloppés de voiles impénétrables. En voici un, Monsieur, que je viens de remarquer à la suite d'une couche, & que je crois digne de votre attention.

Depuis vingt-cinq ans que je travaille aux accouchemens, je n'ai jamais vu ce phénomène extraordinaire ; je n'en ai jamais entendu parler, & je n'en trouve aucun exemple dans nos auteurs. Avant de le mettre sous vos yeux, il est nécessaire de vous donner une idée de la personne chez qui je l'ai observé.

Il y a environ dix-huit mois que je fus appelé auprès d'une dame de cette ville, âgée de trente-six ans, & nouvellement accouchée : elle est d'un tempérament sanguin, & fort échauffé ; ce que manifeste assez un teint, pour l'ordinaire, fort couperosé. Elle étoit sujette, depuis près de sept ans, à des affections vaporeuses. La contention continuelle de son esprit, une vive inquiétude, une humeur taciturne & mélancolique avoient causé, dans les premiers jours de ses couches, un trouble considérable dans toute la machine, lequel produisit une suppression totale des lochies. La fièvre étoit forte, la tête embarrassée, la respiration difficile, le ventre constipé : les urines varioient dans leur couleur, & dans la quantité.

Mes premiers soins furent de vider le ventre par le moyen des lavemens émolliens ; ensuite je saignai du bras la malade ; je lui prescrivis l'usage d'eau de poulet ni-

trée, avec l'addition d'un gros de sel de *duobus* sur chaque pinte, & le pédiluve, soir & matin. Au bout de quatre à cinq jours, l'esprit parut plus tranquille; les accidens diminuerent; les vuidanges repaurent, & coulerent facilement. Je fis continuer, pendant trois semaines, l'usage des tempérans & des humectans auxquels succéderent les bains tempérés, & ensuite le petit-lait soutenu par l'exercice; &, à la faveur de ce traitement, la malade se rétablit, & n'a éprouvé depuis que de légers symptomes d'affection vaporeuse, en comparaison de ceux qu'elle avoit essuyés dans deux grossesses précédentes. Elle est encore devenue enceinte; & elle est accouchée fort heureusement, le 14 d'Août dernier. Il ne s'est manifesté aucune suite fâcheuse; & je n'ai point observé d'autre chose que le phénomène singulier, que j'ai l'honneur de vous annoncer : le voici. Le lait évacué par les mammelles, & reçu sur une serviette, y conservoit sa couleur blanche, pendant une demi-heure, & plus, & se changeoit ensuite en une couleur de rose si vive & si ténace, que l'eau simple ne peut l'enlever, & que l'eau de savon l'efface à peine. Cet écoulement prodigieux n'a duré que trois jours. J'insère dans cette Lettre un morceau de ce linge imprégné de  
cette

cette couleur surprenante (a). Quelle cause physique peut produire cette singulière métamorphose ? Je m'adresse à vous, Monsieur, pour obtenir l'éclaircissement que je desirer : personne n'est plus en état d'expliquer ce jeu bizarre de la nature. Je serois charmé de voir cette singularité consignée dans une feuille de votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## O B S E R V A T I O N

*Sur une Hydropisie de Poitrine ; par  
M. MARTEAU, docteur agrégé au  
collège des médecins d'Amiens, membre  
de l'Académie de la même ville, &c.*

Nous naissons tous avec une partie faible : les humeurs y trouvent un accès plus facile ; elles s'y portent habituellement ; elles y croupissent, acquièrent de nouveaux degrés d'acrimonie, aggravent les vices organiques de la partie ; & tôt, ou tard, elle devient la victime d'expiation.

M. \*\*\* religieux septuagénaire, avoit

(a) Nous avons reçu, en effet, un morceau de toile à serviette, sur lequel sont trois taches du plus beau couleur de rose, dont la plus grande égale une pièce de vingt-quatre sols.

reçu de ses parens une disposition marquée à la phthisie pulmonaire, & une très-grande acrimonie dans la masse des humeurs. C'étoit même cette délicatesse innée de la poitrine, qui l'avoit éloigné du parti des armes, vers lequel l'appelloit sa naissance. Dès les premières années de son entrée dans le cloître, il avoit été vexé de dartres, d'ophthalmies rebelles, d'inflammations des paupieres, de crachemens de sang & de pus. Le régime le plus sobre & le plus réglé ne l'avoit pas mis à l'abri de mille petites incommodités qui l'ont tourmenté pendant presque tout le cours de sa vie. Il s'étoit, dans sa jeunesse, fait ouvrir un large cautere au bras, & l'avoit porté long-tems, pour évacuer, par la voie la plus commode, l'humeur dartreuse, qui paroissoit être le principe de tous ses maux. Cet égot n'en avoit pas tari la source. Les trente dernières années de sa vie ont été travaillées par de fréquens retours de crachement de sang épais, noir & grumeux, entre-mêlé de phlegmes épais. Depuis six ans qu'il m'avoit confié le soin de sa santé, je l'ai vu se plaindre tour-à-tour d'étourdissemens, de dartres à la tête & aux oreilles, de fluxions érépisélateuses à la face, de toux, d'enrouemens, & de crachemens de sang; de dégoûts, de langueurs d'estomac, de pesanteurs des digestions, de fréquentes envies

de se présenter à la garde-robe , pour rendre , à chaque fois , une petite quantité de matieres , pour l'ordinaire , assez bien conditionnées. La jambe gauche étoit sujette à un engourdissement habituel , & à un léger œdème des malléoles. Ces symptomes suivoient la marche de l'humeur dartreuse. Paroissoit-elle au dehors ? Tout étoit calme à l'intérieur. C'étoit pour imiter & seconder la nature , que j'avois fait rouvrir le cautere depuis cinq ans.

De toutes les fonctions , celle qui souffroit l'altération la plus constante , étoit l'excrétion de l'urine. Elle étoit habituellement fréquente , fournissoit peu à la fois , & se faisoit toujours attendre trois ou quatre minutes. Du reste , le malade n'étoit point sujet à la fièvre : à peine me souvient-il de lui en avoir vu deux accès , dans l'espace de six ans.

Au mois d'Octobre 1768 , il essuya une fluxion érépélateuse. Elle fut suivie d'un crachement de sang , & celui-ci , d'un œdème des jambes très-considérable. Il étoit à peine convalescent de cette succession rapide & non-interrompue d'infirmités , qu'au 8 Février 1769 , il fut saisi d'une violente fluxion à la joue droite , avec toux , enrrouement , & presque extinction de voix. La matiere de la fluxion s'engoua , s'épaissit & se durcit. J'y fis appliquer la ciguë :

la tumeur paroïssoit diminuer, & les entouffés se ramollir; mais le centre demouroit toujours très-dur & très rénitent. Cette fonte étoit trop lente au gré de l'impatience du malade. Il y fit appliquer un cataplâme maturatif, avec une embrocation de *basilicum*. La tumeur reprit son premier volume, rougit, parut, les premiers jours, promettre de tendre à suppuration; mais elle ne causa aucune douleur pulsative, & ne s'enflamma pas assez pour tourner à cette terminaison. Après un mois de tentatives inutiles, on vit la tumeur abandonner peu-à-peu la mâchoire, pour se porter vers la parotide, dont la dureté égala celle de la tumeur primitive, & ne se dissipa que quelques mois après.

Il y avoit deux mois & demi que duroit cet état; & le malade s'en impatientoit. Il m'avoit plusieurs fois proposé de lui faire ouvrir la veine; & je trouvois dans ses dispositions cachectiques, de puissantes raisons pour m'y refuser. Il profita du moment d'une indisposition qui me retint quatre jours à la chambre, pour se faire tirer, à mon insçu, quatre poëlettes de sang. Il étoit résout presque tout en eau furnagée d'un petit *coagulum* de la grandeur d'un écu de trois livres. Incontinent il devint bouffi; &, quatre jours après, l'enflure des jambes fit des progrès rapides vers les parties supérieures. La leucophlegmatie devint univer-



felle. Les urines diminuèrent considérablement. *Sic paucos intra dies intumuit scrotum, penisque, ut hic præputio propemodum translucido tortilis, ad pubem retractus, scrotique tumore quasi conspeditus, urinæ vix effluvium sineret.* La respiration devint *sibilieuse* ; & le malade se plaignoit que ce sifflement l'empêchoit de dormir. Il touffoit & expectoroit des phlegmes mûrs & cuits. Je ne tardai pas à m'appercevoir que la main droite devenoit très-œdémateuse. Quatre ou cinq jours après, cet œdème disparut, pour se porter à la gauche. Les paupieres inférieures étoient très-gonflées. Le pouls conservoit sa lenteur naturelle (a) ; mais il étoit un peu plus bas qu'à l'ordinaire. Ce n'étoit encore ici que l'hydropisie par infiltration du tissu interlobulaire. Je me hâtai de précipiter les sérofités par les felles & par les urines. Les bouillons avec les suc apéritifs, les boissons avec les diurétiques froids, les préparations scillitiques, & la décoction de *polygala* de Virginie, administrée à la maniere de M. Bouvart (b), furent les moyens auxquels j'eus recours pour remplir mes indications. Les deux ou trois premières prises de *po-*

(a) Dans l'état naturel, il étoit lent, mais large, fort & plein.

(b) En décoction par cuillerées.

*lygala* évacuèrent puissamment par les selles & par les urines. Mais, par la suite, il ne purgea plus. Les urines se soutinrent, & l'œdème parut un peu diminuer; mais cette trêve ne fut pas de longue durée. Le cours des urines se ralentit pendant six jours, & diminua des trois quarts. Je craignis l'irruption des sérosités surabondantes dans la cavité du thorax; je l'annonçai même comme un événement prochain. Je me proposai de l'entraîner promptement par les selles; puisque les scillitiques demeuroient sans effet, je fis prendre huit onces d'eau de mille-fleurs. A peine fut-elle avalée, que le malade éprouva des nausées, & fit des efforts pour vomir. Ils furent suivis d'étouffemens, de *lypothimies*, de *syncopes*. J'arrivai au fort de l'orage. Je trouvai le *pouls lent, inégal, petit, intermittent, & les extrémités froides*. Le sentiment d'un *grand poids* accabloit le diaphragme, s'opposoit à la liberté de ses mouvemens, & à l'entière expansion de la poitrine. *La respiration étoit courte, pressée, laborieuse, & les hypocondres un peu tendus*. Les symptômes étoient pressans, & les momens précieux. Le malade menaçoit ruine: il étoit impossible qu'il pût soutenir encore vingt-quatre heures d'aussi violentes secousses. J'administrerai promptement une potion cor-

diale & diurétique (a). Les urines percerent : le pouls & les forces vitales se ranimerent. Je fus en état, quelques jours après, d'administrer les pilules toniques de M. Bacher, dont l'effet étoit soutenu des bouillons apéritifs, & de quelques cuillerées de la potion. Les urines furent plus abondantes encore ; & la respiration rede-vint libre. L'enflure de la main gauche, & le gonflement des paupieres disparurent ; mais la leucophlegmatie subsistoit. Je fis ouvrir deux mouchetures à chaque jambe. L'écoulement fut abondant : le tissu cellulaire se vuida ; le *scrotum* se rétablit dans son état naturel. Les diurétiques, quelques legers hydragogues, les pilules toniques de tems en tems, & le repos au lit pendant six semaines, acheverent la cure. Elle n'étoit qu'apparente. Un second & un troisieme épanchement furent les suites d'une diminution des urines ; mais ces suites n'eurent pas de durée, la diurèse se retablissant promptement.

Pendant ce tems, la parotide s'étoit enfin résoute. L'humeur, rentrée dans le cours de la circulation, affecta de nouveau la poitrine d'un crachement de sang. Ce nouveau symptome m'avertit que la conva-

(a) La liqueur d'Hoffmann, & l'esprit de nitre dulcifié en faisoient la base.

lescence étoit mal-assurée. A peine, par les remèdes appropriés, eus-je calmé cet accident, que l'ancienne dartre se porta aux oreilles. J'entretins le suintement avec des feuilles de bettes; mais il ne fut point assez considérable pour mettre les viscères à l'abri de ses atteintes. Il survint un rhume avec mal de gorge. Celui-ci fut opiniâtre & violent, au point d'intercepter presque la déglutition, dont les organes soumis à la vue, ont cependant toujours paru dans l'état le plus naturel. A ces accidens se joignirent le dégoût, & une douleur pungitive dans la région iliaque gauche, dont les fréquens retours entre-coupoient la toux, & gênoient la respiration. Je fis appliquer un vésicatoire à la nuque. Les pansemens en étoient douloureux; & ce n'étoit qu'en saupoudrant, de tems en tems, une très-petite quantité de cantharides sur le *basilicum*, qu'on put réussir à entretenir un écoulement assez médiocre. Cependant les urines diminuoient de jour en jour: il devint impossible de reposer à plat, ni sur les côtés. On se plaignoit d'un poids sur la région du cœur, & vers l'hypocondre gauche. La respiration étoit pantelante. Pour cette fois, les pilules toniques, les hydragogues & les diurétiques demeurèrent sans effet. De jour en jour, le pouls se ralentit, devint misérable & languissant. Le dernier jour, il étoit

intermittent, & ne donnoit que quarante-quatre à quarante-six pulsations par minute, au lieu de soixante-huit à soixante-dix, dans son état naturel. Dès la veille de sa mort, il ne se faisoit presque plus aucune excrétion d'urine. Dans ces circonstances, je fis assembler en consultation trois médecins & trois chirurgiens. On convint que les signes d'hydropisie de poitrine n'étoient pas équivoques; que les indices du plus grand épanchement l'annonçoient du côté gauche, où se faisoit sentir le poids sur le diaphragme. On conclut qu'il ne restoit d'espoir de salut, que dans l'opération, dont le succès étoit, à la vérité, très-douteux, mais qu'il valoit mieux encore tenter qu'abandonner le malade à une mort certaine. L'opération fut faite, sur le champ, par M. Dubois. Il tira environ vingt-neuf onces d'une sérosité de couleur jaune très-foncée, & un peu louche. Nous étions sûrs d'avoir épuisé cette cavité de la poitrine : cependant l'oppression ne diminua pas; & , malgré l'usage du vin & des cordiaux, le pouls ne reprit aucune vigueur. La mort termina ses souffrances, environ seize heures après l'opération, la tête étant demeurée saine.

Il me restoit des doutes : Quelle pouvoit avoir été la cause d'un mal de gorge

opiniâtre, qui avoit tourmenté le malade le dernier mois de sa vie ? Pourquoi l'évacuation des eaux, allégeant le diaphragme, n'avoit-elle pas allégé la respiration ? Y avoit-il de l'eau dans la cavité droite, comme nous l'avions soupçonné ? Y en avoit-il dans le péricarde ? Etoit-elle la cause du poids qu'on ressentoit à la région du cœur ? A quelle cause rapporter les douleurs pongitives de la région iliaque ? D'ailleurs y avoit-il de l'embarras au mésentère ? M. . . . D. M. P. avoit vu le malade, l'avoit palpé très-long-tems ; & il avoit prétendu reconnoître des obstructions au mésentère, sur le compte desquelles il mettoit les *indigestions stercoreuses* du malade (a). Il étoit important d'éclaircir ces doutes, & de vérifier les désordres que la maladie pouvoit avoir portés sur les viscères. J'obtins l'ouverture du cadavre. Elle fut faite par M. Bourgeois, très-sçavant & très-adroit anatomiste. Nous avons remarqué ce qui suit :

- 1<sup>o</sup> Le foie étoit sain ;
- 2<sup>o</sup> La rate petite & saine ;
- 3<sup>o</sup> L'estomac très-petit ; le calibre des intestins, mais sur-tout celui du colon, rétréci considérablement ;

(a) C'est par ces expressions qu'il caractérisoit l'habitude journalière de cinq à six évacuations de matière en consistance de bouillie épaisse.

4° L'épiploon & le mésentère sains , & exempts d'obstructions.

5° Les deux uretères étoient dilatés à recevoir le ponce dans tout leur trajet , & pleins d'urine. La dilatation des bassinets pleins d'urine , égaloit le volume d'une grosse noix. Le rein droit étoit sain ; mais la substance du rein gauche étoit pâle ; & l'urine , contenue dans son bassinet & dans son uretère , étoit laiteuse & purulente. Ne seroit-ce point cette dilatation graduelle , qui auroit occasionné la douleur poignante du flanc gauche ? Mais pourquoi rien de pareil , à l'occasion de l'expansion de l'uretère droit ? La purulence des urines du rein gauche y auroit-elle influé pour quelque chose ?

6° La vessie petite & racornie avoit une épaisseur de près de deux lignes ; elle étoit pleine d'urine.

7° La prostate étoit gonflée.

Ces deux symptômes rendent raison de la dilatation contre nature des uretères, & de la fréquence & de la lenteur de l'excrétion des urines. La vessie, étant petite , devoit souvent être sollicitée à se vider. La prostate , étant gonflée , devoit , pendant quelque tems , opposer un obstacle à la libre issue de l'urine ; & , celle-ci ne pouvant dilater suffisamment une vessie racornie , les uretères ont dû peu-à-peu céder à l'effort de la liqueur

qu'ils charrioient à la vessie, & s'épanouir.

8° Nous avons encore trouvé de l'eau dans la cavité gauche de la poitrine, quoique nous fussions sûrs qu'elle avoit été épuisée par la paracenthèse. Un intervalle de seize heures entre cette opération & la mort, avoit suffi pour produire un nouvel épanchement.

9° Le lobe gauche des poumons étoit violet, gorgé de sang, & de pus qui suintoit de toutes les bronches. Il étoit adhérent au médiastin & à la plèvre par sa partie postérieure.

10° Le lobe droit étoit sain : cependant il y avoit de l'eau dans la cavité droite.

La continuité de l'oppression, après la paracenthèse, dépendoit, sans doute, en partie, de cet épanchement du côté droit, mais sûrement beaucoup plus encore de l'engorgement du poumon gauche (a).

11° Le cœur étoit d'un tiers plus volumineux que dans l'état naturel. L'oreillette droite étoit très-dilatée : la gauche ne paroissoit avoir souffert aucune altération. Il y avoit adhérence du péricarde, au cœur, à sa face postérieure, de la largeur d'un écu de trois livres. L'intermède de cette adhé-

(a) *Neque pulmo, neque cor talem odoris fœtorem, uel uisum.*



tence étoit une lymphe fibreuse à-peu-près de l'épaisseur d'un écu, & assez semblable à celle que j'ai rencontrée quelquefois à la surface des poumons de ceux qui étoient morts de péripneumonie avec adhérence à la plèvre. Sous cette lymphe, le cœur étoit taché & livide. Le péricarde contenoit environ cinq cuillerées d'une eau mucilagineuse.

---

## OBSERVATION

*Sur un Vomissement de Sang qui paroît avoir quelque rapport avec le Morbus niger de M. TISSOT, docteur de Montpellier, & professeur à Lausanne; par M. GUIGOU DELACHAUD, docteur de Montpellier, & médecin à Bèzuire en Poitou; en forme de Lettre à M. TISSOT.*

MONSIEUR,

Vous aurez lieu de vous étonner qu'un jeune médecin du fond d'une province, vous adresse une Observation, & se serve de la voie du Journal de Méd. pour vous la communiquer. J'ai l'honneur d'avoir pris des grades dans la même université que vous : d'ailleurs j'ai comme une espece de droit de revendiquer quelques-unes de vos lumieres. Quoique nous ne soyons pas concitoyens, la

république des lettres s'étend à tous les pays : ainsi, malgré l'éloignement, je me fers du Journal de Méd. comme d'un entrepôt sûr où les jeunes médecins posent des doutes que des praticiens aussi habiles que vous, Monsieur, peuvent & doivent résoudre pour le bien de l'humanité, & l'augmentation des connoissances.

J'avois regardé comme une chimere & une pure hypothèse l'atrabile des anciens sur les principes des sçavans maîtres : cependant l'usage des vaisseaux courts m'inquiétoit. Je n'osois faire naître mes doutes, de peur de n'être pas à la moderne. Un homme, qui vient de succomber à la suite d'un vomissement de sang, redoubla mes doutes plus que jamais sur la réalité de la maladie ; & votre Dissertation sur le *Morbus niger* vient entièrement de me convaincre que quelquefois cette maladie a lieu ; voici l'observation : j'y crois voir du rapport avec le vomissement de sang dont fut attaqué votre vieillard ; mais l'issue n'en a point été si heureuse.

Vers la mi-Mai, un nommé *Baudriau*, maréchal & aubergiste, ancien dragon, âgé de trente-huit ans, m'envoie chercher pour le soulager d'un mal d'estomac, qu'il attribuoit, tantôt à des vents, tantôt à la présence des vers dans ce viscere. Je trouvai une sensation douloureuse & fixe au creux

de l'estomac, de la fièvre avec un pouls petit & fréquent : d'ailleurs le visage étoit enflammé. Je le mis à la diète anti-phlogistique, dont il se trouva bien ; je le purgeai quelquefois avec les tamarins, manne & rhubarbe. Il se relève, & va travailler à son métier. Quelque tems après, il a recours à moi pour les mêmes symptômes & la même douleur : même régime, même effet, si ce n'est qu'à la suite d'une fièvre continuë de cinq à six jours, il se fit sur tout le corps une éruption miliaire. Je regardois déjà cette fièvre comme appartenant au genre des fièvres malignes exanthémateuses : cependant ce qui retint mon jugement, c'est qu'il étoit le seul attaqué de cette maladie ; chose rare, mais cependant qui se voit. D'ailleurs les forces musculaires n'étoient point abbatues ; ce que je regarde comme le signe essentiel de la fièvre maligne, soit simple, soit compliquée, comme je me propose le faire voir dans une Dissertation sur les fièvres. Je ne pouvois non plus regarder comme symptomatique une éruption qui se fit avec soulagement du malade qui parut, en effet, guéri par le secours du petit-lait, & quelques purgatifs. Il y eut cependant une espèce de cardialgie à la suite de quelques morceaux de viande qu'il mangea contre mon ordre.

Relevé de cette seconde chute, n'ayant

attaqué que la cause générale, la particulière ne se manifestant pas, au bout d'une quinzaine, il retombe. J'étois en campagne; & on eut recours à un chirurgien de la ville, qui lui donna une potion cordiale animante, traitant son mal de foiblesse d'estomac. Arrivé auprès de lui, j'interdis comme meurtrière cette potion, & j'y substituai la diète anti-phlogistique, qui m'avoit si bien réussi, tâchant cependant de découvrir la cause particulière de cette triple rechute: un doux purgatif me le découvrit. Environ deux heures après la purgation prise, le malade vomit une masse dont le dessus paroissoit être de la chair crüe, de prétendues fibres charnues paroissant à la surface. On m'envoie chercher pour voir ce phénomène. Au premier coup d'œil, vous l'eussiez prise pour un morceau de chair sphérique; mais, l'ayant fait laver & couper, j'y vis un caillot de sang très-vermeil. Je ne doutai plus de la présence de ce liquide dans l'estomac, quand j'eus combiné tous les symptômes; goût de sang dans la bouche; déjections noires, tant par le haut que par le bas; difficulté de respirer, douleur gravative au creux de l'estomac, enfin quelque vomissement sanguin, me confirmèrent dans mon opinion. Sur le soir, & le lendemain, l'estomac fut tendu outre mesure: le malade ne respiroit

respiroit qu'à peine. Le pouls cependant petit & fréquent, les boissons ne passant plus, alors je lui donnai huit grains d'ipécacuanha en deux fois, qui lui firent rejeter une douzaine de caillots de sang d'un rouge noir : les premiers avoient une odeur putride, qualité acquise par leur stagnation dans l'estomac. À la suite de ces caillots noirs, sortit un sang vermeil, & en grande quantité. Alors je traitai la maladie comme hémorrhagie ; & tournai tous mes soins à cicatriser le vaisseau ouvert, & à expulser le sang qui pouvoit être dans ce viscere & dans les intestins. Les acides d'abord végétaux furent employés ; mais, sur leur peu d'énergie, j'y alliai l'eau de Rabel, dont vous ne paroissez pas si partisan que des acides vitrioliques purs. Cependant, outre que je m'en suis servi souvent avec succès dans les pertes, mon peu d'expérience est d'accord avec la façon de penser de M. Astruc qui la regarde comme un remède efficace, qui ne dérange pas l'estomac, ni ne constipe ; inconvenient qui accompagne presque toujours les acides vitrioliques purs ; mais revenons à mon sujet.

Mon malade alloit de mieux en mieux, lorsque, le dimanche suivant, s'étant avisé de manger beaucoup, & sur-tout de la viande, malgré mes défenses, il eut un vomissement de sang toujours précédé d'un

fang noir. Le soir, je lui trouvai le poulx si haut & si dur, que j'étois sur le point de recourir à la saignée ; mais je remis au matin ma décision, sur ce que je pensai qu'il avoit été autrefois sujet aux hémorrhoides, & que, selon M. Lieutaud, le vomissement de fang, qui est occasionné par la suppression des menstrues & des hémorrhoides, est le moins à craindre, s'il n'est pas excessif, parce que le retour de ces évacuations le fait cesser. J'ai bien de la peine à me rendre, Monsieur, sur les inconvéniens que vous attribuez au retour des hémorrhoides dans les personnes accoutumées. Il est vrai que les personnes du sexe sont quelquefois plus malades du retour de leurs menstrues dans une maladie aiguë ; mais aussi sommes-nous souvent obligés de rappeler ce cours, lorsqu'il est suspendu, & cela avec succès. Comme j'aime à profiter des systèmes, sans être systématique, je me procurerai la sçavante Dissertation de M. Haller sur cette matiere ; & j'attends à être convaincu, pour ne pas regarder comme naturel le flux hémorrhoidal. J'ai sous les yeux quelqu'un qui gémit de ce qu'il les a fait passer : des coliques néphrétiques, & des attaques de gravelle paroissent être le prix de son imprudence. Quoi qu'il en soit, je me décidai à faire appliquer les sang-suës aux vaisseaux hémorrhoidaux : je

vis que le vomissement ne revint plus ; & je regardois le malade comme convalescent , lorsqu'un ictere général vint à paroître , sans avoir été précédé d'aucun vice notable au foie. Ce nouveau genre de maladie , d'autant plus à craindre qu'il demandoit des remedes contraires à la maladie précédente , me donna les plus vives inquiétudes. Cependant je scûs allier si à propos les remedes légèrement apéritifs , les purgatifs astringens , & souvent la diète rafraîchissante , qu'au bout de trois semaines , je vins à bout de faire dissiper un ventre monstrueux & dur , de décolorer la peau , & de lui donner sa couleur naturelle. L'ictere disparut , & sur-tout l'œdème du bras & pied gauches. Déjà je me promettois une guérison d'autant plus prompte , que les symptomes paroissoient dissipés. Toujours à une diète sévère , le malade acheminoit à une convalescence , lorsqu'une nuit , il eut une indigestion de cerises qu'une garde inconsiderée lui donna ; ce qui le mit aux portes de la mort. De l'eau de fleurs d'orange aida son estomac , non à digérer , mais à expulser ces cerises qu'il rendit au nombre de soixante en nature. Depuis ce tems , les forces s'abbatirent tellement , qu'il fallut quitter tout point de vue de guérison , pour le tenir à une potion cordiale astringente & anti-gangreneuse , & pour obvier à

une diarrhée colliquative, qui dura près de quinze jours. L'ictère reparut; l'émaciation des parties supérieures suivit de près; enfin l'ascite se manifesta; & je vis que bientôt le triste pronostic de Dodonée s'accompliroit; que l'hydropisie, à la suite d'un vomissement de sang, est mortelle: *Ascites lethalis*. En vain je voulus tenter votre remède de l'eau de fureau, de la crème de tartre, & de l'oxymel scillitique: il n'en put prendre que la dixième partie; il rendit quelque peu de sang noir par la bouche, & mourut.

Je n'ai guères vu d'hémorrhagie être suivie si précipitamment d'une mauvaise issue, quoique combattue par les remèdes les plus efficaces sur un sujet fort, & non cacochyme. La cause éloignée avoit été, selon lui, un coup de corne de vache, qu'il avoit reçu dans le creux de l'estomac, il y avoit cinq mois: d'autres m'ont assuré qu'il y avoit à-peu-près ce tems, qu'ayant succombé dans une lutte, son athlète le jeta sur un chenet, & que l'estomac essuya toute la force du coup.

Se pourroit-il faire que la cause de ce vomissement de sang fût l'un ou l'autre coup, peut-être tous les deux conjointement? Pourquoi la cause particulière fut-elle près de six mois à se manifester? L'acrimonie du sang, joint à sa quantité, peuvent y avoir donné lieu. Enfin ce sang noir vient-il de sa stagna-



tion dans l'estomac ? & caractérise-t-il le *morbus niger* ? Ce qui paroît le confirmer, c'est l'humeur noire, tantôt taciturne, tantôt impatiente du malade, si contraire à son humeur ordinaire.

J'eusse souhaité pouvoir faire l'ouverture de son cadavre, comme vous fîtes celui d'un malade mort dans cet état ; mais je suis dans un pays où l'on n'entend nullement raison sur cet article. J'eusse vu si ces coups avoient été suffisans pour avoir ouvert un vaisseau, quoiqu'ils n'eussent laissé aucune marque extérieure ; si le pancréas étoit attaqué, comme je le pense ; si le mésentère lui-même ne fournissoit pas à cette hémorrhagie : enfin j'eusse vu la cause destructive, & d'où elle provenoit. Je finis cette Observation, en vous conjurant, Monsieur, de me faire part de vos lumières : vous méritez, à juste titre, celui de *sçavant dans la médecine* ; vous me devez des éclaircissémens. La longueur de l'Observation m'empêche d'y joindre celle d'une colique de Poitou, bien caractérisée, qui confirme votre idée, que d'autres vices qu'un métal quelconque peuvent y donner lieu : ce sera une autre fois que j'aurai l'honneur de vous la communiquer.

Je suis très respectueusement, &c.



## REMARQUES

*De M. MONGIN DE MONTROL, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, médecin à Bourbonne, sur deux Observations insérées dans le Journal de Médecine, mois de Juillet 1769, pag. 41.*

En lisant le Journal de Médecine du mois de Juillet dernier, j'ai été surpris d'y voir, pag. 44, pour sujet de la seconde Observation sur les maladies spasmodiques, Colombe Flocard; j'ai été, dis-je, surpris que l'observateur ait annoncé comme spasmodique une maladie dont les symptômes pathognomoniques démontroient l'espèce.

J'aurois peut-être mieux fait de négliger cette production, que de la faire remarquer : le public, mieux informé, y gagnera peu. Je ferai court.

Au commencement du mois de Juin 1768, je fus appelé pour voir la fille Flocard, qui, depuis douze ans, étoit sujette à des palpitations fréquentes, qu'on me dit être augmentées à l'occasion d'une frayeur qu'elle venoit d'avoir. Elle éprouvoit, depuis trois mois, une toux sèche, de fréquentes suffocations, des assoupissemens

qui , bien loin de la soulager , la rendoient sujette à des douleurs plus vives. Elle vomissoit constamment, soit liquide , soit solide , & ressentoit à l'endroit de l'estomac une grande douleur : son pouls étoit fébrile. J'examinai d'abord l'épigastre que je trouvai tendu & élevé. La tumeur s'étendoit du côté du foie , & se perdoit sous les côtes. Il fut aisé de reconnoître , dans le foie obstrué & squirrheux , la mere de tous ces maux , comme Avicenne l'appelle avec raison. Le chirurgien , qui voyoit cette fille depuis quelque tems , ne s'étoit point mépris sur la nature de sa maladie ; aussi ne tarda-t-il guères de faire cesser quelques remedes de bonnes femmes : l'une , voulant guérir la toux avec les béchiques , l'autre , les suffocations avec de l'eau de mélisse ; l'une , donnant la thériaque contre le vomissement , une autre , une amulette ; chacune enfin , suivant son Apollon , accabloit par pitié cette malade de différentes manieres. Le chirurgien substitua à ces prétendus remedes quelques autres plus appropriés. La liqueur minérale anodine d'Hoffman fut celui qu'il employa avec l'apparence de plus de succès. Les vomissemens devenoient plus rares , les palpitations moins fortes : la malade étoit un peu plus tranquille ; mais le dégoût étoit extrême , la bouche plus mauvaise , a tête plus pesante ; le mieux

être enfin n'étoit qu'illusoire. En effet ; bientôt l'oppression revenoit, & tous les autres accidens : les envies de vomir fatiguoient en vain la malade. Deux grains de tartre stibié, que je fis donner par verrées, aidèrent à ces vains efforts ; & la malade rendit une jatte de matiere brune & noirâtre ; ce qui la soulagea beaucoup, & lui fit croire que c'étoit-là l'époque de son rétablissement. J'insistai sur les laxatifs, les adoucissans employés intérieurement & extérieurement. Une prise de quelques gouttes anodines rappella le calme que la malade avoit déjà ressenti de ce remede, & lui fit gagner quelque chose, en suspendant les douleurs : du reste, son état varioit peu ; & je ne pouvois compter sur aucun changement solide.

Pour lors le jeune médecin, auteur des deux Observations, offrit ses services. Les parens de la malade me prièrent de consulter avec lui. Il avoit prononcé que les bains froids la guériroient : elle soupira après cette ressource, *tanquam ad sacram anchoram*. Je consentis au bain tempéré : dès qu'elle y fut, la lypothimie où elle tomba, fit tout craindre. Le vinaigre, continuellement sous le nez, permit difficilement qu'on l'y laissât sept à huit minutes : il fallut la tirer de l'eau rapidement. Ce jour-là, les accidens ne firent qu'augmen-

ter ; & le nouveau médecin n'insista point sur un pareil remède : il n'en parla pas , & ne revit plus la malade. Je continuai les remèdes ordinaires , ou plutôt le régime ; je ne cherchois qu'à prolonger les jours , & à diminuer les souffrances de cette pauvre fille : son état ne présentait pas une perspective plus avantageuse.

Telle est la maladie que l'observateur désigne sous le titre de *Maladie spasmodique* , & qui lui fournit un tableau du traitement de son confrère , qu'il oppose à ses vues thérapeutiques. C'est encore cette maladie qui donne lieu au *Nota* où il dit : « Je » souhaite que cette Observation fasse sur » quelques-uns de mes lecteurs l'impression » que j'en ai reçue , ( pour moi , je les prie » de la relire , ) & qu'elle puisse ajouter » quelque poids à une méthode de la bonté » de laquelle je suis convaincu par plus » d'une expérience. » Il est vrai que la première Observation & celle-ci , si on la comptoit , en feroient deux : je ne dirai qu'un mot de la première.

Jeanne Gauteros est , depuis quelques heures , dans un accès de vapeurs ; en sort enfin , parce qu'on lui met dans la bouche un morceau de glace : aussitôt le merveilleux glaçon fait son miracle.

Un observateur devrait sçavoir si d'autres moyens , & même contraires , n'ont pas produit le même effet dans des circonstances

pareilles : le chaud, le froid conduisent souvent au même but (a). Que peut d'ailleurs prouver cette Observation sur un fait isolé ? Si l'observateur a plus d'une expérience, il devoit appuyer celle-ci de celles qu'il a. Peut-être aurions-nous plus de foi au merveilleux glaçon. Il faut espérer qu'il les mettra au jour, & ajoutera une aigrette à l'aigle qui a méprisé la métamorphose d'Esculape.

Je lui demanderai encore d'être exact dans ses récits : cette demande ne devoit pas être nécessaire ; mais la seconde Observation sur une maladie que j'ai traitée & suivie avec soin, m'avertit d'user de précaution contre l'observateur qui dit qu'il prononça hardiment (b) sur les causes de

(a) Ce qui a donné lieu d'imaginer une ætiologie différente des vapeurs : les uns ne voyant, dans les nerfs, que spasme & éréthisme ; les autres, au contraire, que relâchement & atonie : en généralisant ainsi ses idées, la pratique, qu'on y adapte, devient plus aisée ; tandis que les praticiens laborieux & éclairés savent démêler les différentes causes de la même maladie, sans s'affesvir à aucune hypothèse. Voyez la Lettre à l'auteur des *Réflexions vaporeuses*, Journal de Juillet 1769, pag. 47.

(b) C'est, sans doute, dans sa première visite ; qu'il a cru avoir saisi les raisons de prononcer hardiment, &c ; car, dans sa seconde, qui fut la dernière où je me trouvai avec lui. il ne fut question que du bain, & non de causes de maladies. Je devois supposer qu'il les connoissoit,

maladies , & les remèdes à employer : c'est-là tout au plus le ton que peut prendre un praticien consommé. Ce n'est pas celui que prit , devant moi , notre observateur : il faut lui rendre plus de justice qu'il ne s'en rend ; & ce n'est qu'après un an , que j'apprends , par son Observation , qu'il a entendu que nous avions eu à traiter une maladie spasmodique.

---

## SUITE DU I<sup>er</sup> MÉMOIRE

*Pour servir de base au Traitement le plus convenable des Abscès , des Fistules & des Caries de l'une & l'autre Mâchoire ; dans lequel on tâche de résoudre la Question proposée par M. R U B Y , maître en chirurgie à Rouen , sur la Façon la plus avantageuse d'ouvrir certaines tumeurs de la mâchoire inférieure (a) ; par M. JOURDAIN , dentiste reçu à Paris.*

Il n'y a personne qui ne soit frappé , & même alarmé de ces cicatrices qui avoisinent ou qui touchent la mâchoire inférieure. On attribue fort souvent à un vice particulier ce qui n'est que l'effet de l'art mal-entendu & mal dirigé : de-là la répugnance que l'on a à contracter des enga-

(a) Journal de Médecine , Février 1767.

gemens qui pourroient être très-utiles à de certaines familles, mais desquels on s'éloigne ; tant l'on craint que les fruits de ces alliances ne se ressentent d'un vice que l'on se croit autorisé à soupçonner !

La chirurgie n'a pas été certainement jusqu'à présent sans s'appercevoir des désagrémens de ces cicatrices ; mais, soit par timidité, soit par un manque d'attention, l'on a continué de suivre la routine ordinaire. Si c'est par timidité qu'on n'a pas osé se départir d'une méthode dont on sentoît les inconvéniens, sur quoi étoit fondée cette timidité ? Les conduits salivaires sont éloignés de la base de la mâchoire : la direction des fibres est la même, soit que l'on fasse l'incision intérieurement, soit qu'on la fasse extérieurement. En un mot, doit-on moins craindre de toucher les artères & les veines, quand, de l'un ou de l'autre côté, on est obligé de faire une incision profonde, pour pénétrer dans le foyer du pus, pour débrider, ou pour mettre l'os à découvert ; ajoûtons à cela, qu'il y a nombre de circonstances dans lesquelles on est forcé de ne pas respecter la rectitude des fibres, ni quelques branches d'arteres : l'opération du cancer au sein nous en fournit un exemple suffisant. Concluons donc que le chirurgien, suffisamment instruit de l'anatomie, des principes de l'art, & des ressources de



la nature, peut être entreprenant sans être téméraire. Ce n'est donc qu'après de mûres réflexions, que j'ai hasardé de préférer, dans bien des cas, de faire mes incisions dans l'intérieur de la bouche, pour évacuer le pus contenu dans ces dépôts souvent considérables, qui arrivent à la mâchoire inférieure par telle cause que ce soit. Le succès ayant répondu plusieurs fois à mes espérances, je me déterminai à communiquer mes vues à l'Académie Royale de Chirurgie; &, en conséquence, je lui présentai, en 1765, un Mémoire relatif à l'objet que j'entreprends de traiter aujourd'hui, & pour lequel M. Soucle, maître en chirurgie, fut nommé commissaire. J'ignore quela été le sort de ce Mémoire; mais, soit qu'on n'ait pas jugé à propos d'en faire usage, ou que l'on attende de nouveaux faits de même espece pour former sur cette matiere un Mémoire complet, ce qu'il y a de certain, c'est que je n'en parlerois pas même encore, si je n'avois cru devoir étayer l'Observation de M. Ruby de plusieurs faits relatifs à l'objet sur lequel il semble desirer quelques éclaircissemens. J'ose enfin espérer que ce chirurgien zélé ne prendra point en mauvaise part l'espece de réclamation que je fais. Il ne peut pas désapprouver le desir que j'ai de concourir avec lui au bien de l'humanité: rien ne peut égaler la satisfaction que j'ai eue de

m'en rencontrer avec un homme de son mérite & de son talent.

V. OBS. Au mois de Mai 1764, on m'amena un malade auquel, trois mois auparavant, on avoit été obligé d'ôter la seconde petite molaire du côté droit de la mâchoire inférieure, à raison de différentes fluxions qu'il avoit éprouvées, & d'une suppuration assez abondante, qui se faisoit par l'alvéole de cette dent, quoique la dent elle-même ne fût point cariée ni altérée en aucune façon. La plaie étant restée fistuleuse, malgré l'extraction de la dent, & fournissant un pus d'une assez mauvaise qualité, on employa, mais inutilement, tous les moyens ordinaires & indiqués par la pratique. Malgré tous ces soins, la suppuration subsista : elle perfora l'os, & pénétra le corps des fibres charnues des muscles, qui s'attachent à la base de la mâchoire. La tumeur ne tarda pas à augmenter. La joue devint pendante, & nullement douloureuse; ce qui étoit le caractère sensible d'un dépôt indolent, dont le principe étoit suffisamment reconnu par des tumeurs aux parotides, aux aisselles, aux bras, &c; ce qui engagea à recourir aux avis de M. Miffa, docteur en médecine, pour indiquer les moyens de détruire le vice interne, tandis que je travaillerois extérieurement à en supprimer les

effets. La tumeur étoit très-considérable ; & sa partie la plus déclive étoit désignée par une tache rouge & enflammée, qui indiquoit le lieu d'élection, par lequel la nature cherchoit à se débarrasser. Mais comme, eu égard à la quantité de la matiere contenue, cette ouverture n'auroit pas été suffisante, on étoit décidé à appliquer tous les médicamens propres à rassembler la matiere, & à la résoudre ; enfin, lorsque les circonstances l'auroient exigé, à lui donner jour par une incision que l'on auroit pratiquée extérieurement. L'examen de l'intérieur de la bouche me fit découvrir que la boîte alvéolaire de la dent ci-devant ôtée, étoit cariée ; que la substance maxillaire étoit même perforée en différens endroits, & que c'étoit par ces sinus osseux, que le pus transudoit, & se faisoit jour par l'alvéole. Tout paroissoit donc indiquer la nécessité de donner une issue prompte à la matiere qui avoit déjà séjourné trop long-tems. J'emportai d'abord la boîte alvéolaire, qui étoit détachée de ce que l'on peut nommer exactement *la substance maxillaire* : je pressai la tumeur extérieurement. Mais, comme la matiere ne s'évacuoit pas aussi abondamment que j'avois droit de le prétendre, & pour ne point craindre l'altération complete de la lame maxillaire externe, & celle de la base de la mâchoire,

je me déterminai à faire appliquer extérieurement des compresses sèches & graduées, contenues par le simple chevestre. Ce moyen avoit pour but, 1<sup>o</sup> de déterminer la matiere du côté des alvéoles; 2<sup>o</sup> d'empêcher la matiere qui se présenteroit de nouveau, à être reçue dans le premier foyer. Cette tentative, jointe aux gargarismes émolliens, & un peu résolutifs, donna lieu à la matiere de former une élévation assez sensible intérieurement, entre la joue & la base de la mâchoire, pour me décider à ouvrir de ce côté, & à plonger le scalpel à lancette, jusqu'à ce que le pus s'annonçât; ce qui ne fut pas long; car, à l'instant, la bouche du malade en fut remplie; & les pressions, que je fis extérieurement, vuidèrent le sac complètement, & l'affaiblèrent. Ensuite je débridai toujours intérieurement le long de la lame maxillaire externe; je la découvris même; & je pansai la plaie avec de la charpie sèche & molle. Au second pansement, il s'évacua encore du pus, mais en moindre quantité que la première fois. Enfin je touchai avec l'eau mercurielle les parties osseuses altérées; j'eus recours aux injections & aux gargarismes détersifs & vulnéraires; je pansai à sec, & mollement; & cette conduite, bien observée pendant six semaines, termina la maladie, sans qu'il en soit resté la moindre  
marque,

marque, extérieurement ni intérieurement, si ce n'est un léger enfoncement à l'endroit où il s'est fait des exfoliations ; mais cet enfoncement n'est pas capable de défigurer ni de faire naître le moindre soupçon, attendu qu'il n'intéresse jamais la joue.

VI. OBSERV. Au mois d'Avril 1765, M. Vernynon, horloger, demeurant rue Gît-le-Cœur, m'adressa sa domestique qui, depuis quelque tems, avoit la partie inférieure de la joue droite extrêmement gonflée, & pendante : les parotides étoient même dans un état de dureté assez sensible. La douleur pulsative, que la malade éprouvoit dans la région des conduits salivaires, & le long de la base de la mâchoire inférieure, s'opposoit à ce qu'elle pût jouir du sommeil. Cette malade avoit le teint plombé, & les yeux abbatus : enfin la tumeur étoit telle, qu'on n'attendoit plus que le moment favorable d'en faire l'ouverture extérieurement. Quant à la bouche, elle rendoit une très-mauvaise odeur, à raison d'un écoulement purulent & fœreux, qui se faisoit entre les alvéoles de sept à huit racines de dents en bonne partie détruites par la carie. Mais ce qui m'affecta davantage dans cette maladie, fut de voir la dernière molaire qui étoit très-cariée, & qui, au lieu de s'être prolongée directement, pour sortir de son

## 258 MÉMOIRE SUR LES CARIES

alvéole , s'étoit , au contraire , renversée par degrés , & de façon qu'elle croisoit la partie supérieure de son alvéole ; c'est-à-dire que la partie supérieure de la couronne de cette dent regardoit la langue , tandis que les racines de cette même dent s'étoient implantées dans la joue , & y avoient formé un ulcère très-profond , de la largeur d'une pièce de douze sols , dont les bords étoient élevés & renversés , & qui étoit très-voisin du conduit salivaire. Le cas étoit assez pressant pour ne devoir pas perdre de tems ; aussi me déterminai-je à extraire , le même jour , toutes les racines , & à détacher les racines de la dent , qui pénétroient dans l'ulcère , de façon à ne point compromettre le conduit salivaire , & à pouvoir ôter cette dent suivant la direction qu'elle avoit prise , en se renversant ; c'est-à-dire que , la couronne regardant alors le côté gauche , je passai de ce côté ; & , après avoir saisi la dent avec des pincés droites , je lui fis faire de légers mouvemens demi-circulaires de droite à gauche , pour détacher les adhérences qu'elle auroit pu avoir contractées par la forme de ses racines. Enfin les précautions , que je pris de soutenir la joue intérieurement avec le doigt indicateur & l'annulaire écartés , me faciliterent l'extraction de cette dent , sans faire le moindre déchirement. Après ces opérations ,

j'ordonnai à la malade d'appliquer extérieurement des compresses sèches, & de les bien soutenir par le moyen d'une serviette ou d'un mouchoir, & de revenir me trouver, le lendemain.

A la seconde visite, je pressai la tumeur extérieure, qui ne rendit une quantité suffisante de pus, qu'autant que les compressions furent graduées. J'examinai l'os de la mâchoire; & je découvris qu'il étoit perforé en trois ou quatre endroits, & que le trou postérieur, qui étoit le plus considérable, formoit une espece de conduit qui rendoit dans la tumeur, mais qui, malgré cela, ne paroissoit pas suffisant pour permettre l'évacuation de la partie la plus grossière du pus. J'observai de plus, que les opérations, que j'avois faites ci-devant, ayant favorisé l'affaiblissement des gencives, la cloison alvéolaire, qui séparoit la dent renversée d'avec sa voisine, dont il n'étoit plus resté que les racines, étoit tellement éminente, qu'on pouvoit la regarder comme un bec osseux, sur lequel portoient alors les dents de la mâchoire supérieure.

Peu satisfait de l'état de la tumeur extérieure, je prescrivis encore les compressions extérieures, comme je les avois recommandées d'abord; j'ordonnai de plus, un gargarisme émollient & résolutif: le tout fut régulièrement observé pendant deux jours,

au-bout desquels la malade vint me trouver. La troisieme visite fut plus satisfaisante que la précédente. La malade me dit que les douleurs étoient moins violentes ; qu'elle avoit un peu reposé, mais que son sommeil avoit été interrompu par de fréquentes envies de cracher, & qu'elle se sentoît une grosseur dans la bouche. En effet, la tumeur extérieure étoit moins considérable ; & l'humour s'étant déterminée du côté de la bouche, il y avoit alors une élévation qui indiquoit suffisamment la nécessité de l'opération, opération que je pratiquai suivant la méthode décrite dans l'observation précédente. Quant au traitement, il fut le même : par ce moyen, les parotides se dégonflerent ; la joue approcha de l'état naturel ; & j'abandonnai le reste au tems qui dissipa ce qui subsistoit du gonflement de la joue, à mesure que les vaisseaux reprirent leur ton, & que les fluides purent les parcourir librement.

VII. OBS. En 1768, M. Moreau, chirurgien, demeurant rue des Petits-Carreaux, m'adressa une gagnè-deniers, laquelle portoit, depuis plus de six mois, une tumeur très-considérable à la mâchoire inférieure du côté droit. La joue étoit pendante, & l'os maxillaire considérablement gonflé. L'indolence de la tumeur avoit étourdi cette femme sur son état ; & ce ne fut que lors-



qu'elle s'apperçut qu'elle crachoit du pus qui la dégoûtoit, & que sa joue augmentoit à vue d'œil, qu'elle chercha du secours. J'examinai sa bouche : toutes les dents molaires étoient détruites ; & la plus grande partie des racines , qui restoient , étoient recouvertes par les gencives qui s'étoient élargies comme quand une dent veut percer. La réunion des gencives des autres racines n'étant pas complete, il en résultoit des fistules par lesquelles s'échappoit la partie la plus déliée de l'humeur purulente, contenue dans la tumeur de la base de la mâchoire inférieure , qui étoit prête à percer extérieurement. Je crus, dans cette circonstance, ne devoir faire qu'une seule & même plaie, tant des fistules que des gencives réunies, pour parvenir à l'extraction de toutes les racines. A la faveur de ces premières opérations, j'examinai l'os maxillaire, dont la lame externe étoit tellement écartée, que j'eus la facilité d'y porter le doigt indicateur, & de découvrir que presque toute la substance alvéolaire étoit en partie fongueuse, & en partie vernoulue ; ce qui me détermina à emporter, sur le champ, tous ces corps étrangers, ainsi qu'une portion de la table externe maxillaire, qui s'étoit détachée du corps de l'os de la longueur d'environ un pouce. Je pansai avec de la charpie molle, & je renvoyai la malade, au lendemain.

A la seconde visite, j'ôtai la charpie qui étoit peu chargée de pus : j'examinai les fonds alvéolaires, dont je trouvai une bonne partie détruite jusqu'au canal maxillaire, qui étoit perforé à la base de sa partie moyenne; ce qui établissoit une communication avec la tumeur inférieure, qui commençoit à gagner le dessous de la gorge. Cette communication me paroissant suspecte, je me déterminai à ouvrir la tumeur du côté de la bouche; &, pour m'assurer du débridement jusqu'à la communication avec l'os, je passai une sonde dans la fistule du canal maxillaire; & je débridai en dessous, & toujours intérieurement, jusqu'à ce que j'eusse rencontré la sonde. Cette opération procura l'évacuation d'un pus très-épais & très-fétide. Mais, comme j'avois à craindre le recollement des parties, je plaçai dans le fond de la plaie une petite plaque faite d'un morceau d'éponge préparée, que je renouvellois à chaque pansément. La plaie fut traitée par les injections accompagnées des gargarismes détersifs & vulnéraires. J'employai l'eau mercurielle pour la fistule du canal; & enfin je m'opposai à l'introduction de l'air, & de tous autres corps étrangers, dans la plaie, en la garnissant avec de la charpie molle. Je n'oubliai pas non plus les compressions extérieures; &, dès que la suppuration fut devenue belle,

& de bonne qualité, je supprimai l'éponge ; & je ne pansai plus que tous les deux jours. Insensiblement l'ulcere se détergea ; les exfoliations se firent ; l'os maxillaire s'affaissa ; & , au bout de deux mois , les accidens n'existant plus , j'abandonnai le reste aux soins de la nature. Cependant , comme la joue étoit restée un peu empâtée , je conseillai à la malade d'appliquer dessus un emplâtre de Vigo doublé , de se tenir chaudement , & d'éviter l'humidité. J'ai sçu depuis , par M. Moreau , que cette femme jouit actuellement d'une très-bonne santé ; ce qu'elle m'a confirmé elle-même , m'étant venu voir , sur la fin du mois de Décembre dernier. C'est enfin par cette méthode , que j'ai guéri , dans la même année , la domestique du sieur Broë , huissier à cheval , demeurant à côté de chez moi , sur le Quai des Augustins. Cette fille portoit , depuis près d'un an , une tumeur à-peu-près semblable à celle de la malade de l'observation précédente , à l'exception néanmoins , que , chez la domestique du sieur Broë , le canal maxillaire n'étoit point découvert ; mais l'os maxillaire étoit considérablement gonflé , & la substance alvéolaire en bonne partie ramollie & fongueuse. Ces deux observations semblent prouver qu'il ne suffit pas d'extraire les dents , quand l'humeur purulente s'est infiltrée par les

## 264 NOUVELLES OBSERVATIONS

pores de l'os , & qu'elle s'est épanchée dans le tissu des muscles , mais que , pour éviter les effets progressifs de cette même humeur , il faut lui supprimer toute communication avec l'os. En effet , c'est le seul moyen de garantir l'os d'un plus grand ravage ; & c'est s'opposer sûrement à ce que l'humeur purulente se fasse jour extérieurement , ou à ce qu'on soit forcé d'y suppléer par l'instrument ou par les caustiques.

---

## NOUVELLES OBSERVATIONS

*Sur le Bronchocèle guéri par la poudre de coquille d'œufs calcinés , prise intérieurement ; lues à l'assemblée publique de l'Académie Royale des sciences de Montpellier , le 12 Janvier 1769. Par M. DAPEYRON DE CHEYSSIOL , médecin à Pléaux en Auvergne.*

**1<sup>re</sup> OBS.** Je fus consulté , le printems dernier , par une demoiselle âgée de quinze ans , retirée depuis peu du couvent d'Aurillac. Cette jeune personne se plaignit à moi d'une tumeur dure , mobile , indolente , de la grosseur des deux tiers du poing , située à la partie antérieure du cou. Ayant examiné la tumeur avec attention , je reconnus

aisément que c'étoit un véritable bronchocèle ; mais la difficulté fut plus grande pour remonter à la cause du mal. Je fis plusieurs questions , en conséquence , à cette demoiselle ; & enfin , après bien des recherches sur sa façon de vivre , sa constitution propre & particuliere , ou sur celle de ses parens , elle me dit qu'elle avoit été fort sujette , depuis son bas-âge jusqu'à un ou deux ans près , à ce qu'on appelle vulgairement *fluxion sur la gorge* , aux oreillons ou parotides , & aux gonflemens des glandes maxillaires ; qu'elle avoit été délivrée de ces incommodités par le moyen de quelque emplâtre de la classe sans doute des répercussifs ou résolutifs qu'on lui avoit appliqués sur ses glandes gorgées , & que c'étoit-là l'époque du commencement de son goître. Après cet aveu , j'examinai la tumeur de plus près ; & , m'étant assuré de son caractère , ainsi que de la nature de l'humeur contenue , je me déterminai pour le traitement qui suit. Je fis prendre à la malade des bouillons appropriés avec les racines de houblon , de garence , & le collet de mouton , pour ouvrir les voies urinaires , ( parce que je sçais que mon remède porte principalement sur ces couloirs ; ) ensuite je purgeai cette demoiselle simplement , & la fis passer à l'usage intérieur de la poudre de coquille d'œufs cal-

cinée , ou brûlée à-peu-près comme du café , & bien alkoolisée , à la dose de deux scrupules matin & soir , délayée dans trois cuillerées de bon vin vieux rouge , ayant soin de ne lui permettre de déjeûner que deux heures après la prise du matin , & de ne lui laisser prendre la dose du soir , que deux heures après son souper. Dès la première semaine d'un pareil traitement , le goître de la malade commença à se ramollir vers le centre : le douzième ou quinzième jour , les urines devinrent plus abondantes ; & la tumeur parut se dissiper. Sur la fin de la troisième semaine de ma méthode , je vis diminuer le volume du goître à vue d'œil ; & les urines pour lors furent beaucoup plus copieuses , blanchâtres , fort chargées , bourbeuses , & comme plâtreuses : enfin , du vingt-cinquième au trentième jour , il ne resta aucun vestige de tumeur au cou de la malade ; & la guérison ne sçauroit être plus radicale.

Quant à la manière d'agir de la poudre de coquille d'œufs calcinés , il semble , par l'effet que nous en avons vu , qu'on est en droit de conclure qu'elle a fait la fonction d'un sel alkali , puisqu'elle agit sur les voies urinaires de la même façon que ce dernier sel que l'on sçait être diurétique.

II. OBS. Un jeune homme de famille , de l'âge de dix-sept ans , vint me consulter ,

les vacances dernières, sur son bronchocèle de la grosseur d'un poing & demi. L'ayant questionné, il me répondit qu'il avoit demeuré deux années à Saint-Flour, & que, dans cet intervalle, sa tumeur du cou lui étoit survenue, & s'étoit même accrue au point où je la voyois; qu'au surplus, il y avoit beaucoup de gens attaqués de ce mal, dans le pays d'où il venoit, ( ce qu'on attribuoit à la fréquente boisson des eaux de neige & de glace fondues, ) & que du reste, il n'étoit pas d'une famille à être sujette aux goîtres. Après le narré du malade, je lui fis ma consultation qui se réduisit, premièrement à des délayans, des humectans & rafraîchissans, tant en tisane, bouillons, qu'en apozèmes convenables; ( car le malade étoit fort échauffé; il avoit même un peu de gale: ) ensuite, sa préparation finie, je lui ordonnai ma poudre diurétique fondante d'œufs calcinés, à la dose d'un gros, matin & soir, délayée, à l'ordinaire, avec le vin. Je lui en fixai la continuation à quinze ou vingt prises, laissant quelques jours d'intervalle d'une prise à l'autre, sur-tout s'il en étoit incommodé. Depuis ce tems, j'ai eu la satisfaction de revoir mon malade guéri radicalement: il a même ajoûté, en riant, que sa tumeur & son remède s'étoient évacués par les urines.

III. OBS. Un paysan , âgé de trente-cinq ans ou environ , fort robuste , d'un bon tempérament , mais attaqué du goître depuis quatre ans , vint me trouver pour se faire traiter. Je maniai , à plusieurs reprises , le bronchocèle de cet homme ; je ne manquai pas de lui faire les questions relatives à son état , à sa situation ; ensuite j'écrivis pour lui ma consultation ordinaire , qui m'avoit réussi tant de fois. Dès que j'eus fini mon ordonnance , je lui dis de la porter à la sœur de l'hôpital de Pléaux : ( cet homme étoit assez misérable , & accablé d'une nombreuse famille. ) Je l'exhortai à prendre mon remède , & à venir me voir au bout d'un mois ; ce qu'il fit exactement , & revint chez moi , étant entièrement délivré de son bronchocèle , vers le quarantième jour après ma consultation.

---

## O B S E R V A T I O N

*Sur une Plaie d'Arquebuse ; par M. DE LATTRE , ancien chirurgien aide-major des camps & armées du roi , & chirurgien-juré à Noyon.*

Le nommé *Romarin* , soldat au régiment de Provence , compagnie De Lamothe , reçut , ( dans une action qui se passa , le



20 de Juin 1759, entre un détachement des troupes Françoises, & un corps considérable de l'armée des Alliés, dans la ville d'Elberfeld même, ) un coup de carabine, dont la balle lui traversa le bas-ventre de part en part : l'entrée étoit un travers de doigt au-dessus de l'ombilic ; la sortie, à la partie moyenne de l'os des iles, du côté droit, parce que le coup fut tiré de haut en bas. Il sortit, suivant le rapport de ce soldat, des excréments par les plaies, dès l'instant de cette blessure. Les chirurgiens de la ville furent chargés par le magistrat, du soin des blessés que les Hanovriens ne purent enlever, à cause de l'énormité de leurs blessures. Le commissaire de guerre de Dusseldorf en fut bientôt informé. Il donna ordre de détacher un chirurgien de l'hôpital de cette ville, pour aller en faire le relevé, ou prendre soin de ceux qui ne pourroient souffrir le transport. Je fus détaché, le 25 Juin. Je me transportai à Elberfeld, où je trouvai un capitaine & six soldats blessés, dans le plus grand désordre, mais particulièrement celui qui fait le sujet de cette Observation. Les chirurgiens de cette ville avoient, sans doute, ouï dire que l'on passoit des sétons dans le trajet des plaies d'armes à feu. Ils tenterent en vain, & à plusieurs reprises, de passer une bandelette de linge d'une plaie à l'autre, au moyen

d'une longue aiguille de fer dont on se sert à piquer les matelas. Ne pouvant réussir à rencontrer le trajet de la balle, ils se contenterent de boucher exactement les deux plaies par le moyen de deux tampons de linge en forme de tente. Ils se proposoient, par cette méthode, d'empêcher l'épanchement : ils y réussirent fort bien en apparence ; & ils croyoient avoir fait tout ce que l'art exige en pareil cas. Ce soldat resta cinq jours dans cet état. Lorsque j'arrivai, je le trouvai couché sur la paille. On attendoit paisiblement sa mort : ils ne croyoient pas qu'il y eût aucun moyen d'y soustraire ce pauvre malheureux. Effectivement il avoit une fièvre violente, du délire, une tension considérable dans toutes les parties du bas-ventre. Je n'eus pas plutôt levé l'appareil & les tampons qui bouchoient les plaies, qu'il sortit une si grande quantité d'excrémens mêlés de sang caillé, & de suppuration, que la chambre en fut inondée. Je laissai les deux plaies libres ; je fis faire sur le bas-ventre une embrocation d'huile rosat ; elle fut réitérée plusieurs fois dans la journée. On appliqua, à chaque fois, un morceau d'étoffe trempée dans une décoction de plantes émollientes. Je fis deux saignées au malade, dans la journée. Le lendemain, le ventre étoit dans le meilleur état possible, le malade presque

sans fièvre. Je le mis au régime le plus exact ; je pansai les plaies à plat ; je fis , par la plaie postérieure , quelques injections avec la décoction émolliente , à dessein de délayer les matieres dont le séjour dans le bas-ventre avoit produit tout le désordre mentionné. Je conseillai au blessé de se coucher à plat , & sur le dos , afin que les matieres , qui s'épanchoient continuellement , pussent avoir une libre issue par la plaie postérieure. Je lui prescrivis plusieurs lavemens émolliens , les premiers jours de mon arrivée , dans l'intention de dégorgier les gros boyaux par l'évacuation des excréments qui pouvoient y être contenus. J'étois assuré , par la qualité des matieres qui sortoient par les plaies , que c'étoit les intestins grêles , qui étoient ouverts : la plaie antérieure fut toujours pansée à plat. J'introduisis dans la postérieure une bandelette de linge effilé , qui alloit jusques dans le ventre. Je mis même , de tems en tems , dans l'orifice extérieur de la plaie quelques morceaux d'éponge préparée , afin de l'entretenir ouverte ; car je ne prévoyois , dans ce cas , d'autres ressources que celle d'un anus artificiel , pour sauver la vie au malade ; encore falloit-il que la nature y contribuât seule. Je ne pouvois deviner dans quelle partie l'intestin étoit ouvert ; je jugeois seulement , par la qualité des matieres

qui sortoient par les plaies, que ce pouvoit être l'intestin *jejunum*, ou le commencement de l'*ileum*, qui étoit percé. Les matieres sortirent enfin par les deux plaies, l'espace de quinze jours, plus abondamment à la vérité, par la postérieure que par l'antérieure. Au bout de ce tems, la dernière se cicatrisa : les excréments ne sortirent plus que par la plaie postérieure. Les choses restèrent en cet état l'espace d'environ six semaines. Le malade ne rendit rien par les voies ordinaires, que ce qui pouvoit être contenu dans les gros intestins, les premiers jours de sa blessure. Lorsque les lavemens eurent vidé les gros excréments, le blessé n'alla pas une seule fois à la garde-robe pendant le tems susdit. Au bout de ce tems, les matieres commencerent à sortir par la plaie, en moindre quantité ; & les choses changerent de face bientôt après. Je fus surpris d'apprendre, un matin, qu'il avoit été deux fois à la selle dans le courant de la nuit précédente. Je conçus pour lors quelque espérance de guérison, si ce soldat continuoit à se soumettre au régime que je lui prescrivis. Il ne fit usage que d'alimens nourissans, & de facile digestion, tels que le lait, le riz, les œufs, la soupe, point de viande ni d'autres alimens solides. Il se plaignit, quelques jours après, de quelques douleurs de colique ;

ce qui m'engagea à lui prescrire deux onces de manne & une once d'huile d'amandes douces. Ce minoratif l'évacua légèrement; & il ne rendit que par les voies naturelles. Il sortit très-peu de chose par la plaie. Cette médecine fut réitérée, quatre jours après, pour la même cause; &, dès ce moment, les excréments n'ont plus passé que par les voies ordinaires. La plaie resta cependant fistuleuse jusqu'au 15 Août qu'il se fit une exfoliation de la circonférence du trou que la balle avoit fait, en sortant, à l'os des iles : il s'en fit encore une autre, le 25. La plaie se cicatrifa ensuite solidement; & ce brave soldat, parfaitement guéri, partit très-content, le premier Septembre, de l'hôpital royal de Dusseldorp, pour se rendre en France, où je l'ai perdu de vue. M. Duvivier & M. Desnouel, chirurgiens aides-majors, chargés du service de cet hôpital, furent surpris de cette cure, lorsque j'y renvoyai le soldat, le 15 Août. J'y revins aussi, quelques jours après, avec d'autres blessés, crainte d'être fait prisonnier dans cette ville, parce que les Hanovriens s'en approcherent.

Je ne me fais point honneur de cette cure : elle est dûe toute entière à la nature. Cette sage mere aura toujours des ressources inconnues aux plus grands maîtres de l'art. Il y a apparence que l'intestin, blessé peut-

être en plusieurs endroits, aura contracté des adhérences avec le méfentere, d'autres intestins, ou quelques autres parties du bas-ventre, peut-être même avec les plaies : c'étoit même dans cette intention que je conseillai au malade de se coucher toujours sur le dos, afin que l'intestin ouvert s'approchât de l'ouverture postérieure, & qu'il pût s'unir pour former une voie artificielle aux excréments : les choses n'en ont été que plus heureuses par l'événement.

---

## OBSERVATION

*Sur un Polype utérin ; par M. MARTIN ;  
maître en chirurgie , ci-devant principal  
chirurgien de l'hôpital Saint-André de  
Bordeaux.*

Quoique les polypes utérins aient été traités très-sçavamment par M. Levret, dans un Ouvrage qui a pour titre : *Observations sur la Cure radicale de plusieurs Polypes de la Matrice*, &c. & dans les Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie, j'ai cru cependant devoir publier l'Observation qui suit, vu qu'elle tend à confirmer les préceptes que nous a donnés ce grand maître.

Le 26 du mois de Mai dernier, une dame de cette ville me pria d'aller voir une de ses anciennes servantes, mariée, dans la grande

rue du fauxbourg Saint-Seurin de cette ville , veuve depuis cinq ans & demi , ayant eu plusieurs enfans , & sujette , depuis plus de deux ans , à une perte qui l'avoit jettée dans une foiblesse extrême.

La seconde année , elle fut vue par des personnes de réputation , mais qui , fatiguées de voir leurs remedes infructueux , l'abandonnerent entièrement. Cette pauvre malheureuse , laissée , pour ainsi dire , en proie à sa maladie , donnoit sa confiance à ceux qui la lui demandoient ; & , pendant quelque tems , elle fit tous les remedes que chacun lui conseilloit. Deux empyriques , l'un Suisse , & l'autre Italien , se présenterent pour la guérir. Le premier , selon sa coutume , lui donna son dépuratif de la masse du sang , ( qui devoit chasser de ce liquide les matieres hétérogenes , qui lui causoient cette perte ; ) & l'autre , aussi aveugle , quoique moins pompeux , lui fit prendre d'un baume propre à artêter toutes fortes d'hémorrhagies. Pendant six mois , les dépuratifs & les baumes ayant été sans succès , & la malade réduite à la dernière extrémité , je fus appelé comme je l'ai dit.

Dans l'histoire que je me fis faire du commencement & du progrès de cette maladie , on me dit que , pendant le tems qu'elle avoit vécu avec son mari , elle avoit eu plusieurs enfans ; que les couches avoient

toujours été très-heureuses, & que, les trois premières années de son veuvage, elle avoit été également en bonne santé, & bien réglée, mais qu'au commencement de la quatrième année, ses règles s'étoient supprimées; son ventre étoit devenu si gros, que plusieurs de ses amies l'auroient crue enceinte, si elle ne leur eût fortement assuré le contraire.

Pendant quatre mois que ses règles furent ainsi supprimées, & que son ventre augmentoit, de jour en jour, de volume, elle fut sujette, par tems, à des rétentions d'urine, qui ne l'ont jamais assujettie à la sonde, mais qui souvent l'ont fait cruellement souffrir. Après ce tems, il lui survint une perte si considérable, que les personnes, qui d'abord avoient eu des soupçons sur une grossesse, crurent qu'elle venoit de faire une fausse-couche, & la blâmerent du secret qu'elle avoit gardé. Cette femme vertueuse leur protesta toujours qu'il n'en étoit rien; &, malheureusement pour elle, les pertes, qui, pendant six mois, se renouvelèrent deux ou trois fois le mois, les dissuadèrent de leur opinion. Après ce tems, les pertes cessèrent entre l'intervalle des menstrues; mais ces dernières devinrent ensuite si abondantes, que chaque retour la jettoit dans la plus grande foiblesse.



Un rapport auffi circonftancié me fut plus que fuffifant , comme tout le monde le penfe , pour me découvrir fa maladie ; auffi prononçai-je hardiment , que la premiere interruption des régles , la rétention d'urine & le volume du ventre avoient été produits par un polype qui s'étoit formé dans l'intérieur de la matrice , & que fa sortie hors de cet organe avoit produit les premieres pertes , qu'enfin , étant une fois dehors , les régles avoient été exceffives , parce que les vaiffeaux de l'intérieur de la matrice , qui fourniffent le fang menftruel , étoient diftendus par le poids du corps polypeux , à raifon de fon pédicule attaché au fond de l'organe.

Pour confirmer la jufteffe de mon pronostic , je touchai la femme ; & je découvris un polype renfermé dans le vagin , du volume d'un gros œuf , ayant un pédicule de la groffeur du doigt , attaché fi avant dans le fond de la matrice , que je ne pus reconnoître fon principe.

Comme cette femme étoit dans l'épuifement le plus grand , à caufe de fes grandes pertes , & des remedes violens , dont elle étoit fatiguée depuis trois jours , je propofai une confultation ; & on me donna M. Doazan , médecin , & M. Dubruel , chirurgien. Ces Meffieurs , après avoir connu la maladie , & la néceffité de l'opération ,

furent d'avis de commencer par rétablir les forces épuisées, ( puisque la perte ne subsistoit plus depuis deux jours , ) & que, si l'on étoit assez heureux, par les cordiaux & les bouillons nourrissans, de lui faire reprendre un peu de force, on pourroit alors lier le corps étranger, afin d'éviter des hémorrhagies semblables à celles qu'elle avoit déjà eues. Cette pauvre malheureuse n'eut pas, par malheur, le tems de retirer le fruit d'un conseil aussi éclairé ; car, le même jour de notre assemblée, elle tomba à l'agonie, & mourut, le lendemain.

Quoique nous eussions une sûreté morale de l'existence d'un polype utérin, je demandai cependant à faire l'ouverture du corps, autant pour, s'il étoit possible, rendre cette histoire plus intéressante, que pour ma propre satisfaction & celle de mon conseil.

Les viscères de la poitrine & ceux du bas-ventre, que j'examinai avec une scrupuleuse attention, étoient dans l'état le plus sain : la matrice elle-même étoit dans un état d'intégrité, si l'on excepte l'intérieur de son fond, qui donnoit naissance au pédicule du polype dont il s'agit.

Cette Observation, toute simple qu'elle paroisse, offriroit cependant bien des particularités, qui s'y sont rencontrées, à expliquer ; mais je me contente de dire au-

jourd'hui avec le célèbre M. LEVRET, qu'il est utile & nécessaire de toucher les femmes dans toutes les pertes de sang, pour en reconnoître la cause, puisque, si elle dépendoit d'un polype utérin, on pourroit facilement & promptement remédier à un symptôme aussi urgent, qui résisteroit opiniâtement à tous les autres secours qu'on peut y opposer, & feroit enfin périr les malades, comme il est arrivé à l'infortunée qui fait le sujet de ces réflexions. (Voyez les *Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie*, Tome IX, pag. 222.)

---

## L E T T R E

*Sur la Fracture du Col des Extrémités ;  
par le même.*

En publiant, dans le Journal de Médecine du mois de Février 1768, ma méthode pour traiter les fractures du col des extrémités, je n'ai point entendu qu'on dût, après avoir appliqué mon appareil, laisser le membre abandonné à lui-même. La situation propre pour favoriser le retour des liqueurs, & à maintenir les os tels qu'on les a réduits, contribue peut-être plus que mon bandage à la guérison de ces maladies. Les fanons, & tous les autres

## 280 LETTRE SUR LA FRACTURE, &amp;c.

secours connus pour obtenir un pareil avantage, sont donc des plus utiles, & doivent être variés suivant les circonstances. Celui dont M. Tilloloy s'est servi pour maintenir la partie immobile, après l'application de mon bandage, est des plus ingénieux ; & , en le remerciant des complimens qu'il a bien voulu me faire sur ma foible production, qu'il me permette encore de le remercier pour m'avoir fait part de son heureuse réussite à laquelle, sans doute, son génie a eu plus de part que la médiocrité du moyen que j'ai proposé pour un semblable cas.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## JANVIER 1770.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. de demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin, pouc. lig.	A midi, pouc. lig.	Le soir, pouc. lig.
1	2	3 $\frac{3}{4}$	4	28 6	28 5 $\frac{3}{4}$	28 4 $\frac{1}{2}$
2	5 $\frac{1}{2}$	7	6 $\frac{1}{2}$	28 3	28 2 $\frac{3}{4}$	28 3
3	2 $\frac{1}{4}$	3 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	28 3	28 4	28 3
4	3	6	2	28	27 11	27 9 $\frac{3}{4}$
5	1	2 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{3}{4}$	27 6 $\frac{1}{4}$
6	0	2 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{4}$	27 6	27 7
7	06 $\frac{1}{4}$	04	05 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9 $\frac{1}{4}$
8	04 $\frac{1}{2}$	02	02 $\frac{1}{2}$	27 10	27 10 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$
9	03 $\frac{1}{4}$	01 $\frac{1}{2}$	02	28	28	27 9 $\frac{3}{4}$
10	01 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$	27 5 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{1}{2}$	27 5
11	03 $\frac{1}{2}$	02	01 $\frac{1}{2}$	27 6	27 7 $\frac{1}{4}$	27 9
12	0 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	0	27 9 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{2}$	28 1
13	0	0	0	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{3}{4}$
14	04 $\frac{1}{4}$	2	1 $\frac{1}{2}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{2}$	28 1
15	1 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	1	28	28	28 1 $\frac{1}{2}$
16	2 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 1	28	28
17	3 $\frac{1}{2}$	4	0 $\frac{1}{2}$	27 11	28 1	28 3 $\frac{1}{2}$
18	01 $\frac{1}{4}$	3	1	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4	28 2 $\frac{1}{2}$
19	2 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
20	5	8 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 2
21	6	7 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	28 2	28 2 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$
22	2 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{1}{2}$	28 4	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{2}$
23	7 $\frac{1}{2}$	9	8	28 5 $\frac{1}{2}$	28 6	28 8
24	7 $\frac{1}{2}$	10	7 $\frac{1}{2}$	28 7 $\frac{1}{2}$	28 7 $\frac{1}{4}$	28 8
25	7	7 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	28 8	28 7 $\frac{1}{2}$	28 7 $\frac{3}{4}$
26	1 $\frac{1}{2}$	6	2 $\frac{1}{2}$	28 7 $\frac{1}{2}$	28 7 $\frac{1}{4}$	28 7
27	1	5	2 $\frac{1}{2}$	28 7	28 8	28 7 $\frac{3}{4}$
28	0	4 $\frac{1}{2}$	5	28 8 $\frac{1}{4}$	28 8 $\frac{1}{2}$	28 9
29	5	7	6 $\frac{1}{2}$	28 7 $\frac{1}{2}$	28 8 $\frac{1}{2}$	28 8 $\frac{1}{2}$
30	5	5 $\frac{1}{4}$	4 $\frac{1}{2}$	28 7 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 5
31	3 $\frac{3}{4}$	5	6 $\frac{1}{4}$	28 4	28 3 $\frac{3}{4}$	28 2 $\frac{3}{4}$

## ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. br. couv.	O. couvert.	Couvert.
2	O. pet. pluie.	O. couvert.	Couvert.
3	N-E. couv.	N-E. nuages.	Couvert.
4	S-O. pluie.	O. pl. vent.	Vent. neige.
5	O. couvert.	O. c. neige.	Couvert.
6	O. couvert. neige.	O. neige.	Neige.
7	N. beau.	N. b. nuages.	Nuages.
8	N. nuages.	N. couvert. neige.	Nuages.
9	N. couvert.	N. couvert. nuages.	Neige.
10	O. n. neige.	O. neige.	Nuages.
11	N-N-E. nuag.	N-N-E. couv.	Couvert.
12	N N-E. neig. couvert.	N-N-E. couv. petite pluie.	Couvert.
13	N. couvert.	N. c. brouill.	Couvert.
14	N-N-E. br. couvert.	N-N-E. couv.	Couvert.
15	O. couvert. pl. nuages.	O-N-O. n.	Beau.
16	O-S O. c. pl.	O. pl. couv.	Pluie.
17	N. couvert.	N. nuages.	Beau.
18	O. brouill.	S-O. n. neig.	Pluie.
19	O. épais br. pluie.	S-O. pluie.	Couvert.
20	O. pl. vent.	O. couvert.	Couvert.
21	O. couvert.	O. couv. n.	Beau.
22	S O. couv.	S-O. c. pluie.	Pluie.
23	O. couvert.	O. c. pet. pl.	Couvert.
24	O. couvert.	O. N-O. n.	Pet. pluie.
25	N-O. couv.	N-N-O. c.	Beau.
26	N-N-E. nua- ges.	N-N-E. nuag. beau.	Beau.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
27	N-N-E. leg. brouillard.	N-N-E. beau. leg. brouill.	Beau.
28	N-N-E. épais brouillard.	N-N-E. cou- vert.	Couvert.
29	N-N-E. br-	N-N-E. cou- vert.	Couvert.
30	N. couvert.	N. couvert.	Couvert.
31	S-O. couv.	O-S-O. cou- vert. pluie.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 10 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de  $6\frac{1}{4}$  degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de  $16\frac{1}{4}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 9 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces  $4\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de  $16\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.

7 fois du N-N-E.

1 fois du N-E.

5 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

14 fois de l'O.

2 fois de l'O-N-O.

1 fois du N-O.

1 fois du N-N-O.

Il a fait 7 jours beau.

9 jours du brouillard.

## 284 MALADIES REGN. A PARIS.

Il a fait 12 jours des nuages.  
25 jours couvert.  
12 jours de la pluie.  
8 jours de la neige.  
2 jours du vent.

---

*MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois de Janvier 1770.*

Les petites véroles continuent toujours de régner avec la même abondance ; elles ont même paru faire plus de ravage ce mois-ci que le précédent ; du moins a-t-on ouï parler d'un plus grand nombre de personnes connues , qui en sont mortes.

Les fièvres , qu'on avoit commencé à observer , dans le mois précédent , ont subsisté pendant tout celui-ci : il en est de même des dévoiemens qui ont été plus ou moins accompagnés de coliques. On a ouï parler aussi de quelques personnes qui avoient été attaquées de maux de gorge gangreneux.





*Observations météorologiques faites à Lille,  
au mois de Décembre 1769; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Il a peu gelé, ce mois. Du 5 au 11, la hauteur du thermometre a varié du terme précis de la congelation, à celui de  $2\frac{1}{2}$  degrés au-dessous de ce terme. Après le 11, il n'a plus été observé au-dessous de ce terme, que les quatre derniers jours du mois : le 29, il est descendu à  $3\frac{1}{2}$  degrés.

Le tems a été pluvieux, au milieu, & vers la fin du mois : le vent a été *sud* la plus grande partie du mois. Cependant le mercure, dans le barometre, a été plus souvent observé au-dessus du terme de 28 pouces, qu'au-dessous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de  $3\frac{1}{2}$  degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 11  $\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 5 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de 13 lignes.

## 286 MALADIES REGN. A LILLE.

Le vent a soufflé 2 fois du N.

5 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

4 fois du Sud vers l'Est.

3 fois du Sud.

12 fois du Sud. vers l'Ou.

6 fois de l'Ouest.

5 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 28 jours de tems couvert ou nuageux.

15 jours de pluie.

1 jour de neige.

7 jours de brouillard.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille , dans le mois  
de Décembre 1769.*

Nous avons vu , dans nos hôpitaux ; quelques malades travaillés de la fièvre putride-vermineuse , qui portoit à la tête : très-peu de ceux qui ont été traités convenablement, y ont succombé. Dans plusieurs , la fièvre continuë a été de la nature de la double-tierce , ou de la subintrante. Après les évacuations générales , nous nous sommes bien trouvés du quinquina préparé différemment , selon les circonstances.

Plusieurs personnes ont été affectées de coliques , avec douleur ou sensibilité à la région épigastrique , dans les uns ; & avec

diarrhée dans les autres. La saignée, les boissons délayantes & adoucissantes, & les lavemens émolliens, étoient les remèdes appropriés.

Nombre de gens ont été pris d'érysipèle au visage, & d'autres ont eu des éruptions cutanées critiques; mais nous n'avons pas eu de petite vérole ni de fièvres à exanthèmes.

Le tems humide du milieu du mois a causé quelques atteintes d'apoplexie; & nombre de vieux asthmatiques & poitriinaires ont succombé, dans le même tems.

## COURS DE PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE.

M. *Briffon*, de l'Académie Royale des sciences, professeur royal de physique expérimentale, commencera, dans la première semaine de Carême, un Cours particulier de Physique expérimentale, dans son cabinet, rue du Jardinot, près celle de l'Eperon. Ceux qui voudront suivre ce Cours, se feront inscrire, avant ce tems-là, chez lui, rue du Jardinot.



# T A B L E.

<i>EXTRAIT des Recherches sur les Traitemens des Maladies vénériennes. Par M. Gardane, méd.</i>	Page 195
<i>Extrait de l'Examen des Méthodes d'administrer le Mercure. Par M. De Horne, médecin.</i>	213
<i>Lettre sur une Couleur de Rose que prenoit le lait d'une nouvelle Accouchée. Par M. Viget, chirurgien</i>	222
<i>Observation sur une Hydropisie de Poitrine. Par M. Marteau, médecin.</i>	225
<i>— sur un Vomissement de Sang. Par M. Gigou Delachaud, médecin.</i>	237
<i>Remarques sur deux Observ. de Vapeurs. Par M. Mongin de Montrol, médecin.</i>	246
<i>Suite du premier Mémoire sur le Traitement des Abscès, Caries, &amp;c. des Mâchoires. Par M. Jourdain, dentiste.</i>	251
<i>Nouvelles Observations sur le Bronchocèle guéri par les coquilles d'œufs calcinés. Par M. Dapeyron de Cheyssiol, médecin.</i>	264
<i>Observation sur une Plaie d'Arquebuse. Par M. De Lattre, chirurgien.</i>	268
<i>— sur un Polype utérin. Par M. Martin, chirurgien.</i>	274
<i>Lettre sur la Fracture du Col des Extrémités. Par le même.</i>	279
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Janvier 1770.</i>	281
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Janvier 1770.</i>	284
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Décembre 1769. Par M. Boucher, médecin.</i>	285
<i>Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Décembre 1769. Par le même.</i>	286
<i>Cours de Physique.</i>	287

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Mars 1770. A Paris, ce 23 Février 1770.

FOISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-  
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*

---

AVRIL 1770.

---

TOME XXXII.



A PARIS,  
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

AVRIL 1770.

---

EXTRAIT.

*Recherches sur la Cause de la Pulsation des Arteres, sur les Mouvemens du Cerveau dans l'homme & dans les animaux trépanés, sur la Couenne du Sang; par M. DE LAMURE, doyen des professeurs royaux en médecine de l'Université de Montpellier, & de la Société Royale de la même ville. A Montpellier, chez Rouchard, 1769, in-8°.*

LES trois phénomènes, qui font l'objet de ces Recherches, sont au nombre des plus curieux que présente l'œconomie animale : leur cause ne paroît avoir jusqu'ici

échappé aux physiologistes, que parce qu'ils se sont hâtés de vouloir la deviner, avant d'avoir examiné suffisamment les différentes circonstances qui les accompagnent. C'est l'écueil où la plupart des physiciens ont coutume d'échouer : plus sage qu'eux, M. De Lamure a commencé par s'assurer de ces circonstances, & a sçu interroger la nature avec cet art auquel elle refuse rarement de répondre.

Le pouls, ou cette succession de battemens qu'on sent, lorsqu'on applique le doigt sur quelque artère d'un animal vivant, a, de tout tems, attiré l'attention des plus célèbres médecins. Galien paroît avoir saisi, dans presque toute son étendue, l'utilité que la médecine pratique pouvoit retirer de l'observation de ce phénomène : il ne s'est pas contenté d'en tirer des signes pronostics dans les différentes maladies; il s'en est, en outre, servi pour connoître les affections des différens viscères. Personne n'ignore combien l'on s'est appliqué, dans ces derniers tems, à perfectionner les observations de ce grand maître, en leur donnant plus de justesse, de précision & de vérité; & nous croyons avec notre auteur, que *les travaux & les succès des Solano, des Nihell, des Bordeu, des Fouquet, &c. ne sont & ne doivent être ignorés d'aucun de ceux qui, pleins d'un zèle éclairé & de*



*pouillé de prévention, s'attachent à augmenter les progrès de l'art de guérir.*

La cause d'un phénomène, dont l'observation peut être d'une si grande utilité, n'a pu manquer de piquer la curiosité d'un sçavant qui s'occupe depuis long-tems de la physique des corps animés : l'influence, qu'ont eue jusqu'ici, sur les indications dans le traitement des maladies, les causes prétendues de ce phénomène, semble lui avoir imposé le devoir de les examiner ; c'est, en effet, ce qui a donné lieu à ces Recherches. M. De Lamure y donne d'abord une idée succinte, mais claire & exacte des différentes opinions des médecins sur la cause du pouls ; il discute ensuite ces opinions : enfin il propose ce qui lui paroît être la véritable cause de la pulsation & du pouls, & termine cette premiere Dissertation par des corollaires dont l'utilité n'échappera à aucun médecin éclairé.

Galien donnoit le nom de *pouls* au mouvement de dilatation & de contraction des parois de l'artere ; mouvement qu'il regardoit comme l'effet d'une faculté particuliere, qu'il appelloit *faculté pulsifique*. Il ne croyoit pas que cette faculté fût inhérente au tissu des arteres ; mais il pensoit qu'elle se répandoit du cœur dans ce tissu ; & il s'efforçoit de le prouver par une expérience qui paroît assez spécieuse. Il mettoit

à nud une artere ; & , après l'avoir séparée des parties auxquelles elle est adhérente , il l'entouroit d'un fil ; après quoi , il y faisoit une incision , & introduisoit , par cette ouverture , un tuyau qui remplissoit exactement la cavité de l'artere. Tant que les choses restoient en cet état , il appercevoit le battement de l'artere dans toute son étendue ; mais , après avoir lié l'artere sur le tuyau , il n'observoit de battement que dans la partie supérieure à la ligature , & point du tout au-dessous , quoique la partie inférieure continuât de recevoir le sang & les esprits au travers du tuyau introduit dans l'artere : la conséquence est aisée à déduire. Tous les médecins , jusqu'au tems d'Harvée , ont eu recours à cette faculté pulsifique : la plupart avoient adopté entièrement l'opinion de Galien ; quelques-uns y ajoûtoient quelques legeres modifications.

Harvée est donc le premier qui ait osé rejeter cette faculté pulsifique : il pensoit qu'on ne devoit attribuer la dilatation des arteres , qu'à l'impétuosité du sang lancé dans la cavité de ces tuyaux par la contraction des ventricules du cœur. Il se fondeoit sur ce que les arteres ne battent point au-dessous des ligatures qui leur ont été faites , & qu'elles recouvrent leurs battemens , lorsque ces ligatures sont enlevées. Cette

opinion a été adoptée de tous les physiologistes qui l'ont suivi. Weibrecht, célèbre médecin de Pétersbourg, est le seul qui l'ait attaquée. Il a cru avoir démontré que la quantité de sang, qui est poussée dans les arteres par la contraction du ventricule gauche du cœur, ne peut tout au plus dilater le système artériel que d'un cinquieme de ligne, & que la pulsation, observée par le tact dans les arteres des poignets & des tempes, exigeroit une dilatation d'une ligne au moins, pour produire le battement tel qu'il est. La cause, qu'il substitue à celle qu'avoit proposée Harvée, est le déplacement de tout le corps de l'artere, résultant du changement de leur figure; changement qui doit arriver dans des vaisseaux tortueux & repliés différemment, lorsqu'un fluide est lancé dans leur cavité; de maniere que la pulsation, que l'on éprouve, n'est pas produite immédiatement par la dilatation de l'artere, mais par le mouvement de toute l'artere, que cause cette dilatation, en changeant la figure de ce vaisseau. Il pense aussi que le battement des arteres est successif.

Dans l'examen des opinions que nous venons d'exposer, M. De Lamure observe que la faculté pulsifique, imaginée par Galien, n'a plus de défenseurs, depuis longtemps; que Vésale, &, après lui, le célèbre Vieussens, ont démontré la fausseté de l'ex-

périence sur laquelle il se fondeoit. L'opinion de Weibrecht a été attaquée par MM. Schreiber & De Haller. Notre auteur reconnoît la solidité de leurs objections, & convient avec eux, que tout est arbitraire dans les fondemens du calcul de cet auteur; que son explication suppose nécessairement la flexuosité ou courbure des arteres, & que, par conséquent, elle ne peut être appliquée aux arteres qui battent, sans avoir cependant ni courbure ni flexuosité, telles que les carotides; enfin que son opinion ne peut subsister qu'avec la dilatation sensible des arteres par le sang qui y est poussé; dilatation qu'il prétend démontrer être insensible; car le changement de figure de l'artere, auquel il attribue son déplacement, est, selon lui, l'effet du gonflement de l'artere: ce changement ne peut donc être sensible, qu'autant que cette artere sera dilatée sensiblement; ainsi il retombe, sans s'en appercevoir, dans toutes les difficultés qu'il oppose au sentiment de ceux qui expliquent la pulsation par la dilatation du canal artériel.

M. De Lamure a donc pris une autre route, pour démontrer la fausseté de cette dernière opinion: il observe que ses partisans n'ont fait aucune attention aux circonstances du phénomène. Une de ces circonstances importantes, avouée de tous

les physiologistes, c'est que l'œil apperçoit le mouvement de l'artere qui frappe le doigt qui lui est appliqué. Or M. De Sauvages, un des plus illustres défenseurs de l'explication commune, convient que la plus forte pression latérale, que le sang exerce sur l'artere, lorsqu'il est poussé par le cœur, n'excede pas de plus d'un quatre-vingtieme la moindre, c'est-à-dire celle qu'il exerce, lorsque le cœur cesse d'envoyer de nouveau sang : d'où il suit, les effets étant proportionnés aux forces, que le diametre intérieur de l'artere ne s'augmente tout au plus que d'un quatre-vingtieme; ce qui donne un huitieme de ligne de dilatation pour l'aorte, en supposant son diametre de dix lignes, & un huit centieme de ligne pour les artérioles du premier ordre, qui rempent sur les intestins, leur diametre étant supposé d'un dixieme de ligne : leur mouvement est cependant sensible à l'œil comme au tact, quoique ces espaces soient parcourus dans l'espace d'une demi-seconde; mais l'œil, qui distingue ces mouvemens, ne sçauroit appercevoir celui d'une aiguille à minutes d'une montre, qui parcourt un quatre-vingtieme de ligne dans une seconde. On est donc en droit d'en conclure que ce n'est pas cette petite dilatation des arteres, qui est la cause du mou-

vement qu'elles éprouvent , puisqu'il est sensible à la vue comme au tact. Notre auteur ajoûte , pour surcroît de preuve , que le tact ne distingue pas plus que la vue le mouvement de l'aiguille à secondes. Mais , pour ne laisser aucun subterfuge aux partisans de cette opinion , il a imaginé une expérience qui nous paroît décisive. M. La Fosse , docteur en médecine , voulut bien se charger de la faire à sa priere. Il mit à nud l'artere crurale d'un grand chien très-vigoureux ; il y fit deux ligatures distantes d'un grand pouce l'une de l'autre ; il observa d'abord que le diametre de l'artere étoit parfaitement le même entre les ligatures ; il s'assura , & par la vue & par le tact , que l'artere , comprise entre les ligatures , battoit aussi fortement que par-dessus les ligatures ; après s'en être convaincu , lui & deux docteurs en médecine présens , il coupa l'artere entre les ligatures , & fit voir , par cette section , que la ligature supérieure avoit été assez serrée pour ne donner aucun passage au sang dans la partie de l'artere renfermée entre les ligatures. Cette expérience répétée a réussi également , toutes les fois que le diametre de l'artere comprise entre les ligatures , étoit égal à celui de l'artere au-dessus de la ligature : lorsqu'il étoit moindre , le battement

ne se faisoit sentir que par intervalles, ou  
on n'appercevoit qu'un frémissement, au  
lieu du battement.

C'étoit beaucoup d'avoir reconnu l'er-  
reur des opinions reçues sur la cause de ce  
phénomene; mais ce n'étoit pas assez: il  
falloit encore découvrir la véritable. Wei-  
brecht l'avoit entrevue; mais il avoit em-  
pêché qu'on ne la reconnût, par les erreurs  
dont il l'avoit accompagnée. « Il est sûr,  
» dit M. De Lamure, que la véritable cause  
» de la pulsation des arteres est leur dépla-  
» cement, au moyen duquel elles sont por-  
» tées, avec plus ou moins de force, vers  
» le doigt qui leur est appliqué: l'analogie,  
» qui se trouve entre la pulsation du cœur &  
» celle des arteres, eût pu faire soupçonner  
» l'analogie des causes de ce phénomène.  
» L'on est convaincu aujourd'hui que la dila-  
» tation des ventricules du cœur ne produit  
» point la pulsation de cet organe contre les  
» parois de la poitrine, & qu'il les frappe,  
» dans le tems de sa contraction ou sys-  
» tole. » C'est un fait constaté par une ob-  
servation d'Harvée qui vit très-distincte-  
ment, & fit même voir au roi d'Angle-  
terre, sur un jeune homme chez lequel un  
grand abcès à la poitrine avoit mis le cœur  
à découvert, que cet organe, dans sa dia-  
stole, se déroboit au tact, en rentrant en  
dedans de la poitrine, & que, dans sa sys-

tole , il étoit poussé en avant , & sortoit de la cavité de la poitrine ; & c'est par ce mouvement qu'il eût frappé les côtes. M. Ferrein a le premier développé & démontré le mécanisme de ce déplacement du cœur dans sa systole. Il a fait voir que cet organe étoit alors porté vers les côtes par un mouvement qu'il appelle *de conversion* , au moyen duquel sa pointe décrit un arc de cercle de gauche à droite. Cette analogie auroit dû du moins engager à faire les expériences qui auroient pu la constater , ou la détruire : M. De Lamure crut devoir les entreprendre. Il ouvrit le ventre de plusieurs chiens vivans ; & , ayant renversé la masse des intestins du côté droit , il vit très-distinctement l'aorte se soulever par secousses & par intervalles , le long de la colonne vertébrale ; & ces secousses étoient synchrones avec les battemens de cette artere. Il vit les iliaques se soulever dans le même moment que l'aorte , & par une suite du mouvement de cette artere. Il distingua le même mouvement dans les arteres qui rempent dans la duplicature du mésentere , dans celles qu'on apperçoit à la surface des intestins , dans le tronc de l'aorte à sa sortie du diaphragme , & même dans la cavité de la poitrine , enfin dans les arteres intercostales : tous ces mouvemens étoient simultanés avec la contraction du cœur. Il fit



plus : ayant ouvert le bas-ventre d'un chien fort gras , & ayant renversé les intestins du côté droit , il passa son doigt indice sous l'aorte qu'il touchoit supérieurement avec le pouce : le battement très-sensible à la partie supérieure ne s'est point du tout fait sentir au doigt placé inférieurement. L'expérience , réitérée plusieurs fois par différentes personnes également exercées , a toujours présenté le même résultat. C'est donc avec raison que M. De Lamure assure que la cause immédiate du battement d'une artère quelconque est le déplacement ou la *loco-motion* de toute cette artère ; & il est peu de vérités de physique qui nous paroissent démontrées d'une manière aussi évidente.

Mais quelle est la cause de ce déplacement de l'artère ? C'est une question qui n'est pas aisée à résoudre ; & notre auteur ne propose la solution qu'il en donne , que comme l'opinion la plus probable , quoiqu'appuyée sur toutes les expériences connues jusqu'ici. Toutes les expériences , qu'il a pu faire , ou qu'il a fait faire sous ses yeux , toutes celles qui ont été faites par les auteurs qui l'ont précédé , semblent concourir à prouver , 1<sup>o</sup> que la pulsation de toutes les artères du corps est simultanée ; ce qui suppose qu'elles dépendent d'une cause qui est commune à toutes ; 2<sup>o</sup> qu'elle correspond

exactement à la systole du cœur; ce qui peut du moins faire soupçonner que cette systole est la cause commune, qui agit toutes les artères; car il résulte de cette correspondance, que la systole du cœur est la cause ou l'effet du mouvement des artères. Pour découvrir ce qui en est, notre auteur fait le raisonnement suivant : *Si, de ces deux phénomènes coexistans, un seul peut exister ou existe quelquefois indépendamment de l'autre, celui-là doit être regardé comme la cause du phénomène dont l'existence suppose constamment la sienne. . . .* L'on n'a point encore vu l'artère se soulever, & battre, lorsque le cœur avoit cessé son action, ou lorsqu'elle en étoit séparée; & l'on voit tous les jours des cœurs isolés, séparés de leurs artères, se soulever, se déplacer, & fraper les corps que l'on présente dans une direction opposée à celle de leur mouvement; donc le déplacement du cœur est la cause, & non l'effet du déplacement & du soulèvement des artères. La seule condition, requise dans les artères, pour obéir à cette cause, est leur force tonique, qui peut varier, & , par conséquent, faire varier le phénomène; ce qui suffit à M. De Lamure pour expliquer plusieurs faits particuliers, rapportés par différens observateurs qui paroissent s'écarter de ses principes. Si les veines ne battent point comme

les arteres, c'est qu'elles manquent de ce ton nécessaire pour la production du phénomène.

Les corollaires, qui découlent de cette doctrine, sont évidens comme elle : il en résulte, 1<sup>o</sup> que rien n'est moins démontré que les mouvemens de diastole & de systole du système artériel ; 2<sup>o</sup> qu'on a supposé gratuitement les effets qu'on a attribués à ces mouvemens, tels que le broyement & l'atténuation des humeurs, la combinaison de leurs molécules, le changement du chyle en sang, &c ; 3<sup>o</sup> mais, en revanche, la nouvelle théorie de M. De Lamure explique facilement l'augmentation très-sensible de la pulsation des arteres répandues dans le tissu d'une partie enflammée ; augmentation inexplicable dans l'opinion reçue. Il suffit, pour cela, de supposer que le ton & la tension des artérioles de la partie enflammée soient augmentées. 4<sup>o</sup> Cette théorie démontre la fausseté des explications qu'on a données de la formation du pus. 5<sup>o</sup> Il en résulte encore que le battement des arteres ne doit pas être regardé, dans ses différens degrés de force ou de foiblesse, comme un signe univoque de différens degrés de force ou de foiblesse de l'action du cœur. Le ton varié des arteres peut suffire pour établir les différences que l'on observe dans leurs battemens. 6<sup>o</sup> Qu'on ne

peut point estimer ou mesurer, en quelque forte, la quantité de sang lancé dans les artères par la contraction du cœur, par la grandeur ou la petitesse du pouls, puisque ces deux qualités ne dépendent point primitivement de cette quantité de sang surajoutée par la contraction du cœur. On ne peut pas même estimer, par ce moyen, la quantité de sang contenue dans une artère, parce que l'augmentation du ton vital des parties suffit pour leur donner plus de volume. 7° Il est possible de sentir par le tact le mouvement du fluide qui coule dans les vaisseaux, sur les parois desquels on applique le doigt; & ce sentiment est très-distinct de celui du battement. Ces sensations, combinées différemment, peuvent donner lieu à une très-grande variété de pouls, suivant les différentes circonstances. 8° La diminution ou la perte totale, successive du ton dans le système artériel, explique très-aisément ce que le vulgaire appelle *la remonte du pouls* dans les mourans; & le retour de ce ton paroît être la véritable cause qui fait reparoître quelquefois le pouls. M. De Lamure ne déduit de sa nouvelle théorie qu'un seul corollaire pratique, quoiqu'elle eût pu lui en fournir un assez grand nombre pour en former un volume. C'est que l'opinion, reçue jusqu'à nos jours, sur la cause du pouls étant démontrée fautive,

ou

ou du moins douteuse , toutes les indications dans les maladies , prises en conséquence de cette théorie , sont évidemment fausses ou douteuses. Si , *malgré la fausseté* de cette théorie , dit-il , dont les praticiens de nos jours ont été imbus dans leur jeunesse , ils ne font point de fautes essentielles dans la pratique , c'est qu'une expérience quelquefois fâcheuse leur a appris à s'en écarter à propos ; ou , pour parler plus vrai , c'est qu'en pratiquant assidûment la médecine , on s'accoutume insensiblement à ne suivre d'autres règles que celles qui sont dictées par l'observation ; c'est que l'on oublie , sans s'en appercevoir , toutes les théories rationnelles , & que , si l'on s'en souvient , ce n'est que pour demeurer persuadé par sa propre expérience , de l'inutilité , & même du danger de la plus grande partie de ces théories. Nous avons cru devoir nous étendre sur cette première Dissertation , tant parce que le phénomène , qui en fait l'objet , est un de ceux qui ordinairement influe le plus sur la pratique , que pour faire connoître la manière dont notre auteur traite ses sujets : nous passerons un peu plus rapidement sur les deux suivantes.

La seconde Dissertation a pour objet la cause des mouvemens du cerveau , qui paroissent dans l'homme & dans les animaux trépanés. Ces mouvemens sont connus de-

puis long-tems , quoique leur existence ait trouvé quelques contradicteurs. M. Schiligtting est le premier qui ait fait voir , d'après un grand nombre d'expériences , que le cerveau s'élevoit pendant l'expiration , & s'abbaissoit pendant l'inspiration ; mais il n'a fait que soupçonner la cause de ce double mouvement: M. Haller l'avoit simplement indiquée dans une lettre écrite à M. De Sauvages : il étoit réservé à M. De Lamure de donner la démonstration la plus complète de l'existence de cette cause & de la manière d'agir. Nous ne pouvons pas entrer dans le détail de toutes les expériences qu'il a faites pour parvenir à cette découverte; nous nous contenterons d'indiquer celles qui servent de fondement à sa démonstration : nous choisirons la douzième & la treizième qui sont , après celles qu'il avoit faites pour s'assurer de la correspondance observée par M. Schiligtting , entre les mouvemens du cerveau & ceux de la respiration, celles qui démontrent, de la manière la plus évidente , que c'est le reflux du sang vers le cerveau qui est la cause de l'élevation de ce viscere , & que son affaïssement n'est dû qu'à la facilité avec laquelle le sang se porte vers les gros vaisseaux de la poitrine, dans le tems de l'inspiration : voici ces expériences telles que M. De Lamure les rapporte lui-même.

» 1<sup>o</sup> Le 30 Avril, j'ai fait trépaner une  
 » chienne assez vigoureuse ; & , après avoir  
 » enlevé la dure-mère , je vis les mouve-  
 » mens ordinaires du cerveau. Ces mou-  
 » vemens étoient assez foibles d'abord ; mais  
 » ils se rendirent bien sensibles , la respira-  
 » tion étant devenue plus forte. »

» 2<sup>o</sup> Je fis mettre à nud les veines jugulai-  
 » res ; & j'observai que , dans le tems de l'ex-  
 » piration , elles se gonfloient dans toute leur  
 » étendue , & s'affaïssoient presqu'entière-  
 » ment dans celui de l'inspiration. Je fis lier  
 » ces veines ; les mouvemens persisterent  
 » dans le cerveau : je les coupai ; & , sur  
 » le champ , ces mouvemens diminuèrent  
 » considérablement : ils augmentoient peu-  
 » à-peu , lorsqu'il y avoit de fortes inspira-  
 » tions. »

» 3<sup>o</sup> J'ouvris le bas ventre ; je pressai la  
 » veine-cave de bas en haut : le cerveau  
 » s'élevoit & s'abbaissoit , selon que je pres-  
 » sois ou discontinuois de presser. »

» 4<sup>o</sup> J'observai évidemment que la veine-  
 » cave , dans le bas-ventre , se gonfloit pen-  
 » dant l'expiration , & se désemplissoit pen-  
 » dant l'inspiration. Je fis couper la veine-  
 » cave : le sang sortoit de l'extrémité supé-  
 » rieure pendant l'expiration ; il étoit re-  
 » pompé pendant l'inspiration. »

» 5<sup>o</sup> La chienne tomba dans l'assoupisse-  
 » ment : elle respiroit fortement ; & le mou-

» vement du cerveau ne paroiffoit que rare-  
» ment & foiblement. Cependant , dans ces  
» dernieres circonftances , lorsque le cer-  
» veau étoit porté en dehors , une petite  
» veine fe voyoit à la furface , fe gonfloir ,  
» & fe vuidoit , lorsque le cerveau s'affai-  
» foit. »

Il avoit obfervé , dans la neuvieme expé-  
rience , en preffant le thorax d'un chien au-  
quel il avoit appliqué trois couronnes de  
trépan , & qui étoit mort dans l'opération ,  
que la voûte médullaire , qu'il avoit décou-  
verte , s'élevoit très-fenfiblement : le finus  
longitudinal fe gonfloir en même tems , &  
principalement fur la fin de l'élévation de la  
voûte. Une petite veine ouverte donnoit  
auffi , dans ces momens , un jet confidé-  
rable de fang ; mais revenons à la treizieme  
expérience.

» 1<sup>o</sup> Le 6 Mai , je trépanai une jeune  
» chienne : j'observai le mouvement du cer-  
» veau à l'ordinaire. »

» 2<sup>o</sup> Je découvris une des veines jugu-  
» laires ; & je vis très-évidemment qu'elle  
» fe gonfloir dans toute fon étendue , pen-  
» dant l'expiration , & qu'elle fe désem-  
» pliffoit , dans le tems de l'inspiration. Des  
» valvules , qui fe trouvoient dans ces vei-  
» nes , ne s'oppofoient point au reflux du  
» fang qui produifoit leur gonflement : les  
» mouvemens du cerveau paroiffoient ma-



» nifestement fynchrones avec les mouve-  
 » mens de cette veine jugulaire. Quand  
 » elle se gonfloit, le cerveau s'élevoit; quand  
 » elle se vuidoit, le cerveau s'abbaiffoit;  
 » & lorsqu'elle se désempliffoit par fecouffes,  
 » le cerveau s'affaiffoit de la même ma-  
 » niere. »

» 3° J'ai ouvert le bas-ventre; j'ai mis à  
 » nud la veine-cave & les iliaques: j'ob-  
 » ferveois clairement que, dans le tems de  
 » l'expiration, la veine cave & les iliaques  
 » se gonfloient, & se désempliffoient, dans  
 » celui de l'infpiration. Une valvule, qui  
 » se trouvoit au rameau gauche de l'iliaque,  
 » n'empêchoit point que le fang ne refluat  
 » au-delà, pendant l'expiration. »

» 4° Pendant qu'un des affiftans regardoit  
 » fixement le cerveau, pour remarquer fon  
 » degré d'élévation, je fis couper la veine-  
 » cave inférieure; &, fur le champ, celui  
 » qui obfervoit le cerveau, le vit s'affaifler  
 » notablement: dans la fuite, il ne fe re-  
 » leva jamais au même point où il étoit  
 » avant la fection de la veine-cave, quoique  
 » la refpiration demeurât toujours la même. »

» 5° Après la mort de l'animal, je dé-  
 » couvris l'autre veine jugulaire; &, ayant  
 » comprimé la poitrine, je vis le fang re-  
 » fluer par les deux veines: le cerveau fe  
 » porta en dehors, dans le même tems; il  
 » s'affaiffoit, lorsque le fang ceffoit d'être

» poussé vers les jugulaires : les valvules ne  
 » s'opposoient pas à ce reflux, comme je  
 » l'avois observé dans le vivant. »

M. De Lamure démontre aussi évidemment que ce reflux est dû à la pression faite sur les vaisseaux renfermés dans la poitrine ; pression qui est beaucoup plus forte pendant l'expiration, que pendant l'inspiration. Car, « pour que les cellules pulmonaires » puissent se remplir d'air, il faut nécessairement que la capacité du thorax soit augmentée. Les parois mobiles de cette cavité fuient, pour ainsi dire, devant les poumons qui se gonflent ; elles ne leur présentent aucune résistance : l'air, répandu entre la surface de ces viscères & la plèvre, devient plus rare ; il se forme un vuide dans lequel ils peuvent être mis librement, sans faire aucun effort sur les parties qui les environnent : le contraire arrive pendant l'expiration. Les parois de la poitrine, en se resserrant, pressent fortement les poumons, dont le volume ne peut diminuer aussi facilement qu'il s'étoit augmenté, à cause de la difficulté que trouve l'air à s'échapper de la cavité spacieuse des cellules pulmonaires, par la fente étroite de la glotte : les poumons pressent donc alors les parties renfermées dans le thorax, & , par conséquent, les troncs veineux. »

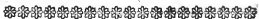
Mais comment le reflux du sang dans les  
 veines jugulaires & vertébrales, produit par  
 cette pression, peut-il occasionner le dou-  
 ble mouvement qu'on observe dans le cer-  
 veau ? Voici comment M. De Lamure  
 développe ce mécanisme. « Quand on  
 » connoît, dit il, la communication des vei-  
 » nes jugulaires & vertébrales avec les sinus  
 » latéraux, la communication de ceux ci  
 » avec tous les autres sinus de la dure-mere,  
 » il n'y a aucune difficulté à concevoir que  
 » le sang, repoussé par les jugulaires & les  
 » vertébrales, doit gonfler tous les sinus de  
 » la dure-mere, &, par conséquent, sou-  
 » lever les portions du cerveau, qui sont  
 » posées sur quelques-uns d'entr'eux. Je  
 » crois cependant que cette premiere cause  
 » n'est pas celle qui produit principale-  
 » ment l'élévation du cerveau : son mou-  
 » vement paroît trop uniformement ré-  
 » pandu dans toute sa masse. La dilata-  
 » tion des veines, qui entrent dans le tissu  
 » de ce viscere, me semble être la prin-  
 » cipale cause de son gonflement : cette dila-  
 » tation dépend du reflux du sang de la ca-  
 » vité des sinus dans les vaisseaux veineux,  
 » qui s'y abouchent. Ce reflux ne paroîtroit  
 » peut-être pas vraisemblable, si l'expé-  
 » rience ne le démontreroit aux yeux. »

Nous ne suivrons pas M. De Lamure  
 dans les détails où il entre sur certains phé-

nomenes que ses expériences lui ont présentés : nous ne nous arrêterons pas non plus à l'apologie qu'il a cru devoir ajoûter à la fin de sa Dissertation , pour se laver du reproche que M. De Haller lui avoit fait de s'être attribué l'explication qu'il avoit donnée de ce phénomène , M. De Haller l'a justifié pleinement depuis , en l'annonçant , dans sa grande Physiologie , comme le véritable auteur de la théorie que nous venons d'exposer. Nous nous contenterons également d'énoncer la cause à laquelle il attribue la production de la couenne du sang. Il croit que la lymphe en fournit la matiere : elle ne paroît à la surface du sang sous une forme concrète , plus ou moins ferme , plus ou moins blanchâtre , que parce que les couches supérieures du caillot sont absolument débarrassées & dégagées de toutes les molécules rouges , qui teignent les couches inférieures. La différence des gravités spécifiques suffit pour produire la séparation de la partie lymphatique d'avec la partie rouge , pourvu que la viscosité de la premiere ne soit pas telle qu'elle s'oppose absolument à l'effet de l'excès de la gravité spécifique de la derniere. Les différens rapports entre cette viscosité de la lymphe d'une part , & la gravité spécifique des globules de l'autre , lui servent à expliquer tous les phénomènes que cette couenne présente ; explication

qu'il termine par ce corollaire général :  
 » L'inspection de la couenne, dit-il, ne  
 » peut fournir aucun signe de la consistance  
 » plus ou moins épaisse du sang : on n'en  
 » peut non plus tirer aucun signe certain  
 » diagnostique ni pronostic dans les maladies  
 » inflammatoires. L'on doit extrêmement  
 » se défier des préceptes relatifs à la saignée ,  
 » que quelques grands hommes en ont  
 » voulu déduire. En un mot, la contem-  
 » plation de ce phénomène est inutile à la  
 » pratique de notre art ; & il ne doit être  
 » pour les médecins , qu'un objet de théorie  
 » rationnelle , & de pure curiosité... » Ces  
 conséquences pourront paroître un peu trop  
 générales à quelques uns de nos lecteurs :  
 nous conviendrons, en effet, que quelques  
 phénomènes , qui paroissent avoir échappés  
 à l'auteur , doivent faire apporter quelques  
 modifications à son explication ; mais ce  
 n'est pas ici le lieu de discuter cette matière  
 qui , pour être traitée comme il convient,  
 exigeroit plus d'étendue que nous ne pou-  
 vons donner à nos Extraits.





## OBSERVATION

*Sur deux Inoculations de petite Vérole, dont l'une, après l'insertion faite, a été précédée, & l'autre suivie immédiatement de la rougeole; par M. DE BAUX, médecin agrégé au collège royal de médecine à Marseille.*

Il y a long-tems que, dans le procès qu'on a fait à l'inoculation de la petite vérole, on lui objecte le danger de communiquer avec elle le virus de quelqu'autre maladie dont peut être atteint le sujet de qui on prend la matiere varioleuse. Quoique plusieurs sçavans médecins & philosophes de toutes les nations ayent souvent répondu à cette objection de la maniere la plus satisfaisante & la plus propre à rassurer les personnes foibles contre un danger frivole, qui n'est étayé sur aucun fait bien constaté, cependant, pour rassurer les esprits timides, qu'une telle crainte pourroit priver des avantages de l'inoculation, j'ai cru devoir leur présenter l'histoire suivante, dans laquelle la nature, en les rassurant par des faits contraires, achevera le triomphe de l'inoculation, & la défaite de ses adversaires.

Sur la fin du mois d'Août 1768, je re-

çus dans ma maison deux enfans de M. le marquis de Grasse Briançon , capitaine des vaisseaux du roi , & aujourd'hui commandant de la compagnie des Gardes de la Marine au département de Toulon. Ils furent accompagnés de madame la marquise de Grasse Castellanne , leur mere , qui ne se sépara jamais d'eux , depuis leur préparation jusqu'à la fin de leur inoculation. M. De Grasse , garde de la marine , étoit âgé de seize ans , brun , & d'une constitution forte & vigoureuse ; mademoiselle De Grasse , sa sœur , âgée de dix ans , & d'une très-belle figure , étoit d'une complexion plus délicate , jouissant d'ailleurs d'une très-bonne santé. L'un & l'autre , après s'être reposés chez moi , furent mis dans les préparations & dans le régime convenables à l'opération que nous devions faire , aux premières fraîcheurs de l'automne. Pendant ce tems-là , ils sortoient tous les jours , & plusieurs fois par jour : ils fréquentoient les différentes églises de la ville , & se promenoient dans les places publiques , comme font toutes les personnes libres , qui jouissent de la santé. La rougeole régnoit alors épidémiquement dans Marseille ; & elle étoit généralement répandue dans tous les quartiers de la ville.

Le vingtième Septembre , M. & M<sup>lle</sup> De Grasse , étant suffisamment préparés , & le

tems étant devenu frais, furent inoculés l'un & l'autre par incision, avec des mèches garnies de pus de petite vérole naturelle, pris à dix lieues de Marseille, & conservé, depuis six mois, dans une boîte bien fermée.

Le lendemain de son inoculation, (c'est-à-dire le vingt-unième Septembre,) M. De Graffe commença à se plaindre de mal-aise, & ressentit un peu de douleur à la tête. Le vingt-deuxième, la douleur à la tête augmenta. Le vingt-troisième, la douleur fut violente, avec dégoût, accablement, nausées; & il eut, pendant trois jours, une fièvre très-vive, au déclin de laquelle nous eûmes une éruption très-confluente de rougeole, accompagnée de mal de gorge, de larmoyement, de la diarrhée, & d'une toux vive & fréquente. Les incisions varioleuses se flétrirent, le jour que la fièvre morbillieuse commença; &, le vingt-sixième, elles parurent entièrement fermées & sèches. Le vingt-huitième, la diarrhée cessa; & l'enrouement fut plus considérable. Le vingt-neuvième, tous les symptômes de la rougeole s'adoucirent extrêmement; & l'épiderme commença à se détacher. Le lendemain, trentième, l'incision du bras droit parut revivre, & nous montra un commencement d'escarre à deux endroits séparés l'un de l'autre de trois ou



quatre lignes. Le premier Octobre, l'escarre s'aggrandit. Le 2, il y eut un peu de rougeur autour de l'escarre; & l'incision du bras gauche parut aussi revivre. Le troisieme & le quatrieme, tout augmenta considérablement; & le cinquieme, M. De Grasse eut la fièvre, qui dura soixante heures, sur le déclin de laquelle l'éruption de la petite vérole se fit avec beaucoup de bénignité. Il eut environ six cent boutons, dont cent à la face. Le quinzieme, les boutons de la face étant secs, le malade fut purgé, & se leva; & alors la toux & la diarrhée, qu'il avoit eues pendant la rougeole, le reprirent, & continuerent pendant cinq jours, après lesquels il n'eut plus aucune incommodité.

Mademoiselle De Grasse fut inoculée, comme nous avons dit, le même jour, vingtieme Septembre, & avec la même matiere que M. son frere. Le vingt-huitieme, elle eut la fièvre qui dura à-peu-près autant que celle du frere. L'éruption de la petite vérole se fit, le trentieme: elle n'eut que trente boutons. L'escarre des incisions tomba, le cinquieme Octobre; & les plaies commencerent alors à couler. Le huitieme, les pustules furent sèches. Le soir du même jour, la fièvre morbillieuse commença, & fut accompagnée de ses symptomes ordi-

naires. Elle dura trois jours , après lesquels l'éruption de la rougeole se fit d'une manière assez abondante : alors l'écoulement des plaies de l'insertion fut presque entièrement tari ; mais il se rétablit , & continua encore pendant quelques jours , après l'extinction de la rougeole. Le dix-neuvième , tous les symptômes ayant disparu , elle fut purgée , & se leva.

Voilà deux cas qui prouvent démonstrativement que deux venins , quoiqu'ils paroissent avoir entr'eux une très-grande analogie , ne sçauroient ni s'allier , ni se confondre , ni s'altérer réciproquement. Chez M. De Grasse , le venin morbillieux ayant été inséré par la nature , dans un tems d'épidémie , & étant mis en jeu , avant que le venin variolique pût agir , il produit son effet seul & séparément , sans s'allier avec le virus varioleux , sans s'altérer , sans s'affoiblir. Chez mademoiselle de Grasse , le contraire arrive : la petite vérole produit son effet , dans le tems ordinaire ; elle parcourt tous ses tems , sèche enfin ; & alors le virus morbillieux , qui n'avoit pu s'allier , ni être altéré par le précédent que la nature avoit mis le premier en mouvement , se manifeste par les signes ordinaires , & produit son entier effet , sans confusion & sans mélange d'action : d'où on est forcé de

conclure que deux venins, quelque analogie qu'ils paroissent avoir entr'eux, sont incapables de s'allier & de se confondre.

Il résulte donc de cette double Observation, que, lorsque la nature est occupée à chasser du corps un venin quelconque, tel que la petite vérole, la rougeole, la gale, les dartres, &c. elle ne renvoie aux surfaces que l'humeur qu'elle attaque alors, laissant les autres humeurs vicieuses, qui peuvent se rencontrer dans le corps, dans l'état où elles se trouvent. Par exemple, dans la petite vérole, la nature, occupée du grande ouvrage de son expulsion, ne renvoie sur la peau que l'humeur précisément qui doit former les pustules varioleuses, sans mélange d'aucune autre humeur viciée, qui peut se rencontrer dans le corps de celui qui a la petite vérole; ce qui étant démontré par l'ouvrage de la nature dans cette double histoire, il n'y a pas à craindre de communiquer avec le venin varioleux aucun autre virus, quand bien même le sujet duquel on prendroit le virus variolique, seroit attaqué de quelque maladie contagieuse.

Si les ennemis de l'inoculation, ne pouvant ni résister ni répondre à des faits que la nature présente pour sa justification & pour leur défaite, osoient nier la vérité de ces deux Observations, outre le témoignage respectable de M. le marquis & de

madame la marquise de Grasse, parens de nos inoculés, elle pourroit être attestée publiquement par leur oncle, M. le commandeur de Glandevéz, chef d'escadre des vaisseaux du roi, & commandant au département de Marseille, & par un nombre considérable d'officiers de la marine royale, qui ont visité les deux inoculés pendant le cours de leurs deux maladies.

---

## L E T T R E

*De M. DUBOIS, maître en chirurgie à Royan, contenant l'Histoire des suites de la Maladie singulière, décrite par M. DURAND, dans le Journal du mois de Mars 1769; & le Procès-verbal de l'ouverture du cadavre de la femme qui en fait le sujet.*

J'espère, Monsieur, que vous ne désapprouverez pas la liberté que je prends de vous adresser l'histoire des suites de la maladie singulière, dont M. Durand vous avoit communiqué une description que vous avez publiée dans votre Journal du mois de Mars 1769. (Voyez ce Journal, pag. 238.)

Je vous prie de vous rappeler, Monsieur, qu'après que j'eus fait la section de la substance charnue, qui étoit sortie par le trou

trou de l'ombilic, il y a environ dix-huit mois, l'ouverture se referma. Elle ne tarda pas à se rouvrir : le bas-ventre fut bientôt rempli de nouvelles eaux. Il se forma un hydromphale qui rouvrit la cicatrice : depuis cette époque, elle ne s'est plus refermée. Il n'a cessé d'en découler une quantité prodigieuse de matières gluantes, visqueuses & glaireuses, semblables à du blanc d'œuf, sans odeur & sans acrimonie. Avant cette ouverture, la malade avoit les jambes, les genoux, le bas des cuisses & le bas-ventre œdémateux, & d'une grosseur monstrueuse ; mais cela se dissipa, dans l'espace de trois mois, à quoi ne contribuerent pas peu des scarifications & deux cauterés que je fis aux jambes de la malade, par le conseil de M. Durand. Toutes ces parties devinrent comme tout le reste du corps, c'est-à-dire fort sèches, à la réserve des chevilles qui enflaient un peu, le soir, en certains tems. C'est à cette époque que la malade, qui auparavant ne pouvoit se servir de ses jambes, parvint à marcher sans bâton. Elle n'éprouvoit qu'une espece d'inquiétude & de mal-aise dans les différentes parties de son corps, semblables à celles qu'éprouvent les personnes du sexe, qui ont les pâles couleurs : le poulx étoit toujours un peu fiévreux, & très-petit.

lade étoit dans un véritable état de marasme, n'ayant que la peau collée sur les os. Elle reprit cependant un peu d'embonpoint, son appétit ne s'étant pas démenti, & son estomac paroissant faire assez bien ses fonctions. Elle étoit quelquefois sujette à un léger cours de ventre par lequel elle voidoit des matieres semblables à celles qui fortoient par son nombril. Les sécrétions & les excrétiions se faisoient d'ailleurs assez bien, à l'exception des règles qui ont constamment été supprimées.

Les choses sont restées dans cet état l'espace de neuf à dix mois : il n'y avoit ni augmentation ni diminution constante dans ses maux. Les variations de l'air paroissent l'affecter beaucoup. Environ quatre mois avant sa mort, elle s'aperçut que son appétit diminuoit, & que ses forces s'éteignoient. Les matieres, qu'elle rendoit, commencerent à sentir mauvais; elles devinrent plus épaisses, & beaucoup plus abondantes; elles causerent des tranchées, & même des ténésimes. Il lui prenoit, de tems en tems, des foibleesses au point qu'elle tomboit en syncope. Je lui prescrivis, dans ces circonstances, une infusion d'un gros de rhubarbe, dans laquelle on fit dissoudre deux onces de manne. Ce minoratif, bien loin de provoquer quelques évacuations, les

suspendit. Elle n'alla, ce jour-là, qu'une fois à la selle, quoiqu'elle fût dans l'habitude d'y aller cinq à six fois par jour. La fièvre devint plus sensible. Elle se plaignit de grandes douleurs qui affectoient successivement différentes parties. L'odeur des matieres devint insupportable : elles étoient quelquefois teintes d'un peu de sang, tantôt vermeil, tantôt noirâtre. Elle étoit réduite à un état de marasme qui faisoit peur : ce n'étoit plus qu'un cadavre décharné, qui ne paroissoit animé que d'un souffle de vie prêt à s'éteindre. La nuit du 19 au 20 Septembre, elle eut une foiblesse plus forte qu'aucune de celles qu'elle avoit éprouvées jusqu'alors : les convulsions la prirent, surtout à la mâchoire inférieure, & dans toute la face. Sa bouche se remplit d'écume. Elle revint un moment après : la fièvre devint très violente ; elle étoit accompagnée de frissons irréguliers : la colique étoit insupportable ; des douleurs atroces, qui parcouroient les différentes parties de son corps, ne lui laissoient pas prendre un seul moment de sommeil ; les ténésmes étoient continuels ; ses excroissances, qui jusques-là avoient été insensibles, lui causerent des douleurs très aiguës, qui s'étendoient dans la région lombaire droite. Je lui prescrivis des lavemens anodins, avec la tête de mouton & des têtes de pavot blanc ; mais il fut im-

possible d'en faire entrer une seule goutte ; tant la compression étoit forte sur le *rectum* ! Cette malheureuse conserva sa raison & son bon sens pendant tout le cours de cette cruelle maladie ; elle n'eut qu'un léger délire deux heures avant de mourir : il survint un hoquet , accompagné du ris sardonique , qui mit fin à sa vie & à ses douleurs , le 29 Septembre.

M'étant fait assister d'un de mes confreres , je procédai à l'ouverture du bas-ventre. Nous fîmes notre incision en montant , depuis l'ombilic jusqu'au *sternum* ; nous la prolongeâmes , en descendant jusqu'au *pubis* , tout le long de la ligne blanche , qui étoit comme cartilagineuse. La premiere chose , qui se présenta à notre vue , fut une masse informe : elle étoit adhérente , par sa partie antérieure , aux muscles du bas-ventre par des fibres qui formoient autant de ligamens , sur-tout dans la région lombaire droite , un peu antérieurement , où elle étoit attachée par une espece de fort ligament de la grosseur du pouce. Elle étoit gangrenée , dans cet endroit , de la largeur de la main , ainsi que le muscle oblique-interne , & le muscle droit. Il s'évacua , dans ce moment , une grande quantité de matiere semblable à celle qui étoit sortie par le nombril , pendant tout le cours de la maladie : elle exhala une odeur in-



fecte. Cette masse étoit absolument hors du sac du péritoine auquel elle ne tenoit que par un tissu cellulaire dans sa partie supérieure, ainsi qu'à une autre masse absolument semblable, qui étoit par-dessous. Par sa partie inférieure, elle étoit tellement adhérente à la vessie, que je fus obligé d'en emporter un peu pour les séparer.

La seconde masse, dont nous venons de parler, étoit attachée à la région lombaire par un gros cordon pareil au premier; elle étoit un peu gangrenée dans le même endroit que l'autre: dans tout le reste de son étendue, elle n'étoit adhérente que par le moyen de quelques fibres, aux muscles psoas & iliaques, tant du côté droit que du côté gauche. Elle adhéroit, comme l'autre, par sa partie inférieure, à la vessie, dans l'endroit que l'on nomme *son fond*. Ces deux masses étoient situées de façon que la première étoit plus haute que l'autre.

Nous procédâmes ensuite à l'examen de ces deux masses: la première pouvoit bien peser sept livres; elle étoit de figure orbiculaire; elle avoit pour le moins deux pieds de circonférence sur quatre pouces d'épaisseur: sa substance étoit cellulaire, très-dure, & racornie. Ayant fait plusieurs incisions, nous y trouvâmes un grand nombre de cavités plus ou moins grandes, qui

avoient l'air de vésicules remplies d'une espece de morve très-puante, comme celle qui sortoit par l'ombilic. Il y a apparence que l'excroissance, qui sortit, il y a dix-huit mois, faisoit corps avec cette masse, & en étoit une partie. La seconde masse étoit plus considérable; elle pouvoit peser neuf livres. Elle étoit de figure ronde, & avoit, comme l'autre, plusieurs cavités pleines de cette morve; elle en avoit une, sur-tout dans sa partie supérieure, qui touchoit au péritoine, pleine d'un pus fort séreux : la substance en étoit la même que celle de la précédente.

Il nous fut impossible de faire des perquisitions plus exactes, tant l'infection du cadavre étoit grande ! Tout ce que nous pûmes observer, c'est que, quand ces deux masses furent ôtées, le bas-ventre resta presque vuide : tous les viscères étoient remontés dans la poitrine. Il est étonnant que la malade eût pu respirer, tant les poumons & le diaphragme étoient comprimés ! aussi se plaignoit-elle d'un grand étouffement, sur-tout dans les derniers tems. Les reins étoient remontés dans les régions hypocondriaques ; l'intestin *rectum* étoit couché au côté gauche du corps des vertèbres lombaires, & de l'os *sacrum*. La matrice nous parut en assez bon état; la vessie faisoit corps, comme je l'ai dit, avec ces masses charnues. Nous

ne trouvâmes point d'ovaires : il y a apparence que c'étoient eux qui avoient donné lieu à cette maladie, & que ces masses, que nous avons décrites, leur devoient leur origine. J'oubliois de faire observer qu'il ne s'épancha pas une goutte de sang dans les différentes incisions que nous fîmes ; & je crois que les vaisseaux en étoient vuides.

---

## OBSERVATION

*Sur une Passion iliaque extraordinaire ; par  
MM. MARTEAU, médecin, & BOUR-  
GEOIS, chirurgien à Amiens.*

*Judicium difficile. Hipp. Aphor. 1.*

Il est des maladies dont les causes prochaines & immédiates échapperoient aux yeux les plus perçans. Ce n'est qu'à la faveur des signes, qu'on peut deviner les désordres intérieurs, qui sont le principe des symptômes extérieurs & sensibles. Mais combien de fois ces signes ne sont-ils pas équivoques ? Des vers empelotonnés, la coalition d'une portion d'intestin, leur invagination, leur incarceration dans une hernie, sont autant de causes d'étranglement du canal intestinal. Qu'arrive-t-il ? des douleurs qu'on prend d'abord pour la colique, en-

suite des nausées, enfin des vomissemens opiniâtres. Ce ne sont d'abord que les boissons. Bientôt après, les vomissemens deviennent bilieux, & enfin stercoreux; & le ventre se refuse constamment aux évacuations. Le ministre de santé n'aura pas de peine à saisir le diagnostic d'une passion iliaque. Mais quelle cause accusera-t-il? & comment pourra-t-il diriger ses vues curatives vers une cause que souvent un voile épais dérobe à ses recherches? Telle a été ma position dans la matiere dont je donne ici l'histoire.

Une femme, âgée de quarante-sept à quarante-huit ans, portoit, depuis dix ans, une hernie qu'elle n'avoit jamais contenue par aucun bandage. La misere l'empêchoit d'en faire les frais.

Le 3 Octobre, elle fut saisie d'une colique violente. Les lavemens furent les premiers remedes. Ils ne la soulageoient pas. Le vomissement se mit de la partie. Je fus consulté. L'atrocité des douleurs, qu'on me peignoit, demandoit un prompt secours. Je prescrivis un julep narcotique par cuillerées, des lavemens anodins, & des boissons émollientes. Les symptomes résistoient à ces secours; & les vomissemens entraînoient avec eux des vers strongles. Je n'avois prescrit que sur un exposé. Le vomissement de matieres vermineuses pa-

roissoit fournir une indication pour l'émétique ; mais , si l'éjection des vers n'étoit-là qu'un symptôme purement accidentel , la méprise pouvoit avoir les plus funestes conséquences. La fièvre putride , qui régnoit alors dans notre ville , n'avoit ni cette marche ni ces douleurs. Je voulus juger par moi-même. Je trouvai le pouls bas , & un peu fébrile. Les douleurs de colique avoient commencé vers les régions ombilicale & lombaire droite ; mais depuis , elles s'étoient étendues à tout le bas-ventre. Il étoit météorisé , très-sensible & très-douloureux dans tous ses points. La moindre pression arrachoit des cris à la malade. Ses muscles & ses tégumens , émaciés par la mauvaise nourriture (a) , laissoient appercevoir les circonvolutions des intestins boursoufflés. Les roulis des vents d'une place à l'autre étoient visibles. Quel jugement affeoir à la vue de ces symptômes ? & qui ne sent combien il étoit difficile ? Etoient-ce des vers qui , par leurs picotemens & leur succion , irritoient le canal alimentaire , le mettoient en convulsion , causoient des douleurs aiguës , & renversoient son mouvement péristaltique ? Il n'y a point de praticien qui n'ait vu les vers seuls suffire à la production de ces

(a) Depuis plus d'un an , sa principale nourriture étoit de mauvais pain d'orge.

symptomes. Etoient-ce des vers entortillés qui , remplissant une portion du canal , interceptoient le passage des alimens , occasionnoient la surcharge de l'estomac , le vomissement & les douleurs ? Je pouvois encore le soupçonner ; & l'expérience m'a fourni des phénomènes analogues dans une maladie où les vers seuls jouoient le grand rôle (a). Tout m'annonçoit un étranglement. J'interrogeai : on m'avoua une hernie inguinale du côté gauche. J'espérai de pouvoir éclaircir & fixer mes doutes. J'exigeai qu'elle se fût visiter par un chirurgien , dont le rapport détermineroit mes indications & ma conduite. On n'appella qu'un élève qui ne reconnut pas la hernie ; & l'on me dissimula que ce n'étoit point à un homme expérimenté qu'on avoit eu recours. Trompé par la décision d'un novice , je revins à l'idée des saburres vermineuses. J'insistai sur l'usage des fomentations émollientes , & des lavemens ; & j'administrai une tisane laxative. Elle fut revomie , & parut aggraver les douleurs. Cet événement

(a) Voyez dans le Journal de Médecine de Juillet 1762 , pag. 37 , l'Observation de la maladie d'une jeune fille chez qui une pelote de vers , arrêtée dans la région iliaque gauche , suspendit , pendant douze jours , les évacuations du ventre , & causa la plus grande sensibilité de la tête aux pieds.

me ramena la crainte d'un étranglement de hernie. Une petite portion d'intestin, pincée sous l'anneau, pouvoit suffire ; & l'étranglement de cette espece n'est pas toujours facile à saisir. Je priai M. Bourgeois, chirurgien, de la visiter. Il réduisit la hernie en ma présence ; & l'affujettit par un brayer. Le vomissement se ralentit pendant vingt-quatre heures. Cependant les douleurs & la tension tympanitique subsistoient. Un pargégorique ne put procurer que quelques minutes de sommeil ; & les lavemens ne ramenoient aucune matiere. Le lendemain, le vomissement reprit ; & , pour la premiere fois, il fut stercoreux, & d'une odeur insupportable ; car jusques là, elle n'avoit rendu que ses alimens, & tout au plus des matieres bilieuses. Ce symptome me rappella l'Observation de Dionis qui, passant à Lyon, vit un malade vomir encore des matieres stercorales, vingt-quatre heures après une opération de bubonocèle, la plus heureusement exécutée (a). Je me proposai comme lui de rétablir le mouvement péristaltique par quelques verrées d'une tisane laxative, à laquelle la réduction de la hernie devoit permettre un libre passage. Je fus trompé dans mon attente : la malade vomit

(a) DIONIS, *Cours d'Opérations*. Paris, 1765, pag. 358.

encore. La tension du ventre & les douleurs ne se relâchèrent pas. Comment renverser le mouvement anti-péristaltique, & le remettre en ordre ? J'essayai, le lendemain, l'effet d'un lavement émétisé. Il ramena quelques matieres dures & stercorales, qui avoient échappé, sans doute, à l'action des lavemens précédens. Il étoit tout naturel de concevoir de nouvelles espérances, si la passion iliaque n'avoit d'autre cause que le séjour des excréments durcis & pétrifiés, pour ainsi dire, dans quelque coin du colon, ou dans le *cæcum*, au point de boucher le passage. Pour tempérer l'impression d'érétisme, qu'avoit dû produire ce lavement stimulant, j'en fis servir un second fait avec égales parties de vin de Bourgogne & d'huile de lin. Les vomissemens furent moins fréquens. Je répétois, le lendemain, le lavement d'émétique, & celui de vin avec l'huile. Cette seconde tentative ne réussit pas aussi-bien que je me l'étois promis. Je ne vis plus de matieres fécales, durcies & moulées ; & les vomissemens stercoraux recommencerent. Je crus devoir essayer encore le sédatif de Riviere ; mais, pour en tirer quelque fruit, il faut que l'effervescence se passe dans l'estomac, & répéter à petites doses (a). Après m'être

(a) Voyez le *Traité des Anti-Septiques*, par M. DE BOISSIEU, page 51.



assuré par les expériences les plus précises, de la quantité d'esprit de nître qu'absorboit un demi-gros de sel de tartre, je fis une opiate avec demi-gros de ce sel, un peu de craie, & la marmelade d'abricot. Je partageai en quatre prises à prendre à deux heures d'intervalle. Pour neutraliser cette opiate, j'étendis dans quatre verres d'eau sucrée la quantité d'acide nîtreux nécessaire; & j'en fis avaler une tasse par-dessus chaque prise. J'espérois que le *gas*, qui se dégage au moment de l'effervescence, deviendrait un puissant carminatif & anti spasmodique. La malade rendit des vents par le haut; mais ce remede ne changea rien à la nature ni à l'opiniâtreté des vomissemens. La malade s'affoiblissoit de jour en jour, par la continuité des douleurs, de l'inanition & de l'insomnie. Je ne m'occupai plus que du soin de soutenir avec le vin Hippocratique les restes d'une vie que je désespérois de conserver. Vingt-quatre heures avant la mort, le météorisme diminua; & le ventre parut s'affaïsser un peu: la douleur se ralentit; le pouls se concentra; la face & les extrémités froides se couvrirent d'une sueur gluante; avant-coureur d'une mort prochaine. Elle termina ses souffrances, vers le vingtième jour. Aussi-tôt après la mort, les assistans entendirent l'explosion d'une longue file de vents sonores par les voies inférieures. Ce

phénomène paroïssoit démentir toute idée d'étranglement du canal intestinal. Avois-je eu le malheur de me tromper ? Il étoit intéressant de s'affurer du véritable état des intestins dans une maladie dont la cause avoit échappé à toutes mes recherches, & dont les symptômes avoient opiniâtement éludé la force des remèdes. J'obtins du mari la permission de faire l'ouverture du cadavre. M. Bourgeois, qui avoit voué à cette femme les soins les plus charitables & les plus assidus, fit cette dissection avec toute l'intelligence & l'exactitude dont est capable un excellent anatomiste. Je lui laisse la plume pour rendre compte des désordres que nous avons observés.

Sans croire mériter les éloges dont M. Marteau veut bien me gratifier, j'exposerai succinctement ce que l'inspection anatomique nous a découvert dans le cadavre de la femme qui fait le sujet de cette Observation.

Le ventre nous parut un peu affaissé. Ayant fait l'ouverture de l'*abdomen*, nous avons observé ce qui suit : L'épiploon amoncelé vers le foie & l'estomac, celui-ci repoussé vers la rate à laquelle il étoit intimement adhérent vers sa grande courbure. En parcourant le canal intestinal, nous avons observé que l'extrémité de l'appendice vermiculaire du *cæcum* avoit con-

tracté une forte adhérence avec la partie voisine du mésentère, & formoit une anse dans laquelle s'engageoit, de bas en haut, une portion de l'*ileum*, longue de huit poudes. L'*ileum* incarcéré étoit un peu livide : l'adhérence de l'appendice au mésentère l'étoit davantage; celui-ci l'étoit aussi de la grandeur d'une pièce de six sols. Tous les intestins grêles, depuis l'étranglement jusqu'à l'estomac inclusivement, étoient très-boursofflés; ils étoient enflammés en plusieurs endroits, vers leurs attaches au mésentère; de façon que leurs vaisseaux sanguins sembloient être injectés. Les gros intestins vuides & affaîlés paroissoient grêles; & les grêles paroissoient gros.

Cette maladie n'indiquoit-elle pas de faire la gastrotomie que l'on dit avoir été pratiquée dans la passion iliaque? Il auroit été facile de couper la bride qui formoit l'étranglement de l'intestin; mais le défaut de signes, qui caractérisent l'espece d'*ileus*, & le siége qu'il occupe, empêchera toujours les praticiens prudens d'entreprendre une opération aussi téméraire. La mortification, déjà commencée à l'extrémité de l'appendice, ainsi qu'à la portion du mésentère où elle étoit adhérente, auroit sauvé la malade, si elle eût pu survivre quelques jours à ses tourmens.

## OBSERVATION

*Sur des Vers trouvés dans des pustules de la peau ; par M. BOSSE , chirurgien à bord du navire La Médée du Havre , commandé par M. GOSSE , à Cabende , côte d'Angole , le 28 Décembre 1768.*

Une Nègresse du royaume de Congo , âgée d'environ vingt-cinq ans , se plaignoit , depuis quelques jours , d'une douleur avec demangeaison très-piquante à l'épaule gauche , où elle avoit plusieurs pustules , avec rougeur & tension , qui s'étendoient sur la partie supérieure & antérieure du bras , aux environs de l'articulation. Je pressai une des pustules la plus élevée : il en sortit un pus clair & sanieux. J'aperçus un ver qui se présentoit à l'orifice que cette matiere avoit laissé à la peau : je le délogeai sans beaucoup de difficulté ; & , par la même manœuvre , j'en tirai vingt ; & , la Nègresse souffrant beaucoup , je remis le reste au lendemain , couvrant le tout avec un emplâtre d'onguent de la Mere. Le jour suivant , j'en eus dix-huit qui restoient ; de sorte que chaque pustule donna son ver , en tout trente-huit.

L'origine

L'origine de ces vers m'est inconnue : peut-elle être la suite de la corruption du sang ? Mais la Nègresse se portoit bien , étoit robuste , grasse , & de bonne mine.

Si ces vers viennent de cause interne , sont-ils produits par les fruits & autres végétaux dont ces peuples font leur nourriture , ou par les eaux bourbeuses , qu'ils sont obligés de boire dans certains cantons de leur pays ?

Ces vers peuvent-ils s'introduire dans le corps par les pores absorbans de la peau , presque toujours ouverts dans ce climat ? Cela pourroit arriver , lorsque ces esclaves couchent long-tems sur la terre , & dans la poussière , quand les marchands les conduisent au bord de la mer , pour les vendre aux Européens.

Ces vers m'ont paru ascarides ; ils étoient blancs , courts , ronds , pointus par les deux bouts , & couverts d'une peau blanchâtre , repliée comme la tunique du *rectum* , de la grosseur d'une moyenne cloporte.



## OBSERVATION

*Sur un Ver trouvé sous la Conjonctive ;  
à Maribarou, isle Saint-Domingue ;  
par M. MONGIN, chirurgien.*

Je fus mandé par M. le comte de Cokburn, pour voir une Nègresse de son habitation, qui se plaignoit d'une douleur très-piquante dans l'œil, sans presque d'inflammation, depuis environ vingt-quatre heures.

Au premier aspect, je vis un ver qui me paroissoit serpenter sur le globe ; mais, voulant le saisir avec des pincés, je m'aperçus qu'il étoit entre la conjonctive & l'albuginée ; & , lorsqu'il approchoit de la cornée transparente, les douleurs étoient plus vives.

Pour l'extraire, j'ouvris la conjonctive ; & il en sortit par cette ouverture. Il avoit un pouce & demi de long, & la grosseur d'une petite corde à violon : il étoit d'une couleur cendrée, plus gros à un bout qu'à l'autre, & très-pointu par ses deux extrémités ; du reste, il n'avoit rien de remarquable.

Je serois porté à croire que ce seroit un ver sanguin ; car il ne me paroît pas possi-

ble qu'il se fût accru dans cet endroit, sans y occasionner de la douleur & de l'inflammation. Mais, comment y auroit-il pu entrer, sans causer les mêmes défordres ?

---

## O B S E R V A T I O N

*Sur une Fistule externe à la marge de l'anus, guérie sans opération ; par M. MARRIGUES, maître en chirurgie à Montfort-Lamaury.*

Une fille de quarante ans, qui avoit été souvent incommodée d'hémorrhoides, portoit, depuis deux ans & demi, un sinus fistuleux aux environs de l'anus, dont l'ouverture extérieure, située un peu à gauche, étoit éloignée de cet orifice d'environ un pouce & demi. Cette ouverture, qui avoit paru imperceptible, s'étant fermée avec le tems, la peau & le tissu cellulaire des environs se tuméfierent, & devinrent très-durs. La malade y ressentit des douleurs vives, qui s'étendirent dans toute la fesse de ce côté, & le long du *rectum* ; ce qui l'obligea de m'envoyer chercher, au mois de Septembre 1766.

Je trouvai la malade avec la fièvre : j'examinai la tumeur ; & je crus que le moyen le plus prompt pour remédier à cet état,

étoit de la saigner, pour diminuer l'intensité de la douleur, & d'appliquer sur la tumeur des cataplasmes maturatifs, afin de l'amener à suppuration.

Les duretés résistèrent quelque tems à l'effet des topiques : néanmoins ils firent rouvrir extérieurement la fistule, non au même endroit où elle avoit été ouverte précédemment, mais entre ce lieu & l'orifice de l'anüs.

J'examinai alors avec soin l'état de la fistule. J'observai qu'elle ne communicoit point dans l'intestin *rectum* : elle paroissoit, au contraire, s'en éloigner ; ce qu'il me fut facile d'appercevoir, ayant mis une sonde dans la fistule, en même tems que j'avois le doigt dans l'intestin, & qu'en inclinant ma sonde en divers sens, je ne sentoís point que l'extrémité frapât mon doigt, comme elle le fait dans les fistules complètes, je reconnus, au contraire, que le boyau étoit peu dénué de tissu cellulaire ; & je le jugeai assez ferme pour ne pas craindre, par les suites, une trop grande déperdition.

Quant à l'intérieur du sinus fistuleux, je le trouvai de quatre pouces & demi de longueur, ayant à son entrée deux clapiers opposés l'un à l'autre, l'un desquels, se dirigeant vers la pointe de la fesse, répondoit au lieu de l'ancienne ouverture ;



& l'autre se portoit vers la grande lèvre gauche de la vulve. La surface interne de ces clapiers, ainsi que celle du grand sinus, étoient d'un rouge très-pâle, lisses, dures & calleuses.

Une opération bien concertée étoit, sans doute, le moyen curatif, que cette maladie indiquoit; mais la personne, n'ayant pu s'y résoudre, me pria d'en tenter quelques autres. Je prévis que tous autres moyens rendroient le traitement fort long: cependant, ayant réfléchi que cette fistule étoit incomplète, que le *rectum* ne se trouvoit point endommagé, & que la malade mettroit tout le tems qu'il faudroit, j'entrepris de la satisfaire.

Je commençai par introduire dans le canal de la fistule des médicamens suppuratifs & consommatifs, tels que le verdet, & ensuite le précipité rouge, mêlés à l'onguent *basilicum*: je chargeois de ces médicamens plusieurs petits bourdonnets liés, dont j'emplissois le canal de la fistule, depuis le fond jusqu'à son entrée; je couvrois ensuite l'ouverture d'une emplâtre, par-dessus laquelle je mettois un cataplasme émollient. Mon intention, comme on peut juger, étoit de procurer la fonte des duretés & des callosités, & d'établir par-là une bonne & abondante suppuration.

Ce procédé, continué quelques mois,

fit beaucoup suppurer la fistule, fondit la plus grande partie des duretés intérieures & extérieures, & donna les plus grandes espérances pour le succès. La peau & le tissu cellulaire des graisses étant alors bien détendus & ramollis, je supprimai le cataplasme & le digestif consomptif; & je n'employai plus aux pansemens, que l'onguent brun. Ces pansemens, que je faisois de la même manière que je l'ai exposé ci-dessus, ayant été continués une longue suite de tems, je m'apperçus que la fistule diminuoit graduellement de longueur & de largeur; ce qui m'obligea de supprimer quelques bourdonnets, & d'amincir un peu ceux dont je continuois de me servir. L'entrée de la fistule se rétrécissoit aussi; de manière que les pansemens seroient devenus très-difficiles, si, de tems en tems, je n'y avois inséré des caustiques, pour lui donner une amplitude suffisante.

Les matieres, qui sortoient de la fistule, cessèrent d'être louables, au bout d'un certain tems. Je n'y observai plus qu'une supuration sereuse, & peu abondante. Mais, dans le tems où la fistule me parut diminuée de plus de deux tiers, il sortit, à différentes reprises, de son intérieur une autre matiere épaisse, sanguinolente, & même abondante; ce qui me fit craindre qu'il n'y eût quelques cavités ou sinus qui eussent

échappé à mes recherches , ou qui se fussent établis de nouveau. N'ayant pu m'en assurer par de nouvelles recherches , je me déterminai à faire constamment , dans la suite , à chaque pansement , des injections dans la fistule avec l'eau végéto-minérale , avant d'y introduire les bourdonnets : de tems en tems , j'ajoutai à l'injection quelques gouttes d'eau phagédénique , afin d'exciter la supuration & la fonte de ce qui pouvoit y rester de calleux. Enfin , par ces différens procédés , j'eus la satisfaction de voir peu-à-peu le fond de cette fistule se rapprocher de son entrée , & de la voir entièrement consolidée , sans y avoir employé d'autres moyens que ceux que je viens d'exposer. Je dois dire que cette guérison a été fort longue , puisqu'il a fallu huit mois entiers pour la terminer ; mais elle est sûre ; car la personne n'en a eu depuis aucune rechute : elle se porte , au contraire , très-bien.

Je laisse aux praticiens éclairés à comparer les avantages de la méthode que j'ai suivie dans l'espece de fistule dont je viens d'exposer le détail , avec ceux de l'opération qui n'auroit pas eu un meilleur succès , quoique beaucoup plus douloureuse.



## OBSERVATION

*Qui confirme un Fait avancé par M. LEVRET, qu'un Corps polypeux peut avoir plusieurs appendices, mais qu'un seul pédicule pour attache originaire ; par M. CLÉMENT, premier élève en chirurgie de l'Hôtel-Dieu d'Orléans.*

Au mois de Juillet 1769, est mort, à l'Hôtel-Dieu d'Orléans, un homme âgé d'environ cinquante ans. Depuis près de deux ans qu'il avoit reçu un coup sur le dos du nez, qui lui en avoit fracturé les os, accident dont il n'avoit point été traité, il étoit affecté d'une tumeur polypeuse, qui remplissoit exactement la narine droite, se manifestant, à son ouverture antérieure, sous la forme d'un gros œuf de poule d'Inde. Son volume étoit si considérable, que le nez surpassoit de beaucoup le niveau des pommettes ; de sorte qu'il étoit à présumer que ces os du nez, que j'ai dit avoir été fracturés, & la branche montante, ou apophyse nazale de l'os maxillaire, ne formoient plus d'obstacle au progrès de cet énorme *fungus*.

Les yeux étoient fort saillans, & particulièrement celui du côté droit, qui étoit

presqu'entièrement hors de son orbite : la distance de l'un à l'autre étoit augmentée au moins de moitié. Deux fistules lacrymales , d'où s'écouloient continuellement des larmes mêlées de pus , étoient les derniers phénomènes qu'offroit l'extérieur de cette affreuse maladie. Il est inutile de dire qu'il avoit presque perdu la vue , & que son visage étoit , on ne peut plus difforme : voici ce que la dissection fit découvrir. Je fis une incision cruciale sur toute l'étendue de la narine droite , partie la plus saillante de la tumeur : je disséquai ensuite les quatre lambeaux ; & je vis que les os du nez étoient entièrement détruits , ainsi que l'apophyse nazale de l'os maxillaire , dont il ne restoit aucun vestige , jusqu'à l'apophyse molaire de l'os de la pommette.

L'os maxillaire du côté opposé étoit à-peu-près dans son état d'intégrité , excepté la fosse maxillaire , face externe du sinus pratiqué dans la propre substance de cet os , qui étoit un peu altérée ; ce qui annonçoit le mauvais état du sinus.

Je passai ensuite à l'examen de la tumeur polypeuse , que je reconnus pour une excroissance sarcomateuse de couleur roussâtre. Elle étoit recouverte extérieurement d'une vraie membrane , & non d'une espèce d'épiderme , très-lisse , absolument dénuée

de vaisseaux de tout genre, au moins appa-  
rens. On remarquoit sur toute sa surface  
de petites inégalités ou bosses qui la ren-  
doient parfaitement semblable à une pomme  
de terre : sa figure étoit pyramidale, longue  
de trois pouces sur cinq & demi de circon-  
férence ; sa base répondoit à l'ouverture  
antérieure de la narine ; & sa pointe se  
propageoit vers l'arrière-narine qu'elle bou-  
choit entièrement : sa consistance étoit so-  
lide, & très-élastique, excepté du côté de  
la cloison, où elle étoit ulcérée, & d'où  
s'écouloit une matiere purulente ; ce qui  
prouvoit que les adhérences intimes, qu'elle  
avoit contractées avec les parties environ-  
nantes, &, entr'autres, avec le *vomer* qui  
s'étoit ramolli ou carnifié au point qu'il ne  
restoit plus que la portion cartilagineuse,  
n'étoient purement qu'accidentelles, & non  
le principe vital, qui l'entretenoit.

Voulant soulever la tumeur, pour voir  
l'état des os du palais, je m'apperçus qu'ils  
étoient aussi ramollis, & faisoient corps  
avec elle. Je portai ensuite mes recherches  
vers le sinus maxillaire du côté droit, que  
je trouvai occupé par une tumeur poly-  
peuse, moulée à la figure de cette cavité :  
elle avoit les mêmes modifications que  
celle dont je viens de donner la description.  
J'essayai de tirer ce *fungus* de cette cavité,  
à quoi je parvins aisément ; ce qui me fit

voir l'état de la membrane pituitaire, qui tapisse ce sinus : sa couleur étoit la même que celle de la tumeur, c'est-à-dire roussâtre, & sa consistance bien plus épaisse que dans l'état naturel ; elle n'existoit plus que dans le bas-fond du sinus, étant détruite dans le reste de sa circonférence.

Les cornets, tant supérieurs qu'inférieurs, avoient aussi changé de nature, & étoient carnifiés.

La portion de l'os maxillaire, où est pratiqué ce sinus, étoit fort altérée, & principalement dans cette partie qui forme le plancher de l'orbite, où il y avoit déperdition de substance. Pour le sinus du côté opposé, la parité étoit parfaite, tant à l'égard de la tumeur qui l'occupoit, que pour les désordres dont il étoit aussi affecté.

Je procédai ensuite à l'examen de la fosse orbitaire du côté droit ; &, pour y parvenir plus aisément, je fis l'extirpation de l'œil qui, ainsi que je l'ai déjà dit, étoit presque entièrement hors de son orbite. Je trouvai, dans cette cavité, une tumeur polypeuse parfaitement analogue, à tous égards, à celle dont j'ai déjà parlé. La voûte orbitaire étoit presque détruite, ainsi que le rebord inférieur, formé par l'apophyse malaire de l'os maxillaire. Il ne restoit non plus aucun vestige de la paroi latérale interne.

La fosse orbitaire du côté opposé, occupée par une petite tumeur de même nature que les précédentes, de figure d'un gros marron d'Inde, n'étoit altérée que dans sa paroi latérale interne, formée par les os *unguis* & *planum*, qui étoient entièrement détruits.

Comme les phénomènes, qui avoient précédé la mort de ce pauvre malheureux, me faisoient présumer qu'il pouvoit y avoir quelques désordres dans le cerveau, je voulus examiner le crâne, afin de ne rien laisser échapper d'un fait aussi singulier. Je sciai donc cette boîte osseuse, selon la méthode ordinaire : je vis d'abord les vaisseaux de la dure-mère & du cerveau entièrement engorgés ; & je ne fus pas peu surpris de trouver, en disséquant ce viscère, les sinus latéraux réunis en un seul par la destruction du *septum lucidum*, remplis de matière purulente ; le plexus choroïde, dur, squirrheux ; & la glande pituitaire, détruite. Je ne tardai pas à découvrir, en continuant la dissection, la source de ces ravages. L'échancrure ethmoïdale du coronal, au lieu de l'os ethmoïde, qu'elle loge, étoit le foyer d'un abcès qui, après avoir détruit l'os ethmoïde, d'où il ne restoit pas la moindre lame, avoit fusé dans l'intérieur de cet organe, où il avoit produit les désordres que je viens de décrire.



Après de tels phénomènes, est-il difficile de rendre raison de tous les accidens qui ont précédé la mort de cet infortuné, tels que la pesanteur, douleur de tête continue, & l'affoupissement qu'il éprouva, environ un mois avant que de finir sa carrière ? Le tremblement des lèvres, l'engourdissement des membres, enfin tous les symptômes de l'affection apoplectique, qui l'a conduit au tombeau, ne sont pas plus difficiles à développer.

Pour connoître l'attache des différentes tumeurs que j'ai décrites, je séparai la base du crâne que je sciai selon sa longueur, sans intéresser les tumeurs polypeuses ; & il me fut aisé de voir que ces tumeurs, logées dans les sinus maxillaires, & fosses orbitaires, n'étoient que des appendices de celle que j'ai dit occuper la narine droite, ou plutôt l'une & l'autre narine. On distinguoit clairement qu'elle se terminoit postérieurement par un seul & unique pédicule recouvert d'un prolongement de la membrane pituitaire.

Mais, pour mieux m'assurer de la vérité du fait, je détachai le pédicule ; & j'emportai, en même tems, toutes les tumeurs dont on voyoit, on ne peut plus distinctement, qu'il étoit l'attache commune, & le seul principe vital, qu'elles eussent.

L'intérieur de ces tumeurs étoit de cou-

leur d'un jaune-pâle : on n'y remarquoit absolument aucuns vaisseaux.

M. De la Croix, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, homme de mérite, & fort éclairé, dont j'ai l'honneur d'être l'élève, ainsi que M. Ballay, professeur distingué de nos écoles, & excellent chirurgien, témoins de mes recherches, & qui ont bien voulu que je m'appuyasse de leur témoignage, ont vu, avec on ne peut plus de satisfaction, la théorie de ce grand maître (a), confirmée par ce fait contre lequel les raisonnemens les plus spécieux ne prévaudront jamais.

M. Guillon, chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu, & professeur fort éclairé, & M. Dejean, chirurgien de mérite, qui ont examiné la tumeur avant & après la mort du malade, peuvent encore attester la vérité du fait.

L'objet, que je me suis proposé, en faisant le récit historique des désordres de cette affreuse maladie, est rempli, si je peux parvenir à concilier les sentimens contraires. Il est vrai que, si M. Levret n'a pas encore pu parvenir, par la solidité de ses raisonnemens & ses observations, à défilier les yeux des partisans de l'ancien préjugé, je ne dois pas me flater de mieux réussir,

(a) M. Levret.

quoique l'assemblage de plusieurs observations, présentées par le côté qui a rapport au sujet que l'on traite, jette souvent de grandes lumières propres à confirmer une doctrine que l'on veut établir. Mais, si je ne peux parvenir à mon but, au moins me fçaurai-je bon gré d'avoir rendu hommage au mérite de ce sçavant chirurgien, en prouvant, par cet exemple incontestable, la solidité de sa doctrine.

---

## OBSERVATION

*D'une Hydrocèle vraie, ou par épanchement; par M. DE LATTRE, ancien chirurgien aide-major des camps & armées du roi, & chirurgien-juré à Noyon.*

Un enfant du sieur Baudoux, laboureur au fauxbourg Saint-Jacques de Noyon, apporta, en naissant, une tumeur contre nature au côté droit du *scrotum*: on n'y fit cependant sérieusement attention qu'au bout de quelques mois de la naissance de cet enfant. On le fit voir à un chirurgien de cette ville, qui la prit pour une descente; en conséquence, il appliqua sur l'anneau de ce côté plusieurs compresses graduées, qu'il soutint par le moyen d'une bande: on continua sans interruption cette compression,

l'espace de deux années, sans aucun fruit ; au contraire, la tumeur s'accrut sensiblement ; & elle devint d'un volume assez considérable. . . . Les parens de cet enfant appellerent alors d'autres chirurgiens qui ne méconnurent pas cette maladie. Ils décidèrent que c'étoit une hydrocèle ; en conséquence, ils y firent la ponction : elle fut répétée plusieurs fois en différens tems, & par différentes personnes de l'art. Les fomentations toniques, comme l'eau de chaux, le vin aromatique, & d'autres furent employés en topiques, pendant l'usage desquels on ne négligea pas l'administration des remèdes internes ; les purgatifs hydragogues, les apéritifs, les diurétiques ne furent point omis. Enfin quatorze ponctions, faites dans l'espace de dix années qu'à aujourd'hui cet enfant, ne lui ont procuré qu'un soulagement momentané : la tumeur revient toujours dans son premier état. . . .

Je fus consulté, sur la fin du mois d'Avril dernier. J'examinai la tumeur : elle étoit oblongue. Les eaux étoient contenues dans la tunique vaginale du cordon spermatique. Elle n'occupoit que le côté droit : la cloison n'étoit pas rompue. Je jugeai que la cause de cette maladie n'étoit qu'idiopathique : le petit garçon se portoit assez bien d'ailleurs. Je proposai aux parens l'opération : ils y consentirent. Je fis, le lendemain, l'ouverture

L'ouverture de cette tumeur dans toute son étendue, au moyen d'un bistouri ; je scarifiai le kyste, ou je déchirai avec les doigts, le mieux qu'il me fut possible, toutes les cellules de cette poche : je remplis le vuide, qu'occupoient les eaux, de charpie brute, & de lambeaux de linge déchirés, que je foutins de quelques compresses & du bandage suspensoire.

Le premier appareil ne fut complètement levé que le troisieme jour, lorsque la suppuration le détacha. Je pansai la plaie alors avec des bourdonnets & des plumasseaux couverts d'un digestif suppuratif. La suppuration s'établit fort bien : il ne survint au malade, les premiers jours, qu'une petite fièvre que je regardai comme utile pour l'établissement d'une suppuration louable. Elle fut, en effet, très-abondante pendant les huit premiers jours : je l'excitai même, en mêlant au digestif le précipité rouge. Je saupoudrai la plaie, de tems à autre, d'alun calciné, à dessein de détruire entièrement, par la suppuration, la membrane qui contenoit les eaux. Lorsque je crus cette poche entièrement consummée, je ne m'occupai plus alors qu'à la consolidation de la plaie. Le vin miellé, dans lequel je trempai quelques plumasseaux, fit tous les frais des derniers pansemens. . . .

Je fomentai , dans les derniers tems , le *scrotum* d'un vin aromatique , dans l'intention de rétablir l'atonie des fibres dans leur état naturel.

Je parvins à la guérison radicale de cette tumeur , en un mois ; ce qu'on n'avoit pu faire en plusieurs années , parce qu'on n'avoit pas attaqué la cause , & qu'on n'avoit employé que des moyens palliatifs. . . .

Si l'on n'avoit pas méconnu d'abord cette maladie , il auroit été fort aisé de la guérir , dès son origine , sans opération , ou l'on auroit tout au moins épargné des tourmens qu'on fit souffrir à cet enfant pendant six années. . . .

Je pourrois citer ici plusieurs exemples de guérison radicale d'hydrocèle vraie , ou par épanchement , obtenue par les moyens dont je me suis servi. L'instrument tranchant doit être préféré aux autres méthodes proposées par quelques auteurs , pour ouvrir ces sortes de tumeurs. En effet , ceux qui ont conseillé les caustiques , pour épargner les douleurs au malade , ou pour détruire plus aisément le kyste qui contient les eaux , ont manqué leur objet. Les caustiques appliqués en traînées sur la tumeur , n'ont pas si tôt fait leur impression , qu'on acheve d'ouvrir cette poche avec un bistouri. Si elle a acquis un volume un peu

considérable, on est obligé, pour abrégér la cure, d'emporter les parties latérales de la plaie. L'escarre, formée par le caustique, étant retranchée, n'est plus d'aucune utilité pour la destruction du kyste : d'ailleurs le caustique n'agit que dans le point de la tumeur où il est appliqué : les eaux, qu'il rencontre bientôt, en absorbent les effets, &c. ....

Ceux qui ont conseillé le séton, n'ont pas été plus heureux : son effet est très-long, fort embarrassant, & le plus souvent infructueux. Tant qu'il y a une bandelette de linge, ou une méche de coton, qui traverse la tumeur, les eaux en sortent librement; mais, comme le séton n'agit que dans les endroits où il passe, dès qu'on en cesse l'usage, les deux petites plaies se réunissent : le kyste étant resté en son entier, il se remplit peu-à-peu; &, au bout de quelques mois, la tumeur aqueuse est dans son premier état, comme je l'ai vu arriver plusieurs fois. Si l'usage du séton a été quelquefois suivi d'un heureux succès, ce n'a été, je crois, que dans le cas de l'hydrocèle par infiltration. Il est donc bien important en chirurgie, de connoître les causes de l'une & de l'autre, & de ne pas les confondre : l'une ne dépend souvent que d'un vice local, tandis que l'autre est presque toujours le symptôme d'une autre maladie.

Cette doctrine, rapportée ici en peu de mots, n'est pas de pure spéculation ; elle est fondée sur l'expérience : je pourrois rapporter nombre de faits qui l'autorisent.

---

## O B S E R V A T I O N S

*Sur la Suppuration des Gencives ; par  
M. B O T O T , dentiste reçu  
à Saint-Côme.*

La suppuration des gencives est une maladie qui demande toute l'attention d'un dentiste expérimenté ; car, quand elle est négligée, ou mal traitée, elle détruit non-seulement les gencives, mais encore le bord alvéolaire, & même tout-à-fait l'alvéole : alors c'est plutôt une sanie, qu'un véritable pus ; & la perte des dents devient inévitable.

Plusieurs auteurs connus ont parlé de la suppuration des gencives, mais, à ce qu'il me semble, d'une manière peu satisfaisante, touchant la cure de cette maladie.

L'un ne nous donne des moyens que pour éloigner la perte des dents, qu'il regarde comme absolument inévitable ; ce qui n'est pourtant vrai, qu'autant que l'alvéole se trouve entièrement détruite.

L'autre nous promet quelque chose de



plus, en employant le fer & le feu, & en disséquant, pour ainsi dire, les gencives; mais cette méthode, je l'avoue, me paroît un peu dure; car, pourquoi brûler, couper, emporter (a) & disséquer des parties aussi délicates que sont les gencives, qu'on peut aisément, par des moyens beaucoup plus doux, & moins effrayans, déterger & cicatrifier, & même consumer, s'il étoit nécessaire pour la cure de cette maladie? De plus, si l'écoulement vient du bord alvéolaire, ou de l'alvéole même, ou de la membrane qui lui est commune avec les racines des dents, comme cela arrive très-souvent dans les affections particulières, la conduite sera-t-elle selon la science? C'est aux personnes habiles en cet art à en juger.

La pratique de ces auteurs ne m'ayant donc point satisfait, je me suis appliqué à en chercher une qui fut plus efficace, moins effrayante & moins douloureuse: les observations suivantes me donnent la confiance que j'ai eu le bonheur d'y réussir, puisqu'elles prouvent que mon travail a été couronné du plus grand succès..

I<sup>re</sup> OBS. Un officier de la maison de

(a) On ne doit emporter les gencives, que lorsqu'elles sont sphacélées, ou que leur gonflement surpasse le niveau des dents.

monseigneur le duc d'Orléans, avoit une suppuration des gencives, ou plutôt de l'alvéole, depuis douze à quinze mois. Plusieurs personnes de l'art l'avoient traité sans aucun succès : on lui avoit même dépouillé une incisive inférieure par l'application d'un caustique, dont apparemment on ne connoissoit pas l'activité.

Dans cette circonstance, un de ses amis lui parla de moi de façon à exciter sa confiance : il m'envoya chercher. Je visitai sa bouche ; & je la trouvai dans l'état ci après détaillé.

Les gencives étoient fort enflammées & douloureuses ; elles ne s'élevoient point le long des interstices des dents, comme dans le gonflement ordinaire ; mais elles formoient antérieurement une espèce de bourrelet sur tout le cercle de l'une & l'autre mâchoire. Les dents chancelantes, & fort sensibles au moindre toucher, paroissoient allongées : il y en avoit qui étoient déchaussées par l'application du caustique, comme je l'ai dit ci-dessus.

Le pus, que je faisois sortir, en pressant les gencives, étoit abondant, ichoreux, & de mauvaise odeur.

Dans cet état, je n'avois garde d'employer des moyens trop violens, tels que le fer & le feu, de peur d'irriter encore davantage les gencives ; j'étois bien plutôt

occupé de les ménager, ne voulant pas rendre la perte des dents inévitable. Pour cet effet, j'aurois voulu commencer par faire saigner le malade, à cause de l'inflammation des gencives, qui étoit considérable, & de son tempérament pléthorique; mais, comme il désiroit que je le fignasse moi-même, la saignée ne fut point faite, malgré les vives instances qu'il me fit, parce que les dentistes doivent renoncer à cette opération.

Pour y suppléer, je dégorgeai bien les gencives; je fis tenir au malade un régime rafraîchissant, prendre des lavemens, le petit-lait, &c. & pour gargarismes une infusion légère de cresson de fontaine avec le miel rosat, & le sel ammoniac; ce qui produisit un très-bon effet. La bouche devint moins échauffée, les gencives moins gonflées & moins douloureuses; & le malade mangeoit déjà avec beaucoup plus de facilité. J'enlevai ensuite tout le tartre, cause souvent primitive & conjointe de la suppuration des gencives, & qui empêche, tant qu'il subsiste, l'entière guérison.

Pendant l'opération, je fis rinser fréquemment la bouche avec une légère décoction d'orge entier, & le miel rosat, pour emporter le tartre & le limon qui pouvoient passer entre les gencives, les racines des dents & leurs interstices. Je continuai cette

décoction jusqu'au lendemain, pour mieux déterger & laisser reposer le malade; ensuite de quoi j'examinai de nouveau; &, au moyen d'une sonde plate & émoussée, en appuyant légèrement le doigt sur les gencives, j'apperçus plus facilement jusqu'à quel point l'alvéole se trouvoit détruite. Je portai un petit déchaussoir bien tranchant, & presque droit, au défaut de l'alvéole; & j'ouvris les gencives perpendiculairement: je laissai dégorger un peu; & je fis rincer la bouche de la personne avec la même décoction que ci-dessus: cela fait, je pris un linge fin, blanc de lessive, pour bien presser les gencives, & les essuyer; & aussi-tôt je trempai un petit morceau de baleine, en forme de cure-dent, dans l'huile de camphre; & je le portai, à différentes fois, sur ce qui restoit de l'alvéole, en appuyant légèrement dessus, pour y mieux faire pénétrer l'huile; ce qui fut réitéré une fois par jour, jusqu'à ce que l'exfoliation de cette partie fût faite.

Après plusieurs applications de cette huile, la suppuration diminua sensiblement: je me contentai alors d'en introduire à l'endroit d'où on la voyoit sortir; ce qui exigea en tout douze à quinze pansemens, après lesquels le malade fut entièrement guéri; &, depuis trois ans, ses dents & ses gencives se sont maintenues en bon état.

J'ai observé que, quand ce n'étoit que le bord alvéolaire, qui étoit en suppuration (a), & que cette suppuration n'avoit encore attaqué que cette lame mince & dyploïque, qui s'avance presque jusqu'au collet de la dent, & qui se termine en pointe dans leurs intervalles, on pouvoit se dispenser d'ouvrir la gencive, & se contenter de l'écarter avec une sonde plate, qu'on tient d'une main, & cependant, de l'autre, avec un petit morceau de baïne, trempé dans l'huile de camphre, toucher le bord alvéolaire, de la maniere indiquée ci-dessus, & qu'alors l'exfoliation s'en fait très-promptement.

On conçoit qu'il est aisé d'introduire une liqueur quelconque entre les racines des dents & les gencives, dans telle espece de suppuration que ce soit, parce qu'alors les vaisseaux, qui attachent la gencive au collet de la dent, se trouvent entièrement détruits.

L'huile de camphre a quantité d'avantages qui semblent devoir lui faire donner la préférence sur tous les autres moyens qu'on emploie ordinairement. 1<sup>o</sup> Elle n'est point disgracieuse au goût : j'ai même trouvé

(a) Alors, comme cette partie offeuse se trouve recouverte par les gencives, celles-ci s'affaissent : leurs pointes ou découpures s'effacent ; & les dents paroissent allongées.

le moyen de lui donner une odeur agréable, fans lui rien faire perdre de fa qualité.

2<sup>o</sup> Elle n'affecte les dents en aucune maniere; 3<sup>o</sup> elle ne dévore point les parties fur lesquelles on l'applique, comme font les violens caustiques, tels que beurre d'antimoine, l'huile de vitriol, &c. qui, à cause des ravages qu'ils font dans la bouche, ne me paroissent dignes que d'être rejettés.

4<sup>o</sup> Enfin elle procure aux malades une grande commodité, en ce qu'ils peuvent se l'appliquer eux-mêmes, fans aucun danger (a), & s'épargner ainsi les frais des pansemens qu'exige nécessairement l'emploi des violens caustiques qui d'ailleurs sont souvent suivis de grands inconvéniens.

Ce n'est donc que par la considération de tous ces avantages de l'huile de camphre, & des bons effets que j'ai vu résulter de son usage, & par les conseils, & avec l'approbation de plusieurs personnes des plus sçavantes & expérimentées, tant en médecine qu'en chirurgie, que je me suis déterminé à en adopter l'usage qui m'a toujours procuré les plus heureux succès, soit dans les supurations du bord alvéolaire, ou de l'alvéole, soit dans les caries de l'une & l'autre

(a) La personne, qui est l'objet de cette Observation, s'en faisoit un amusement.

mâchoire , soit dans les caries des dents , & lorsqu'elles causent de la douleur.

Lorsqu'il n'y a uniquement que la gencive qui est en suppuration , ce qui se reconnoît aisément par de petits points blancs de pus qu'on fait sortir entre le collet de la dent & la gencive , il suffit de bien nettoyer les dents , de presser avec le doigt les gencives , suivant la direction du corps de la dent , pour faire sortir le pus qui , par son séjour , pourroit s'échauffer , & affecter le bord alvéolaire ; de faire rinser la bouche , d'heure en heure , avec le vin blanc , le miel de Narbonne , & l'eau de canelle orgée spiritueuse , & de faire saigner & purger le malade , s'il en a besoin , en lui ordonnant un régime & une boisson convenables.

On peut également se servir d'une décoction d'orge entier , avec le miel rosat , animée d'esprit de *cochlearia* ; on donne au tout une agréable acidité avec l'esprit vitriolique : ce gargarisme est préférable au premier , quand on soupçonne quelque affection scorbutique.

Je me fers encore , en pareil cas , avec beaucoup de succès , du baume dessicatif de M. Helvétius , que je mêle dans une décoction détersive ou vulnéraire ; je fais continuer l'un ou l'autre gargarisme , jusqu'à ce que la cure soit parfaite.

Comme la plûpart des suppurations des gencives sont souvent occasionnées par l'abondance du tartre ou d'un limon âcre & corrosif, produit par une salive de même nature, & qui échauffe considérablement la bouche, je conseille, après que la suppuration est tarie, de faire usage, soir & matin, d'une infusion legere de creffon de fontaine, qu'on passe, & à laquelle on ajoûte un demi-gros de fel ammoniac, & autant d'alun sur une chopine, avec un peu d'esprit de *cochlearia*. On trempe dans ce gargarisme une éponge fine, bien préparée, & on s'en frote les dents de côté & d'autre, de haut en bas à la mâchoire supérieure, & de bas en haut à l'inférieure. Il convient de se rinser la bouche avant & après l'usage de l'éponge : par ce moyen, on ne permet pas au limon de s'y amasser ; & les gencives se maintiennent en bon état.

Telle est la maniere dont je traite la suppuration des gencives, du bord alvéolaire, & de l'alvéole même : ce n'est que le desir que j'ai d'être utile au public, qui m'a engagé de lui en faire part.

Les deux Observations suivantes ne me paroissent pas moins intéressantes que la premiere.

II. OBS. Une dame, de la rue Copeau, avoit les trois especes de suppuration dont



je viens de parler , 1<sup>o</sup> suppuration des gencives des dents incisives , canines & petites molaires ; 2<sup>o</sup> suppuration du bord alvéolaire d'une canine supérieure , & petite molaire inférieure ; 3<sup>o</sup> suppuration de l'alvéole de la grande incisive gauche : celle-ci étoit si abondante & si corrosive , que , ne pouvant avoir tout son cours entre la gencive & la dent , elle s'étoit fait jour au travers de la gencive , à l'extrémité de la racine de la dent , & avoit occasionné un ulcere fistuleux , qui rendoit une sanie qui infectoit la malade.

Ces trois especes de suppuration étoient l'effet du scorbut le mieux caractérisé , & reconnu pour tel par quelques-uns de nos meilleurs praticiens (a).

(a) Un auteur moderne dit , pag. 284 de ses *Recherches & Observations* , qu'il est convaincu que la suppuration des gencives ne provient d'aucun vice scorbutique , &c ; lisez les pages suivantes. Mais , d'après l'expérience , ce que dicte le bon sens , & ce qu'enseignent les meilleurs auteurs , je ne vois pas qu'il y ait lieu de douter que , puisque le scorbut , & généralement tous les autres vices particuliers , peuvent excorier les gencives , les faire tomber en sphacèle , carier les alvéoles , les os maxillaires , &c. ils ne puissent bien plus facilement encore détruire les vaisseaux qui unissent intimement la gencive au collet de la dent , & produire une suppuration des gencives de la premiere espece , & dégénérer en seconde & en troisieme , si elle est négligée : c'est pour-

Les gencives étoient pâles & livides ; faignoient peu ; & leur gonflement n'étoit pas confidérable , quoique la falive fût abondante.

Cette dame avoit encore une exoftofe de la groffeur d'une aveline , à la voûte du palais , au-deffus de la premiere des groffes molaires , qui la gênoit beaucoup.

Je ne rapporterai point les autres fymptomes qui attaquoient toute l'habitude du corps : ces fortes de fymptomes ne regardent le dentifte , qu'autant qu'ils fervent à lui conflater davantage la caufe des accidens qui fe portent à la bouche , & qu'il peut en tirer quelques pronoftics.

Dans cet état, fon chirurgien, gendre de M. Godeffroi , maître en chirurgie , voyant que la bouche de cette dame demandoit les foins d'un dentifte , vint me chercher pour l'examiner. Je trouvai la malade telle que je viens de le rapporter : je me contentai alors de bien nettoyer les dents, & de lui faire faire ufage d'un gargarifme déterfif, animé d'efprit de *cochlearia* :

quoi , pour peu qu'on foupçonne quelque affection particuliere , on ne fçauroit être trop attentif à examiner s'il ne fe fait point de fuintement entre la gencive & le collet de la dent , pour y remédier au plutôt , afin de ne point donner le tems au pus de féjourner , de s'échauffer , & de gagner le bord alvéolaire , l'alvéole , &c.

tela fait , je lui fis sentir la nécessité où elle étoit de faire le sacrifice d'une ou deux de ses dents , & particulièrement de la grande incisive ; & je l'engageai à voir un bon médecin. Dès le lendemain , elle alla consulter M. Belleteste , ancien doyen de la Faculté , & lui rendit compte de ce que je lui avois dit sur son état , sans pouvoir lui désigner qui j'étois. Ce docteur approuva & confirma tout ce que je lui avois conseillé , & lui prescrivit les sucs anti-scorbutiques , avec un régime convenable.

Cette dame , de retour chez elle , m'envoya chercher pour me prier d'aller en avant ; & , d'après ce que lui avoit dit M. Belleteste , elle n'hésita point à me témoigner qu'elle se soumettroit à toutes les opérations que je jugerois à propos de lui faire. En conséquence , je commençai à lui arracher la grande incisive , parce que son alvéole étoit tout-à fait détruite , & que la carie commençoit à gagner l'os maxillaire ; ensuite je lui fis rincer sa bouche avec de l'eau & du vin chaud , & je fis des injections avec l'eau d'orge , aiguisée de la teinture dessicative de M. Helvétius ; après quoi , je trempai le bout d'un bourdonnet mollet dans l'huile de camphre , & je l'introduisis avec une sonde au fond de l'alvéole , & je mis par-dessus une compresse proportionnée , imbibée de la même teinture que ci-

dessus ; le tout soutenu par une pièce de cheval marin (a), à la base de laquelle se trouvoit la forme de la dent ôtée ; de façon, qu'on n'auroit jamais dit que cette dame eût une dent de manque, & un appareil dans la bouche.

Je continuai ce pansement deux fois par jour, jusqu'à ce que la suppuration fût plus louable ; qu'elle eût pris son cours entre les gencives, & que l'ulcere fistuleux eût disparu (b) ; ce qui arriva peu de jours après que la dent fût tirée ; après quoi, je m'occupai des autres accidens ; car jusqu'alors cette carie avoit fait mon principal objet ; & je me contentai ensuite de panser la malade deux fois par jour.

Il arrive souvent que l'extraction de la dent suffit pour arrêter le progrès, & guérir ces sortes de caries, quand elles n'ont point communiqué à l'os maxillaire, & que le vice n'est point trop ancien ; mais il s'en falloit de beaucoup qu'elle fût dans le cas de cette dame ; car la carie, dont elle étoit

(a) Ces pièces de cheval marin demandent beaucoup d'attention pour ne point blesser les parties déjà souffrantes, sur lesquelles elles posent, & prouvent la nécessité qu'il y a d'avoir recours à un dentiste en pareil cas, puisqu'il est plus au fait que tout autre à faire ces sortes de pièces.

(b) Je fus obligé de rafraîchir les bords de l'ulcere fistuleux, parce qu'ils étoient fort durs & fort calleux.

attaquée,

attaquée, avoit fait trop de progrès, & le vice étoit trop invétéré : cependant il falloit ufer de beaucoup de prudence ; car l'épuisement de la personne ne permettoit pas qu'on employât de violens moyens pour la traiter.

Quand les grands accidens furent passés, j'attaquai la suppuration du bord alvéolaire des dents canine supérieure & petite molaire de la maniere que je l'ai dit dans la première Observation ; & la suppuration cessa, après sept à huit applications de l'huile de camphre.

Pour la suppuration des gencives, je n'employai que les gargarismes, que j'avois déjà ordonnés pendant le traitement de la maladie, qui étoient composés d'hysope, de petite sauge, de romarin, de racine d'aristoloche ronde, d'écorce de grenade, &c ; le tout bouilli un demi-quart d'heure dans une pinte de vin blanc, ou infusé sur des cendres chaudes, du matin au soir : après la colature, on y ajoûta du miel rosat, de l'esprit de *cochlearia* ; & on donna au tout une agréable acidité avec l'esprit de vitriol (a).

(a) Dans ce gargarisme, on peut ajoûter & ôter, selon le cas : on y ajoûte avec succès le baume du Pérou ou de Tholu, ou celui de M. Helvétius ; le camphre, le sel ammoniac, &c. suivant l'avis d'un bon médecin, ou d'un habile chi-

Quant à l'exostose, la malade sentit un jour un gonflement à la voûte du palais, du côté même de l'exostose, qui augmentoit sensiblement. Quand j'arrivai chez elle, je la trouvai fort effrayé; car elle craignoit de suffoquer; mais, lorsque j'eus examiné sa bouche, je la tranquillisai beaucoup, en lui persuadant que j'allois la soulager, si elle vouloit me permettre de lui ôter la dent du côté du mal, que l'opération n'en feroit pas laborieuse, puisqu'elle étoit chancelante, & que le pus sortoit entre la gencive & la dent : la malade y consentit. Je tirai la dent; &, en pressant les gencives du côté du palais, je fis sortir le pus; & la tumeur se dissipa. Je fis quelques injections avec de l'eau tiède, animée d'eau de canelle orgée spiritueuse, dont la malade faisoit usage avant & après ses repas; ce qui termina la cure du dépôt; & l'exostose disparut peu-à-peu, dans la suite.

On voit par cette Observation, combien le scorbut peut causer, en très-peu de tems, de fâcheux accidens, puisque, du soir au lendemain matin que je n'avois vu la malade, ce vice avoit formé une tumeur de

rurgien; mais, comme souvent les facultés des malades ne suffisent pas pour avoir recours, en même tems, à ces Messieurs, il est nécessaire que le dentiste soit suffisamment instruit pour suppléer à leur défaut.

la grosseur d'un œuf de poule , qui auroit pu occuper toute la capacité de la bouche , carier la voûte du palais , ou peut-être fait suffoquer la personne , si on n'y avoit remédié aussi promptement.

III. OBS. Il y a quelques mois qu'un chirurgien envoya chez moi un faiseur de bas au métier , qui venoit de perdre sa femme par les suites funestes du scorbut. Il avoit gagné , par ses assiduités auprès d'elle , une affection scorbutique , qui lui avoit occasionné une carie considérable à la mâchoire inférieure , entre le trou mentonnier & la symphise du menton. La suppuration sortoit abondamment entre les gencives de la dent canine , & de plusieurs incisives qui étoient très-chancelantes , & particulièrement la canine avec une incisive que je fus obligé de tirer , parce que leurs alvéoles étoient tout-à-fait détruites. Aussi-tôt l'extraction de ces deux dents , il sortit une sanie qui m'obligea , par sa mauvaise odeur , d'ouvrir une des croisées de ma sale , pour en renouveler l'air. Je fis , sur le champ , rinser la bouche du malade avec une décoction convenable , & des injections avec la teinture de M. Helvétius : j'introduisis ensuite jusques sur la carie un bourdonnet mollet , trempé dans l'huile de camphre , que je réitérai , deux fois par jour , jusqu'à la guérison , laquelle fut parfaite au bout d'environ six semaines.

Cette Observation fait voir l'efficacité de l'huile de camphre qui, outre l'avantage de ne point nuire aux dents, a encore celui d'empêcher la salive de pénétrer les bourdonnets, & de maintenir par-là la carie sèche (a). Je m'explique : l'esprit de nître, en se séparant du camphre par l'humidité de la bouche, lui restitue, en quelque sorte, sa première consistance ; & le camphre, mêlé alors avec le bourdonnet qui absorbe encore ce qui pourroit lui rester de son dissolvant, s'identifie, pour ainsi dire, avec le coton ou la charpie, qui forment un corps assez dur pour ne point permettre à la salive de pénétrer jusqu'à la carie.

Je pourrois citer bien d'autres exemples de guérisons faites par l'emploi de l'huile de camphre ; mais je pense que ces trois Observations suffisent pour établir ce que j'ai déjà exposé de cette huile, dont les effets reconnus sont si doux & si efficaces, & ne laissent point au dentiste les cuisans regrets d'avoir molesté l'humanité, comme il peut souvent arriver après l'application des autres caustiques.

(a) Ce qui doit être le but du dentiste : aussi doit-il éviter le fréquent usage des gargarismes dans les caries ou maladies de l'alvéole, parce qu'ils ne font encore qu'abreuver davantage les parties qui ne le sont déjà que trop ; mais bien plutôt s'opposer à la cause de la maladie, dont il ne voit que les effets, sans quoi il n'y a point de guérison possible à espérer : *Sublatâ causâ, tollitur effectus.*



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## F É V R I E R 1770.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 7 h. du mat.	A 2 h. de demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pouc. lig.	A midi. pouc. lig.	Le soir. pouc. lig.
1	6 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	3	28 $\frac{3}{4}$	28 3	28 6
2	1 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 7	28 7 $\frac{1}{2}$
3	4	5 $\frac{1}{2}$	5	28 7	28 7 $\frac{1}{2}$	28 7
4	4	5 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{2}$	28 6 $\frac{1}{4}$	28 5 $\frac{1}{2}$
5	5 $\frac{1}{2}$	6	4	28 5	28 4 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$
6	3 $\frac{1}{2}$	6	2 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$
7	2 $\frac{1}{2}$	4	1 $\frac{1}{4}$	28	27 3 $\frac{1}{2}$	27 8
8	2 $\frac{1}{2}$	2	01	27 11	28 2	28 4 $\frac{1}{2}$
9	01 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5	28 5
10	02 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	01 $\frac{1}{2}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4 $\frac{1}{4}$	28 4
11	02 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	28 4	28 3 $\frac{1}{4}$	28 4
12	2 $\frac{1}{4}$	4	4	28 4 $\frac{1}{4}$	28 5	28 6 $\frac{1}{2}$
13	3 $\frac{1}{2}$	6	5 $\frac{1}{2}$	28 7	28 7 $\frac{1}{4}$	28 7 $\frac{1}{2}$
14	4 $\frac{1}{2}$	7	6	28 7	28 7 $\frac{1}{4}$	28 6 $\frac{1}{2}$
15	4 $\frac{1}{2}$	6	4	28 6	28 5	28 3 $\frac{1}{4}$
16	2 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{2}$	28 2	28 1 $\frac{1}{4}$	28
17	1 $\frac{1}{2}$	6	4 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 7 $\frac{1}{2}$	27 6
18	3	5 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	27 6	27 5	27 6
19	3	6	3 $\frac{1}{2}$	27 6	27 7 $\frac{1}{4}$	27 7 $\frac{1}{4}$
20	2 $\frac{1}{2}$	6	3	27 7 $\frac{1}{2}$	27 8	27 9
21	2 $\frac{1}{2}$	5	1 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{4}$
22	1 $\frac{1}{2}$	3	1 $\frac{1}{2}$	27 8	27 10	27 9 $\frac{1}{4}$
23	1 $\frac{1}{2}$	1	1 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27
24	1 $\frac{1}{2}$	2	1	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3	28 4 $\frac{1}{4}$
25	02	1 $\frac{1}{2}$	01	28 5	28 5 $\frac{1}{2}$	28 5 $\frac{1}{2}$
26	02	1	01	28 4	28 2 $\frac{1}{4}$	28 1 $\frac{1}{4}$
27	01 $\frac{1}{4}$	4	2	28 1	28	27 11
28	1	4	2 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10	27 $\frac{1}{4}$

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	N-N-O. cou- vert.	N. nuages.	Beau.
2	N-N-O nua- ges.	N. beau.	Couvert.
3	N-N-O. cou- vert.	N-N-O. pet. pluie.	Couvert.
4	O. couvert.	O-S-O. cou vert. pet. pl.	Couvert.
5	O. couvert.	O. couvert. petite pluie.	Couvert.
6	S-O. couvert. pluie.	O. nuages.	Beau.
7	S-S-O. pluie. neige. vent.	O S-O. nuag. pl. neige. v.	Gr. v. couv.
8	N-N-E. nuag. vent.	N. couvert. nuages. vent.	Beau.
9	N. couvert. nuages.	N-N-E. nua- ges.	Beau.
10	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
11	N. couvert.	N. n. brouill.	Beau.
12	N. brouill.	N. n. ép. br.	Couvert.
13	N. leg. brouil- lard.	N. brouill.	Couvert.
14	N. leg. br.	N. couv. pl.	Couvert.
15	N. n. couv.	N. couvert.	Couvert.
16	E. couvert.	S. couvert.	Couvert.
17	S-S-O. cou- vert. vent.	S-O. pluie. vent.	Beau. pl. v.
18	O S-O. gr. v. nuages.	O-S-O. gr. v. pluie.	Pluie. vent.
19	O. vent. nua- ges.	O. nuag. pl.	Nuag. v. pl.
20	O. nuag. pl.	O. n. pluie. v.	Nuages.
21	O. c. givre.	O. nuages.	Nuages.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
22	N-N-E. cou- vert.	N-N-E. cou- vert.	Couvert.
23	N-N-E. couv.	N-E. couv.	Couvert.
24	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag. couvert.	Couvert.
25	N-N-E. nuag.	N-N-E. nuag.	Beau.
26	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
27	N-E. couv.	N-E. couv.	Couvert.
28	O. neige. c.	E. couvert.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de  $7\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de  $2\frac{1}{2}$  degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de 10 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $7\frac{1}{4}$  lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces  $5\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de  $14\frac{1}{4}$  lignes.

Le vent a soufflé 11 fois du N.

6 fois du N-N-E.

2 fois du N-E.

2 fois de l'E.

1 fois du S.

2 fois du S-S-O.

2 fois du S-O.

3 fois de l'O-S-O.

6 fois de l'O.

3 fois du N-N-O.

A a iv

### 376 MALADIES REGN. A PARIS.

Il a fait 8 jours beau.

17 jours des nuages.

22 jours couvert.

4 jours du brouillard.

10 jours de la pluie.

2 jours de la neige.

1 jour du givre.

6 jours du vent.

---

*MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois de Février 1770.*

L'épidémie de petite vérole , qui règne depuis si long-tems à Paris , paroît commencer à se calmer. Le nombre des malades , qui en ont été attaqués , pendant le cours de ce mois , a été bien moins considérable que les précédens : il y en a eu cependant quelques-uns chez lesquels cette maladie étoit d'un très-mauvais caractère ; & on a encore ouï parler de quelques personnes qui en étoient mortes.

Les fièvres rémittentes & catarrhales , qui avoient commencé à se manifester , dans le mois de Décembre , ont continué , tout ce mois-ci , & ont même paru se multiplier. Il en a été de même des coliques & des dévoiemens : les maux de gorge se sont multipliés ; mais la plûpart ont été de nature bénigne.



*Observations météorologiques faites à Lille,  
au mois de Janvier 1770; par  
M. BOUCHER, médecin.*

La gelée a commencé le 5, & a continué jusques vers la fin du mois, avec des variations : le 7, la liqueur du thermometre a descendu à près de 8 degrés au-dessous du terme de la congelation, & le 11, à 7 degrés au-dessous du même terme. Du 12 au 31, la hauteur du thermometre a varié depuis le terme de 2 degrés au-dessous du point de la congelation, jusqu'à celui de 3 degrés au-dessus de ce même point.

Il a tombé journellement de la neige, depuis le 5 jusqu'au 12. Il y a eu aussi plusieurs jours de pluie, sur-tout au commencement & à la fin du mois.

La hauteur du mercure, dans le barometre, a été, du 4 au 17, au-dessous du terme de 28 pouces ; & depuis le 17 jusqu'au 31, le mercure a presque toujours été observé au-dessus de ce terme. Le 4, il étoit descendu à 27 pouces 4 lignes, & le 7, à 27 pouces 3 lignes. Du 24 au 29, il s'est porté à la hauteur de 28 pouces 6 à 7 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de  $5\frac{1}{2}$  de-

### 378 MALADIES REGN. A LILLE.

grés au-dessus du terme de la congelation ; & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $13\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre , a été de 28 pouces 7 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce 4 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.

7 fois du Nord vers l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

5 fois du Sud.

14 fois du Sud. vers l'Ou.

3 fois de l'Ouest.

5 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 27 jours de tems couvert ou nuageux.

12 jours de pluie.

8 jours de neige.

8 jours de brouillard.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois , mais plus grande à la fin qu'au commencement.

*Maladies qui ont régné à Lille , dans le mois de Janvier 1769.*

La ville a été , pendant toute l'année 1769 , presque exempte des fièvres putrides-malignes , qui ont désolé plusieurs cantons de la campagne. Les maladies aiguës de

l'automne ont été à-peu-près bornées, dans la ville, comme on l'a vu dans nos Observations nosologiques, à la fièvre double-tierce-continue, aux fièvres catarrheuses, à des fluxions inflammatoires dans toutes les parties du corps, & à des fluxions de poitrine. Dans le cours de ce mois, nous n'avons guères vu que quelques pleurésies ou pleuropneumonies, des *lombago*, & quelques rhumatismes. Il s'est aussi présenté des coliques d'estomac, ou hépatiques, qui ont dû être traitées par la méthode anti-phlogistique.

Il nous est venu, dans les hôpitaux de charité, quelques personnes attaquées de la fièvre putride-vermineuse, fruit de la disette & de la pauvreté. Quelques villages & bourgades étoient encore infestés par la fièvre maligne.

## LIVRES NOUVEAUX.

Lettres périodiques sur la Méthode de s'enrichir promptement, & de conserver sa Santé par la culture des végétaux; par M. P. *Joseph Buc'hoz*, médecin ordinaire de feu le roi de Pologne; Tome III. A Paris, chez *Durand* neveu, 1769, in-8°.

On trouve, à la fin de ce volume, qui contient vingt-six Lettres, c'est-à-dire depuis la quarante-septième jusqu'à la soixan-

### 380 LIVRES NOUVEAUX.

te-douzieme inclusivement, un Avis du libraire pour le renouvellement des souscriptions dont le prix, comme nous l'avons déjà annoncé dans un de nos Journaux précédens, est de 14 livres pour Paris, & de 16 pour la province. Nous avons également averti qu'il paroît une de ces Lettres tous les mardis de chaque semaine.

Lettres périodiques curieuses, utiles & intéressantes, sur les avantages que la Société œconomique peut retirer de la connoissance des animaux, pour servir de suite aux Lettres sur les Végétaux; par M. P. *Joseph Buc'hoz*, médecin ordinaire de feu le roi de Pologne, &c; Tome II. A Paris, chez *Durand* neveu, 1769, in-8°.

Ce volume contient vingt-six Lettres comme le précédent : elles commencent à la vingt-septieme, & finissent à la cinquantedeuxieme inclusivement. On trouve, pour le renouvellement des souscriptions, un Avis semblable à celui que nous avons déjà rapporté : c'est le même prix ; & elles paroissent le même jour.

Description générale historique, géographique & physique de la colonie de Surinam, contenant ce qu'il y a de plus curieux & de plus remarquable touchant sa situation, ses rivières, ses forteresses, son gouvernement & sa police ; avec les mœurs & les usages des habitans naturels du pays,



& des Européens qui y sont établis ; ainsi que des Eclaircissémens sur l'œconomie générale des esclaves Nègres, sur les plantations & leurs produits, les arbres fruitiers, les plantes médicinales, & toutes les diverses especes d'animaux qu'on y trouve, &c ; enrichie de Figures & d'une Carte géographique du pays ; par *Philippe Fremin*, docteur en médecine. A Amsterdam, chez *Van Herrevelt*, 1769, in-8°, deux volumes. On en trouve des exemplaires à Paris, chez *Saillant & Nyon*.

Tout le second volume de cet Ouvrage, & près d'un tiers du premier, sont consacrés à l'histoire naturelle des productions du terroir où est établie la colonie de Surinam ; c'est à ce titre que nous avons cru devoir l'annoncer dans notre Journal.

Mémoires de l'Académie de Dijon ; Tome I. A Dijon, chez *Cauisse* ; & se vend à Paris, chez *Saillant & Nyon*, 1769, in-8°. Prix broché 6 livres.

Nous nous occuperons plus particulièrement de ce Recueil où l'on trouve plusieurs Mémoires très-intéressans de Médecine & de Chirurgie.

Pathologie de M. *Gaubius*, traduite du latin en françois par M. *Sue* le jeune, maître en chirurgie, chirurgien ordinaire de l'hôtel de ville, adjoint au Comité perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie, & pro-

professeur-démonstrateur d'anatomie & de chirurgie à l'école pratique, avec cette épigraphe :

*Ut meritò bonus quisque repurgatissimam tandem, omnibusque numeris absolutam doctrinam medicam eam partem ( Pathologiam ) desideret.*

Auctor libri, pag. 18.

A Paris, chez Vincent, 1770, in-12.

Il y avoit long-tems qu'on desiroit voir paroître en notre langue une Traduction de cette excellente Pathologie de M. *Gaubius*, dont les éditions multipliées annoncent le cas qu'on en doit faire. Personne, avant cet auteur, n'avoit entrepris de dépouiller cette partie si essentielle de la médecine de toutes ces divisions minutieuses & inutiles, que les scholastiques y avoient introduites, ni de réduire l'æthiologie des maladies à des principes plus simples ni plus évidens.

## LE T T R E

*De M. LEVRET, conseiller-honoraire du Comité perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, associé de celle de Botanique & d'Histoire naturelle de Crotonne, accoucheur de feu madame la Dauphine, touchant ses Cours sur les Accouchemens.*

Oserois-je vous prier, Monsieur, de vouloir bien insérer dans votre Journal le plan

que je me propose de suivre dorénavant pour les cours particuliers sur les accouchemens, que je suis dans l'usage de faire chez moi, depuis un grand nombre d'années.

Plusieurs étrangers, & des personnes qui habitent les provinces, m'ont prié d'en fixer les époques, afin qu'ils puissent, en conséquence, déterminer le tems de leur voyage à Paris : j'avertis donc que, suivant mon usage, j'en ferai quatre par an ; que je les commencerai déterminément dans les quinze premiers jours des mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre, & qu'on s'assemblera chez moi, rue des Fossés-Montmartre, le lundi, 2 Avril prochain, depuis neuf jusqu'à dix heures du matin, à dessein de convenir du jour & de l'heure pour ouvrir le second de cette année, & dans lequel je me propose d'y rendre publiques nombre de nouvelles observations sur la pratique & sur la perfection d'instrumens, à laquelle des faits particuliers m'ont conduit.



# T A B L E.

<b>E</b> XTRAIT des Recherches sur la Cause de la Pulsation des Arteres. Par M. De Lamure, méd. Page 298	
Observations sur deux Inoculations de petite Vérole. Par M. De Baux, médecin. 314	
Lettre sur les Suites d'une Maladie singuliere, décrite dans le Journal. Par M. Dubois, chirurgien. 320	
Observation sur une Passion iliaque singuliere. Par MM. Marteau, médecin, & Bourgeois, chirurg. 327	
— sur des Vers trouvés dans des pustules de la peau. Par M. Bosse, chirurgien. 336	
— sur un Ver trouvé sous la Conjonctive. Par M. Mongin, chirurgien. 338	
— sur une Fistule externe à la marge de l'anüs, guérie sans opération. Par M. Martigues, chirurg. 339	
— sur un Corps polypeux. Par M. Clément, chirurgien. 344	
— sur une Hydrocèle vraie. Par M. De Lattre, chirurgien. 351	
Observations sur la Suppuration des Gencives. Par M. Botot, dentiste. 356	
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Février 1770. 373	
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Février 1770. 375	
Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Janvier 1770. Par M. Boucher, médecin. 377	
Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Jan- vier 1770. Par le même. 378	
Livres nouveaux. 379	
Lettre de M. Levret sur ses Cours. 382	

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le  
Journal de Médecine du mois d'Avril 1770. A Paris,  
ce 23 Mars 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agric-  
ulture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*

---

M A I 1770.

---

TOME XXXII.



A P A R I S,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

M A I 1770.

---

E X T R A I T.

*Essais sur différens Points de Physiologie ;  
de Pathologie & de Thérapeutique ; par  
M. FABRE , maître en chirurgie , pré-  
vôt du Collège , & conseiller du Comité  
de l'Académie Royale de Chirurgie.  
A Paris , chez Didot le jeune , 1770 ,  
in-8°. Prix 3 livres 12 sols broché.*

**L**Es différens points , dont M. Fabre  
a cru devoir traiter dans ces *Essais* ,  
sont la *sensibilité* , l'*irritabilité* , les *fonc-  
tions du cerveau* , la *circulation des fluides*  
dans les *vaisseaux capillaires* , & le *tissu*  
*cellulaire* , l'*inflammation* , la *suppuration* ,

la *cicatrisation des plaies*, les *luxations de la cuisse & du bras*, la *pratique d'Hippocrate dans les maladies aiguës*, des *observations sur les maladies chroniques*, enfin les *différens systèmes de médecine qu'on a proposés jusqu'à ce jour*. Quoique ces objets paroissent, au premier coup d'œil, avoir peu de rapport les uns aux autres, il en résulte cependant un corps assez complet de théorie médicinale, par l'art avec lequel l'auteur a sçu les ramener à un principe commun, qui, entre ses mains, est de la plus grande fécondité. Ce principe est l'irritabilité, mais l'irritabilité considérée sous un point de vue différent de celui sous lequel M. De Haller l'a présentée dans ses *Mémoires sur la Nature sensible & irritable des Parties du Corps animal*.

M. De Haller, se fondant sur de nombreuses expériences faites sur des animaux vivans, a cru pouvoir affirmer que les parties tendineuses, aponévrotiques, membraneuses, ligamenteuses, &c. que l'idée de leur sensibilité exquise faisoit nommer *nerveuses*, étoient absolument insensibles, & que leurs blessures étoient sans conséquence. Sans nier les faits sur lesquels ce sçavant anatomiste a établi son opinion, M. Fabre lui reproche de n'avoir pas fait assez d'attention à ce qui se passe dans certains états de maladie. « Il est certain, dit-il,



» que le tissu cellulaire , qu'on a cru dé-  
 » pourvu de nerfs , & qu'on a trouvé conf-  
 » tamment insensible dans les expériences  
 » Hallériennes , devient douloureux , lors-  
 » qu'il suppure. On en a la preuve évidente  
 » dans une plaie qui n'intéresse que la peau  
 » & cette partie. Deux jours après , à la  
 » levée du premier appareil , il n'y a aucun  
 » point de cette plaie , qui ne soit sensible  
 » & douloureux , lorsqu'on le touche trop  
 » rudement ; & cette sensibilité subsiste  
 » jusqu'à ce que les chairs soient couvertes  
 » par la cicatrice. » Il ajoute tout de suite :  
 » Dans la même circonstance , la sensibilité  
 » se manifeste dans les autres parties aux-  
 » quelles M. De Haller l'a refusée absolu-  
 » ment. Lorsque le périoste , la dure-mère ,  
 » les tendons , les ligamens , les cartilages ,  
 » les os même , sont découverts , & qu'ils  
 » suppurent , c'est-à-dire , lorsque ces par-  
 » ties sont couvertes de cette substance car-  
 » niforme , à laquelle on a donné le nom  
 » de *nouvelle chair* , & qui est produite par  
 » l'extension des vaisseaux de ces mêmes  
 » parties , on sçait qu'il n'y a aucun point  
 » de cette substance , qui n'excite la douleur ,  
 » lorsqu'on l'irrite. Il est donc démontré que  
 » toutes ces parties ont des nerfs , quoiqu'il  
 » ne soit pas possible de les appercevoir à la  
 » vue. » M. Fahre , pour expliquer com-  
 » ment il se peut faire que ces nerfs paroissent

insensibles dans l'état sain , & le soient si fort dans l'état de maladie , suppose que , dans ce dernier état , ils éprouvent un changement qui leur donne les dispositions qui leur manquent dans le premier , pour transmettre au cerveau les impressions qu'ils ont reçues. Il rappelle , à ce sujet , que tous les nerfs , qui se distribuent dans les parties sensibles , se divisent en une infinité de rameaux , se dépouillent de la membrane qui les enveloppoit , & se terminent le plus souvent , d'une manière invisible , en une espèce de pulpe. Quelque dénués de sentiment que paroissent les nerfs des parties que M. De Haller qualifie d'*insensibles* , ils donnent cependant , même dans l'état sain , des signes évidens de sensibilité , lorsqu'on les irrite avec certains caustiques : d'où notre auteur conclut qu'il y a une sorte d'affinité entre les nerfs & les différentes espèces de *stimulus* ; ce que semble confirmer l'observation qui nous apprend que certains *stimulus* ne font leur impression que sur certains nerfs ; que presque tous agissent différemment sur les nerfs des différens organes , & même sur ceux des mêmes organes dans les différentes circonstances. Quant à la disposition qui les rend si sensibles dans l'état de maladie , M. Fabre pense qu'elle consiste le plus souvent dans l'état d'inflammation. Il se fonde sur ce qu'il ar-

rive quelquefois que , dans les plaies de ces parties prétendues insensibles , lorsqu'il subsiste une cause irritante , il ne survient d'abord aucun accident , les malades , qui ont toute leur connoissance , ne se plaignent d'aucune douleur ; mais ensuite la cause irritante , continuant d'agir , & , en conséquence , l'inflammation survenant dans ces parties , les vives douleurs , la fièvre , le délire , les convulsions se déclarent , & mettent la vie du malade en danger. En vain répondroit-on que ces accidens sont moins l'effet de la lésion des parties que M. De Haller appelle *insensibles* , que celle de quelque nerf qui s'est trouvé dans le voisinage. M. Fabre observe avec raison qu'on ne peut pas se méprendre sur la source de ces accidens par les signes qui les accompagnent , & qui tous tendent à démontrer qu'ils sont la suite de la lésion de la partie prétendue insensible.

Nous avons déjà annoncé que M. Fabre considéroit l'irritabilité sous un point de vue différent de celui sous lequel M. De Haller l'a présentée. On sçait que cet illustre physiologiste pense que l'irritabilité est une propriété qui n'appartient qu'à la fibre musculaire , & que son principe réside dans le *mucus* gelatineux , ou dans le *gluten* , qui lie les particules terrestres , dont cette fibre est formée. M. Fabre , au contraire ,

admet l'irritabilité comme une propriété générale de la fibre animale, la croit dépendante de la sensibilité, enfin l'attribue avec M. Zimmerman, au suc médullaire, que les nerfs portent dans tous les organes; ce qui le conduit à examiner les fonctions du cerveau qu'il regarde comme l'organe destiné à préparer & à renouveler dans le tissu des parties ce suc médullaire, principe de l'irritabilité. Il admet, dans ce viscere, le mouvement alternatif, dont M. Schlichting a démontré les rapports avec les mouvemens de la respiration; & il l'attribue avec M. De Haller, au reflux du sang dans les veines jugulaires & vertébrales; reflux occasionné par la difficulté que ce fluide trouve à pénétrer dans les poumons, dans le tems de l'expiration. Sans doute que M. Fabre ne connoissoit pas encore l'explication que M. De Lamure a donnée de ce phénomène. Nous ne doutons pas qu'il n'eût été frappé de la force de ses démonstrations, & qu'il ne lui eût donné la préférence sur celle qu'il a adoptée. (Voyez dans le Journal précédent l'Extrait que nous avons donné du Mémoire de M. De Lamure.) Quoi qu'il en soit, c'est cette impulsion, que le cerveau reçoit, qui détermine, selon notre auteur, le suc médullaire, ou le suc nerveux, qui est séparé, ou préparé, dans ce

viscère ; à prendre la route des nerfs , pour être distribué dans toutes les parties. Il apporte un assez grand nombre d'observations qui lui ont paru rendre cette opinion plus que vraisemblable , & lui servent à rendre raison des différens phénomènes que présente l'action des nerfs. Nous nous contenterons de rapporter l'hypothèse qu'il propose pour expliquer les sensations. Il ne veut point que le suc médullaire retourne vers sa source , lorsqu'il est parvenu dans le tissu des parties , qui est le terme de son mouvement. Mais , comme il est continuellement poussé dans la même direction ; par l'impulsion qui est communiquée au cerveau , & que , par conséquent , les nerfs en sont toujours pleins , il prétend qu'il y est pressé par la même force ; de sorte que , lorsqu'il est ébranlé dans un point , cet ébranlement , par les loix de l'hydraulique , se communique , dans l'instant , dans toute l'étendue du nerf , depuis son origine jusqu'à son extrémité. Il le compare à un petit tuyau plein d'eau , & couvert , à ses deux extrémités , d'un morceau de cuir. Si l'on presse le couvercle de l'une de ces extrémités , on appercevra , en même tems , l'impulsion de l'eau sur le couvercle de l'autre extrémité. *C'est ainsi , dit-il , qu'on peut concevoir comment les impressions des corps extérieurs sur nos parties , sont communi-*

*quées au cerveau , avec tant de promptitude , par la voie des nerfs.*

Pour démontrer l'universalité de l'irritabilité que M. De Haller paroît , en effet , avoir trop restreinte , en ne l'attribuant qu'à la fibre musculaire , M. Fabre parcourt les différens mouvemens qu'une observation journaliere démontre dans le tissu cellulaire , les glandes , les vaisseaux capillaires , les organes sécrétoires ; mouvemens qui paroissent évidemment être produits par l'irritation qu'excitent les fluides contenus dans ces différens organes. C'est cette propriété universelle qu'il regarde comme le principe des mouvemens & des forces que Van-Helmont attribuoit à son *archée* , Stahl à l'*ame* , & qu'Hippocrate désignoit par le nom de *nature*. Il range sous deux classes les causes qui excitent l'irritabilité : les unes dépendent de l'ame , comme la volonté , les passions ; & les autres sont matérielles , comme les corps extérieurs , qui blessent , les humeurs âcres , qui irritent. Ces deux genres de causes peuvent se suppléer , & se suppléent quelquefois l'un l'autre. Les expériences de M. De Haller ont démontré qu'une irritation mécanique & extérieure pouvoit faire entrer en contraction un muscle soumis à la volonté , lors même que le nerf , qui fait sa communication avec le cerveau , est coupé ;

& on observe tous les jours, que les passions de l'ame agissent sur les organes, tels que le cœur, l'estomac, &c. qui ne sont pas soumis à la volonté, & dont le mouvement paroît être l'effet d'un *stimulus* matériel.

Cette doctrine paroît confirmée par l'observation qui nous apprend que le nombre des nerfs, qui entrent dans la composition de nos parties, est en raison des fonctions plus ou moins répétées, que ces parties exercent. Le cœur, le diaphragme, l'estomac & les intestins ont beaucoup de nerfs, parce que ces organes ont besoin d'une plus grande quantité de suc nerveux pour satisfaire aux mouvemens puissans, qu'ils doivent exercer continuellement : aussi ces parties sont-elles si sensibles & si irritables, que presque tous les mouvemens de la machine s'y rapportent par la correspondance que les nerfs intercostaux, & ceux de la huitieme paire, établissent entr'elles & toutes les autres parties du corps. Ainsi il n'est point étonnant que Van-Helmont ait établi le siége de son archée dans le pylore; que MM. Café & De Bordeu ayent regardé la région épigastrique, & le diaphragme en particulier, comme le centre des forces animales, &c. Une propriété bien singuliere est celle que les fibres nerveuses, ( dans lesquelles nous avons déjà dit que M. Fabre

plaçoit l'irritabilité, ) ont de s'accoutumer à l'action de certains *stimulus* qui les ont d'abord irritées très-vivement, au point de n'en être plus affectées. Une autre, non moins étonnante, est l'espece d'affinité qu'on observe entre certains *stimulus* & nos parties. C'est sur ce phénomène que M. De Bordeu a fondé son opinion sur les sécrétions; opinion que M. Fabre adopte comme une conjecture mieux fondée que toutes les autres hypothèses qu'en a imaginées pour expliquer le mécanisme de cette fonction importante de l'œconomie animale.

Les vaisseaux capillaires forment, selon M. Fabre, un système particulier, dans lequel les fluides se meuvent selon des loix différentes de celles auxquelles ils sont soumis dans les gros vaisseaux. Lewenhoeck, Baglivi & M. De Haller, qui ont observé le mouvement du sang dans les vaisseaux capillaires des animaux vivans, assurent avoir remarqué que ce fluide y suivoit toute sorte de directions; que, lorsque les fibres étoient irritées, & que ces vaisseaux étoient agités par les nerfs, la circulation y étoit troublée, & que, si le sang rencontroit un obstacle qu'il ne pût vaincre, il revenoit sur ses pas, & poursuivoit son chemin par une autre route. Notre auteur, qui a vérifié ces observations, en conclut avec



M. De Bordeu , « qu'il est permis de con-  
 » cevoir que les vaisseaux capillaires con-  
 » tiennent une masse considérable de flui-  
 » des , qui y a été versée par les arteres ,  
 » & qu'une partie de ces fluides est pressée ,  
 » à chaque instant , dans les veines par  
 » l'action propre des vaisseaux capillaires ,  
 » & par celle des muscles ; tandis que le  
 » reste de la masse peut suivre , dans ces mê-  
 » mes vaisseaux , des courans particuliers , qui  
 » le transportent d'une extrémité du corps  
 » à l'autre , sans passer par les voies géné-  
 » rales de la circulation. » C'est encore de  
 M. De Bordeu qu'il emprunte ses idées sur  
 le mouvement des fluides aqueux dans le  
 tissu cellulaire , dans lequel ces fluides peu-  
 vent aller & venir de tous côtés , & indiffé-  
 remment d'un endroit à l'autre , sans jamais  
 trouver rien qui s'oppose à leur cours dans  
 l'état naturel : d'où il est naturel de con-  
 clure que la force , qui fait mouvoir les  
 fluides dans les vaisseaux capillaires , &  
 dans le tissu cellulaire , n'est point celle du  
 cœur ni celle des arteres , puisque les fluides  
 y suivent des directions contraires à l'im-  
 pulsion de ces organes de la circulation. Il  
 faut donc que les vaisseaux capillaires , & le  
 tissu cellulaire , aient une action propre ,  
 qui détermine les fluides à se mouvoir dans  
 des sens opposés. Parmi les causes capables  
 d'exciter l'irritabilité de ces organes , & de

produire dans le cours des liqueurs qu'ils contiennent, ces révolutions contraires aux loix de la circulation, M. Fabre place le froid & les répercussifs qui changent la direction des fluides, & les repoussent de la surface de la peau vers où les portoit l'action du tissu cellulaire, & sur-tout l'irritation des fibres nerveuses, qui les attire, en dirigeant le mouvement oscillatoire des vaisseaux capillaires, & du tissu cellulaire, vers le point irrité; c'est ce que démontrent suffisamment l'efficacité des vésicatoires pour rappeler une humeur goutteuse ou dartreuse de l'intérieur à l'extérieur. C'est à une irritation de cette espèce, que M. Fabre attribue la rapidité avec laquelle le sang afflue dans certaines parties, telles que les parties de la génération dans l'un & l'autre sexe, le mamelon & les mammelles dans les femmes, & même l'évacuation périodique, que ces dernières souffrent, tous les mois, par les vaisseaux de la matrice.

C'est de ce même principe qu'il déduit toute la théorie de l'inflammation. « Une » irritation, dit-il, vive & permanente dé- » termine, contre les loix de la circulation, » le sang à affluer de tous les points de la » circonférence vers un même centre qui » est le point irrité : par-là il se forme une » tumeur rouge, sphérique, rénitente, & » dont le volume & l'étendue sont propor-

» tionnés à l'intensité de l'irritation. Les  
 » anciens , à qui les loix de la circulation  
 » n'en imposoient point , disoient que la  
 » douleur & la chaleur attiroient le sang :  
 » *Ubi dolor & calor , hùc sanguis uberius*  
 » *affluit.* » Il attribue la chaleur , qui ca-  
 ractérise l'inflammation , à l'irritation des  
 solides , à l'exclusion des fluides qu'il croit  
 plus propres à l'éteindre qu'à l'exciter.  
 Quant à la pulsation qui l'accompagne , il  
 la croit un phénomène électrique. Il sup-  
 pose que la matiere électrique , dont le  
 courant , excité par la collision des fibres ,  
 est dirigé du centre de la tumeur à la cir-  
 conférence , est répercutée par les fluides  
 qui abordent vers le centre , d'où naît le  
 choc qui cause la pulsation. Il est bon d'a-  
 vertir qu'il ne propose cette idée que comme  
 une conjecture qu'il a cru plus propre à  
 rendre raison des phénomènes , que le bat-  
 tement des arteres , auquel on l'attribue  
 ordinairement. L'explication , qu'il donne  
 de la fièvre , nous a paru plus naturelle : il la  
 déduit immédiatement de l'irritation vio-  
 lente , qu'éprouve la partie enflammée ; irri-  
 tation qui se communique au cœur par le  
 moyen des nerfs. L'explication , qu'il donne  
 des autres phénomènes , ne découle pas  
 moins naturellement de ce principe.

La suppuration est un effet trop ordinaire  
 de l'inflammation , pour que M. Fabre n'ait

pas cru devoir entrer dans quelques détails à ce sujet. Il réfute d'abord la théorie ingénieuse, mais très-gratuite, que les mécaniciens avoient imaginée pour expliquer la formation du pus. Il la croit avec les anciens, un effet de la chaleur qui caractérise l'inflammation ; ou, comme il s'exprime lui-même, *c'est le feu rassemblé, & agité dans le centre d'une tumeur, qui raréfie l'air renfermé entre les molécules des fluides, change leur texture, & les convertit en pus à-peu près par la même loi que le feu ouvert réduit en cendres les matières combustibles ; &* de peur qu'on ne se méprenne sur la véritable opinion, il ajoute tout de suite : *Nous pensons que la suppuration, qui succède à l'inflammation, se fait par une véritable coction, & que c'est une altération, ou une sorte de corruption de nos fluides, qui tient plus de la déflagration ou de l'embrasement, que de tout autre mouvement destructeur.* Ces idées paroîtront vraisemblablement peu exactes aux chymistes auxquels, quoi qu'en dise M. Fabre, il appartient plus qu'à personne de prononcer sur la dégénérescence de nos humeurs. Ils conviendront, sans doute, que la formation du pus est dûe à la chaleur qui opère une véritable coction, comme les anciens l'ont très-bien observé ; mais ils auront de la peine à convenir que cette coction ait aucune analogie

logie avec la déflagration & l'embrasement : ainsi il pourroit bien se faire que M. Gaber, dont l'auteur paroît dédaigner les expériences, soit, de tous les auteurs qui ont traité de cette matiere, celui qui ait approché le plus près du but (a). Quoi qu'il en soit, nous pensons que l'auteur a été plus fondé à rejeter l'opinion de M. De Haën qui regarde la suppuration comme une excretion d'une matiere déjà formée dans la masse du sang.

On voit ordinairement que les plaies des grandes amputations ne sont dangereuses que par les accidens qui résultent du dérangement de la circulation ; dérangement qui a sa source dans le retranchement des principaux troncs d'arteres & de veines. M. David, dans ses *Recherches sur la Saignée*, a établi une théorie de ce dérangement que M. Fabre a cru devoir examiner. Il observe d'abord qu'en voulant évaluer les effets de la surcharge qui devoit résulter, pour les vaisseaux entiers, du retranchement d'une partie un peu considérable, on avoit tort de réunir en une seule quantité le sang que les vaisseaux reçoivent dans l'espace d'un tems donné. Il fait voir, en réduisant les choses à leur juste valeur, & en défalquant, comme de raison, le sang contenu dans la

(a) Voyez dans le Journal de Juillet 1763 l'exposé des expériences de cet illustre académicien.

partie retranchée, que cette surcharge étoit très-peu considérable, & que les effets en étoient d'autant moins à craindre, que les vaisseaux entiers étoient susceptibles de se dilater en raison de la quantité des fluides qui se présentent à leurs orifices. Il en est de même du retour du sang qui est poussé dans ce qui reste de l'artere coupée. Il trouve une route facile dans les arteres collatérales, qui aboutissent au système des vaisseaux capillaires, dans lequel, comme nous l'avons dit, le mouvement du sang peut se faire en tout sens : aussi M. Fabre remarque-t-il que, plus de vingt-quatre heures après, on n'observe dans le poulx, ni dans la tête, ni dans la poitrine, ni dans le bas ventre, ni dans le moignon même, aucun changement qui marque le moindre dérangement dans la circulation ; *ce qui prouve bien manifestement, ajoute-t-il, que la fièvre, la douleur & le gonflement, qui ne surviennent que le second ou le troisième jour, ne sont point l'effet de la suppression de l'artere crurale, mais celui de l'irritation qui est le seul principe de l'inflammation, & qui cause, dans le cas présent, des accidens d'autant plus dangereux, que les procédés de l'opération la rendent plus vive.*

Le meilleur moyen de prévenir ces effets, seroit donc d'éviter tout ce qui peut produire cette irritation. M. Fabre pense qu'on

pourroit le faire, si l'on suivoit la méthode que Dampierre dit avoir vu pratiquer dans le royaume d'Achin, sur les voleurs dont le supplice ordinaire est d'avoir les poignets ou les pieds coupés. « Lorsqu'on » a coupé ainsi un membre, dit ce voyageur » éclairé, on a une grande pièce de cuir, » ou une vessie toute prête pour mettre sur » la plaie : on l'y applique d'abord ; & on » la lie si ferme, que le sang ne sçauroit » sortir. On arrête, par ce moyen, la » grande effusion qui s'en feroit sans cela ; » & je n'ai jamais ouï dire que personne » soit mort de cette opération. Je ne sçais » pas au juste combien de tems on laisse la » vessie sur la plaie ; mais du moins est-il » sûr qu'elle y demeure jusqu'à ce que le » sang soit bien étanché ; & , quand on » l'ôte, le sang caillé, que la vessie avoit » pressé contre la chair, tombe de lui-même, & laisse la chair nette. Je m'imagine qu'après cela, ils y mettent quelque » emplâtre détersif, ou qu'ils consolident » la plaie selon qu'ils le trouvent à propos, » & que, par ce moyen, ils la guérissent » avec beaucoup de facilité. » M. Fabre indique les précautions qu'il croit les plus propres à faire réussir cette méthode ; mais ce sont des détails dans lesquels il ne nous est pas possible d'entrer, & pour lesquels nous sommes obligés de renvoyer le lecteur

à l'Ouvrage même. Il examine ensuite la question : Si , dans les plaies d'armes à feu , compliquées au point d'exiger l'amputation , il faut attendre la cessation des accidens , pour pouvoir en espérer un heureux succès. Il se décide pour la négative , pourvu qu'on suive , dans l'opération , la méthode qu'il a indiquée pour éviter toutes les causes d'irritation qui ne manqueroient pas de faire périr d'autant plus promptement les malades , que , jouissant de toutes leurs forces , les effets de l'irritation seroient beaucoup plus terribles. Il termine ce chapitre par un précis de sa doctrine sur les déterfifs , conignée dans un Mémoire qui concourut , en 1746 , pour le prix de l'Académie de Chirurgie.

Le mécanisme de la cicatrisation des plaies & des ulceres avec perte de substance , qu'on trouve à la suite du morceau sur les amputations que nous venons d'analyser , avoit déjà été inséré dans le quatrième volume des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie. J'ai exposé la doctrine de M. Fabre , en rendant compte d'un Mémoire de M. Louis sur la même matière , contenu dans ce volume. Voyez Journal de Mai 1768. Je crus devoir faire à l'auteur une objection à laquelle il répond dans ce nouvel Ouvrage. *M. Roux croit* , dit-il , *que les chairs ulcérées fournissent un suc*



*muqueux ou nourricier pour former la cicatrice : c'est bien aussi mon sentiment, comme je l'ai dit ci-devant ; mais il ajoute que ce suc s'amasse en assez grande quantité pour remplir une partie du vuide d'une solution de continuité.* M. Fabre oppose à cette objection l'exemple qu'il avoit déjà cité d'une plaie formant une cavité à la partie antérieure de la cuisse, avec perte de substance jusqu'à l'os, & dont les parois ne peuvent point se toucher pour se réunir par agglutination. Il me permettra de lui faire observer que cet exemple est mal choisi, parce qu'il n'est rien de si difficile que de décider si, en effet, dans ce cas, il n'y a, comme il le prétend, aucune partie du vuide de la solution de continuité, remplie par l'épanchement ou l'accumulation du suc nourricier. L'exemple des plaies de la poitrine, ou de la tête, lui eût été moins favorable : aussi est-il obligé de convenir que, dans l'un & l'autre cas, la peau s'étend. Mais est-ce une simple extension comme celle d'un chamois qu'on tire en divers sens, ou une végétation comme celle qu'éprouvent les ongles & les cheveux ? Nous ne croyons pas qu'il ose soutenir la première idée : il sera donc obligé d'adopter la seconde ; mais elle renverse son système. Il y a plus : les adhérences, que les viscères, qui ont été enflammés, con-

tractent si souvent avec les parois des cavités qui les contiennent, suffisent pour démontrer que le suc muqueux ou nourricier, comme il lui plaira de l'appeller, peut, en s'épanchant, se consolider, & prendre une forme ligamenteuse; mais on distingue aisément ces concrétions des vrais ligamens par leur défaut d'organisation. Quant à ce que j'ai dit de la propagation des vaisseaux, & même des nerfs dans les cicatrices, j'avoûe que ce n'est qu'une conjecture, mais conjecture que je crois fondée, au moins quant aux vaisseaux, sur ce qu'on observe, quand on injecte les parties où il y a quelque cicatrice un peu considérable.

Nous passerons sous silence ce que M. Fabre dit sur les luxations de la cuisse & du bras; nous nous contenterons d'observer que ses remarques tendent à confirmer de plus en plus la méthode de M. Dupouy, qui a été consignée dans nos Journaux. (Voyez le Journal de Février 1767.) Le résultat de ses *Réflexions sur la pratique d'Hippocrate dans les maladies aiguës, dans le rapport qu'elle a avec l'irritabilité*, est que cette irritabilité est le principe intérieur de force & d'action, qu'il désignoit par le nom de *nature*, & auquel il attribuoit la coction de la matiere morbifique, & son évacuation. L'objet d'Hippocrate étoit,

selon lui, d'augmenter ce mouvement, lorsqu'il étoit trop foible, ou de le modérer, s'il étoit trop violent, parce qu'il avoit appris que ces deux extrêmes sont des obstacles à la marche naturelle, & à la terminaison des maladies. Il attendoit ensuite le tems marqué où la matiere fébrile, travaillée & préparée par la coction, excitât, par une affinité particulière, l'irritabilité de tel ou tel organe excrétoire, qui devoit lui donner issue au dehors. On trouve dans ce chapitre des remarques très-sages sur la diète d'Hippocrate, comparée à celle qu'on emploie de nos jours en France, sur l'usage de la saignée, des purgatifs & des anti-putrides. Nous pensons comme lui, & tous les médecins pensent de même sans doute, que les matieres putrides, qu'on rend par les déjections, n'acquierent, dans certaines fièvres, la fétidité qu'elles ont, que dans les intestins où est le foyer de chaleur qui produit cette putridité, comme on voit que la sanie, qui découle d'un cancer, n'a acquis son caractère délétère, que dans l'ulcère, sans qu'il soit nécessaire de supposer que les sucs lymphatiques ou séreux participent à cette putridité; ce qui réduit à peu de chose les avantages qu'on peut retirer des anti-putrides, dans les fièvres que ces sortes de déjections accompagnent : aussi n'est-ce point dans ce cas qu'on a coutume

de les conseiller , mais dans ceux où la masse des liqueurs même paroît dans un état de dissolution & de putridité , comme dans les maladies accompagnées d'exanthèmes , de dépôts gangreneux , &c.

M. Fabre , pour expliquer la disposition morbifique , que nous portons en nous , & à laquelle il attribue la plûpart des maladies , suppose l'existence d'un fluide que M. Lecat , qui l'a imaginé , nomme *caustique* , & qu'il prétend être composé de la matiere subtile , ou du feu joint aux particules volatiles & salines , qui résultent de la chaleur & du mouvement des liqueurs. Il conjecture , avec ce célèbre chirurgien , que ce fluide , étant destiné , dans l'état naturel , à exciter l'action de nos organes , est essentiel à l'œconomie animale , ou plutôt qu'il est l'ame de toutes nos fonctions. Mais autant une médiocre quantité de ce fluide , & une juste proportion des principes qui le composent , sont nécessaires à la santé , autant son excès & ses mauvaises qualités sont pernicieuses. *Suivant cette hypothèse , ajoute notre auteur , ce fluide , qui est l'agent matériel de l'irritabilité , pourroit donc être altéré par les causes accidentelles , & produire des maladies passageres ( aiguës ; ) mais il pourroit aussi acquérir des modifications vicieuses , par les seuls progrès de l'âge , ou par une disposition héréditaire , & causer*

*les différentes maladies chroniques , qui affligent l'humanité dans les différens périodes de la vie.* Il parcourt ensuite les maladies des différens âges , telles que les écrouelles , l'hypochondrie , les dartres , les différentes especes d'hydropisies , le scorbut : dans les femmes , le cancer des mamelles & de la matrice ; dans les hommes , le flux hémorrhoidal : dans les uns & les autres , les rhumatismes , la goutte , la néphrétique , la pierre , &c. Il veut que , dans toutes ces maladies chroniques , on distingue celles qui dépendent du principe inné , dont nous avons parlé , d'avec celles dont la cause est acquise ou accidentelle , parce que , dit-il , *quoique leurs symptômes soient souvent les mêmes , leur terminaison est différente.* Le virus vénérien , par exemple , ne lui paroît si aisé à combattre , que parce qu'il est une cause étrangère & acquise. Quant aux maladies qui tiennent à une cause innée , il pense avec Hippocrate , que le seul espoir de les guérir est dans le changement que l'âge doit amener dans la constitution du malade ; & c'est d'après ce principe , qu'il trace la conduite qu'on doit tenir dans les maladies chroniques , prenant pour exemple les écrouelles & les affections hypochondriaques. Ensuite il parcourt les différens moyens que l'art a coutume d'employer pour combattre cette classe de ma-

ladies, comme le régime, les calmans, les annodins, &c; les purgatifs, les fondans, les remedes héroïques, l'exercice, les bains froids, les frictions sèches, les épispastiques, les cauteres, &c. Il termine tout l'Ouvrage par un exposé des principaux systèmes de l'art de guérir, & par une recapitulation succinte de la doctrine qu'il a exposée dans le cours de ses Essais. Nous ne doutons point que nos lecteurs ne reconnoissent avec nous la fécondité du principe sur lequel M. Fabre a établi sa doctrine, & ne conviennent qu'on a proposé peu de systèmes aussi propres à jeter du jour sur l'œconomie animale, & sur la théorie des maladies. Peut-être trouvera-t-on que l'auteur l'a quelquefois un peu trop étendu; qu'il n'a pas assez vu que les phénomènes de l'œconomie animale ne pouvoient pas tous dépendre d'un seul & unique principe; mais il faut convenir que c'est une erreur où sont tombés tous ceux qui ont entrepris de donner des théories générales.





## O B S E R V A T I O N

*Sur l'Offification complete d'un Cœur de  
Canard ; par M. LE MEILLEUR ,  
bachelier en médecine à Montpellier.*

M'occupant dernièrement avec M. Amoureux, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, MM. Rey de la Jarthe, Quioc & Baffières, bacheliers, MM. Latané de Brion & Clémenceau, étudiants en la même Faculté, à disséquer un canard, je fis l'observation suivante, que je crois assez curieuse pour mériter d'être publiée.

Après avoir ouvert la poitrine de l'animal, & coupé l'artere-aorte à environ quatre lignes de sa sortie du cœur, l'artere pulmonaire, & les deux veines-caves, à-peu-près à la même distance de leur connexion avec ce viscere, je le déplaçai, & sentis d'abord qu'il m'offroit une forte résistance, en le pressant sous les doigts. L'examinant plus attentivement, je m'aperçus qu'il étoit osseux. J'en avertis aussi-tôt ceux avec qui j'avois entrepris la dissection : ils ne furent pas peu surpris de la nouveauté du phénomène. Nous voulûmes poursuivre notre examen : pour cet effet, j'ouvris le cœur,

non sans résistance , avec mon scalpel : J'emportai environ le tiers de son volume. Une couche de l'épaisseur d'une pièce de deux sols , nous parut plus parfaitement ossifiée : tout le reste l'étoit également , si ce n'est que , dans certains endroits , l'ossification étoit plus achevée que dans d'autres. Les deux oreillettes sur-tout étoient d'une ossification plus dure que celle de toutes les autres parties. La base des vaisseaux , tant artériels que veineux , étoit aussi , en grande partie , ossifiée. L'ouverture du cœur étant faite , nous ne pûmes découvrir aucun vestige de substance musculaire , ni des petites colonnes charnues , que la nature a placées en assez grand nombre dans les ventricules. La cloison , qui sépare les deux ventricules , étoit mince , & comme membraneuse , n'ayant tout au plus que l'épaisseur d'une feuille de parchemin. Les deux cavités , formées par son intermède , & qui tenoient lieu de ventricules , se trouvoient remplies de sang coagulé. Pour ce qui est des valvules *tricuspidales* , *mitrales* & *semi-lunaires* , nous ne portâmes pas l'attention jusqu'au point de nous assurer si elles existoient , ou non : du reste , ce viscere avoit conservé sa forme & sa grosseur naturelles. Il étoit revêtu extérieurement d'une membrane extrêmement déliée , que nous jugeâmes être



le péricarde. J'ajouterais que ce canard étoit gros, bien nourri, & paroissoit avoir joui de toute sa vigueur jusqu'à la mort. Comment s'étoit exécuté, dans cet animal, le mouvement de systole & de diastole, supposé jusqu'à présent si nécessaire pour la circulation du sang ? Je laisse aux physiologistes à tirer de cette Observation les conclusions qu'ils jugeront à propos.

---

## M É M O I R E

*Sur l'Epidémie qui a régné aux environs de Saint-Quentin ; par M. VON-MITTAG-MIDY, docteur en médecine au même lieu.*

*Miscueruntque herbas . . . . .*

*Auxilium venit , ac membris agit atra venena.*

VIRGIL.

Une maladie épidémique d'un très-mauvais caractère, se manifesta, sur la fin de l'hyver de 1769, aux environs de la ville de Saint-Quentin. Elle avoit ravagé, l'année précédente, le village de Norroir, situé, à environ trois lieues de cette ville, sur une élévation, & loin des eaux de toute espèce, & lui avoit enlevé au moins soixante de ses habitans des deux sexes, & de tout âge, qui périrent par le défaut de secours suivis, & bien administrés.

*1 Norroir (Canton Du Catlet) arr<sup>d</sup> de St Quentin - Aisne.*

*Lud. Fayolle*

Cette maladie, qui avoit une qualité contagieuse, se communiqua au village de Bellicourt, voisin de celui de Norroir ; & , après y avoir immolé quelques victimes à sa fureur, elle s'affoupit pendant l'hyver. Mais la douceur des premiers jours du printemps vint la réveiller, & lui donna, à mesure qu'elle s'étendoit, un nouveau degré de malignité.

Les mêmes principes, qui l'avoient établie à Norroir, & qui en avoient favorisé la communication à Bellicourt, s'étant mis en mouvement dans d'autres paroisses, en ont fait une épidémie assez considérable pour qu'elle ait régné, avec plus ou moins de violence, dans vingt-quatre, tant villages que hameaux, dans la circonférence d'environ dix-huit lieues autour de la ville de Saint-Quentin.

Mais, graces à la Providence, aux sollicitudes inexprimables, & aux charités in-tarissables de M<sup>sr</sup> l'évêque de Noyon, à celles du Chapitre de Saint-Quentin, & aux secours abondans que M. l'intendant de Picardie a fait distribuer pendant le cours de la maladie, on n'a plus à combattre que quelques restes de ce fléau dans trois ou quatre villages.

Les malades, qui, à la faveur de tant de secours, ont permis la juste application des moyens curatifs, ont évité le sort de

ceux qui ont eu le malheur d'être attaqués les premiers, & de ceux que l'indocilité, ou une confiance stupide dans les empyriques de toute espèce, dont ce malheureux pays fourmille, & qui, au mépris des loix, s'y multiplient tous les jours, ont précipités dans le tombeau. (1) *C'est toujours de même* (187)

Peu accoutumé à publier des événements qui peuvent ajouter quelque chose à ma réputation, méprisant d'ailleurs la basse jalousie qui a cherché, dans cette occasion, à diminuer le mérite des succès dont j'ai eu la consolation de voir mes travaux couronnés, je ne me suis déterminé qu'avec *et la flater* peine à faire imprimer ce Mémoire; & je n'ai sacrifié ma répugnance, qu'au desir & à l'espérance que j'ai qu'il pourra être de quelque utilité.

Cette considération, seule capable de me décider, ne me permet plus de différer, depuis que je sçais que, malgré le pouvoir des vents du nord & de la gelée sur les causes des maladies de ce genre, deux villages (a) de la généralité de Soissons souffrent, depuis peu, & assez près de nous, une partie de la même calamité, contre laquelle j'ose me flater qu'ils trouveront une ressource assurée dans l'exécution du plan curatif, qui a sauvé mes malades.

(a) Itencourt & Ficulaine.

Au reste, je ne donne pas les fruits de mes travaux pour des merveilles de l'art, ni pour des phénomènes bien surprenans : il ne m'a fallu que réfléchir sur ceux de cette maladie, d'après les principes d'une saine théorie justifiée par l'expérience, pour obtenir, par des moyens aussi simples que les miens, des avantages aussi réels.

Cette maladie, qui a eu, jusques vers la mi-Juillet, les caractères & les symptômes de celle qu'on connoît aujourd'hui sous la dénomination de *suette de Picardie*, que les anciens appelloient *febris elodes*, étoit une fièvre putride-maligne-ardente-pestilentielle, dont l'invasion subite, & rarement prévue sur des signes précurseurs, s'est toujours annoncée par un froid léger, & une douleur de tête aiguë, & souvent gravative tout-à-la-fois, vers le *sinciput* & le *vertex*, accompagnée de tourbillons, de bruit & d'inquiétudes auxquels succédoient presque immédiatement le dégoût, une chaleur âcre & brûlante, qui augmentoit de plus en plus, & qui, jointe à la sécheresse extrême de la peau, devenoit presque insupportable au tact même, & une soif souvent inextinguible, & rarement médiocre.

Le pouls, assez fréquent, étoit mou, petit, embarrassé, mais assez régulier dans ses rythmes. La rougeur des yeux, l'insomnie,

fornie, le délire, l'accablement universel, & la langueur des forces suivoient de près. La langue, presque toujours blanche & humide, se chargeoit de plus en plus, & brunissoit quelquefois dans le milieu; & alors ses bords rougissoient assez souvent. Elle devenoit sèche & noire, lorsque l'inflammation du cerveau ou des méninges étoit grande. Venoient ensuite assez communément les taches pétéchielles rouges ou pourprées, sans ordre, assez souvent vers le septieme jour, quelquefois plutôt, & quelquefois plus tard, à cause de la diversité des dispositions individuelles, du sexe, de l'âge, des conditions de l'atmosphère, &c.

A ces phénomènes se joignoit la surdité; & ensuite quelquefois l'engorgement d'une des parotides.

Dans le progrès de la maladie, & jusques dans la convalescence, presque tous les malades rendoient, par haut & par bas, plus ou moins de vers longs & ronds, *teretes*; & la corruption des sucs vitaux étoit portée quelquefois à un si haut degré, que les hémorrhagies opiniâtres, les urines noires, & jusqu'à la gangrene extérieure, sembloient en annoncer la destruction entière, avec la perte absolue des forces & de la vie.

La langueur des puissances motrices, an-

noncée par la petitesse & la mollesse extrêmes du pouls, par le tremblement, la pesanteur & la difficulté avec lesquelles s'exécutoient les mouvemens volontaires; la stupeur léthargique, avec un délire sourd, & les soubresauts des tendons, enfin la lypothimie, étoient les signes effrayans, qui terminoient la scène, à moins qu'un embrasement complet du cerveau & de ses membranes n'eût fait précéder un vrai délire phrénétique; des convulsions universelles, &c.

Les engorgemens du mésentère, un degré d'esquinancie, &c. ont été quelquefois des épiphénomènes plus ou moins menaçans; le premier, dans des sujets cachectiques; & l'autre, chez des jeunes gens ou des vieillards épuisés ou desséchés, sans presque aucune apparence extérieure de gonflement & d'inflammation; & ce cas, qui heureusement a été très-rare, étoit mortel, comme l'a observé Hippocrate. (a), & tous les bons praticiens après lui.

La diarrhée bilieuse (b) a été un bon

(a) Aphor. 34, sect. 4. *Si febrem habenti suffocatio repente superveniat, nullo existente in faucibus tumore, lethalis est.*

(b) Pourvu qu'elle ait été spontanée, & non l'effet des purgatifs violens, que les empiriques, & quelques chirurgiens ignorans, employoient assez communément; & alors ce n'étoit qu'une

signe, dans quelque tems de la maladie qu'elle ait paru : elle a soulagé la tête ; & , lorsqu'elle a été excessive , ou trop longue , elle a toujours cédé heureusement à quelques prises de *catholicum* double , de rhubarbe , ou d'*ipecacuanha*.

Les parotides ont été généralement critiques , n'ayant paru que vers le quatrième tems de la maladie ; & ce qui m'a étonné , & qui surprendra aussi tous les bons praticiens , c'est que la résolution & la délitescence même de la matière de ces tumeurs n'ont eu aucune suite funeste , contre l'observation générale dans les fièvres malignes (a), les purgatifs n'arrivant presque jamais à tems pour les prévenir (b).

Les hémorrhagies ont été aussi salutaires , lorsqu'aucun des signes d'une putréfaction presque complète n'a annoncé autre chose qu'un dégorgeement critique des vaisseaux de la tête.

La surdité , arrivée dans l'état de la *superpurgation* qui ne finissoit qu'à la mort , à moins que les malades ne fussent encore secourus à propos.

(a) *Parotides , quæ non suppurantur , malæ , &c.* HIPPOCR. in Coac. prænot.

*Parotis non suppurans exitialis.* BOERHAAVE , Aphor. 741.

(b) Vu qu'elles n'ont été suppléées par aucune excrétion sensible , soit par la voie des selles , soit par celle des urines , &c.

ladié, a été d'un fort bon augure, selon l'observation commune.

L'intervalle, qui s'est toujours trouvé entre mes visites, dans les endroits infectés, dont le grand nombre ne m'a permis que d'en faire deux ou trois la semaine, dans chacun d'eux, m'a empêché de tirer des lumières, d'après l'observation des urines. D'ailleurs l'incurie ordinaire de ceux qui gardoient les malades, & la disette des vases propres à les conserver, & à m'en faire appercevoir les conditions, les ont presque toujours soustraites à mes yeux. Je les ai vues quelquefois louches, jaunâtres, roussâtres, crûës, chez les uns, dans les premiers tems de la maladie, &, chez d'autres, déposant un sédiment blanc & louable, dans son déclin. Je ne puis assurer qu'elles ayent eu par-tout une progression constante & régulière, vers cet état de perfection, & qu'on eût pu s'y fier, rien n'étant plus trompeur, dans les maladies de ce genre, que les meilleures qualités apparentes des urines (a). Elles ont été quelquefois noires, ainsi que je l'ai déjà rapporté.

La douleur de tête, quoiqu'assez com-

(a) *Ex urinis in febre pestilentiali, null'a ferè prognosis elicitor, aut admodum incerta.* RIVER, *Prax. medic. lib. xvij, sect. 3, cap. j, de Febre pestilent.*



munément le fruit d'une inflammation syf-trophique , n'a pas toujours dépendu de cette cause : le fimple éréthifme des méninges a affez fouvent produit ce fymptome ; & alors le mal , peu fixe , fe portoit , tantôt dans une partie de la tête , & tantôt dans une autre. Ce cas paroiffoit être celui où les malades étoient le plus tourmentés de tourbillons excités par l'orgafme des fucs morbifiques , que la fièvre déterminoit toujours abondamment vers cette partie , dès l'inftant de fon établiffement.

La gangrene extérieure a été auffi un épi-phénomène critique , dont les fuites ont été arrêtées par les anti-feptiques intérieurs , & le traitement chirurgical.

Cette maladie , qui a eu des caufes pré-dispofantes, & communes à tout le royaume, dans les vents méridionaux , dans les pluies prefque continuelles , qui avoient inondé la terre , & chargé l'atmosphère d'une humidité prodigieufe, pendant l'été , l'automne & l'hyver de l'année précédente ; dans la privation des vents feptentrionaux , & des gelées , pendant la plus grande partie du même hyver ; dans la difette des chofes les plus néceffaires à la vie , depuis deux ans , & dans l'ufage des alimens mal-fains , ne donne pas la moindre idée des caufes pro-catharétiques , de l'agent phyfique , qui les a développées & mifes en mouvement ,

plutôt dans un lieu , que dans un autre ; dans l'exposition la plus salubre , que dans la plus mal-saine ; dans l'état le plus opulent , que dans le plus misérable. Il est encore plus difficile d'expliquer pourquoi les villages de la première de ces expositions l'ont reçu les premiers , de préférence aux autres ; & enfin pourquoi ce fléau a épargné des villages près de ceux qui en étoient frappés , pour se porter au loin , quelquefois au-delà des bois , & s'y établir avec autant ou plus d'archarnement.

Cette cause , cachée sûrement dans l'air , & inconnue , le τ· θείον d'Hippocrate , auroit-elle germé privativement dans chaque endroit ? Cela peut être ; & j'ai lieu de le croire , sur-tout pour les premiers qui en ont reçu l'impression ; mais les preuves , qu'elle a données de sa propagation par voie de contagion , sont incontestables ; & la moitié des chirurgiens , que j'ai été obligé d'établir dans les différens cantons affligés , m'en ont fourni. pour leur part , une trop évidente. Mais , quelle qu'ait été la cause , les accidens , qu'elle a produits , ayant déterminé le caractère particulier de la maladie dont je parle , les indications curatives ont été de rabâtre promptement le mouvement impétueux du sang vers la tête , par la saignée du pied , réitérée une ou deux fois , & quelquefois plus , dans les cas positivement

inflammatoires ; de vider ensuite immédiatement les premières voies par une potion émético-cathartique , dès le lendemain de la première saignée qui a suffi communément , les forces & l'état du pouls n'en permettant pas davantage ; de réitérer l'évacuation des premières voies par un moyen semblable , lorsque les nausées , les rapports nidoreux , & les signes qui indiquoient la présence des vers dans l'estomac , l'ont exigé ; de tempérer l'ardeur qui brûloit les malades ; de corriger la putridité alcallescente des sucS animaux , & d'en prévenir la stase par des boissons chargées de sels acides végétaux , & quelquefois des minéraux ; de s'opposer à la destruction complète des globules sanguins par les anti-septiques les plus puissans ; de soutenir les forces, lorsqu'elles étoient trop abbatues , par les vésicatoires aux jambes , à la nuque , &c ; par de légers cordiaux , & par de plus forts , lorsqu'elles étoient prêtes à succomber ; de tenir toujours le ventre libre par l'usage des lavemens proportionnement aux forces ; d'évacuer peu-à-peu les sucS empoisonnés , qui abordoient aux premières voies , & qui étoient un levain propre à la germination d'une multitude de vers , particulièrement par l'effet des minora-tifs anti-vermineux , répétés de deux ou trois jours l'un ; & , sur la fin , par des pur-

gatifs plus puissans , réglés sur la différence de l'âge , du sexe , des forces , & d'autres circonstances.

Les éruptions pourtrées n'ont pas exclu l'usage des évacuans de la première de ces classes , lorsqu'un trop grand abbatement des forces , ou une chaleur excessivement âcre , ne l'a pas dissuadé ; mais , dans le premier de ces cas , sur-tout lorsque les taches étoient livides , il a fallu n'employer qu'avec circonspection les lavemens qui ne pouvoient qu'augmenter la langueur , en portant trop loin l'amollissement & la détente.

Les cas particuliers ont fourni des indications qui leur étoient propres. L'inflammation du mésentère , ou de quelque autre viscère de l'*abdomen* , a exigé la saignée du bras , lorsque les simples fomentations émollientes , & les lavemens de même qualité , rendus ensuite résolutifs , n'ont pu la dissiper.

Pour les flux de ventre opiniâtres , & quelquefois dyssentériques , on a employé avec succès quelques prises d'*ipecacuanha* , de *catholicum* double , la rhubarbe , l'eau de riz , la décoction blanche de Sydenham , &c.

Dans les hémorrhagies excessives , on a eu recours , avec le même avantage , à l'application extérieure des styptiques , à l'usage

interne de la teinture de quinquina, acidulée avec l'élixir, ou l'esprit de vitriol, dans une boisson astringente ou agglutinante, sur-tout lorsque ces hémorrhagies ont paru à la suite d'une éruption pourprée ou livide ; ce qui n'étoit pas rare.

L'ischurie fausse ou rénale, produite toujours ici par l'état spastique des canaux des reins, a cédé à l'usage de l'esprit de nître dulcifié, de la crème de tartre, &c. aidés par l'application des fomentations & des lavemens émolliens.

A l'enflure particulière des jambes, qui n'étoit pas un mauvais signe au déclin de la maladie, a quelquefois succédé l'œdémie universelle ; & dans ce dernier cas, l'oxymel scillitique, la scille préparée, mêlée avec le nître purifié, un vin amer diurétique, & l'usage de bonnes nourritures, ont parfaitement réussi.

Quoique les rapports, les nausées, les vomissemens, même l'anorexie, aient paru rarement, avant l'invasion de la maladie, & lors de son développement, pour déceler la corruption & la saburbe contenues dans l'estomac, cependant les évacuations par haut & par bas ont toujours été copieuses & procurées avec la plus grande facilité, par l'effet d'un ou deux, & rarement trois grains de tartre-émétique, joints à un ou deux gros de sel de Glauber, don-

nés en lavage, ou à quelques onces de manne avalées en une seule potion. La tête, en particulier, s'en est toujours bien trouvée, sans compter ce qu'il a dû résulter, en général, de la soustraction d'une quantité de sucs corrompus, dont l'action devoit se réunir dans la masse commune, pour coopérer à la ruine de la machine animale. Ce remède a donc été toujours nécessaire dans tous les cas, au commencement de la maladie, & l'a quelquefois fait avorter.

La saignée n'a pas toujours été nécessairement indiquée : elle n'a pas été pratiquée, lorsque la langueur des forces, & l'extrême mollesse du pouls, jointes aux nausées, aux rapports nidoreux, ou la mauvaise bouche, ont exigé immédiatement l'évacuation des premières voies par haut & par bas, à moins qu'ils n'ayent été ranimés par ce moyen ; ni lorsque les malades étoient d'une constitution foible, ou fort âgés.

Les taches d'un rouge-vif, qui ont communément paru chez les jeunes gens précédemment forts & vigoureux, & qui, accompagnées assez souvent d'autres symptômes d'une phlogose plus ardente, n'ont pas été les moins dangereuses (a), soit qu'elles fussent plates, superficielles ou exan-

(a) *Pustulæ admodum rubentes, &c. exitiosæ*  
HIPP.

thémateuses ; & elles n'ont pas permis l'application des vésicatoires , excepté quelquefois vers le déclin de la maladie. Mais ce secours , en général , a été nécessaire aux vieillards & à ceux de tout âge & de tout sexe , d'une constitution foible , lâche , cachectique , chez qui , malgré l'ardeur des chairs , produite uniquement par la raréfaction des sucs corrompus , répandus universellement , le pouls vacilloit ; le délire étoit sourd ; les sens hébétés , stupides ; qui n'avoient pas soif , & qui ne sentoient aucune sorte de besoin , soit qu'ils fussent couverts , ou non , de taches pourprées , ou d'une autre espece.

C'étoit l'état presque général de ceux qui habitent les bords marécageux de la Somme , & le cas où , conjointement avec les moyens intérieurs , ce remede opéroit d'une manière si miraculeuse , que je puis non-seulement assurer , mais prouver que plusieurs villages , qui sont dans cette mauvaise situation , n'ont vu mourir que ceux qui l'ont refusé (a) , à moins qu'un âge trop avancé , ou quelques circonstances équivalentes , ne l'aient rendu inutile ; & quelques-uns d'eux (b) ont eu le bonheur de n'avoir

(a) Oëstre , Gauchy , Daldon , Fontaine-les-Clercs , Remaucourt , Morcourt , &c.

(b) Gauchy & Fontaine-les-Clercs où est morte une seule fille dont la maladie a été igno-

perdu aucun de leurs malades , quoique le nombre en fût assez considérable , & que leur état ait été plus ou moins effrayant.

Ce topique ne quadroit pas avec les hémorrhagies : aussi ne fut-il pas appliqué , dans cette con joncture , par quelque cause qu'elles aient pu être excitées.

Il est inutile de faire observer qu'indépendamment des effets du sel volatil très-pénétrant & très-âcre , des cantharides sur les vaisseaux dont les oscillations paroissent prêtes à cesser , le dégorgement séreux continuel , qui se faisoit par les ulcères qu'on entretenoit jusqu'à la fin de la maladie , caufoit une diversion bien puissante au cerveau , & une dépurat ion des sucs nerveux & lymphatiques si efficace , qu'un ou deux jours suffisoient quelquefois pour voir toute la face des choses changée. C'est particulièrement par ce moyen qu'une paroisse (a), qui venoit de voir périr trente-trois personnes , ainsi que M. le curé du lieu & moi l'avons vérifié sur le registre mortuaire , n'a plus perdu un seul de ses habitans , depuis le jour où j'ai été appelé à leur secours.

Dans les situations plus éminentes , & rée , & où le nombre des malades a été d'environ quatre-vingt.

(a) Villeret , annexe d'Argicourt , & Argicourt même.



loin des eaux, ce même remède n'a pas été si nécessaire : la raison en est aisée à deviner. Je ne l'ai pas même vu indiqué chez un seul de plus de cent malades que j'ai traités dans un autre village (*a*), qui ont tous guéri, sans exception d'âge, de sexe. &c. par les autres moyens, la maladie ayant tourné plus vers l'inflammation phlegmoneuse.

L'indication des délayans anti-putrides rafraîchissans a été remplie par une légère tisane de chiendent, de racines d'oseille avec un peu d'orge ou d'avoine, des groseilles, une pomme de reinette, dans le déclin de la saison, &c. acidulée de plus avec le syrop de vinaigre, ou l'oxymel simple & nîtré, dans l'ardeur de la maladie : ( la limonade pour les gens aisés, ) le petit-lait clarifié entre-mêlés, & les bouillons aux herbes avec ou sans avoine, & quelquefois les cuisses de quelques grenouilles, tenoient lieu des bouillons gras, que j'ai proscrits par-tout jusqu'au quatrième période de la maladie.

Les eccoprotiques doux & anti-phlogistiques ont succédé aux vomitifs : les tamarins, la crème de tartre, & le sel de Glauber, en ont fourni la matière. La manne, & ensuite, par gradation, les doux cathartiques & les purgatifs ont été employés, tels que le séné ; l'électuaire lénitif, le diaprurn

(*a*) Attilly, annexe de Marteville.

folutif, & la poudre cornachine, qui est un excellent purgatif vermifuge, ont été employés, à mesure que l'ardeur des chairs & la fièvre s'éteignoient.

J'ai aiguisé souvent les boissons avec l'eau bénite de *Ruland*, dont je me suis servi, dans les occasions, comme d'un bon tonique apéritif, purgatif, & quelquefois comme émétique : c'est l'anthelmintique le plus puissant & le plus propre qu'il ait été possible d'employer dans cette maladie (a). C'est l'excellence de ce remede, à bien des égards, qui l'a fait préconiser par un auteur moderne très-célèbre (b); agréable au goût, ou imperceptible à la langue, lorsqu'il est noyé dans un volume de boisson, à qui plusieurs enfans, qui refusoient toute espece de médicamens, sont redevables de la vie, par la multitude de vers & la quantité de matiere infecte, qu'il leur faisoit rendre, après l'avoir pris, sans s'en être apperçus. On sçait aussi que c'est l'antimoine qui donne la vertu vermifuge, plus remarquable dans la poudre cornachine, que dans bien d'autres purgatifs, qui m'a servi dans les cas où on ne couroit aucun

(a) On a compté jusqu'à quarante-deux vers rendus par une femme d'Homblieres, que ce remede a chassés dans une seule déjection.

(b) HUXHAM, *Observat. de Aëre & Morbis epidem.* tom. j, pag. 141.

risque de stimuler un peu , à la fin de la maladie , & dans la convalescence.

Les cordiaux tempérés étoient , outre les préparations de vinaigre , le vin trempé plus ou moins , & quelquefois pur , selon le besoin plus ou moins grand , & plus ou moins urgent , de ranimer le ton des solides.

Dans les langueurs , j'ai employé le julep suivant , à la dose d'une ou deux cuillerées ordinaires , toutes les trois ou quatre heures :

<i>R̃. Aq. Cinnam. hordeat.</i>	
<i>Ceras. nigr.</i>	āā ʒ j.
<i>Meliss. simpl.</i>	ʒ ij.
<i>Syr. Limon.</i>	ʒ vj.
<i>Syr. Chermesin.</i>	ʒ ij.
<i>Sp. Vitriol. ad gratum acorem.</i>	

Lorsqu'il a fallu , en même tems , soutenir ou ranimer une éruption languissante , le suivant a été prescrit à la même dose :

<i>R̃. Aq. Laḡ. Alexiter.</i>	ʒ ij.
<i>Cinnam. hordeat.</i>	
<i>Ceras. nigr.</i>	
<i>Flor. Sambuc.</i>	
<i>Papav. errat.</i>	āā ʒ j.
<i>Mixtur. simpl.</i>	ʒ ſ-ʒ j.
<i>Syr. succ. Limon.</i>	ʒ j.
<i>Syr. Chermesin.</i>	ʒ iij-ʒ ſ.

Le bol alexipharmaque suivant a parfaitement rempli les mêmes indications :

R $\bar{c}$ . *Theriac. Andromach.* ʒ ij.  
*Camph. gutt. aliquot.*  
*Acet. generos. dissolut.* gr. vj-viii.  
*Serpentar. Virgin.* ʒ j;  
*vel, eâ omiffâ, fiat bolus.*

On partageoit ce bol en huit, dix ou douze parties égales, à prendre toutes les trois ou quatre heures.

La potion camphrée de M. Van-Swieten m'a aussi parfaitement réussi dans ce cas ; mais la faveur désagréable, sur-tout pour les gens de la campagne, presque toujours très-difficiles sur l'article des remèdes, m'a le plus souvent engagé à lui préférer le bol alexitaire.

Dans la perte absolue des forces, presque toujours accompagnée des signes d'une pourriture très-avancée, & générale, la potion, qui suit, m'a été d'un secours inexprimable :

R $\bar{c}$ . *Tinct. Cort. Peruv.* ʒ j β.  
*Aq. Laët. Alexiter.* ʒ ij.  
*Mixtur. simpl.* ʒ j.  
*Elixir. vel Sp. Vitriol.* ʒ ij.  
*Tinct. Ambr. gris.* ʒ j.  
*Syr. granor. Chermès,* ʒ β.  
*F. potio.*

Quelques

Quelques cuillerées de cette potion, ayant agi de concert avec le renouvellement d'un vésicatoire à la nuque, & de deux autres que j'avois fait appliquer, quelques jours auparavant, aux jambes du chirurgien de Fontaine-les-Clercs, l'ont tiré, dans l'espace de moins de huit heures, de l'état le plus désespéré. Il étoit couvert de taches pourprées, pâle, livide, sans aucune apparence de connoissance. Il avoit déliré pendant presque tout le cours de la maladie; regardoit, sans rien voir; marmottoit quelques paroles qu'on ne pouvoit distinguer. Il étoit dans une asphyxie presque complète; & ses forces étoient si épuisées, qu'il tomba, pendant que j'étois près de lui, en une syncope dont on n'espéroit pas de le voir revenir; & ce qui n'est pas moins surprenant, c'est qu'il avoit de l'appétit, & demandoit à manger, le lendemain matin, environ douze heures après la première prise de la potion.

La teinture de quinquina, acidulée avec un huitième d'élixir, ou d'esprit de vitriol, dont les malades prenoient douze, quinze ou vingt gouttes dans chaque gobelet de tisane, & quelquefois dans le vin rouge, a si heureusement rempli mon attente dans les vraies taches pourprées, l'émission des urines noires, avec ou sans hémorrhagie, que je puis assurer qu'aucun n'est mort des

suites de la grande pourriture d'où déri-voient ces phénomènes, après en avoir fait l'usage nécessaire. J'employois aussi, dans ces états, les lentilles & les figues dans la tisane.

Cette maladie a duré rarement, pendant l'été, plus de quatorze jours, terme ordinaire des fièvres ardentes communes : l'automme a rabatu un peu de sa fureur, mais en a assez souvent prolongé la durée jusqu'au vingt, & quelquefois au-delà.

C'est ici le cas de déplorer amèrement le malheur des gens de la campagne, qui, par une fatalité inconcevable, courent de toutes parts acheter des mains des empoisonneurs publics, ( les charlatans, ) la recette du breuvage meurtrier, ou le venin même qui doit ronger sourdement, ou déchirer ouvertement la trame de la vie de leurs proches, & d'implorer pour ces infortunés la commisération des personnes préposées pour veiller à la sûreté publique, pour s'opposer à la dépopulation des provinces, & pour protéger l'espèce humaine. Il a été bien aisé de distinguer, par des événemens tout opposés, ceux des endroits infestés, qui ont eu recours à ces infâmes meurtriers, d'avec ceux qui, en leur rendant toute la justice qui leur est dûe, les ont méprisés. La même différence de sort n'a pas été moins sensible dans les villages dont

une partie des habitans a reçu le traitement méthodique, & l'autre a suivi les conseils iniques de ces punissables ennemis du genre humain, beaucoup plus pernicieux que ne l'étoit l'épidémie même (a).

C'est ainsi qu'une affreuse déprédation menaçoit Etreillers de n'y laisser aucun habitant, & qu'à peine la perte de plus de soixante d'entr'eux a pu enfin leur ouvrir les yeux, & les rendre plus sages. Alors la mortalité a cessé; & la guérison de trois à quatre cent sauvés du même danger, a prouvé incontestablement la funeste folie des premiers qui y ont succombé (b). Il en

(a) Holnon & Roupy que j'ai été obligé d'abandonner, par cette raison, dès le commencement de Novembre.

(b) J'ai cessé d'aller dans cette paroisse, le 24 d'Août, sur ce que n'y ayant plus que des convalescens, & M. le curé du lieu me sachant extrêmement occupé dans les autres villages, me pria de n'y plus retourner sans un avis de sa part. Je n'en ai pas reçu; mais j'ai sçu depuis, qu'il y avoit encore eu des malades, de tems en tems, dans ce village, dont quinze ou seize étoient morts, abandonnés au sort des premiers, & privés des vrais secours, tant par le défaut de connoissance que j'ai eu de ce qui s'y passoit, que par l'effet de la maladie du sieur Collot, chirurgien de Séraucourt, que j'y avois établi, dont il a failli être la victime. On a compté, entre cette paroisse, Homblieres, Bellicourt, Atrilly, Holnon & Remaucourt seulement, environ quatorze cens malades.

a été de même des autres paroisses , proportionnellement au nombre de ceux qui ont été frappés de la même phrénésie , ou qui ont refusé les secours les plus essentiels (a).

Les accidens , qui accompagnoient la maladie dans sa premiere forme , & qui dépendoient , en partie , de l'humidité énorme que l'atmosphère avoit introduite dans les vaisseaux , & de la rétention de la matiere transpirale , annonçoient une inflammation générale , éréfipélateuse & maligne. La sueur continuë devoit être modérée , lorsqu'elle étoit trop abondante , & entretenue dans un degré de médiocrité. L'éruption miliaire devoit être soutenue. Les symptomes inflammatoires devoient être prévenus , dès l'invasion de la maladie ; les saignées du pied , avant l'éruption , répétées , selon le besoin , comme dans l'autre espece ; l'émétique , presque aussitôt ; les anti-phlogistiques , les absorbans légèrement diaphorétiques , &c ; & les cathartiques , à la fin , devoient compléter toute la curation. Autant les remèdes chauds étoient dangereux pour l'ordinaire , autant l'eau froide , & l'impression de l'air sur la peau étoient mortelles , par la suppression subite de la sueur , & la rétrocession de la

(a) Spécialement Daldon qui s'est distingué par son opia âpreté , sur-tout contre les vésicatoires.



matiere des pustules , qu'elles occasionnoient. Une femme d'Etreillers a péri dans des convulsions horribles, dans le court espace de huit à dix heures de maladie, la sueur seule, mais très-abondante, dont elle étoit déjà couverte, ayant disparu promptement par l'effet de ces causes réunies.

Presque tous ceux qu'on n'avoit pas saignés, mouroient; &, lorsqu'on alloit les inhumer, on suivoit leurs cadavres à la trace du sang qu'ils rendoient encore abondamment par le nez & par la bouche.

Je ne sçaurois, sans ingratitude, méconnoître les services que MM. les curés m'ont rendus auprès de mes malades : j'avoue bien volontiers que je dois presque entièrement à leurs empressemens charitables, & à leurs pressantes sollicitations, l'obéissance qui a fondé mes succès.

Je ne puis taire non plus l'ardeur infatigable avec laquelle MM. les chirurgiens m'ont prêté leur ministère, & la fidélité avec laquelle ils ont rempli mes vues. Depuis mes premières visites jusqu'après les dernières, je ne puis reprocher à aucun d'eux de s'être écartés du plan curatif, que je leur ai tracé : c'étoit encore à ce prix qu'étoit attachée la victoire.

*Pourquoi ne pas dire tout de suite  
que ce sont les prières qui ont  
guéri tous ces malades*

## EXTRAIT D'UNE LETTRE

*De M. KLUPFEL, conseiller au suprême  
Consistoire de S. A. S. monseigneur le  
duc de SAXE-GOTHA, sur le Traitement  
de la petite Vérole.*

Je viens de faire une expérience sur la petite vérole, qui mérite de vous être communiquée. En ma qualité d'Administrateur d'une maison d'orphelins, établie dans un village à deux lieues d'ici, (Gotha,) le directeur de cette maison me rendit compte, au commencement du mois passé, que deux de ses propres enfans venoient d'être attaqués de la petite vérole, & qu'il y avoit, parmi les orphelins, quatre garçons qui n'avoient pas eu cette maladie. Sur quoi, je lui ordonnai de ne rien changer au régime ordinaire de ces quatre enfans; de les laisser manger & coucher avec les autres; prendre l'air dans la cour & dans le jardin de la maison, & même dans le village & dans les champs; de continuer ce régime exactement, supposé qu'ils fussent attaqués de la petite vérole, &, sur toutes choses, de ne leur faire prendre aucune drogue. Par malheur ou par bonheur, mon ordre n'arriva que lorsqu'un de ces enfans

eut déjà pris la maladie. On l'avoit porté dans la chambre des malades , couché & couvert bien chaudement , suivant l'usage. La seule chose qu'on fit , après l'arrivée de ma lettre , ce fut de ne lui pas donner de médecine. Cependant cet enfant fut bien malade , & ne put se lever qu'après le dix-huitieme jour de la maladie. Les trois autres profiterent de la permission de courir. Un d'entr'eux eut des vomissemens, le 24 Février, continua de rester à l'air , & debout , & se trouva , le 26 , si bien , qu'il voulut aller à l'église. Mais , en l'examinant , on lui trouva quelques boutons de petite vérole sur le corps. Cette découverte rendit le directeur attentif à examiner les deux autres enfans. Ils avoient également déjà pris la petite vérole , comme leur camarade , sans le sçavoir. Ils continuerent leur façon de vivre , & alloient coucher , le soir , à l'ordinaire , avec leurs camarades , au troisieme étage , dans une sale fort spacieuse , & dans des lits bien frais. Comme il survint un jour une grosse pluie , le directeur ne voulut pas hasarder de les laisser courir comme à l'ordinaire. Il en résulta que la tête d'un de ces enfans , qui avoit le visage couvert de boutons , enfla si considérablement , que les yeux commencerent à se fermer : sur quoi , le directeur le renvoya vite à l'air ; & à peine y

fut-il pendant deux heures, que les yeux se rouvrirent, & que l'enflure disparut.

Ces enfans ne se plaignirent jamais d'aucune espece de mal-être. Ils eurent même beaucoup plus d'appétit que leurs camarades qui étoient en pleine santé ; de sorte qu'il fallut augmenter leur portion ordinaire. Ils se trouverent entièrement guéris, au bout de neuf jours ; & ils se portent aujourd'hui parfaitement bien. Si vous croyez cette expérience digne de l'attention de M. Gatti, je vous prie de la lui communiquer : elle est faite d'après ses principes ; & je vous serai obligé de lui présenter, à cette occasion, les assurances du cas que je fais de son mérite & de ses lumieres.

---

## EXTRAIT D'UNE LETTRE

*De M. MERTENS, docteur en médecine des Facultés de Strasbourg & de Vienne, médecin de l'hôpital des Enfans-Trouvés à Moscow, à M. SANCHÉS, ancien médecin ordinaire de S. M. I. de toutes les Russies, sur la Guérison & le Traitement de la petite Vérole.*

De Moscow, le 25 Janvier 1770.

» J'ai eu, depuis la fin d'Octobre de  
» l'année derniere, deux cens malades de

» *la petite vérole naturelle*, sans compter  
 » ceux qui ont eu la *crystalline*. Presque  
 » tous étoient des enfans à la mammelle,  
 » ou nouvellement sevrés, & au-dessous  
 » *de trois ans* ; car j'avois inoculé tous les  
 » grands qui ne l'avoient pas eue. Quoique  
 » l'épidémie fût des plus violentes, nous en  
 » avons perdu très-peu. Je les ai tenus dans  
 » un grand hôpital où l'air est toujours en-  
 » tre 7 & 9 degrés au-dessus de 0 ; & je  
 » n'ai jamais souffert qu'il y fût plus chaud,  
 » y ayant continuellement un carreau de  
 » vitre ouvert à chaque fenêtre, & les  
 » tuyaux de nos poëles n'étant jamais fer-  
 » més ni jour ni nuit. » Les nourrices &  
 les gardes trembloient de froid, mais sans  
 murmurer, lorsqu'elles ont été convaincues  
 des bons effets de cette méthode. J'ai eu de  
 petites *véroles confluentes*, d'autres *avec des*  
*pustules gangrenées*, & des *pétéchies*. Les  
 malades sont réchappés au moyen de cette  
 façon de les tenir, & *du quinquina* à  
 grandes doses, même aux plus petits en-  
 fans. La plupart cependant ont eu une pe-  
 tite vérole bénigne, & qui n'exigeoit au-  
 cun remède. Quoique tous ceux qui n'a-  
 voient pas eu la petite vérole, l'aient prise,  
 pendant cette épidémie, & même deux  
 grands enfans que je n'avois pas pu ino-  
 culer, pendant l'été, ( parce qu'ils étoient  
 alors malades, ) aucun de mes inoculés

n'en a été attaqué, « quoique plusieurs » d'entr'eux n'eussent eu, par l'*inoculation*, » qu'un ou deux boutons. » Vous pourrez faire de ceci l'usage que vous jugerez à propos.

---

## OBSERVATIONS

*Communiquées à M. MASARS DE CAZELES, docteur en l'Université de médecine de Montpellier, de l'Académie Royale des sciences & belles-lettres de Béziers, médecin à Bédarioux; par M. AUDOUX, maître en chirurgie à Joncels.*

I<sup>re</sup> OBSERVATION *sur une Morfure de Vipere.*

Le berger du fleur Rouvier, ménager du Mas de Grefes, terre de Roqueredonde, étant occupé à ramasser des gerbes, le 27 Août 1764, fut piqué vivement au doigt du milieu de la main gauche. Il crut d'abord que c'étoit par une épine; mais, ayant senti, presque l'instant d'après, une pesanteur considérable au doigt, & se trouvant saisi de maux de cœur & de nausées très fatiguans, il se hâta de visiter la gerbe qu'il avoit laissé retomber à terre, & sous laquelle il trouva une vipere. A cet aspect,

il n'eut pas de peine à reconnoître l'ennemi qui l'avoit bleffé. Il le tua ; & , en ayant coupé la tête , il l'écrasa , & l'appliqua sur la morsure.

Non content de ces précautions , il serra fortement le doigt avec un cordon , au-dessus de la blessure ; mais , ne pouvant résister aux maux de cœur , & aux nausées , qui augmentoient de plus en plus , il retourna chez lui , en se traînant , où il arriva dans un tel état de foiblesse & d'anxiété , qu'on fut obligé de le porter au lit. Le doigt s'enfla si considérablement , qu'il fallut changer la ligature au poignet , de-là au coude , & enfin au haut de l'*humerus* , toutes ces parties se tuméfiant successivement à un point prodigieux.

C'est dans cet état que je vis le malade , le lendemain.

Je commençai par lui faire avaler de la thériaque délayée dans une forte décoction de chair de vipere qui abonde dans ce pays-là. Je fis des embrocations sur tout le bras avec du vin dans lequel j'avois fait bouillir de la chair de vipere , de la seconde écorce de frêne , & dans lequel je démêlai de la thériaque.

Mais , voyant que , malgré ces manœuvres , le mal faisoit des progrès extérieurs , je fis des scarifications sur le doigt piqué , & sur la main ; ce qui me fournit

abondamment du sang. Je continuai de bassiner les parties avec mon vin médicamenteux très-chaud. Je réitérois ces lotions de deux heures en deux heures, couvrant tout le bras de linges trempés dans la même liqueur.

Intérieurement, je faisois prendre, tantôt de la thériaque seule, & tantôt délayée avec le bouillon de vipère ; si bien que j'eus la satisfaction de voir, peu de tems après, désenfler la partie de la main & de l'avant-bras, les maux de cœur & les nausées se dissiper, & les forces, qui étoient presque entièrement épuisées, se rétablir.

Le lendemain, l'enflure totale du bras avoit diminué de plus de la moitié : les forces étoient entièrement réparées. Je ne donnai que deux prises de thériaque, l'une, le matin, & l'autre, le soir. J'ôtai la ligature que l'on avoit posée au haut de l'*humerus* ; je fis continuer mes embrocations.

Le jour suivant, il ne fut presque plus question d'enflure : je fis cependant couvrir toujours le bras de linges trempés dans le vin cité ci-dessus. Je tins le malade à la diète : j'insistai sur cette pratique encore pendant deux ou trois jours, au bout duquel tems, il fut totalement rétabli.

Lors de la convalescence, il parut, tant sur l'extrémité piquée, que sur les épaules



& toute la partie du corps du côté gauche, des taches noires, qui prirent peu-à-peu la couleur jaune, & se terminerent en maniere d'échymoses.

C'auroit été, sans doute, ici le cas de faire usage des alkalis volatils, & sur-tout de l'eau de Luce, dont les heureux effets ont été si souvent constatés dans pareil traitement; mais je manquois de ces secours; & bien me valut d'en avoir d'autres. Le frêne, dont quelques auteurs nous parlent avec tant d'enthousiasme, a-t-il réellement une vertu souveraine dans cette maladie? & peut-on compter autant sur ce remede, que sur l'usage interne de la chair de vipere, & de la thériaque?

Quant aux taches noires, qui ne surviennent, pour l'ordinaire, que dans le fort de la maladie, qui se dissipent avec elle, sans autre changement de couleur, que de s'éclaircir un peu, & qui n'ont paru, dans ce malade, qu'après que la fougue du mal a eu passé, est-ce à l'effet subséquent des ligatures, ou du venin de la vipere sur le sang, qu'on doit les imputer?

Dans la premiere supposition, je sens que le cours du sang, retardé par des obstacles dans le trajet de sa marche, aura pu se dévier dans les vaisseaux blancs, ou séjourner dans les vaisseaux rouges capillaires, de façon qu'il en ait résulté des taches telles

qu'on les observe à la suite des fortes contusions ; mais , dans ce cas , ces taches auroient dû être bornées aux endroits où les vaisseaux avoient été étranglés , & n'auroient pas dû s'étendre au-delà de la main & du bras tuméfiés.

Dans la seconde supposition , si le venin de la vipere est du nombre de ceux qu'on appelle *coagulans* , ainsi que l'abbatement des forces , le froid , la pâleur & autres symptomes le prouvent si clairement , le cœur ayant été le premier organe où les funestes impressions s'en firent sentir , il semble que ces especes d'échymoses , au lieu d'être presque limitées au côté gauche blessé , auroient dû être universelles , la totalité du sang ayant été inficiée dans le cœur par le poison invifquant.

Il en fera de même , si l'on suppose que la quantité de décoction de chair de vipere & de la thériaque , que je fis prendre , les premiers jours de cette cure , en hâtant la marche du sang , en brisant les liens qui le tenoient , pour ainsi dire , enchaîné ; en jettant ce fluide dans la liquéfaction , & en tirant les solides de cette inertie mortelle , qui augmentoit les entraves d'une circulation sans activité , aura donné occasion à des erreurs de lieu , soit dans les lymphatiques , soit à travers les pores des vaisseaux sanguins dans les interstices environnans. . . .

Mais ne seroit-il pas plus vraisemblable d'attribuer tous les effets dont je viens de parler, à une vive irritation sur les nerfs du côté gauche, par le poison de la vipere ?

Vous m'avez si peu appris à me méfier de votre zèle pour tout ce qui a rapport à l'art de guérir, & vous m'avez si fort accoutumé à compter sur vos bontés, que, quand mes doutes & mes difficultés ne seroient pas fondés, j'espère que vous voudrez bien y méditer un instant, & me faire part, dans l'occasion, de vos idées sur tous ces objets.

Je suis, &c.

## II. OBSERVATION *sur une Plaie d'Arme à feu.*

Le 5 Août 1767, le nommé *Bénésechs*, tisserand, & pour lors occupé à faire la moisson au Mas de Mourié, reçut un coup de pistolet chargé de plomb & de quarrés, sur la partie moyenne de la tempe gauche : ce coup vint de bas en haut, celui qui tiroit étant assis à terre, & le blessé se trouvant droit à quelques pas de lui.

A peine le coup fut reçu, que *Bénésechs* se laissa tomber pâmé & noyé dans son sang. Dans cet état, on le porta chez son maître.

Ayant été appelé, au bout d'un gros quart d'heure, je le trouvai revenant de son évanouissement, frappé de son état, à la

vérité, mais sentant peu de douleur à la blessure qu'il venoit d'essuyer.

Mon premier soin fut de préparer au plutôt un appareil, & de visiter la plaie où je trouvai un délabrement très-considérable des muscles & de tous les tégumens de la tempe gauche, s'étendant jusques vers la partie moyenne du pariétal. Je dilatai & mis à découvert les parties délabrées; & j'en tirai, à fur à mesure, nombre de plomb & de quarrés.

Les os se trouvant à nud, je reconnus une fracture à la partie moyenne & supérieure du temporal, d'où je retirai plusieurs esquilles. Cette fracture étoit pénétrante; & je m'en assurai par la sonde.

La plaie continuant à donner du sang, & en fournissant encore davantage, à cause des dilatations que je venois de pratiquer, je renvoyai au lendemain, pour l'examiner de plus près; & je pansai tout simplement, avec une petite quantité de charpie mollette, soutenue par le frontal.

Dans la soirée, pour remédier à l'effet de la commotion, & prévenir l'inflammation & le dépôt, je fis deux saignées au bras, & une saignée au pied; ce qui n'empêcha pas que le malade ne fût fort inquiet jusqu'à minuit, & n'eût une défaillance, qui céda, dans peu, à quelque léger cordial.

Le reste de la nuit, il dormit tranquillement. Cependant, par surcroît de précaution, & pour disposer le malade au trépan que j'avois résolu de pratiquer, s'il y avoit lieu, il fut encore saigné deux fois au bras, le lendemain; & je le tins à la diète la plus rigoureuse.

Sur le soir, ayant levé le premier appareil, je pus examiner à mon aise la fracture: elle étoit ronde, de la grandeur d'une pièce de six sols, & me fournissoit un trépan naturel, d'où j'espérois retirer d'autant plus d'avantage, que le coup ayant été porté de bas en haut, je me flatois que cette direction favoriseroit l'issue, tant du pus que la dure-mère & le cerveau alloient bientôt fournir, que des corps étrangers, si tant est qu'il y en eût; ce que je n'avois pu constater par la sonde.

Je pansai les os nuds à sec: j'introduisis dans l'ouverture une languette de linge, imbibée d'huile d'hypéricum, que je portai jusques dans le cerveau; & je couvris le tout d'un plumaceau chargé d'un digestif un peu animé.

Ces pansemens furent continués, deux fois par jour: la fièvre, qui survint, fut très-médiocre; il ne parut ni gonflement ni tension à la partie blessée: la suppuration fut heureuse & louable. Mais, quoiqu'elle fût assez abondante, quoique j'en ren-

disse l'écoulement plus rapide, au moyen des injections détersives que je pratiquois, & que je fisse coucher constamment Bénésechs sur le côté blessé, elle n'entraîna jamais de corps étrangers; ce qui, joint au défaut d'accidens, au bon état du malade, & à sa bonne constitution, éloigna de mon esprit tout ce qui auroit pu me faire soupçonner ma méthode d'insuffisance.

Le 18 Août, treizieme jout de la blessure, Bénésechs fut purgé.

Le 23, il étoit si bien, qu'il voulut être transporté à Camplong, sa patrie. J'eus beau lui faire envisager les périls qu'il couroit, les rudes secousses auxquelles il alloit s'exposer, par un trajet de quatre lieues, dans un pays montagneux, hérissé de pierres & d'inégalités; mes représentations furent inutiles. Il partit à cheval, & fit le voyage sans le plus léger inconvénient.

Dès-lors, se trouvant beaucoup plus éloigné de moi, les os, qui avoient été mis à découvert, commençant à se garnir de chairs, sans qu'il fût survenu d'exfoliation, & tout se bornant au pansement le plus simple, je me contentai de fournir au malade le digestif dont il pourroit avoir besoin pour continuer à se panser.

Le 21 Septembre, je le vis, par occasion: la plaie étoit presque consolidée; il n'y restoit qu'un petit ulcere qui fournissoit à peine

un peu de pus , & qu'il couvroit d'une petite emplâtre.

Le 2 Novembre suivant , je trouvai Bénédicths à votre foire de Bédarieux , traînant toujours son petit ulcere couvert de l'emplâtre. Cette persévérance de suppuration me donna de l'ombrage : je le questionnai. Il me dit qu'il avoit repris avec succès , depuis quelque tems , son train de vie & son régime habituel ; qu'il s'étoit remis à faire des toiles , sans en être absolument incommodé que par quelques bouffées de mal de tête , qui revenoit par intervalles , & qu'il attribuoit aux fatigues de son métier ; & il m'assura qu'à cela près , dont il ne faisoit aucun cas , il jouissoit de la plus parfaite santé. Il n'eut pas de peine à me le persuader : je le trouvai , en effet , dans un état d'embonpoint , de fraîcheur & de sécurité dans lequel je ne l'avois jamais vu ; je l'exhortai cependant à se ménager , & à venir me trouver , tant pour prendre avec lui des instructions ultérieures sur son compte , que pour remédier au petit ulcere , qui étoit la seule chose dont il parut inquiet ; mais il n'eut égard ni à mes conseils ni à mes exhortations.

Je l'avois entièrement perdu de vue , & je le croyois guéri , lorsque je fus informé qu'il avoit péri tout-à-coup , le 25 Février 1768 , sans que l'apparence de bonne santé,

dont il jouissoit, eût fait mine de se démentir ; quoiqu'il eût discontinué l'exercice de son métier , & que sa mort n'eût été précédée d'aucun événement qui eût pu la faire présumer.

Cette observation, qui a quelque rapport avec celle de M. Morand , rapportée dans ses Opuscules de Chirurgie , dont j'ai lu l'Extrait dans le Journal de Médecine du mois de Juin de l'année dernière , que vous avez eu la bonté de me prêter , prouve , de plus en plus , qu'on ne peut déterminer bien précisément le terme du danger de mort , à la suite d'une plaie de tête , & augmente les regrets que j'ai de n'avoir pas suivi ma première idée au sujet du trépan. Cette opération auroit pu garantir l'infortuné Bénésechs , soit en mettant dehors les corps étrangers , que la suppuration ne peut vraisemblablement entraîner , soit en donnant plus de surface aux parties blessées , pour recevoir les secours nécessaires , & les débarrasser des matieres purulentes , à mesure qu'elles se formoient.

La tâche , que vous m'avez imposée de mettre par écrit les cas rares , qui se rencontrent dans ma pratique , me fournit l'occasion de vous faire hommage de celui-ci. Il ne servira pas peu à m'encourager , dans pareille circonstance , à aller en avant , à ne pas trop compter sur le défaut d'acci-



dens , pour me déterminer à une opération que tout concouroit à me faire regarder comme inutile , & qui peut-être auroit été décisive.

Je suis , &c.

## OBSERVATION

*Sur un Ptérygion varico-membraneux ; compliqué d'un tubercule calleux sur la cornée transparente ; par M. PRÉCOURT , maître en chirurgie de la ville d'Arras en Artois.*

M. Deniffel , prêtre chapelain de la paroisse de Saint-Isbergue-lez-Aire en Artois , diocèse de Saint-Omer , fut attaqué , dans le mois de Mars de l'année dernière , d'une ophthalmie à l'œil gauche , pour laquelle il employa , pendant plusieurs jours , divers remèdes que lui donnerent différentes personnes , & qui ne firent qu'aggraver le mal :

Il alla ensuite consulter M. le curé de Lozinghem , village situé près de Béthune , dont la réputation est fameuse pour les maladies de ces organes. Ce nouveau Teylor lui fit faire usage de ses remèdes pendant assez long-tems ; mais , bien loin d'en retirer quelque fruit , l'inflammation augmenta

prodigieusement : la conjonctive se *bourreléta* ; & l'engorgement des vaisseaux se fit appercevoir jusques sur la cornée transparente ; ce qui lui occasionna des douleurs très-aiguës , & lui ôta la faculté d'appercevoir les objets :

*Quam quisque novit artem , in hac se exerceat.*

A cette époque, M. Denissel prit le parti d'abandonner les remèdes de ce curé, & de consulter un chirurgien qui le saigna deux fois ; lui ordonna les bains domestiques, les bouillons altérans, des collyres, & un régime convenable. Par ces secours, l'inflammation se calma : les douleurs se dissipèrent ; & les objets purent se peindre sur la rétine.

Il s'en fallut cependant de beaucoup que la maladie fût absolument terminée. Mais ce chirurgien, avouant ingénument qu'il n'y connoissoit plus rien, conseilla à cet Ecclésiastique de chercher du secours ailleurs. Ce dernier s'y sentoît d'autant plus intéressé, qu'étant borgne de l'œil droit, sa vue dépendoit absolument de la conservation de l'autre.

Il vint à Arras, le 9 de Juin, & me fut adressé. L'examen, que je fis de son œil, m'y fit appercevoir un ptérygion, ou ongle membraneux, très-épais, & assez large, traversé de plusieurs vaisseaux vari-

queux, qui prenoit origine à la caroncule lacrymale, & se propageoit jusques & comprise une partie de la cornée transparente; &, à l'endroit où se terminoit cet onolet, un tubercule blanc, calleux, qui occupoit une grand tiers de cette cornée, & s'étendoit jusqu'à la pupille exclusivement.

Je crus devoir commencer cette cure par l'extirpation de l'onglet. Les préparations me parurent superflues : les bains, les bouillons altérans, &c. dont venoit de faire usage mon malade, m'engagerent à les supprimer; & je procédai, le même jour, à l'opération, de la manière suivante : Le malade étant assis sur une chaise ordinaire, & lui ayant fait écarter les paupières par un aide placé derrière lui, je saisis l'onglet dans son centre avec une érigne convenable; &, après l'avoir un peu écarté du globe de l'œil, je l'extirpai par le moyen de deux ou trois coups de ciseau, en commençant par l'extrémité externe.

Cette méthode me parut plus simple, & aussi sûre que le fil de soie, ou le crin de cheval, dont on se sert ordinairement pour faire cette opération.

Je lui fis baigner l'œil avec une décoction de racine de guimauve tiède, pour faciliter le dégorgement des vaisseaux qui fournirent fort peu de sang : j'y fis mettre ensuite

une compresse imbibée de la même liqueur, qu'on renouvelloit souvent. Il fut mis au régime des convalescens, avec ordre de boire une bouteille de petit-lait, & de recevoir un lavement chaque jour. Le lendemain matin, je le revis, & trouvai son œil en assez bon état.

Le ptérygion n'étoit point la maladie la plus redoutable : le tubercule, situé sur la cornée, & qui le menaçoit d'une perte prochaine de la vue, me paroissoit de plus grande conséquence, & cela avec d'autant plus de fondement, qu'il étoit difficile de le détruire avec sécurité. Le fer ne me paroissoit pas sans danger : les poudres corrosives ne pouvoient l'attaquer, sans étendre leur action sur les parties ambiantes. Je portai le même jugement sur les différentes liqueurs de même nature. Je crus donc qu'il n'y avoit de ressource, pour vaincre cet ennemi redoutable, que dans l'application de la pierre infernale. On est le maître de ce pyrotique : on le ménage & on le borne mieux qu'aucun autre. L'entreprise paroissoit épineuse ; mais le cas l'exigeoit. Le 11 de Juin, je cautérisai toute l'étendue de ce tubercule ; &, sans laisser rejoindre les paupières, je lavai abondamment l'escarre avec une décoction de guimauve tiède, à la faveur d'une seringue, pour garantir les autres parties de l'im-

pression du caustique. La même liqueur fut employée en collyre. Mon malade souffrit de vives douleurs, & ne dormit pas de toute la nuit.

Ces douleurs étoient dissipées, lorsque je le vis, le 12. Une partie de l'escarre étoit tombée; le tout alloit assez bien: cependant l'œil étoit un peu rouge. Le 13, la chute totale de l'escarre laissa un ulcere fort large, & assez profond; & il ne parut aucun reste du tubercule, de façon qu'il ne fallut plus retourner à la charge.

Le 15, l'endroit, d'où le ptérygion avoit été extirpé, fournissant beaucoup de suppuration, j'ordonnai un collyre fait avec l'orge, l'aigremoine & le miel rosat.

Le 17, à quatre onces de cette liqueur, je fis ajouter trente grains de vitriol blanc. La suppuration diminua alors beaucoup; & l'ulcere se rétrécit de jour en jour. Enfin je substituai à ce dernier remède un blanc d'œuf battu en neige, avec trente grains de vitriol blanc.

Ce dernier topique fit faire des progrès si rapides à cette cure, que cet Ecclésiastique retourna chez lui parfaitement guéri, le quinzième jour de sa première opération. Il ne lui reste de cette maladie compliquée, qu'une légère cicatrice sur la cornée, qui n'intercepte aucunement les rayons de lumière.

L'usage de ce collyre m'a toujours été farvoable ; & , toutes les fois que je m'en suis servi , je l'ai vu opérer une prompte guérison. Il y a , en effet , des auteurs qui recommandent beaucoup le blanc d'œuf pour certaines maladies de ces organes ; mais ils n'en ont pas donné la préparation , comme j'en ai fait usage , suivant ce que je viens de dire ci-dessus.

---

## OBSERVATION

*Sur un Entéro-Epiplocèle avec étranglement suivi de gangrene , guéri sans le secours de l'opération ; par M. DU BOUEIX , docteur en médecine à Clifton en Bretagne.*

*Natura animalium servatrix & morborum finitrix ac decretrix , quod conveniens est , servat ; quod alienum , separat.*

GALEN. Lib. de Facult. Nat.

Que de merveilles ! que de cures inattendues la nature n'opere-t-elle pas tous les jours ! Que de ressources ne sçait-elle pas se ménager au besoin , dans les cas même les plus désespérés ! Il n'est point d'observateur attentif , qui ne l'ait vu plus d'une fois rétablir l'harmonie des ressorts d'une machine prête à tomber en ruine. C'est en la copiant , en secondant ses vues , en pré-

venant, pour ainsi dire, son dessein, qu'un médecin se rend digne de parcourir avec honneur la carrière épineuse de l'art de guérir. « *Medicus naturæ minister & interpres, » quidquid meditatur & faciat, si naturæ » non obtemperat, naturæ non imperat.* » BAGLIV. *Prax.* c. j. » Combien de membres n'a-t-elle pas conservés sous l'onguent mystique de quelque dévote, qui avoient été condamnés à succomber sous le tranchant cruel du fer de la chirurgie, de ce fer si salutaire entre les mains des vrais maîtres de l'art, & si dangereux entre celles de tant d'opérateurs, dont la témérité égale l'ignorance ! L'arsenal chirurgical n'est plus, à la vérité, aussi effrayant & aussi destructeur qu'il l'étoit autrefois. Ces génies, nés pour les découvertes & pour la perfection des connoissances humaines, en simplifiant les instrumens, supprimant quantité d'opérations aussi inutiles que dangereuses, ont rendu à l'humanité des services dont on ne sçauroit trop reconnoître le prix. Les Heister, les Lecat, les Louis, les Morand, les Petit (a), semblent avoir mis la dernière

(a) Tout le monde connoît le célèbre Petit le chirurgien, mort à Paris, en 1750. Mais il en est un autre qui doit, à tous égards, occuper ici un des premiers rangs. On conçoit assez que je veux parler de l'illustre M. A. Petit le médecin, qui remplit, avec un éclat & un succès si juste-

main à la perfection d'un art qui ; dans les siècles précédens , n'étoit , dans la plupart des cas , dirigé que par une espece de routine aveugle & barbare ; mais il n'en est pas moins vrai que les lumieres , qu'ils ont répandues sur cette branche de la médecine , restent , pour ainsi dire , concentrées dans la capitale , & dans les grandes villes du royaume (a). Que de misérables périssent quelquefois dans nos campagnes , ou perdent quelques-uns de leurs membres , tantôt faute de secours , tantôt , au contraire , par les mêmes secours mal administrés , la place de Professeur au Jardin du Roi , occupée ci-devant par le sçavant docteur Ferrein. L'éloquence la plus touchante & la plus persuasive , le précieux talent , qui lui est si naturel , d'intéresser ses auditeurs , en les instruisant sur les matieres même les plus sèches & les plus abstraites , joint aux connoissances vastes & lumineuses dans la médecine , la chirurgie , les belles-lettres , &c. lui ont acquis une gloire immortelle dans toute l'Europe sçavante. Il est , sans doute , bien au-dessus de mes éloges ; mais je ne puis laisser passer cette occasion , sans témoigner à ce grand homme combien j'ai à me féliciter tous les jours de l'entendre , & de m'instruire à ses leçons.

(a) Je ne prétends pas dire par-là , qu'il ne se trouve quelquefois d'habiles chirurgiens dans les campagnes : il y en a même à présent beaucoup plus que jamais ; mais on ne sçauroit disconvenir que le nombre n'en soit bien petit , à raison de l'immense quantité dont elles sont remplies.



nistrés ! Trop heureux , dans ce cas , ceux pour qui la nature se trouve seule à lutter contre les armes de la mort ! Dans l'observation suivante , on verra cette même nature faire tous les frais d'une des opérations les plus critiques & les plus délicates de la chirurgie. La malade , dont il s'agit ici , n'étoit cependant pas privée des secours de l'art : elle étoit vue par un médecin , & par un chirurgien très-instruit , & très-capable d'entreprendre une opération qu'il a pratiquée plusieurs fois avec autant d'habileté que de succès. N'ayant pas été à portée de lui faire de fréquentes visites , c'est ce dernier qui m'a fourni le détail des circonstances , & de l'issue de la maladie qu'il a suivie assidument.

Le 4 Août dernier , ce chirurgien (a) fut appelé auprès de la femme du nommé *Minguet* , laboureur dans la paroisse de S. Hilaire du Bois , près Clifon , âgée de cinquante ans , & d'un assez bon tempérament. Il la trouva avec un pouls petit , fréquent & concentré , le regard tranchant & abbatu , souffrant , depuis trois jours , un vomissement presque continu , qui d'abord n'avoit présenté que des matieres bi-

(a) M. Audap , chirurgien de cette ville , très-versé dans son art , & qui mérite une place distinguée dans le petit nombre de ceux qui ne sont pas communs dans nos campagnes.

lieuses, mais qui fut bientôt suivi de matières stercorales. La malade lui ayant déclaré qu'elle portoit dans l'aîne gauche une petite tumeur dure & douloureuse, il reconnut, par l'examen, que c'étoit un entéro-épiplocèle qu'il regarda avec raison comme la cause unique de tous les cruels symptômes, dont la violence & la durée avoient jetté cette malheureuse dans la plus triste situation. Déjà le refroidissement des extrémités, l'élévation, le météorisme & la sensibilité du bas-ventre annonçoient un péril imminent : la saignée, les lavemens, les demi-bains, les fomentations, les catapôlmes furent aussi-tôt employés : la tumeur inguinale commençoit à s'affaïsser, & présentoit au toucher la présence d'un liquide épanché dans sa cavité. Le vomissement fut beaucoup modéré, au moyen du syrop de limons, joint au diacode qu'on lui donna. Le lendemain 5, le chirurgien retourna auprès de la malade : elle étoit plus tranquille, & n'avoit vomi que deux ou trois fois en douze heures. Les lavemens commencerent à vuidier quelques matières : le poulx devenoit meilleur, & mieux soutenu, les forces moins abbatues : les extrémités reprirent de la chaleur, quoique le bas-ventre restât toujours élevé, & très-douloureux ; ce qui l'engagea à réitérer les premiers remèdes. La tumeur lui paroissant

un peu plus molle, il tenta le *taxis* inutilement, à plusieurs reprises : il fallut en revenir aux bains, &c. Le 6, les tentatives furent également vaines pour le *taxis* : la tumeur, ce jour-là, n'étoit plus si affaïssée ; le bas-ventre presque plus douloureux : le pouls étoit très-petit. Il survint quelques foiblesses suivies de legeres syncopes ; & il reparut encore quelques vomissemens très-copieux de matieres stercorales. Le chirurgien, à cette époque, ne crut pas devoir hazarder l'opération du bubonocèle : elle lui paroissoit très-inutile, attendu le concours de fâcheux symptomes qui menaçoient d'une mort prochaine. Le 7, il fut rappelé ; la malade étoit dans la même situation : elle avoit peu vomi dans la nuit ; mais les extrémités inférieures étoient refroidies jusqu'à la partie moyenne des cuisses, ainsi que les mains & les avant-bras : les cordiaux, les linges chauffés ne purent relever le pouls, ni rappeler la chaleur & les forces. N'augurant rien que de très-funeste, il quitta la malade, & dit à son mari de lui en venir donner des nouvelles le lendemain. Il n'en eut aucune jusqu'au 15 suivant, où on le rappella. On conçoit assez quelle fut sa surprise, lorsqu'à son arrivée, il apprit des gens de la maison que la tumeur s'étoit ouverte d'elle-même, & qu'il en étoit sorti un ver long de cinq à six pouces.

L'examen, qu'il en fit, lui démontra effectivement que la hernie s'étoit terminée par la gangrene, & s'étoit procuré une suppuration extérieure. Il emporta, avec le bistouri, une portion considérable de l'épiploon, qui étoit gangrenée, ainsi que plusieurs lambeaux du tissu graisseux; ce qui forma dans l'aine une ouverture capable de contenir un gros œuf de poule. Il ne sortit, ce jour-là, aucunes matieres fécales; ce qui lui donna quelques doutes sur l'existence du ver dont on avoit parlé: cependant l'odeur, qu'exhaloit l'ulcere, étoit si fétide, qu'il n'étoit pas possible d'y tenir. Il mit, pour premier appareil, de la charpie brute, imbibée d'eau-de-vie. Le lendemain, l'ulcere étoit presque tout-à-fait nettoyé. Mais, peu après la levée de l'appareil, il eut le déplaisir d'en voir sortir de vraies matieres stercorales, avec un petit gargouillement causé par l'air qui les accompagnoit; & il n'eut pas plutôt fait son pansement, que les bourdonnêts & le plumageau furent chassés par l'abondance des excréments qui se présentèrent à l'ouverture: il ne lui resta donc plus aucun doute sur l'ouverture de l'intestin même. Les pansements furent continués, chaque jour une fois, jusqu'au 22, & toujours accompagnés de la sortie des mêmes matieres: on donna, chaque jour, un demi-lavement vulnéraire

vulnérable & déterfif, dont les premiers furent, en grande partie, vuidés par l'ulcère, & les jours suivans, par les felles; ce qui fait croire que c'étoit le colon qui formoit la hernie. L'ulcère fut pansé, dans la suite, avec un digestif animé. Le 10 Septembre suivant, le chirurgien alla voir la malade, & la trouva dans un état aussi heureux qu'inattendu, exempte de fièvre, & prenant, de jour en jour, de nouvelles forces, l'ulcère ne donnant plus aucunes matieres fécales, & la cicatrice étant presque entièrement achevée. Je l'ai vue, le 13, allant toujours de mieux en mieux: le 26 suivant, elle a été à la Messe à l'église de sa paroisse, éloignée de son village de près d'une demi-lieue.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## M A R S 1770.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	A 6 h. & demi du mat.	A 2 h. & demi du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pous. lig.	A midi. pous. lig.	Le soir. pous. lig.
1	3	7 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{3}{4}$	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$
2	7	9 $\frac{1}{2}$	7	28 2	28 2 $\frac{1}{2}$	28 3
3	7 $\frac{1}{4}$	10 $\frac{1}{4}$	8	28 2 $\frac{1}{4}$	28 2	28 1
4	8	10 $\frac{1}{2}$	8	28	27 10	27 9
5	6	8	4	27 9	27 9	27 10
6	4	6 $\frac{1}{2}$	1 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$	27 10 $\frac{1}{4}$
7	0	5 $\frac{1}{2}$	2	27 10 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$
8	1	5 $\frac{1}{2}$	2	27 9 $\frac{1}{2}$	27 8	27 6 $\frac{1}{2}$
9	2 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{2}$	7	27 5	27 4 $\frac{1}{2}$	27 4
10	5 $\frac{1}{2}$	13	8 $\frac{1}{2}$	27 4	27 4	27 5
11	6 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{2}$	6	27 6 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9
12	6	11 $\frac{1}{2}$	7	27 9	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8 $\frac{1}{2}$
13	5 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	8	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8 $\frac{1}{2}$
14	7	10	5 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{4}$
15	3 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11
16	01	3 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	27 11	27 10 $\frac{1}{4}$	27 9 $\frac{1}{4}$
17	01 $\frac{1}{2}$	4 $\frac{1}{2}$	0	27 8 $\frac{1}{2}$	27 9	27 8
18	01 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8	27 9
19	02	3	01	27 9	27 9	27 10
20	01	3 $\frac{1}{2}$	01	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	27 11
21	01 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{2}$	01	27 10	27 10	27 9 $\frac{1}{2}$
22	02 $\frac{1}{2}$	0 $\frac{1}{4}$	0 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9 $\frac{1}{2}$	27 10
23	01 $\frac{1}{2}$	01	01	27 10 $\frac{1}{2}$	27 11	28 $\frac{1}{2}$
24	04 $\frac{1}{2}$	4	2 $\frac{1}{2}$	28	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$
25	5	2	28 1	28	28	27 10 $\frac{1}{2}$
26	5	2 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9 $\frac{1}{2}$	27 9
27	2	6 $\frac{1}{4}$	1	27 9	27 10 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$
28	0 $\frac{1}{2}$	5	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{2}$	28 1
29	01 $\frac{1}{2}$	6	2	28	27 11 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
30	01 $\frac{1}{2}$	6 $\frac{1}{2}$	3	27 10	27 10	27 11 $\frac{1}{2}$
31	4 $\frac{1}{2}$	7	8 $\frac{1}{2}$	27 11 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{4}$	28

## OBSERV. MÉTÉOROLOGIQUES. 467

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	E. couv. n.	E. n. couv.	Couvert.
2	O. couv. pl. vent.	O. couvert. nuages.	Nuages.
3	O. couvert.	O. couvert. pet. pluie.	Couvert.
4	S-O. pluie. couv. vent.	S-O. couvert. pet. pluie.	Couvert.
5	O-N-O. c. petite pluie.	O. nuages.	Nuages.
6	N-N-O. nua- ges.	N. nuages.	Beau.
7	N. nuages.	N-N-E. nuag.	Beau.
8	N-N-E. nuag.	E-N-E. nuag.	Nuages.
9	E. c. nuages.	E. c. pet. pl.	Couvert.
10	S-E. nuages. couvert.	S-E. nuages. pet. pluie.	Couvert.
11	S-O. vent. c.	O S-O. nuag.	Nuages.
12	S. c. nuages.	S-S-O. cou- vert. pet. pl.	Nuages.
13	S-S-O. nuag. pl. vent.	S-O. ondées. nuages.	Nuages.
14	O-S-O. c. pl.	S-O. pluie.	Couvert.
15	N. couvert. vent. neige.	N. couvert. neige.	Beau.
16	O-N-O. b. nuag. neige.	O. nuages.	Beau.
17	O. nuages.	O. nuages.	Beau.
18	N-N-E. n. v.	N-N-E. n.	Beau.
19	O-N-O. n.	N-N-O. neig. nuag. vent.	Beau.
20	N. nuages.	N-E. nuages.	Beau.
21	N-N-E. neig.	N. neige.	Neige.
22	N-E. couv.	N-E. couv.	Couvert.
23	N-E. neige.	N-E. couv.	Couvert.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
24	N E. nuages.	N. E. nuages.	Nuages.
25	O. n. neig.	O. c. pet. pl.	Beau.
26	O. couvert.	N N-O. cou- vert. nuag.	Couvert.
27	N N-O. couv.	N. nuages.	Couvert.
28	N-N-E. beau.	E-N-E. nuag.	Beau.
29	N-E. beau.	N N E. beau.	Beau.
30	O. nuages.	O. c. pet. pl.	Beau.
31	N-E. pluie.	N-E. pluie.	Couvert.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 13 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de  $4\frac{1}{2}$  degrés au-dessous du même terme. La différence entre ces deux points est de  $17\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $2\frac{1}{2}$  lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de  $10\frac{1}{4}$  lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du N.

6 fois du N-N-E.

6 fois du N E.

2 fois de l'E-N-E.

2 fois de l'E.

1 fois du S-E.

1 fois du S.

2 fois du S-S-O.

4 fois du S-O.

2 fois de l'O-S-O.

8 fois de l'O.



MALADIES REGN. A PARIS. 469

Le vent a soufflé 4 fois de l'O-N-O.  
3 fois du N-N-O.

Il a fait 12 jours beau.  
22 jours des nuages.  
18 jours couvert.  
12 jours de la pluie.  
6 jours de la neige.  
7 jours du vent.

---

*MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois de Mars 1770.*

L'épidémie de petite vérole se calme de plus en plus. Les maladies les plus communes ont été du genre des catarrhales : peu de personnes en ont été exemptes. Elles ont affecté principalement le nez , la gorge & la poitrine. Quelques personnes se sont plaintes de dévoiemens & de coliques. On a observé, en outre, des fièvres intermittentes anormales, & des tierces régulières.



*Observations météorologiques faites à Lille,  
au mois de Février 1770; par  
M. BOUCHER, médecin.*

La gelée, qui avoit discontinué, à la fin de Janvier, a repris, le 9 de ce mois : elle a cessé, le 13, & a encore repris, vers la fin du mois; mais le thermometre n'a point descendu, aucun jour, plus bas qu'entre 2 & 3 degrés au-dessous du terme de la congelation.

Il y a eu quelques jours de neige; mais elle n'a été abondante que le 7.

Le barometre a essuyé des variations considérables. Le mercure, après s'être soutenu, les premiers jours, à la hauteur de 28 pouces 4 à 5 lignes, est descendu, le 7, au terme de 27 pouces 1 ligne. Le 8, il étoit remonté à celui de 28 pouces; &, le 13, il s'est porté à 28 pouces 6 lignes. Le 17, il est descendu jusqu'au terme précis de 27 pouces. De ce jour à la fin du mois, il y a eu encore beaucoup de variations dans le barometre. Il y en a eu aussi dans les vents.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 6 degrés au-dessus du terme de la congelation;

& la moindre chaleur a été de 3 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 9 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces précis. La différence entre ces deux termes est de  $1\frac{1}{2}$  pouce.

Le vent a soufflé 4 fois du N.

7 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

7 fois du Sud.

9 fois du Sud. vers l'Ou.

3 fois de l'Ouest.

3 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux.

6 jours de pluie.

5 jours de neige.

2 jours de grêle.

6 jours de vent forcé.

7 jours de brouillard.

1 jour de tonnerre & d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué une grande humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, dans le mois de Février 1770.*

Les maladies ont été plus graves & plus répandues ce mois, que le mois précé-

dent : la fièvre catarrheuse continue , & les fluxions de poitrine ont été dominantes : elles prenoient souvent d'une maniere insidieuse , & se trouvoient , dans nombre de sujets , compliquées de saburre dans les premieres voies ; de façon que si , après des saignées suffisantes , on n'employoit point à tems quelqueémétique , ou émético-cathartique , le poumon s'engouoit au point d'entraîner un dépôt funeste ; ou bien il restoit une fièvre lente presque incurable.

Nous avons vu plusieurs personnes travaillées de la fièvre putride maligne, mais dont la malignité a dû peut-être autant être attribuée au mauvais traitement qu'à la nature de la maladie. La peau des malades se couvroit , tantôt au commencement , & tantôt dans le progrès de la fièvre , d'exanthêmes , ou taches rouges , non éminentes dans ceux-ci , & ressemblant à des plaques érysipélateuses , & , dans d'autres , à des élevures pareilles à celles que causent les orties , mais ayant plus d'étendue , & étant beaucoup plus rouges. Cette dernière espece d'exanthème , qui , dans quelques sujets , s'est fait appercevoir dès le commencement de la maladie , a paru d'une bien moindre conséquence que l'autre espece , qui , se montrant plutôt dans les progrès ou dans l'état de la maladie , annonçoit la dissolution de la masse du sang , & une disposition gan-

greneuse très-prochaine , qu'il étoit bien difficile de furmonter.

Le vent ayant passé du Sud au Nord vers la fin du mois , nous avons vu alors des pleurésies légitimes , avec crachement de sang , & qui ont dû être traitées par la méthode anti-phlogistique. Lorsque le point de côté a été opiniâtre & rebelle aux remèdes indiqués généralement , nous avons eu recours avec succès à l'application d'un vésicatoire sur le foyer du mal : quelques malades nous ont d'eux-mêmes demandé l'application réitérée de ce topique dans la récidue.

## LIVRES NOUVEAUX.

Utilité des Voyageurs sur mer , pour la Cure de différentes Maladies , & notamment de la Consomption ; avec un Appendix sur l'usage des Bains dans les fièvres ; ouvrage traduit de l'anglois de M. *Ebenezer Gilchrist* , docteur en médecine ; par M. *Bourru* , docteur-régent de la Faculté de médecine en l'Université de Paris. A Londres ; & se trouve à Paris , chez *Didot le jeune* , 1770 , in-12. Prix , 2 livres 10 sols , relié.

Eloge de M. *Lecat* , écuyer , docteur en

médecine, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen, membre des Académies de Londres, Madrid, Lyon, &c. & secrétaire perpétuel de celle de Rouen ; par *M. Balliere Delaisment*, de l'Académie des sciences, belles-lettres & arts de Rouen, lu à la séance publique de l'Académie, le 2 Août 1769, avec cette épigraphe :

*Quæsierat studio nomen memorabile.*

OVID.

A Rouen, chez *Le Boucher*, 1769, in-8°.

Dictionnaire des Pronostics, ou l'Art de prévoir les bons ou mauvais événemens dans les Maladies ; par M. D. T. docteur en médecine, avec cette épigraphe :

*Medicinam autem optimè faciet medicus, si antè præsenferit quid eventurum sit cuique effectui.*

HIPPOC. *Pronost. lib. 1.*

A Paris, chez *Vincent*, 1770, in-12.

Il est peu d'ouvrages de ce genre aussi bien faits que celui-ci : on y a rassemblé tout ce qu'on trouve de mieux dans les différens auteurs qui ont écrit sur l'art de prévoir les événemens dans les maladies. On peut le considérer comme un Manuel que les jeunes médecins ne sçauroient assez consulter, s'ils veulent se former dans cet art si difficile & si négligé, mais qui seroit de la plus grande utilité, si on le cultivoit avec soin.

## P R O J E T

*Concernant les Planches anatomiques de  
M. GAUTIER DAGOTY, anatomi-  
ste pensionné du roi.*

On distribue actuellement les Planches anatomiques de M. *Gautier Dagoty* pere, qui a transporté son imprimerie à *Versailles*, au petit *Montreuil*, proche la porte de *Buc*. Il délivre à ses souscripteurs les premières distributions de la grande & moyenne Edition.

La grande Edition consiste en Cartes ou Tableaux anatomiques, composés de trois grandes Planches, qui se réunissent pour former des figures de grandeur naturelle, où sont représentées les diverses dissections, où les parties disséquées sont vues dans toute leur étendue, comme sur les sujets, & de leur couleur naturelle. Ces Cartes seront au nombre de douze, & chaque Carte fera une distribution. Celle que l'on donne actuellement représente une femme enceinte disséquée, & la matrice ouverte, pour voir le fœtus en situation; & une femme en travail, où l'on voit l'enfant prêt à entrer dans le vagin. On représente dans ces figures une partie de la Myologie.

L'Auteur, en même tems qu'il fait la livraison de cette première Carte de son

# 476 PROJET CONCERNANT

Cours d'anatomie à ses souscripteurs, reçoit les souscriptions pour la seconde Carte, ou seconde Distribution.

Le prix de chaque Distribution, ou de chaque Carte, par souscription, est de 18 livres; & les douze Distributions feront, pour le Cours entier, 216 livres.

Cette grande & unique Edition, dans son genre, est faite pour les amphithéâtres, les sales de démonstration, & les hôpitaux.

On fera la seconde Distribution à la fin de Juin ou de Juillet prochain. Les personnes qui n'ont point fourni, & qui ne souscrivent pas, en prenant la première figure, dont on vient de parler, la payeront 24 liv.

*Il faut s'adresser directement à l'Auteur, en sa demeure ci-dessus; &, si on n'a à Versailles aucun correspondant, ni aucun commissionnaire, lui écrire, & affranchir les Lettres, en indiquant à Paris l'endroit où l'on doit remettre les Planches, & recevoir les souscriptions.*

Et, si on ne vouloit pas se donner la peine d'écrire, il prie les amateurs de voir chez M. Bourret, au Café Allemand, rue & Croix-des-Petits-Champs, qui leur montrera les Planches anatomiques, les distribuera, & recevra leur souscription, en donnant un Reçu signé GAUTIER pere.

La moyenne Edition consiste en Figures de deux tiers de nature, composées de



deux grandes Planches , imprimées chacune sur la feuille entière du Colombier. Ces Planches sont accompagnées de Tables explicatives , d'une très-belle Edition , & , sur le même papier , des Planches pour être reliées ensemble , & entrer dans les cabinets d'amateurs & d'étudiants en médecine & en chirurgie , & dans les bibliothèques.

La première Distribution, que l'Auteur fait de ces Planches de sa moyenne Edition, contient quatre Planches , qui forment deux figures entières , avec leur couleur naturelle , joints au Frontispice de l'Ouvrage , au *Prospectus* , à la Table générale , composée de trois feuilles , & la première Table explicative & démonstrative. Les souscripteurs de cette partie d'anatomie peuvent , comme pour la précédente , lui écrire à son adresse ci-dessus , à Versailles , en affranchissant leurs Lettres ; & il leur fera parvenir les Planches & les Souscriptions à Paris , dans l'endroit indiqué.

Il y aura dans cette Edition cinq Distributions , de quatre Planches chacune ; & chaque Distribution sera du même prix que celles de la grande Edition , c'est-à-dire 18 livres pour chaque Distribution , que l'on payera toujours d'avance ; & les cinq Distributions pour le Cours entier coûteront 90 livres.

## 478 CONCOURS A LA FACULTÉ

Quoiqu'il n'y ait que cinq Distributions dans la moyenne Edition , & dix Cartes anatomiques au lieu de douze , le Cours d'anatomie sera toujours complet : ces arrangemens sont pris pour satisfaire tout le monde en même tems , & mettre chacun à portée d'acquérir un Ouvrage si utile.

On annoncera incessamment la continuation d'une Collection des Plantes d'usage , curieuses & étrangères , en couleur naturelle , de l'auteur , qu'il se propose de donner présentement , sur des fonds blancs , avec les couleurs les plus vives ; le retard de cet ouvrage ayant été occasionné par des procès qui sont heureusement terminés.

---

## C O N C O U R S

*A la Faculté de Médecine de Paris.*

Les 12 , 13 , 14 & 16 du mois de Mars dernier , on procéda , dans les Ecoles de la Faculté de Médecine , à l'examen des Candidats qui s'étoient présentés pour concourir à être admis gratuitement à la Licence en Médecine dans cette Capitale , en conséquence du legs de *M. de Dieft* , docteur-régent de cette Faculté. Le 17 dudit mois , dans une assemblée convoquée à cet effet , la Faculté ayant ouï le rapport des Commissaires examinateurs , *M. Bellot* , l'ancien

DE MÉDECINE DE PARIS. 479  
desdits Commissaires, portant la parole, adjudgea le prix à M. *Edouard-François-Marie-Bosquillon*, de Montdidier en Picardie, docteur en médecine en l'Université de Reims. Elle auroit désiré pouvoir couronner de même les deux autres Candidats, M. *Claude-Antoine Caille*, de Franche-Comté, docteur en médecine de Besançon, & M. *Charles d'Auvergne*, de Paris, élève de l'Ecole de cette ville, qui n'ont pas moins montré de talens & de sagacité, tant dans leurs réponses, que dans les deux Dissertations qu'ils composèrent en présence des Commissaires, sur les questions qui leur avoient été proposées.

---

### E R R A T A

#### *Dans le premier Cahier du Supplément.*

Page 61, dernière ligne de la Note, on cite les Mémoires de l'Académie de l'année 1761 : c'est une erreur. La description, dont il y est fait mention, se trouve dans les Mémoires pour l'année 1751 ; & M. Bajon nous a mandé que le figuier, qui y étoit décrit, n'étoit pas celui dont il avoit tiré son remède. Nous désirerions fort qu'il voulût nous donner le caractère & la description de ce dernier, comme il nous a fait l'honneur de nous l'offrir.

Journal d'Avril, page 306, lignes 2 & 21, Schilling, lisez Schlichting.

# T A B L E.

<i>EXTRAIT des Essais sur différens Points de Physiologie de M. Fabre, chirurgien.</i>	Page 387
<i>Observation sur l'Offification complete d'un Cœur de Canard. Par M. Le Meilleur, médecin.</i>	411
<i>Mémoire sur une Epidémie qui a régné aux environs de Saint Quentin. Par M. Van-Mittag Midy, médecin.</i>	413
<i>Extrait d'une Lettre de M. Klippfel sur le Traitement de la petite Vérole.</i>	438
<i>— de M. Martens, médecin, sur le même sujet.</i>	440
<i>Observations communiquées à M. Mafars de Cazeles, médecin, par M. Audoux, chirurgien ;</i>	
1 <sup>o</sup> <i>sur une Morsure de Vipere.</i>	442
2 <sup>o</sup> <i>sur une Plaie d'Arme à feu.</i>	447
<i>Observation sur un Ptérygion. Par M. Précourt, chirurgien.</i>	453
<i>— sur un Entéro-Epiplocèle avec étranglement &amp; gangrene, guéri sans opération. Par M. Du Boueix, médecin.</i>	458
<i>Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois de Mars 1770.</i>	466
<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Mars 1770.</i>	469
<i>Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Février 1770. Par M. Boucher, médecin.</i>	470
<i>Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Février 1770. Par le même.</i>	471
<i>Livres nouveaux.</i>	473
<i>Projet concernant les Planches anatomiques de M. Gauthier D'Agoty.</i>	475
<i>Concours à la Faculté de Médecine de Paris.</i>	478

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le  
*Journal de Médecine* du mois de Mai 1770. A Paris,  
 le 23 Avril 1770.

POISSONNIER DESPERRIERES.

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de  
CLERMONT, Prince du Sang.

*Par M. A. ROUX, Docteur-Régent & ancien  
Professeur de Pharmacie de la Faculté de  
Médecine de Paris, Membre de l'Académie  
Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de  
Bordeaux, & de la Société Royale d'Agricul-  
ture de la Généralité de Paris.*

*Medicina non ingenii humani partus, sed temporis  
filia. Bagl.*

---

J U I N 1770.

---

T O M E X X X I I .



A P A R I S ;

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le  
Comte de PROVENCE, rue S. Severin.

---

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI,





JOURNAL  
DE MÉDECINE;  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

JUIN 1770.

---

EXTRAIT.

*Mémoires de l'Académie de Dijon, Tome I.  
A Dijon, chez Cauffe; & se vend à  
Paris, chez Saillant & Nyon, 1769,  
in-8°. Prix 6 livres broché*

IL y avoit long-tems que l'Académie de Dijon desiroit pouvoir donner ses Mémoires au public; mais, & tel a été le sort de tous les autres établissemens littéraires, elle n'a acquis que lentement la consistance nécessaire pour engager les académiciens à contribuer à les former. M. Maret, qui, en sa qualité de Secrétaire perpétuel, a rédigé ce volume, rend compte, dans une Préface assez courte, des différentes causes qui ont

réduit à un si petit nombre les morceaux qu'on a pu recueillir ; ensuite il annonce que les volumes , que l'Académie publiera , seront formés sur le plan des Mémoires de l'Académie Royale des sciences de Paris , c'est-à-dire qu'ils seront composés de deux Parties distinctes : *l'une , sous le titre de Mémoires , contiendra les Ouvrages imprimés en entier ; l'autre , sous la dénomination d'Histoire , présentera un récit exact de tout ce qui se sera fait ou dit d'intéressant dans les séances ; un précis de la plupart des Observations de différens genres , qui auront été lues à l'Académie , & des Extraits de plusieurs Ouvrages qu'on n'aura pas jugé à propos d'insérer dans la section des Mémoires. . . . Les éloges des académiciens feront partie de cette Histoire.*

La partie historique de ce premier volume , outre l'histoire de la fondation de l'Académie & des différentes formes qu'elle a prises , est divisée en quatre sections qui comprennent différens morceaux , 1<sup>o</sup> de physique & d'histoire naturelle , 2<sup>o</sup> de belles-lettres & beaux-arts , 3<sup>o</sup> de médecine , 4<sup>o</sup> enfin les éloges de deux académiciens , M. Fromageot & M. D'Anlezy.

Comme les belles-lettres ne sont point de notre ressort , nous ne nous arrêterons qu'aux morceaux d'histoire naturelle , & de médecine. On trouve , parmi les pre-



miers , l'histoire d'un météore igné ; la description d'une mine de bois fossile , qu'on a découverte , en 1761 , dans la Franche-Comté , près de Lons-le-Saulnier. M. De Ruffey , qui l'a observée en naturaliste , croit qu'elle doit son origine à des amas de bois qui auront été faits pour le service des salines de Montmorot , abandonnés par la cessation du travail de cette saline qui , avant le huitieme siècle , fournissoit tout le sel nécessaire à la Franche-Comté & à la Suisse. Cette description est suivie d'un Essai sur l'origine des terres & des pierres , de l'Extrait d'une Dissertation sur la cause physique du déluge , & de plusieurs curiosités naturelles , telle que la génération des champignons. M. Le Noir , le pere , s'étant apperçu un jour , que plusieurs champignons étoient nés sur des épis qui étoient restés à des pailles dont on avoit fait des paniers , se crut en droit d'en conclure que cette espece de plante ne venoit pas de graines , mais étoit produite par un développement secondaire des semences fromentacées. M. Picardet puîné a confirmé ce sentiment par une observation que le hazard lui a offerte. Il rencontra une tige rempante de *gramen* , de l'espece des grims , sur laquelle s'élevoient deux épis unis par leur pédicule , dont l'un des deux , à la place des graines que les bales avoient

renfermées , portoit des champignons de différentes grandeurs. Les autres curiosités naturelles , qui entrent dans cet article , font une fécondité surprenante de différentes especes de bleds , des vers trouvés dans un roc , à huit ou neuf pieds de profondeur , la description de la grotte de la Balme , & le projet de quelques essais sur différentes matieres cotonneuses.

Les morceaux , qui composent la section destinée aux pièces de médecine , sont , 1<sup>o</sup> L'Extrait d'un Mémoire sur l'usage des énérvations des muscles droits du bas-ventre. M. Chardenon, médecin, qui en est l'auteur, ayant reconnu que les fibres tendineuses des obliques s'implantoient sur ces énérvations , en a conclu qu'elles n'avoient d'autre usage que de servir de points d'appui à ces muscles , & de favoriser leur action dans les mouvemens de rotation du corps. 2<sup>o</sup> L'Extrait de divers morceaux sur l'inoculation. 3<sup>o</sup> L'usage des vésicatoires. M. Maret , médecin , guidé par un grand nombre d'observations des bons effets de ce remede dans les pleurésies , se croyoit en droit d'en conclure « qu'il falloit appliquer le vésicatoire » exactement sur le point douloureux , ou » tout au moins sur un endroit qui en fût » très-rapproché , & le placer entre les » épaules , dans les péripleumonies ; qu'on » pouvoit compter sur ce remede dans tou-

» tes les fausses-pleurésies , même dans les  
 » inflammatoires , mais que , dans celle-ci ,  
 » il ne falloit y avoir recours qu'après avoir  
 » désempli les vaisseaux par plusieurs sai-  
 » gnées , & seulement dans le moment où  
 » l'état du poulx ne permettoit plus de suivre  
 » l'indication que l'on tire de la pléthore  
 » locale ; que , dans toutes les autres es-  
 » peces de fausse-pleurésie , on pouvoit ap-  
 » pliquer le vésicatoire , sans que le malade  
 » eût été saigné , & que , si l'élévation du  
 » poulx , après l'application de ce remede ,  
 » exigeoit la saignée , rien ne s'opposoit à  
 » ce qu'on en fît une ou deux , suivant  
 » l'état du poulx ; que le volatil des can-  
 » tharides , en passant dans le sang , exi-  
 » geoit quelquefois un usage soutenu des  
 » incraissans ; qu'en général , il falloit ap-  
 » pliquer le vésicatoire le plutôt qu'il étoit  
 » possible , & toujours avant la fin de la qua-  
 » trieme période de la maladie ; qu'on pou-  
 » voit cependant y avoir recours à un terme  
 » plus avancé , sur-tout si le point , qui en  
 » exigeoit l'usage , reparoissoit , après avoir  
 » été quelque tems assoupi , ou se faisoit  
 » sentir dans un autre endroit ; enfin que les  
 » nouvelles douleurs annonçant de nou-  
 » velles inflammations , on doit , dans  
 » l'usage du vésicatoire , suivre les mêmes  
 » règles d'après lesquelles on se conduit  
 » pour les saignées , & en réitérer l'appli-

» cation, *positis ponendis*, lorsque les ac-  
» cidens désignent de nouveaux embarras  
» inflammatoires. »

Aux observations sur l'effet de ce remède dans les maladies inflammatoires de la poitrine, M. Maret en avoit joint une de la guérison d'un dépôt laiteux par le même moyen, & qu'on a cru devoir insérer en entier dans l'Extrait que nous avons indiqué : nous pensons qu'on nous sçaura gré d'en enrichir notre Recueil.

» A la suite d'une couche fâcheuse, la  
» femme du nommé *Vivant*, ouvrier d'une  
» fonderie établie à deux lieus de cette  
» ville, se trouva attaquée d'une douleur  
» considérable dans l'aîne droite, & qui,  
» s'étendant sur les muscles du bas-ventre  
» & de la cuisse, mettoit la malade dans  
» l'impossibilité de se redresser, au point  
» que cette malheureuse femme ne mar-  
» choit que le corps courbé & plié pres-  
» qu'en double. M. Maret fut consulté en  
» 1759, trois mois après le commence-  
» ment de la maladie. Tout annonçoit un  
» dépôt laiteux. Ce médecin prescrivit les  
» topiques émolliens, & plusieurs remèdes  
» internes, tant fondans qu'évacuans. On  
» suivit à la lettre ses conseils ; mais, le succès  
» n'y répondant pas, on amena la malade  
» à la ville. Un nouveau traitement, fait  
» d'après les mêmes indications, ayant en-

» core été infructueux , M. Maret ordonna  
 » l'application d'un vésicatoire sur l'aîne ,  
 » soupçonnant que le dépôt étoit dans le  
 » tissu cellulaire : il eut soin que l'emplâtre  
 » fût assez large pour s'étendre un peu sur  
 » les muscles du bas-ventre & de la cuisse.  
 » A peine cet emplâtre eut-il produit son  
 » effet ordinaire , que la douleur se calma ,  
 » & que la malade se redressa. Tout alloit  
 » au mieux , quand , au bout de quinze  
 » jours , une nouvelle douleur se fit sentir  
 » sur la partie extérieure & moyenne de la  
 » cuisse. Le succès du premier emplâtre en-  
 » gagea la malade à souffrir qu'on lui en  
 » appliquât un second ; & son application  
 » fut aussi avantageuse que celle du premier.  
 » Enfin la douleur s'étant portée sur le gras  
 » de jambe , elle y fut attaquée par un troi-  
 » sieme emplâtre qui eut un effet aussi mar-  
 » qué que les deux autres. Dès ce mo-  
 » ment , la guérison fut complète ; & la  
 » malade jouissoit d'une très-bonne santé ,  
 » dans le mois de Juillet 1761 , tems où  
 » M. Maret lut l'histoire de cette mala-  
 » die. »

Ce morceau est suivi de l'Extrait d'un  
 Mémoire de M. Chauffier sur des maladies  
 épidémiques très-meurtrières , qui avoient  
 ravagé la province de Bourgogne. Le ré-  
 dacteur s'est contenté de rapporter l'histoire  
 de celle qui avoit régné à Noyers. Elle

avoit débuté par une fièvre peu considérable, précédée de petits frissons, & accompagnée de sécheresse & de chaleur à la peau, de courbature, d'un violent mal de tête & d'un resserrement des mâchoires. Au bout de quatre ou cinq jours, la fièvre & la chaleur augmentoient : la courbature se changeoit en douleurs vives de tout le corps ; le resserrement des mâchoires devenoit douloureux ; la respiration étoit difficile ; le ventre se gonfloit ; le corps se couvroit d'une éruption miliaire rouge très-abondante ; & l'altération étoit considérable. Vers le septieme ou huitieme jour, le pouls paroissoit moins fréquent, & se concentroit. A la douleur de tête succédoit le délire : il survenoit un assoupissement profond, & une prostration des forces très-considérable. Le resserrement des mâchoires augmentoit ; l'épine du dos se roidissoit ; la déglutition devenoit difficile ; la respiration étoit stertoreuse : il se formoit des parotides ; le ventre restoit gonflé comme dans la seconde période ; & , s'il ne s'établissoit pas une expectoration abondante, ou une diarrhée bilieuse, la mort des malades étoit certaine. Elle étoit de même inévitable, si les parotides ne venoient pas à suppuration, & si le corps ne se couvroit pas de sueur, ou du moins si la peau ne s'humectoit pas sensiblement par une transpi-

ration abondante. Cette troisième période, qui s'étendoit toujours jusqu'au quatorzième, & fort souvent au-delà, étoit suivie d'une quatrième qu'on pouvoit regarder comme le commencement de la convalescence. Alors il se faisoit une nouvelle éruption où tout le corps se bouffissoit; &, dès ce moment, les accidens se calmoient : il ne restoit aux malades qu'une foiblesse extrême, & un dégoût qui duroit quelquefois très-long-tems. C'est principalement aux évacuans que M. Chauffier eut recours pour combattre cette cruelle maladie : ils lui procurèrent le succès le plus complet ; c'est ce qu'il avoit démontré par de nombreuses observations dont le rédacteur n'a rapporté que deux qui méritent, en effet, d'être conservées par leur singularité : nous croyons devoir les transcrire ici.

» Un jeune homme éprouva, dans la  
 » seconde période de la maladie, des acci-  
 » dens qui caractérisoient une péripneu-  
 » monie. Trois saignées calmerent ces acci-  
 » dens ; mais, après trois jours de calme,  
 » il lui survint à la partie antérieure de la  
 » poitrine, un peu à droite, une tumeur  
 » phlegmoneuse, qui étoit très-douloureuse,  
 » & se termina, en très-peu de tems, par  
 » la suppuration. On ouvrit cette tumeur  
 » dans sa partie la plus déclive : il en sortit  
 » beaucoup de pus ; & cependant elle ne se

» vuida pas entièrement. Il y avoit une po-  
» che supérieure à celle qu'on avoit ouverte :  
» il fallut revenir à une autre incision , &  
» des deux ne faire qu'une seule plaie. Par  
» ce moyen , on découvrit que le pus avoit  
» fusé entre les muscles intercostaux , & qu'il  
» y avoit une communication entre l'abcès  
» extérieur , & la poitrine ; ce qui formoit  
» une fistule qui donnoit beaucoup de pus.  
» On élargit le trou fistuleux ; & , à l'aide  
» des injections , l'abcès interne , qui pro-  
» bablement s'étoit fait dans le tissu cellu-  
» laire de l'adossément des deux plèvres , se  
» détergea de façon qu'en moins de deux  
» mois, le malade fut entièrement guéri. » On  
fait observer que ce malade n'avoit point eu  
de parotide , point de seconde éruption &  
point de bouffissure.

» La malade , qui fait le sujet de la se-  
» conde observation , étoit la supérieure de  
» l'hôpital de Noyers. Sa maladie étoit ca-  
» ractérisée par les accidens les plus fâcheux ,  
» lorsqu'au commencement du treizieme  
» jour , elle sentit une legere douleur à  
» l'oreille droite , qui l'engageoit à y porter  
» souvent la main. M. Chauffier y apperçut  
» la naissance d'une parotide. Cette tumeur  
» se manifesta de plus en plus ; elle étoit for-  
» mée , le lendemain matin , & de la gros-  
» seur d'un œuf. L'amygdale du même côté  
» étoit très-gonflée , & s'opposoit à la dé-



» glutition. On appliqua sur cette tumeur le  
 » cataplâme dont on faisoit ordinairement  
 » usage en pareil cas. On se dispoſoit à  
 » l'ouvrir, quand elle disparut ; & ſa diſpa-  
 » rition fut accompagnée d'une diarrhée bi-  
 » lieuſe , qui raffura ſur cet évènement.  
 » Mais la matiere de la parotide ne fut pas  
 » entraînée par cette évacuation ; elle ſe  
 » jetta ſur la poitrine dont elle augmenta  
 » l'engorgement. Une expectoration abon-  
 » dante & purulente diſſipa , en partie , cet  
 » engorgement ; mais un autre dépôt ſ'an-  
 » nonça par un gonflement de l'hypocho-  
 » dre droit. La matiere , qui alloit ſe for-  
 » mer , fuſa ſenſiblement vers l'aîne , mar-  
 » qua ſon paſſage par une impreſſion dou-  
 » loureuſe , & une eſpece de corde , & ſe  
 » raffembla , à l'aîne droite , dans une tu-  
 » meur de la groſſeur d'un œuf. On chercha  
 » à hâter la maturité de cette nouvelle tu-  
 » meur par des cataplâmes ; on en remit  
 » l'ouverture au lendemain matin ; & , quand  
 » on découvrit la partie malade , la tumeur  
 » avoit diſparu : c'étoit le quinzieme de la  
 » maladie. Cet évènement inſpiroit les  
 » craintes les plus vives. La région hypo-  
 » gaſtrique étoit élevée , dure & ſenſible.  
 » M. Chauſſier preſcrivit les fomentations  
 » émollientes. Il ſurvint , le 16 , une in-  
 » flammentation au *coccyx* ſans beaucoup de  
 » gonflement : elle étoit de la largeur de la

» paume de la main. Sur le soir, cette tumeur superficielle devint livide : on y sentit une legere fluctuation ; on l'ouvrit. Les lambeaux gangrenés furent enlevés : il sortit une prodigieuse quantité de matière ichoreuse ; & , dans le même tems, il survint une diarrhée de matiere très-analogue au pus que rendoit la plaie, tant par la consistance que par la couleur & l'odeur. Dès le moment, tous les accidents se calmerent : la tête, la mâchoire, la poitrine & l'hypochondre se dégagerent ; la diarrhée & la fièvre cessèrent, le vingtieme jour ; la plaie se cicatrifa, le 30 ; & la malade, qu'une suite d'évenemens si fâcheux avoit réduite à une espece d'éthisie, reprit peu-à-peu ses forces, & , par une diète appropriée, recouvra absolument sa santé, après une convalescence de près de deux mois. » On observe encore que cette malade n'avoit eu ni seconde éruption ni bouffissure.

On trouve, dans un des articles suivans ; l'exemple d'une métastase pour le moins aussi singuliere. Un jeune homme fort vif se heurta rudement le front contre une pièce de bois, en montant avec précipitation un escalier. Il sentit une douleur violente à l'endroit où il avoit reçu le coup ; mais, comme elle diminua bientôt, & qu'il n'y avoit point de plaie, il en tint peu de

compte. Au bout de six semaines, la douleur devint si vive, qu'il fut obligé de se mettre au lit. MM. Raudot & Hoin, qui furent appelés, lui trouverent une fièvre considérable, sans aucun signe extérieur de contusion, & sans le plus léger vestige du coup. Deux saignées & un émétique calmerent un peu les accidens; mais le soulagement ne dura guères. Le cinquième jour, le mal étoit augmenté à tel point qu'on fut obligé de faire une saignée du pied: elle n'eut aucun succès. Le soir, les douleurs étoient si excessives, que le malade pouvoit à peine en supporter la violence. Tout-à-coup, il se plaignit qu'il ressentoit, de chaque côté du cou, un froid semblable à celui qu'auroient pu occasionner deux filets d'eau très-froide, qui du cerveau auroient coulé sur la poitrine: bientôt il s'écria que le froid lui gagnoit le cœur; & il tomba en syncope. M. Hoin, qui se trouva auprès du malade, dans ce moment, fit tout ce qu'il put pour le ranimer. Il reprit peu-à-peu ses sens, & fit connoître par signes, que sa tête étoit dégagée, & que les douleurs étoient passées dans son ventre. Ces douleurs n'étoient que le prélude d'une colique très-violente. On eut recours à des lavemens émolliens, pour la calmer: une évacuation de pus extrêmement copieuse, évacuation qui se fit à différentes fois, ter-

mina la maladie. Dès ce moment-là, le malade n'eut plus de douleur de tête ; & la maladie fut terminée.

L'article suivant contient l'histoire d'une hydrophobie spontanée, par M. Maret, chirurgien. La fille, qui en fut attaquée, étoit servante dans une auberge. Un jeune libertin crut pouvoir la faire servir à ses plaisirs : il éprouva une résistance qui le surprit, & qui donna plus de vivacité à ses desirs. Les efforts, qu'il fit pour se satisfaire, furent portés si loin, que la fille se vit sur le point d'être obligée de céder. Elle étoit dans un tems critique : ses règles se supprimerent ; & le jeune homme ayant fait de nouvelles tentatives quelques heures après les premières, elle en fut si vivement affectée, qu'elle entra dans une espèce de fureur. Dès ce moment, elle se plaignit de douleurs universelles : bientôt après, une fièvre ardente se déclara ; le délire survint presque en même tems, & fut si violent, qu'il fallut lier la malade dans son lit. L'hydrophobie la plus décidée se joignit à tous ces accidens. L'aspect seul des liquides faisoit entrer la malade dans les convulsions les plus fortes. Elle refusa jusqu'aux alimens solides. Il ne fut pas possible de lui faire avaler aucun remède, sous quelque forme, & de quelque manière qu'il lui fût présenté. Ce ne fut qu'un moment avant sa mort, qu'elle but  
deux

deux à trois cuillerées de bouillon, & autant d'eau. On eut recours à d'amples saignées, à des bains d'eau tiède, & même d'eau froide; on lui donna beaucoup de lavemens; mais tout fut inutile; & la malade mourut, dans le troisieme jour de sa maladie.

La section consacrée à la médecine, dans la partie historique, contient, outre les morceaux que nous venons d'analyser, la description d'une cataracte radiée, par M. Hoin; & une observation de M. Maret, médecin, sur une aiguille trouvée dans le cœur d'une brebis.

Les morceaux de physique, d'histoire naturelle, & de médecine, contenus dans les Mémoires, sont au nombre de dix, sçavoir, une *Dissertation sur la nature & la formation de la grêle*, par M. Barbaret; une autre *sur une nouvelle maniere de faire les aimans artificiels*, par M. Trullard; une troisieme *sur les avantages de différer l'extraction de la pierre dans l'opération de la lithotomie*, par M. Maret, chirurgien; un *Essai sur les fièvres épidémiques, avec l'histoire de la fièvre maligne pétéchiiale de 1761*, par M. Maret, médecin; un *Mémoire sur l'opération de la taille, dans lequel on trouve la description d'un dilatatoire lithotome, les différentes manieres de s'en servir*.

*dans la taille des femmes , des remarques sur ses effets , & son application à la taille des hommes , par M. Hoin ; une Observation sur une tumeur carcinomateuse, située au cou d'une femme , par le même ; un Mémoire sur l'augmentation de poids des métaux calcinés , par M. Chardenon ; un autre Mémoire sur l'Inoculation ; par M. Guenaud ; des Remarques sur le Formica-Leo , par M. Boullemier ; enfin un Mémoire sur les Phénomènes de l'air dans la combustion , par M. De Morveau.*

Dans l'impossibilité d'analyser ces différens morceaux , je m'attacherai à faire connoître ceux qui sont plus particulièrement relatifs à l'objet de ce Journal , & je commencerai par la Dissertation de M. Maret , chirurgien , *sur les avantages de différer l'extraction de la pierre dans l'opération de la lithotomie.* Franco avoit proposé de faire l'opération de la taille en deux tems ; mais il paroît que , depuis lui , on avoit perdu cet objet de vue. M. Maret , qui , malgré les succès dont ses opérations ont été couronnées , a trouvé plusieurs fois des malades auxquels il n'a pu ôter la pierre , dans le moment de l'opération , & qu'il en a délivrés facilement au bout de quelques jours , se croit fondé par ces faits même , à renouveler le précepte de cet ancien lithoto-

misfe ; & c'est à faire distinguer les cas où l'on doit préférer cette méthode, que sa Dissertation est particulièrement destinée.

Il expose d'abord les inconvéniens qui peuvent résulter d'une extraction trop précipitée, & les avantages, au contraire, qu'on trouve à la différer. « Le malade le » plus robuste, dit-il, est souvent exténué » par les douleurs, quand il se détermine à » se faire opérer : sa vessie, continuelle- » ment irritée par la présence de la pierre & » de l'urine, est presque toujours dans un » état peu éloigné de l'état inflammatoire. » Un appareil effrayant précède une inci- » sion très-douloureuse : celle-ci ne fait que » frayer une route à plusieurs instrumens » qui doivent pénétrer dans la vessie. La » contraction naturelle de ce viscere, aug- » mentée par la sensibilité du malade, en » rétrécit souvent la cavité, au point que » la vessie s'applique sur la pierre, & , en » quelque sorte, l'enkyste. . . . Que, dans » ces circonstances, un chirurgien s'opi- » niâtre à tirer la pierre, les tenettes, qu'il » aura introduites, agiront nécessairement » sur les parois de la vessie, & y feront plu- » sieurs contusions : une inflammation con- » sidérable en sera la suite. . . . D'ailleurs » l'irritation, que l'écartement des mors » de la tenette fera sur les lèvres de la plaie » & sur le cou de la vessie, deviendra sou-

» vent un obstacle à l'extraction de la  
» pierre , par la contraction spasmodique  
» des fibres musculaires irritées, &c. ....  
» On peut , au contraire , opérer en deux  
» tems , sans exposer le malade au moindre  
» danger. .... L'incision devient une plaie  
» simple , dont l'inflammation ne s'étend  
» pas au-delà de ses lèvres : une suppura-  
» tion douce s'y établit. La vessie , trouvant  
» un égout plus large que le canal de l'urè-  
» thre , se débarrasse successivement de son  
» urine : les douleurs , que l'envie d'uriner  
» occasionnoit , diminuent ; les forces même  
» se réparent : la pierre , si elle n'est pas  
» d'un volume considérable , se présente  
» souvent sur la plaie ; & il suffit du doigt ,  
» ou de la curette , pour en favoriser la for-  
» tie. » Et lors même qu'on est obligé d'a-  
voir recours aux tenettes , la facilité avec  
laquelle on les introduit , le peu d'obstacle  
qu'on trouve à charger la pierre , prouvent  
qu'on a fait sagement d'attendre que la sup-  
puration eût frayé les voies pour cette se-  
conde partie de l'opération. M. Maret con-  
vient que les succès fréquens , qu'ont les  
lithotomistes , en faisant cette opération en  
un seul tems , peuvent engager à ne pas  
appliquer la méthode de Franco à tous les  
cas possibles ; mais il prétend que , si ce  
retardement n'est que de conseil pour la  
plûpart des circonstances , il est de nécessité



dans beaucoup d'autres. Les cas, qui exigent ce retardement, sont, lorsqu'on trouve les glandes prostates engorgées & squirrheuses, quelques cicatrices endurcies, d'anciennes fistules au périnée, des pierres enkystées, des vessies irrégulièrement conformées, disposées en calebasse, racornies; lorsque l'incision n'est pas proportionnée au volume de la pierre; que l'opération a été précédée d'un abcès au périnée; lorsqu'il survient quelque hémorrhagie; lorsque le malade est épuisé par des douleurs continuës, miné par la fièvre; enfin lorsqu'il y a plusieurs pierres dans la vessie. *Toutes ces positions*, dit M. Maret, *sont autant de contre-indications à la prompte extraction des calculs, parce que, dans les unes, on n'a rien à espérer que du relâchement des parties, occasionné par la suppuration, & que, dans les autres, on ne doit pas perdre de vue les forces du malade, qui s'évanouiroient bientôt, si l'on ne prenoit pas le parti de faire l'opération en deux tems.* Il examine ensuite chacun de ces cas en particulier, & fait voir les risques auxquels on expose les malades, en précipitant l'extraction, & les avantages, au contraire, qu'on trouve à ne la faire qu'au bout de cinq à six jours que la suppuration est bien établie. Quatre observations, qui terminent le Mémoire, viennent à l'appui de cette doctrine,

& la confirment suffisamment pour mériter l'attention des chirurgiens qui s'occupent plus particulièrement de cette opération importante.

Le Mémoire de M. Hoin sur la même opération est trop analogue à celui-ci, pour ne pas m'engager à en placer ici le précis. Les auteurs, qui ont écrit sur la lithotomie, n'ont paru presque occupés que de la manière de faire cette opération sur les hommes : très-peu ont parlé de la méthode qu'on devoit suivre pour opérer les femmes ; ceux même qui en ont fait mention, en ont traité si superficiellement, qu'il y a peu de fruit à retirer de la lecture de leurs Ouvrages. Ce défaut de lumières sur une branche si importante de la chirurgie, a engagé M. Hoin à s'en occuper plus particulièrement. Le résultat de ses recherches & de ses réflexions est, 1<sup>o</sup> *qu'il faut varier les moyens de tirer les pierres de la vessie des femmes, principalement selon le volume de ce corps étranger, & selon la stature de la malade ; 2<sup>o</sup> que la seule dilatation suffit toujours, lorsqu'on a reconnu une petite pierre dans la vessie, & qu'elle suffit souvent, lorsque la pierre d'une femme adulte est de moyenne grosseur ; 3<sup>o</sup> que, dans ce dernier cas, il est quelquefois utile de joindre une seule incision à la dilatation ; 4<sup>o</sup> que les pierres d'un moyen volume exigent quel-*

*quelquefois , dans les enfans , que la dilatation soit précédée d'une double incision ; 5<sup>o</sup> qu'il est difficile , & même dangereux de ne pas faire la double incision aux femmes de tout âge , qui ont de grosses pierres.*

Aucun instrument connu ne répondant aux vues qu'il croyoit qu'on devoit se proposer dans cette opération , il prit le parti de choisir dans ceux qui étoient déjà inventés les pièces qui lui parurent les meilleures , & de les adapter de façon qu'il lui fût possible de remplir par des manœuvres variées toutes les conditions nécessaires à l'opération qu'il entreprenoit de perfectionner ; ce qui a donné naissance à un nouveau dilatatoire lithotome , dont nous n'entreprendrons pas la description , parce qu'il feroit difficile de l'entendre , sans le secours des figures. Nous renverrons donc nos lecteurs à l'Ouvrage même : nous les y renverrons également pour le manuel de l'opération , n'étant pas possible , dans un simple Extrait , d'entrer dans ces sortes de détails. Nous nous contenterons d'observer que l'auteur a divisé son Mémoire en trois Parties , relativement aux variations que sa méthode exige. Il décrit , dans la première , la manière de tailler les femmes par la seule dilatation ; dans la seconde , celle de joindre une ou deux incisions à la dilatation , pour faciliter la sortie de la pierre ; & , dans

la troisieme , l'usage de son dilatatoire dans la taille des hommes. Il expose, à la suite de chacune de ces méthodes, les effets que chaque manœuvre produit sur les organes, les avantages qui en résultent pour le succès de l'opération, & la promptitude de la cure. Il appuie ses préceptes d'expériences & d'observations desquelles il résulte une masse de lumiere très-propre à éclairer les opérateurs sur cette branche importante de la chirurgie. Nous allons tâcher d'extraire quelques-unes de ses Remarques les plus importantes, afin de faire connoître d'avance à nos lecteurs les avantages qu'ils peuvent se promettre de la lecture de cet Ouvrage auquel nous les invitons très-fort de recourir.

Pour faire mieux sentir les avantages d'une dilatation lente & graduée dans la taille des femmes, M. Hoin compare l'opération par laquelle on les délivre de la pierre, à l'accouchement. Dans l'un & l'autre cas, *on a, dit-il, un corps étranger à faire passer par l'orifice & par le canal étroit, mais dilatable, d'un viscere creux, mais qui a une plus grande capacité. Les manœuvres, quoiqu'exécutées par différens moyens, doivent se ressembler quant au fond. Le principal office du dilatatoire, que j'emploie pour la taille des femmes, est de remplir la fonction des deux premiers*

*doigts introduits, qui écarteroient le col de la vessie, & qui ouvreroient un passage à la main, si on pouvoit les porter jusques-là, comme on les porte dans la matrice pour l'accouchement : il faut donc qu'il agisse de même que le feroient ces deux doigts, & qu'il ne brusque point la dilatation, &c.* Il rapporte, à l'appui de cette doctrine, quatre observations qui prouvent en effet la grande dilatabilité du canal de l'urèthre, & les avantages des dilatations graduées.

La comparaison, qu'il fait de l'extraction de la pierre dans les femmes, à l'accouchement, conduit naturellement M. Hoin à examiner le moyen que M. Louis avoit proposé pour extraire les pierres qui se forment quelquefois dans la matrice. Il croit qu'on ne doit avoir recours aux incisions que M. Louis propose, que dans le cas où la pierre seroit d'une grandeur démesurée ; que, dans tous les autres, on doit préférer de dilater l'orifice de la matrice, qui peut se prêter naturellement à une dilatation suffisante ; & il croit que son instrument pourroit être également utile pour cette opération.

M. Hoin entre dans les plus grands détails sur sa troisième méthode qui consiste à joindre l'incision à la dilatation, lorsqu'il s'agit de retirer de grandes pierres. Ces détails ont principalement pour objet de

bien reconnoître les parties qui sont atteintes par l'instrument tranchant ; & il s'est convaincu que l'incision , qu'on étoit obligé de faire pour retirer une pierre de moyenne grosseur , n'étoit jamais assez profonde pour entamer le tissu cellulaire , qui est placé sous le corps de la vessie , & dans le voisinage de la matrice , ni pour ouvrir aucun vaisseau assez considérable pour occasionner une hémorrhagie dangereuse. Il rapporte , en outre , un grand nombre d'expériences faites sur le cadavre , pour constater les différens degrés de dilatation , dont les parties , soit entières , soit divisées , sont susceptibles ; & il prouve que le corps & le bourrelet de la vessie sont des parties très-dilatables ; que l'urèthre & l'espece d'étranglement , qu'on y observe vers le cou , résistoient beaucoup davantage : d'où il conclut que c'est particulièrement sur ces dernières qu'il convient de porter l'instrument tranchant.

Ce qu'il dit sur la nécessité d'une double incision , lorsque la pierre est d'un très-grand volume , nous a paru également sage & fondé. Deux incisions médiocres doivent , en effet , causer moins de délabrement , & avoir des suites moins fâcheuses , qu'une incision plus profonde , ou un déchirement plus considérable , qui seroient inévitables , si on ne partageoit pas sur deux

endroits différens l'effort du dilatatoire , ou celui de la pierre à sa sortie.

Lorsque , par une incision faite un peu bas , on ouvre l'urèthre d'un homme au-dessous de son bulbe , la portion de ce canal , qui aboutit à la vessie , n'a guères plus de longueur que l'urèthre des femmes : on peut donc opérer de même sur cette portion restante de canal , & appliquer à la taille des hommes les mêmes principes que nous avons exposés pour celle des femmes , & pratiquer l'une & l'autre avec les mêmes instrumens ; c'est ce que M. Hoin a entrepris & exécuté avec le plus grand succès , comme le constatent ses observations. Il recommande de faire l'incision extérieure fort bas , afin de raccourcir l'urèthre autant qu'il est possible , de diminuer , par conséquent , la longueur du trajet des instrumens & de la pierre , aussi-bien que l'étendue des impressions douloureuses , qui dépendent de leur passage. Cette manière de faire l'incision extérieure , a , en outre , l'avantage de favoriser la sortie de l'urine , du pus , des graviers & des fragmens de pierre molle , qui auroient été laissés dans la vessie , &c.

Le même M. Hoin donne , à la suite de ce Mémoire , une Observation sur une tumeur carcinomateuse d'un volume énorme ,

située au cou d'une femme, qu'il extirpa d'une façon qui lui est particulière. Comme le pédicule de cette tumeur étoit fort gros, il craignit qu'il n'y eût quelque grosse artère capable de fournir beaucoup de sang, si on entreprenoit l'extirpation de cette tumeur avec l'instrument tranchant. La ligature ne lui parut pas avoir moins d'inconvéniens par la douleur vive, & long-tems continuée, qui suivroit nécessairement la pression qu'un lien étroitement serré feroit sur la peau d'un pédicule de plus d'un pouce de grosseur, jusqu'à ce que la ligature fût tombée. Il prit donc le parti de cerner la peau de ce pédicule assez peu profondément, pour n'intéresser aucun vaisseau; ensuite il porta entre les lèvres de la plaie un cordon de fil ciré, avec lequel il embrassa & lia fortement le pédicule de la tumeur à l'endroit où il étoit dépouillé de la peau. La ligature faite, il sépara avec le bistouri le corps de la tumeur de son pédicule à l'endroit de leur réunion immédiate. Cette tumeur, qui pesoit une livre, étoit si dure, sur-tout dans son centre, qu'on eut de la peine à la diviser avec le bistouri. C'étoit un vrai cancer qui n'étoit encore ulcéré que dans un petit espace de sa superficie. Le pédicule se sépara du cou, le quatrième jour,



& tomba avec la ligature. La malade fut parfaitement guérie.

Un des morceaux le plus intéressant de ce Recueil est l'*Essai sur les Fièvres épidémiques, avec l'Histoire de la Fièvre maligne pétéchiale de 1761*, par M. MARET, médecin : il mériterait seul un long Extrait ; mais malheureusement l'espace nous manque pour en exposer suffisamment la doctrine. Nous nous contenterons donc de l'indiquer à nos lecteurs, de peur qu'en voulant l'abrégé, nous ne leur en donnassions une idée trop imparfaite ; nous observerons seulement que le but principal de M. Maret a été de comparer la fièvre pétéchiale, qui a régné à Dijon, en 1761, avec différentes autres épidémies très-analogues, & principalement avec celles qui avoient été observées à Halle en Saxe, par Hoffmann, en 1699 ; à Breslaw, par les médecins de cette ville, la même année ; à Plimouth, en 1734, par Huxham. Il a dressé, à cet effet, des Tables dans lesquelles il a rangé dans autant de colonnes la constitution de l'atmosphère dans ces quatre épidémies, le nom qu'on a donné à la maladie, ses différences, sa durée, son invasion ; le caractère du poulx, celui de la langue, celui des urines ; l'état des yeux & du visage, & chacun des différens symptômes qui l'ont ac-

compagnée, tels que l'enchifrenement, perte d'odorat & de goût, assoupissement, délire sourd, altération, insomnie, délire furieux, la gêne de la respiration, l'expectoration, la déglutition, les aphthes, le gonflement du cou & du menton, les hémorrhagies, les convulsions, les douleurs de ventre, la sensibilité de tous le corps, l'immobilité des malades, la sueur, sécheresse de la peau, l'éruption, l'odeur, la surdité & le bruissement des oreilles, le vomissement & les nausées, le flux de ventre & la constipation, les plaintes continues des malades; symptômes qui, pour la plupart, ont été communs aux quatre épidémies. Il expose, dans une autre colonne, leurs différens degrés de contagion: de là il passe à la durée de la convalescence, à ses accidens, ensuite aux pronostics qu'il a divisés en *heureux*, *fâcheux* & *mortels*. Le traitement & le régime terminent ce tableau. Le premier comprend neuf colonnes qui ont pour objet les saignées, les vomitifs & purgatifs, les laxatifs ou eccoprotiques, les boissons rafraîchissantes, les boissons anti-septiques, les potions, les spécifiques, les topiques, les gargarismes, errines & collyres. Le régime est exposé en deux colonnes, dont la première est destinée à celui qui con-

venoit pendant le cours de la maladie , & la seconde , à celui qu'on a employé dans la convalescence.

Dans son *Mémoire sur l'Augmentation de poids des Métaux calcinés* , M. Char-denon , après avoir réfuté les hypothèses qu'on avoit imaginées pour expliquer ce phénomène , suppose que le phlogistique , qu'on lui enleve dans la calcination , étant d'une pesanteur spécifique , moins grande que les autres principes , ne peut être soustrait ou ajoûté , que la pesanteur spécifique ne varie considérablement.

Dans celui *sur les Phénomènes de l'Air dans la Combustion* , M. De Morveau examine si , en effet , l'air est absorbé , comme Hales & plusieurs chymistes modernes l'ont prétendu. Il prouve par des expériences très-ingénieuses , que l'air n'est point absorbé , mais qu'il se raréfie , & que sa circulation est seulement arrêtée , & que c'est cette raréfaction de l'air , & ce défaut de circulation , qui est la cause des phénomènes qu'on avoit attribués à l'absence de l'air qu'on supposoit avoir été absorbé.





## OBSERVATIONS

*Sur les Hémorrhagies par dissolution scorbutique ; par M. PLANCHON ,  
médecin à Tournai.*

*Hæmorrhagiæ sapè lethales . . . . . ex labiis ,  
gingivis , ore , naribus , pulmonibus . . . . . &c.  
BOERH. Aphor. 1151 , n° 2.*

De tous les symptomes , qui caractérisent le plus le second & le troisieme degré du scorbut , il n'en est point de plus frapans que les hémorrhagies dûes à la dissolution du sang , qui , à cette époque , est inévitable. Elle est alors produite , entretenue & augmentée par la désunion des principes constitutifs de cette liqueur vitale , privée du lien qui les cimentoit , de l'air fixe (a) , dont l'évasion , & la perte plus ou moins tardive , constitue la dissolution scorbutique (b). Cette dissolution est d'autant plus

(a) *Videtur aër vinculum elementorum primum constituere , cum non priùs ea elementa à se invicem discedant , quàm aër expulsus fuerit. HALLER , Elementa Physiolog. tom. 1 , cap. 1 . . . . . In iis omnibus solvitur tum demùm partium vinculum , quando aër educitur. Ejusd. primæ lineæ Sect. 244.*

(b) MACBRIDE , second Essai sur la Nature & les Propriétés de l'Air fixe , pag. 131.

*Idem* , troisieme Essai sur les Vertus respectives des Anti-Septiques , pag. 230.

manifeste ,

manifeste , que les malades rendent le sang pur & tenu, *tenuis* , par la bouche , les lèvres , les gencives , &c : ajoûtez à ce désordre l'apparition successive d'une infinité de taches noires , qui couvrent bientôt , comme autant d'échymoses , toute l'habitude du corps. C'est ici presque le comble de la dissolution des humeurs. Il n'est rien d'étonnant dans ces phénomènes , lorsqu'un malade est reconnu scorbutique depuis long-tems , ou qu'on est prévenu qu'il a passé plus ou moins rapidement du premier au second période de la maladie. Mais , quand on voit une personne qui , sans s'y attendre , & sans s'être plaint , pour ainsi dire , d'aucuns dérangemens sensibles de sa santé , commence à rendre une salive sanguinolente , & le sang même , qui passe par les conduits salivaires , & les vaisseaux exhalans de tout l'intérieur de la bouche , transude par les pores de la membrane qui tapisse intérieurement les poumons , & dont l'effusion par les yeux , le nez , les oreilles , continue lentement , sans interruption précédée ou accompagnée d'une quantité de taches livides , noires , qui se multiplient , en peu d'heures , sur la surface du corps , avec des sentimens de foiblesse , quelquefois des défaillances , ne semble-t-il pas que quelque chose de septique a pénétré dans le sein de

la circulation, & y a déployé toute sa virulence ? que, semblable à la septicité du poison du serpent *Hémaïis*, qui tue promptement par une hémopthysie, elle agit ici de même ? Cependant, pour ne pas faire une supposition gratuite, qui ne soit pas revêtue de quelque vraisemblance palpable, disons que les humeurs ont passé, dans ce cas, de l'épaississement à la dissolution, sans déranger sensiblement les fonctions de l'œconomie animale, dont le désordre funeste ne se manifeste qu'au moment pressant où le danger est extrême, & établit tout-à-coup ce qu'on pourroit appeller un *scorbut aigu*, dont les progrès alors sont d'autant plus rapides, que la marche antérieure a été insidieuse. C'est dans cette fâcheuse circonstance que le malade succombe bientôt, si on n'y apporte un secours prompt & efficace. . . . Il y a peu de jours qu'un garçon de dix ans, d'une constitution foible & délicate, sujet aux ophthalmies, fut pris d'une hémorrhagie telle que je viens d'annoncer. Le sang couloit sans cesse de la bouche, du nez, des yeux (a); il tran-

(a) *Ex lingua & labijs copiam sanguinis exivisse vidi, licet, deestis his partibus, non potuerim distinguere locum determinatum, unde sanguis erumperet.* VAN-SWIETEN, tom. iij, page 608. . . .  
*Ad præcedentem numerum, ubi de maculis scorbuticis*

sudoit derriere les oreilles : ses crachats n'étoient qu'un sang vermeil. La peau se couvrit de taches noires : il survint bientôt des foiblesses. Le sang ne cessa point de couler par ces différens endroits, jusqu'au moment de sa mort qui arriva, le troisieme jour. Il ne fut pas possible de l'engager à prendre aucuns remedes. On auroit peut-être arraché cette tendre victime à la mort, si on eût pu employer les moyens curatifs indiqués. L'expérience a prouvé plus d'une fois, que les anti-septiques, pris avec exactitude, ont suspendu ces pertes, & donné au sang trop dissous des entraves qui le retenoient dans ses propres vaisseaux, en lui rendant sa consistance balsamique ; c'est ce qui arriva à une fille de quatorze ans, élevée à la campagne, vivant d'alimens durs, couchant dans une chambre humide, mal-propre, où l'air n'étoit pas assez renouvelé. Elle vint me consulter sur son état qui l'effrayoit. Elle étoit couverte d'un nombre infini de petites taches noires, qu'on voyoit s'accroître & se multiplier. Le sang lui couloit continuellement par la bouche : ses forces diminuoient ; son pouls étoit petit & fréquent : elle avoit des anxietés, & se plai-

*ticorum agēbatur, notatum fuit in hoc morbo, ita degenerare partes fluidas & solidas corporis, ut liquida ex variis quibus continentur locis, levi de causa exeant. Id. ibid.*

gnoit de sentimens de défaillance. Elle n'avoit plus d'appétit ; & une soif continuelle la pressoit. L'hémorrhagie & l'éruption avoient paru tout-à-coup, sans qu'avant, on l'eût vue se plaindre d'aucune incommodité. Je reconnus dans cette fille, qui n'étoit pas encore réglée, l'effet d'une dissolution scorbutique de la masse du sang, dont les molécules désunies ne trouvoient plus d'obstacles, & s'échappoient, en partie, par les issues que leur acrimonie, en les corrodant, leur frayoit. Ceci arrive plutôt par les couloirs destinés à charrier les sérofités du sang, plus chargées qu'aucune autre humeur des principes salins acrimonieux. C'est pourquoi les scorbutiques, parvenus au second degré de la maladie, ont si souvent les gencives saignantes : c'est aussi pour la même raison que les émonctoires salivaires portent les premiers les preuves de la dissolution scorbutique, en laissant passer avec la salive le sang dissous & putride.... C'étoit ici où il falloit des remèdes puissans. Les acides végétaux & les minéraux, tels que le rob de sureau, le syrop de limon, l'esprit de vitriol en julep, ont été les premiers dont cette fille fit usage, sans négliger le régime indiqué en pareil cas, les alimens tirés des végétaux. A ces anti-septiques j'ajoutai le plus actif & le plus assuré, qui est le *quinquina* qu'elle prit en apozème.



Elle continua ces remèdes pendant trois à quatre jours. Les taches noires disparurent insensiblement ; l'hémorrhagie cessa : ses forces revinrent avec l'appétit ; & les anti-scorbutiques tempérés ont achevé de la rétablir, après l'avoir purgée avec des purgatifs rafraîchissans. C'est ainsi que j'ai rendu à la masse du sang la consistance qu'elle n'avoit plus, en lui rendant le lien & le ciment dont elle étoit dépouillée. Par la perte de l'air fixe, comme le prouvent bien les expériences de M. Macbride, la désunion des mixtes est inévitable (a) : aussi ce qui empêche que cet élément ne s'échappe, empêche-t-il la putréfaction (b), & ce qui le reproduit, corrige-t-il l'acrimonie putride des humeurs, & les rétablit (c). Tel est l'effet des végétaux frais, & du quinquina, qui ne font de si puissans anti-scorbutiques, que parce qu'ils sont d'une nature à fermenter dans l'estomac, à produire une quantité notable d'air fixe, qu'ils contiennent, qui s'en échappe alors, & va saturer les humeurs en dissolution. . . . Si l'on considère la manière d'agir des acides dans l'estomac, chargé de sucs putrescens, l'on conçoit aisément qu'ils doivent fournir des vapeurs anti-septiques en assez bonne quantité,

(a) MACBRIDE, Essais d'Expériences, p. 145.

(b) Id. *ibid.* pag. 170.

(c) Id. *ibid.* pag. 210.

puisqu'en entrant en effervescence avec l'amas putréfactif, qui s'y trouve, il en part un air fixe, qui pénètre avec le chyle dans le torrent de la circulation, & remplace celui qui en est échappé. Il est prouvé par les expériences de ce chirurgien Anglois, que les fluides dissous en sont extrêmement avides; qu'ils y retrouvent leur homogénéité par la réunion de leurs molécules. Du reste, quoique M. Macbride se borne à croire que la vertu des acides se fixe aux premières voies; que les minéraux, comme celui de vitriol, ne sont que des astringens utiles, où, par un extrême relâchement, ou une désunion des solides, les fluides viennent à transuder, à former des taches de différentes couleurs, ou à s'échapper par une hémorrhagie réelle (a), je pense qu'à l'aide du véhicule qu'on leur donne, qu'ils soient végétaux ou minéraux, ils se glissent dans le sein des humeurs qui circulent, où ils en corrigent l'alkalescence, leur rendent leur nature ammoniacale, tandis que, par l'espece d'effervescence qu'on doit croire qu'il s'y fait, au moment de leur union avec des sucres putrescens, ces derniers y retrouvent le principal de leurs principes constitutifs.

(a) *Id. ibid.* pag. 215.



## OBSERVATIONS

*Sur l'Usage du Basilic sauvage de Cayenne ;  
pour la guérison des fleurs blanches ;  
par M. BAJON , ancien chirurgien  
ordinaire de ladite colonie.*

De toutes les indispositions particulières au sexe, celles qui viennent du dérangement de leurs règles, sont les plus fréquentes, sur-tout dans les pays chauds. En effet il est assez rare de voir que les femmes, tant Blanches que Noires, y soient réglées aussi uniformément que celles qui habitent des climats plus tempérés : j'ai même observé qu'à Cayenne, ce dérangement est infiniment plus considérable & plus commun aux Européennes, qui ont passé dans cette colonie, qu'aux Créoles.

Les maladies, occasionnées par le dérangement de cette évacuation périodique, varient à l'infini ; mais celle qui paroît en être une suite plus commune, est cette évacuation blanche, qui ordinairement ne garde aucun période réglé, qui souvent est continuelle, & qu'on appelle *fleurs blanches*.

On observe que cet écoulement, qui varie, par rapport à sa consistance & la

couleur même , peut exister en même tems que les règles , sur-tout chez les jeunes femmes : cependant j'ai remarqué à Cayenne , que toutes celles qui avoient cette incommodité , n'étoient plus réglées ; ou , si elles l'étoient , ce n'étoit plus qu'un petit suintement sanguinolent , qui duroit fort peu de tems. Je ne sçauois me dispenser de dire en passant , que l'on confond quelquefois cette maladie avec une autre qui dépend du vice vérolitique : aussi voit-on assez communément des femmes qui viennent vous dire fort hardiment qu'elles ont des fleurs blanches , tandis que ce n'est autre chose que cet écoulement virulent , qu'on appelle *gonorrhée*. Il est malheureux pour nous & pour les femmes honnêtes , qu'il n'y ait pas de signes vraiment pathognomoniques pour distinguer ces deux maladies ; car enfin ceux que nous trouvons décrits dans la plûpart des auteurs , sont si confus , & si peu concluans , qu'il est rare qu'on les distingue , d'autant plus que les personnes , qui ont quelque intérêt à en cacher la véritable source , nous dérobent avec adresse ceux qui pourroient le plus nous servir. Les personnes du sexe , qui n'ont rien à se reprocher , sont bien à plaindre , lorsqu'elles sont attaquées de cette maladie ; car ceux même qui se mêlent de la traiter , balancent rarement à prononcer que cet écoulement est

entretenu par un vice vérolique, & cela, par la seule raison qu'ils n'ont pu venir à bout de le guérir.

Tous les médecins conviennent non-seulement de la longueur du traitement de cette maladie, mais encore de la difficulté qu'il y a de la guérir. C'est, sans doute, cette difficulté qui engage la plûpart des femmes de ce pays à se livrer à des Empyriques & à des Nègres qui assurent avoir de véritables spécifiques, plutôt qu'à des personnes instruites, & capables au moins de leur donner de bons conseils : aussi ai-je été dans le cas de voir un nombre infini d'accidens produits par ces traitemens peu méthodiques. Je me rappellerai toujours qu'en 1767, je fus appelé pour voir la femme d'un marin, attaquée d'une des plus violentes inflammations à la matrice. Comme elle étoit dans un assez mauvais état, elle m'avoua tout de suite la source de sa maladie, & me dit, en pleurant, qu'elle voyoit bien que sa triste situation venoit d'un remède du pays, qu'un Nègre lui avoit donné pendant huit jours, pour arrêter des fleurs blanches, qu'elle avoit. J'eus recours tout de suite aux anti-phlogistiques, c'est-à-dire à la saignée du bras, aux demi-bains, aux boissons délayantes, aux lavemens émolliens & anodins, & aux fomentations de même nature ; mais, malgré ce traitement,

que j'employai, dès le commencement de la maladie, l'inflammation se termina par suppuration. Je mis en usage les vapeurs relâchantes, & les injections de même nature; & j'eus l'avantage de voir l'abcès s'ouvrir dans l'intérieur de ce viscere. Il en sortit au moins deux livres de pus par le vagin. J'employai ensuite les remedes indiqués en pareille circonstance; & la malade fut parfaitement guérie, dans l'espace de deux mois.

J'ai été dans le cas de traiter une infinité de maladies de cette espece, produites par une cause à-peu-près semblable à celle-ci, sur-tout aux Nègresses qui, sans aucun ménagement, usent des plantes extrêmement astringentes, pour arrêter de ces écoulemens, tant des fleurs blanches, que des gonorrhées; & ce qu'il y a de bien vrai, c'est que ces astringens, bien loin d'arrêter ces écoulemens, ne servent très-souvent qu'à rendre ces maladies infiniment plus rebelles.

Je suis cependant persuadé que ce pays neuf, & riche en toute sorte de productions, contient de vrais spécifiques pour plusieurs maladies, dont la guérison a été regardée jusqu'ici comme très-difficile. La plante, connue dans cette colonie, sous le nom de *basilic sauvage*, me paroît mériter ce titre, relativement aux fleurs blanches. J'ai

été d'autant plus frappé des premiers effets que j'en ai vus, que j'avois traité, pendant six mois entiers, par les méthodes les plus accréditées, & sur-tout celle de M. Astruc, la personne sur laquelle on l'administra, & dont voici l'histoire.

Au commencement de 1768, je fus consulté par une femme âgée d'environ vingt-quatre ans, veuve depuis deux mois. Elle avoit une perte blanche depuis quatre ans, époque de son mariage. Elle m'assura que cette perte lui étoit venue à l'occasion d'un dérangement de ses règles qui, depuis ce tems-là, avoit toujours subsisté. Elle avoit été traitée par un empirique du pays, pendant très-long-tems. Ce traitement avoit consisté dans l'usage continuel de bols astringens, qui n'avoient jamais produit la moindre diminution à cette évacuation. Elle me fit observer que, dans le tems où ses règles avoient coutume de paroître, il y avoit un petit suintement sanguinolent, qui duroit près de trois jours, mais qui avoit presque disparu par l'usage de ces bols. L'évacuation blanche étoit si abondante, qu'elle étoit obligée de changer très-souvent de linge : la couleur étoit un peu verte, ayant presque autant de consistance que la matière purulente, sans avoir aucune mauvaise odeur.

Comme son mari avoit passé pour un

homme peu sain, & que d'ailleurs il étoit mort d'une maladie qui donnoit lieu à le soupçonner atteint de quelque vice, je lui conseillai d'abord de passer par les remèdes. L'envie, qu'elle avoit de se débarrasser de cette incommodité, fit qu'elle y consentit tout de suite. Comme elle étoit fort foible, & que son tempérament me paroissoit fort délicat, je la traitai par extinction, c'est-à-dire qu'après l'avoir préparée par les remèdes généraux, je lui administrai de légères frictions assez éloignées les unes des autres, pour éviter la salivation, observant de la purger de tems en tems. Au bout de ce traitement, qui dura au moins deux mois & demi, je n'observai aucun changement à sa maladie : la quantité de la perte étoit toujours la même ; & la couleur & la consistance n'avoient souffert aucun changement. La confiance, que la malade m'avoit d'abord donnée, commença à diminuer un peu. Je l'exhortai à être constante, en lui assurant que le traitement, qu'elle venoit de subir, n'étoit précisément qu'une préparation pour celui qui étoit relatif à sa maladie. Je commençai ensuite à lui prescrire un régime adoucissant & convenable à son état. Je la mis à l'usage des délayans & des légers apéritifs, que je continuai pendant très-long-tems ; je passai ensuite aux toniques, &, par degrés, aux astringens.



Voyant que ce traitement ne produisoit aucun effet, je mis en usage les injections également toniques, & légèrement astringentes, qui ne furent pas plus efficaces que le reste du traitement. Cette femme découragée, & lasse de prendre tant de remèdes, me dit qu'elle étoit résolue de ne plus rien faire. M. Duchaffy, ancien capitaine des troupes, ayant beaucoup de connoissance sur les remèdes du pays, & qui avoit observé de bons effets du *basilic sauvage*, relativement aux fleurs blanches, lui proposa ce remède. Elle prit le parti d'aller passer quelques jours sur son habitation, pendant lequel tems, il lui fit prendre le suc exprimé de cette plante, qui la guérit à merveille; & ses règles se rétablirent parfaitement bien. Il ne me fut pas difficile de m'appercevoir de sa guérison par son embonpoint qui augmenta de jour en jour. Enfin, au bout de deux mois de ce traitement, elle se maria; &, étant devenue grosse tout de suite, elle accoucha fort heureusement. D'après ce fait, qui réellement me frapa, je m'empressai de connoître plus particulièrement cette plante, & d'en réitérer moi-même les expériences.

La personne sur laquelle je fis le premier essai, étoit une Créole âgée de trente-quatre ans. Elle avoit, depuis dix ans, une perte blanche, qui lui étoit survenue à la

fuïte d'une couche assez laborieuse , qu'elle m'assura avoir eue , peu de tems après avoir été mariée. Depuis l'apparition de cet écoulement , les règles n'ont plus paru , ni elle n'a plus conçu. Cette perte étoit continue , & si abondante , que la malade étoit dans un état cachectique des plus tristes , ayant une disposition des plus grandes à l'hydropisie. Elle me dit avoir été traitée par différentes personnes , sans avoir jamais reçu le moindre soulagement.

Je commençai d'abord à la préparer par les remèdes généraux , c'est-à-dire par les bains & demi-bains , les purgatifs & les délayans. J'insistai beaucoup sur ces derniers auxquels je joignis de légers apéritifs , d'autant plus que la transpiration & les sueurs abondantes , que la chaleur du climat excite , font dissiper la partie aqueuse la plus subtile de nos humeurs ; ce qui doit nécessairement en épaisir le reste , d'où s'ensuit des engorgemens & de véritables obstructions dans les vaisseaux , tant sanguins que lymphatiques ; ce qui est la principale cause de ces dérangemens fréquens des règles & de cette maladie , joint encore au relâchement excessif des solides. Je la mis ensuite à l'usage du suc de *basilic sauvage* , que je tirai de cette plante par expression ; je lui en fis prendre environ une once & demie , tous les matins , à jeun : je lui pres-

crivis, pendant le reste de la journée, une legere infusion des feuilles séchées de cette plante. A proportion qu'elle ufoit de ce remede, cet écoulement diminuoit sensiblement; de sorte qu'au bout d'un mois, il fut entièrement arrêté. L'usage de cette plante n'a paru produire aucune incommodité ni aucun dérangement dans aucune fonction. Peu de tems après que cette perte a été totalement arrêtée, ses règles ont paru, en partie, mais non pas complètement. Je lui ai conseillé de continuer l'usage de l'infusion des feuilles séchées de cette plante, que je lui avois prescrit, dès le commencement du traitement, d'autant plus que je la soupçonnois d'être aussi propre à rétablir cette évacuation, qu'à supprimer celle qui est contre nature. Les forces lui sont revenues assez promptement, de même que son embonpoint; de sorte qu'au commencement de 1769, où je suis parti de cette colonie, je l'ai laissée très-bien portante.

Dans le même tems que je traitois cette dame, j'administrai ce remede à deux Nègresses qui étoient à-peu-près dans le même état. La premiere de ces Nègresses étoit âgée d'environ quarante ans. Elle étoit atteinte, depuis long-tems, de cette maladie qui même étoit compliquée d'un relâche-

ment de matrice , ou , pour mieux dire ; de ses ligamens larges.

La seconde étoit âgée de trente deux ans. Celle-ci me dit que cette évacuation l'avoit prise à la suite d'une couche où les lochies furent supprimées. L'une & l'autre n'étoient plus réglées , depuis que cette perte blanche les avoit prises , & n'avoient plus fait d'enfans. Je commençai le traitement par les remedes généraux , que je continuai moins long-tems qu'à celle qui fait l'objet de l'observation précédente. Je lui fis prendre ensuite deux onces du suc de cette plante , tous les matins , pendant un mois , au bout duquel tems , la dernière fut parfaitement guérie ; mais la première ne le fut pas aussi complètement. Je lui continuai ce même remede pendant quinze jours de plus ; ce qui tarit entièrement son écoulement. L'une & l'autre se sont parfaitement bien rétablies sous peu de tems , à leurs règles près , qui n'ont pas reparu.

Mon départ de cette colonie m'a empêché de voir les suites de ces maladies , & de continuer mes expériences sur ce remede qui me paroît bien digne de l'attention de ceux qui se livrent à l'art de guérir. C'est dans la vue d'exciter leur émulation , que j'ai recueilli ces faits , du moins en faveur de ceux qui pourront être destinés à pratiquer

quer dans ces mêmes climats, où il leur fera aisé de faire de nouvelles expériences sur ce remède. C'est même un hommage que nous devons à cette partie de l'humanité, si précieuse à notre sexe, & bien faite, à tous égards, pour mériter toutes nos recherches, de ne rien négliger pour détruire une maladie qui, outre ses effets funestes, ne contribue pas peu à nous rendre désagréable le plus grand objet de notre félicité.

Le *basilic sauvage*, ainsi nommé par sa ressemblance avec le basilic ordinaire, & duquel il ne diffère que parce qu'il n'est point odorant comme lui, est une plante extrêmement commune dans cette colonie : elle vient de préférence dans les savannes ou prairies un peu humides. Le bétail la mange avec assez d'avidité. Elle ne paroît absolument avoir d'autre qualité que celle d'un amer ; du moins est-ce la seule sensation qu'elle produit au bout de la langue.

Je ne me suis servi que du suc de cette plante : je suis persuadé qu'on pourroit en rendre l'usage plus agréable par quelque préparation. Par exemple, on pourroit en faire un extrait qui, je crois, feroit le même effet, & qu'on pourroit transporter en France, & ailleurs, sans qu'il changeât de nature, & où il pourroit être d'une bien grande utilité : je ne sçais pas même si, avec

quelques précautions, cette plante ne vient droit pas dans nos climats.

Les précautions, que j'ai prises de préparer les malades, avant de leur donner ce remède, me paroissent absolument nécessaires, sur-tout si les règles sont entièrement supprimées. Si cette perte est ancienne & abondante, & si elle cause des prurits, des irritations, & même des excoriations aux parties naturelles; si la malade souffre des douleurs du côté des reins, & si la matrice paroît engorgée, si le sujet paroît plus ou moins bon, & les humeurs plus ou moins saines; si elle est d'un âge plus ou moins avancé, &c. toutes ces circonstances sont autant de motifs qui doivent faire varier la longueur & l'espece de préparation. Il est aussi fort essentiel de continuer les purgatifs, ( que l'on choisit toujours dans la classe des plus doux, ) jusqu'à la fin du traitement, observant de les donner tous les six jours au moins. Rien ne m'a paru encore plus essentiel dans cette maladie, que de prescrire un régime délayant & adoucissant. Le lait peut entrer pour beaucoup dans ce régime, & m'a paru toujours faire à merveille, pourvu toutefois que la malade le supporte bien : celui de chèvre paroît être le mieux indiqué.



## DESCRIPTION

*D'un nouvel Instrument inventé par M. LEVRET, conseiller honoraire du Comité perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, associé de celle de Botanique & d'Histoire naturelle de Cortone, accoucheur de madame la Dauphine, &c. avec la Méthode de s'en servir pour porter des ligatures dans des lieux profonds, comme le vagin, &c.*

La description d'un moyen quelconque doit être, sans contredit, claire, exacte & exempte de toute réticence. Nous ferons nos efforts pour remplir ces conditions.

Pour y procéder avec quelque sorte d'ordre, nous croyons devoir remettre sous les yeux de nos lecteurs le précis de la description d'un instrument que nous avons rendu public en 1757 (a), dont celui que nous allons décrire, n'est qu'une correction. D'ailleurs nous nous flatons que, par cette précaution, on deviendra en état de saisir mieux les divers degrés de perfection que nous avons donnés à notre précédente méthode de lier les polypes utérins, &c.

(a) Voyez le troisième volume in-4° des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, pag. 578 & suiv.

Les moyens, que nous venons de perfectionner, & qui, dans leur tems, ont fait avantageusement leurs preuves, consistoient essentiellement en deux tuyaux d'argent, & un fil du même métal.

Les deux tuyaux étoient du même volume que les algalies ordinaires des adultes, mais droits, de huit pouces de long, soudés parallèlement dans toute leur longueur, terminés supérieurement en larme : à l'autre bout, étoient aussi soudés deux petits anneaux disposés latéralement comme aux sondes ordinaires (a).

Pour faire usage de cet instrument, je passois un fil d'argent de coupelle recuit, (d'un quart de ligne ou environ de diamètre, & de deux pieds & demi, ou à-peu-près, de long,) par les parties supérieures des tuyaux, en les enfilant dans toute leur longueur; j'arrêtois une des extrémités de ce fil à un des anneaux, en l'y tortillant un peu, & laissois libre l'autre extrémité.

Le tout ainsi préparé, je déterminois le cercle de la ligature au diamètre d'un pouce ou environ: j'introduisois dans une des parties latérales du vagin, le bout des tuyaux au bord de cette gaine; ensuite je pouffois peu-à-peu le chef libre de la liga-

(a) Voyez les Mémoires ci-devant cités, Planche XIII, Fig. 3.



turée ; ce qui en aggrandissoit l'anse ; & , lorsqu'elle l'étoit suffisamment pour y faire passer le corps du polype , je l'enfilois , pour ainsi dire , à travers cette anse , en transportant l'extrémité supérieure des tuyaux du côté opposé , par lequel j'avois introduit la ligature. Etant parvenu à ce point , j'enfonçois tout doucement , & avec ménagement , les tuyaux , tandis qu'avec mon autre main , je tirois de même le chef libre de la ligature , jusqu'à ce que je sentisse de la résistance ; ce qui , en diminuant l'anse de cette ligature , faisoit que j'embrassois exactement le pédicule du polype , quel que fût son volume. Enfin , en étant là , la torsion répétée journellement des deux portions du fil d'argent , qui terminoit au bout du tuyau le bracelet , étrangloit plus ou moins promptement , mais toujours exactement , le pédicule de la tumeur , qui périssoit en place.

Mais la pratique , cette mere du vrai sçavoir , m'ayant appris que , quand le pédicule étoit , en même tems , gros & solide , le fil d'argent le mieux conditionné , à force de le tordre , étoit sujet à se casser , comme le remarque M. Keck (a) , qui dit » qu'en effet , les fils , après les premières » torsions , peuvent se casser , & cela , près

» (a) Chirurgien-major au Régiment Suisse  
» d'Éptingen. » Journ. de Méd. de Novembre  
1769 , pag. 440 & suiv.

» de l'instrument, comme il m'est arrivé, »  
 ( & peut-être à bien d'autres : ) « alors on  
 » seroit obligé d'abandonner la ligature qui  
 » se trouve hors la portée des doigts. Si, en  
 » ce cas, le pédicule du polype est gros,  
 » & peu serré, on n'a d'autres ressources  
 » que d'en faire une seconde qu'on tâche,  
 » s'il est possible, de placer au-dessus de la  
 » première ; sans quoi, la séparation faite,  
 » la première seroit attirée dans la matrice  
 » où la présence d'un corps aussi étranger  
 » causeroit par son irritation les accidens  
 » les plus graves. »

On remarquera que non-seulement nous accordons à M. Keck, que le fil d'argent peut se casser, lorsque le pédicule du polype est gros, mais qu'outre que nous avons avoué ailleurs (a), que cela nous est arrivé à nous-mêmes, nous venons d'ajouter que cela peut être arrivé à d'autres ; nous faisons plus ; car nous convenons que c'est toujours au bout de l'instrument que le fil se rompt alors ; que d'ailleurs, nous sommes d'accord avec ce chirurgien sur la nécessité d'abandonner, en ce cas, cette ligature, & d'avoir recours à une seconde.

Mais nous prions nos lecteurs d'observer, 1<sup>o</sup> qu'après avoir réitéré plusieurs fois la torsion du fil, faite sur lui-même, que ce fil se casse, sans que le bracelet, qui a entouré

(a) Pag. 399 du Mémoire ci-devant cité.

le pédicule, ait pu se relâcher, ou, ce qui revient au même, sans que son diamètre soit augmenté; 2<sup>o</sup> que, s'il se trouve alors qu'il ferre moins que précédemment le pédicule du polype, ce ne peut être que parce que la partie, qu'il étrangle, a diminué de circonférence, ou de diamètre; 3<sup>o</sup> qu'aussi-tôt qu'on a commencé la torsion, la tumeur polypeuse augmente de volume, tant au-dessous qu'au-dessus de la ligature; inférieurement, par la difficulté que le sang des veines du corps polypeux a à retourner vers le torrent de la circulation, & supérieurement, par l'étranglement des artères qui portent le sang à la masse de la tumeur, dont le reflux gonfle nécessairement les environs, d'où naît un enfoncement circulaire, qui imite assez bien la gorge d'une poulie, dans laquelle le bracelet de la première ligature se trouve logé plus ou moins profondément, sans déborder le niveau des parois qui le fixent; 4<sup>o</sup> que, par ces raisons, on est forcé de laisser loger la seconde ligature sur la première: d'où il résulte qu'on ne peut la poser ni plus haut ni plus bas, & que les deux ligatures tomberont de toute nécessité ensemble, lorsque la masse du polype se séparera de son attache.

Le bracelet de la première ligature ne pourra donc pas être attiré dans la matrice; &, par conséquent, il ne pourra point,

par son irritation, occasionner *les accidens les plus graves*. Que M. Keck y fasse bien attention, & il verra qu'il s'est fait un fantôme qui ne pourroit effrayer que ceux qui ne seroient pas en état d'en connoître l'illusion. D'ailleurs que cet observateur nous dise ce qu'a produit sur sa malade la rupture des deux premieres ligatures (a), dont les bracelets sont restés certainement en place, jusqu'à ce que la troisieme ait réussi à faire périr le polype, & enfin, si, après que le corps de la tumeur a été séparé du reste de son pédicule, il est survenu que qu'accident, non pas des *plus graves*, mais même des plus légers, qu'on ait pu attribuer aux bracelets en question.

Au reste, afin que ce chirurgien ne se laisse pas encore surprendre par de nouvelles illusions, sur la matiere que nous traitons ici, qu'il nous permette de lui dévoiler que le pédicule du polype qui pérît en place, au moyen d'une ligature quelconque, ne tombe pas plus au lieu où on l'a posée, que la portion du cordon ombilical, qui reste attachée au ventre de l'enfant, celle-ci se séparant toujours, dans l'ordre naturel, au cercle de la peau du ventre, & le pédicule du polype, au lieu sain de l'endroit qui lui a donné naissance, &, par conséquent,

(a) Voyez le Journal de Médecine de Décembre 1768, pag. 533.

au-dessus de toute ligature ; sans quoi , la maladie ne seroit pas entièrement détruite ; & c'est ce dont M. Keck pourra se convaincre par la suite , s'il lui survient des cas propres à le lui faire observer. D'ailleurs qu'il se rappelle ce qui se passe ordinairement , lors de la chute de la ligature faite après l'amputation des membres ; & il aura sous les yeux , à bien des égards , ce qui arrive hors de leur portée , dans le cas dont il s'agit ici.

Mais revenons à notre sujet principal , & disons que , quoique la rupture soit un bien léger inconvénient , n'obligeant tout au plus , dans quelque cas , qu'à en reporter de nouvelles sur les premières , j'ai pensé néanmoins que , si on pouvoit le lever , ce seroit perfectionner ma dernière méthode ; & c'est à quoi j'ai travaillé , depuis sa publication. On voit même , dans une lettre que j'écrivis , il y a quelques années , à M. Dumonceau (a) , que j'avois dessein de rendre

» (a) Licencié en médecine de l'Université de  
 » Louvain , médecin-pensionnaire de la ville &  
 » de l'hôpital militaire de Tournai , &c. » Voyez  
 le Journ. de Méd. de Décembre 1768 , pag. 519  
 & suiv.

Ce docteur , qui donne tout au long l'histoire de l'Observation de M. Keck , a bien voulu y mettre en épigraphe un passage de mon Mémoire , dont voici la teneur : « Il est nécessaire de toucher  
 » les femmes qui ont des pertes blanches habi-

publics les changemens que j'y avois faits alors ; mais j'ai différé jusqu'à présent , afin de fixer totalement cette méthode.

Voici en quoi consistent ces nouveaux degrés de perfection. 1<sup>o</sup> Je ne me sers plus du tout de fil d'argent pour lier les polypes utérins ; je lui préfère de bonne ficelle (a) bien cirée. 2<sup>o</sup> Je ne fais plus de torsion ni de nœuds au dedans du vagin. 3<sup>o</sup> Mes deux tuyaux ne sont plus ni droits , ni soudés , ni à coulisse. 4<sup>o</sup> Ils sont courbes , comme dans les Figures 1, 2, 3 & 4, & assemblés par jonction passée de même que la plupart des pinces ou tenettes , & ont , comme elles , des anneaux à leurs extré-

» tuelles ; » & il fait remarquer avec raison , pag. 541 , que j'aurois dû y ajouter *des rétentions d'urine* , ou *des difficultés d'uriner*. En effet , j'avoue qu'il y a tant de femmes attaquées de polypes utérins , qui ont l'un ou l'autre de ces accidens , même quelquefois des dysuries si considérables , ou des stranguries si effrayantes , que je suis étonné de n'en avoir pas fait usage collectivement dans l'énumération de ces accidens , en parlant des pertes de sang & des fleurs blanches. Je saisis ici cette occasion d'en faire des remerciemens à M. Dumontéau , comme aussi d'avoir rendu public , pag. 531 du même Journal , qu'il a suivi , en 1755 , un de mes Cours d'Accouchement.

(a) Quel'on nomme ici de *serandinier* , c'est-à-dire de celle qu'emploient dans leurs métiers les fabricans de gaze , parce qu'elle est très-belle & fort bonne.

mités inférieures. 5<sup>o</sup> Ces deux tuyaux n'ont plus rien de commun avec les précédens, que d'être de semblables calibres terminés supérieurement en larme percée, & inférieurement, en ouverture dont les rebords sont émouffés.

Quant à la longueur & à la courbure des parties supérieures de l'instrument, depuis la jonction de ses branches, elles sont variées comme on le voit dans la Figure 2, 3 & 4 qui est censée représenter trois instrumens distincts, tant pour être mieux appropriés aux largeurs & profondeurs des vagins dans lesquels il faut les introduire, que pour les divers volumes des polypes à embrasser.

Moyennant ces modifications de mes tuyaux propres à porter des ligatures sur le pédicule des polypes utérins, dans le vagin, je suis en état d'embrasser également bien, & avec beaucoup de facilité, les plus gros polypes comme les plus petits, les mous comme les solides; n'importe quelle figure ils puissent avoir, pourvu que la partie supérieure soit la moins volumineuse (a),

(a) Cette restriction n'est point particulière à notre méthode; elle est commune à toutes celles qui sont fondées sur la ligature à bracelet: la raison en est trop sensible pour avoir besoin d'éclaircissement. Nous en pouvons dire autant sur le cas où le polype auroit contracté quelque adhérence aux parois du vagin. En supposant néanmoins que cela

& cela, sans craindre d'être obligé de porter de nouvelles ligatures pour faire périr totalement la tumeur. On pourroit enfin ôter à volonté, & avec beaucoup de facilité, cette ligature, en cas de nécessité absolue.

Quant à la maniere de se servir du nouvel instrument, il faut, 1<sup>o</sup> avoir une ligature de quatre pieds au moins de longueur : ( on verra, par la suite, pourquoi il est nécessaire que cette ligature soit presque toujours aussi longue ; ) 2<sup>o</sup> choisir celui des trois instrumens qui paroîtra le plus convenable au cas qui se sera présenté ; 3<sup>o</sup> faire passer les chefs de la ligature, de haut en bas, par chaque tuyau séparément ; 4<sup>o</sup> les égaliser, après avoir rapproché l'une contre l'autre les extrémités des tuyaux ; 5<sup>o</sup> mettre un bandage de corps de quatre doigts ou environ de largeur, & médiocrement ferré : ( il suffit qu'il soit de linge, mais un peu épais, pour éviter qu'il ne blesse, en se mettant comme en corde ; ) 6<sup>o</sup> envelopper le haut de chacune des cuisses avec une serviette pliée en trois ou quatre, sui-

fût possible, ce cas doit être bien rare ; car, quoique je puisse dire avec vérité avoir vu beaucoup de femmes attaquées de polype utérin, cependant je n'en ai pas encore trouvé une seule qui fût dans ce cas : il y a plus ; je ne sçache pas qu'aucun auteur en ait parlé pour ces sortes de polypes.



vant sa longueur , pour servir à l'usage qui sera ci-après décrit. 7<sup>o</sup> Outre cela , il faudra avoir deux petites bandes faites à-peu-près comme celles dont on se sert après la saignée du bras.

Voilà tout ce qui constitue l'appareil : venons au manuel de l'opération. La malade supposée située convenablement pour pouvoir être opérée commodément, le chirurgien prendra , 1<sup>o</sup> l'instrument, comme il tiendrait des pinces fermées, qu'il auroit dessein d'ouvrir, les chefs de la ligature pendant librement; & , dans cet état, il l'introduira avec précaution, soit par la partie basse du vagin, soit par l'un ou l'autre côté, jusqu'à ce qu'il soit parvenu au fond de cette gaine. 2<sup>o</sup> Etant arrivé à ce point, il écartera suffisamment les branches de l'instrument, pour faire passer à travers leur courbure concave le corps du polype; ce qui se fait aisément à la faveur d'un des doigts de l'autre main, introduit à l'entrée du vagin, pour pousser latéralement le corps de la tumeur du côté de l'instrument, tandis qu'on transporte celui-ci tout ouvert du côté opposé. 3<sup>o</sup> Il baissera la main qui tiendra l'instrument, pendant qu'avec l'autre main, il tirera à lui les deux chefs de la ligature; & , par ces deux mouvemens joints, il fermera l'instrument, & embrassera exactement le pédicule du polype.

4° Ce qui étant exécuté, l'opérateur fera sur l'extrémité inférieure des deux tuyaux le nœud du chirurgien, avec les deux bouts pendans de la ligature. 5° Il inclinera alors tout-à-fait l'instrument du côté qu'il aura jugé le plus à propos de choisir, embrassera la cuisse de ce côté avec la ligature ; & , avant de l'y fixer , 6° il prendra une des petites bandes, fera passer chacun de ses chefs par les anneaux de l'instrument, embrassera, de dessous en dessus, les extrémités inférieures des deux tuyaux sur lesquels il formera un nœud au milieu de la bande. 7° Il fixera la ligature, d'abord par un nœud simple, & par-dessus, par un autre nœud connu sous le nom de *rosette* : il en fera autant de la petite bande. 8° Celle-ci sera à son tour embrassée dans sa partie latérale externe, par la seconde bandelette, pour être attachée au bandage de corps. 9° Enfin on ôtera la serviette qui aura été mise sur l'autre cuisse ; & on en couvrira le tout, pour que rien ne puisse se déranger.

L'opération étant ainsi terminée, on remettra la femme dans le lit, sur le dos, préférant cette situation à toutes autres, jusqu'à ce que l'instrument ne tienne plus au dedans : on lui passera un bassin sous elle ; toutes les fois qu'elle aura envie d'uriner, ou d'aller à la selle. Elle sera remuée

avec précaution, tant pour ne rien déranger de l'appareil, que pour éviter les vacillations de l'instrument au dedans du vagin, & faire enſorte que le polype ne ſe ſépare que dans ſon tems, & par le ſeul effet de la conſtriction de la ligature. Ces précautions n'empêcheront point de mettre la malade ſur ſon ſéant, ſoit pour boire, ſoit pour manger, ſoit pour faire ſes autres beſoins.

Son régime ſera, en général, celui des convaleſcens, dans le cas où il n'y aura pas d'indication particulière à ſaiſir; &, lorsqu'il y en aura, ce ſera au chirurgien à les ſuivre avec ſagacité. Les injections, répétées plus ou moins ſouvent, ſuivant le degré de mauvaiſe odeur, toujours inſéparable de cet état, ſeront utiles, ſur-tout à cauſe de l'acrimonie des liqueurs qui exſudent de la tumeur, lesquelles font quelquefois des impreſſions éréſipélateuſes ſur les parties qu'elles mouillent. Ces injections n'étant qu'un acceſſoire à la cure, chacun peut choiſir la liqueur qu'il jugera à propos, pourvu qu'il ne ſe ſerve point d'aucuns médicamens aſtringens ou répercuffifs.

Les panſemens doivent être renouvelés tous les jours, ſoir & matin, à douze heures ou environ de diſtance les uns des autres. Ils conſiſtent, 1<sup>o</sup> à découvrir la portion de l'inſtrument qui eſt hors du vagin;

ce qui se fait , en ôtant d'abord la serviette qui recouvre le tout , ensuite en déliant les bandelettes qui assujettissent l'instrument & les chefs de la ligature ; 2<sup>o</sup> en déliant ces chefs , pour en resserrer le nœud , afin de comprimer , chaque fois de nouveau , plus profondément le pédicule de la tumeur , dans le lieu où cette ligature s'est fixée ; ce qui doit être fait avec précaution , c'est-à-dire , en saisissant d'une main l'instrument , pour l'empêcher de vaciller , & de l'autre , les chefs de la ligature , que l'on tirera à foi , sans défaire le nœud , pour voir de combien la ligature a besoin d'être resserrée. 3<sup>o</sup> Cette curiosité satisfaite , on resserrera avec ménagement , quoique fortement , le nœud primordialement fait , sans jamais le défaire , ni en faire d'autres dessus ; ensuite on rétablira l'appareil blanchement , comme il l'étoit la première fois ; ce qu'on répétera à chaque pansement , jusqu'à ce que la tumeur se trouve entièrement séparée d'avec le reste de son pédicule.

Si alors la tumeur ne sort pas d'elle-même , soit sur le champ , soit en allant à la garde-robe naturellement , ou par l'effet de quelques lavemens , on essayera de l'extraire avec un ou deux doigts ; & , s'ils ne sont pas suffisans , comme cela arrive souvent , soit par le trop gros volume de la tumeur , soit parce qu'étant limonneuse , elle glisse  
sous

sous les doigts, ( ce qui empêche de la saisir ferme, ) soit parce que, ne tenant plus à rien, elle roule dans le vagin ; soit enfin par ces causes conjointes, on saisira ce corps étranger avec des tenettes à larges prises, comme, par exemple, celles de la taille. Je me fers ordinairement alors de ma pince à faux-germes, qui remplit d'autant mieux l'intention que l'on a, que ses ferres sont fenêtrées (a).

Il m'est arrivé une fois d'être obligé de me servir du *forceps* du docteur Smellie, accoucheur Anglois (b), ma pince n'étant pas suffisante, à cause du trop gros volume & de la trop grande solidité de la tumeur ; & il me réussit très-bien.

Une autre fois, n'ayant avec moi ni l'un ni l'autre de ces instrumens, & étant très-éloigné de ma demeure, la malade desirant fort d'être délivrée, sur le champ, de ce corps étranger, voici ce que je fis pour la satisfaire sans délai. Je pris, 1<sup>o</sup> une cuiller à bouche : elle étoit d'argent ; 2<sup>o</sup> une bandelette de linge fin, dont je garnis le manche dans toute sa longueur, en l'entortillant

(a) Voyez les Figures 12 & 13 de la seconde Planche de la suite de notre Livre intitulé *Observations sur les Causes & les Accidens de plusieurs Accouchemens laborieux*, &c.

(b) Voyez dans le même Livre, même Planche, les Figures 9 & 10,

ferme, & à plat, jusqu'à ce que son volume fût devenu double, ou à peu-près. 3° Je pris un ruban de fil fort, de cinq à six lignes de large, & long d'un pied & demi ou environ. 4° Avec le milieu de ce ruban, j'embrassai le manche de la cuiller tout près de son cuilleron, & l'y fis coudre ferme la couture située du côté de la cavité du cuilleron. 5° Enfin je liai solidement ensemble, près de leur extrémité, les deux chefs de ce ruban.

Ce petit appareil étant préparé, & après avoir situé convenablement la malade, j'introduisis la cuiller enduite de beurre, dans le vagin, le cuilleron le premier, dans le sens de l'ouverture de la vulve, & la cavité du cuilleron du côté de la tumeur; je transportai ensuite le manche de la cuiller à plat, sous l'arcade du *pubis*, pour, en élevant d'une main le bout, dans ce lieu, qui me servoit comme de point d'appui, je pusse obliger cette volumineuse tumeur à franchir la vulve, à l'aide de l'autre main passée à travers l'anse du ruban qui côtoyoit, à droite & à gauche, la tumeur, en l'embrassant & la déprimant dans ses parties latérales; ce qui tendoit à l'allonger, & à lui faire enfilér la vulve avec moins de difficulté, ce lien produisant, à quelques égards, l'effet des tenettes; en sorte qu'agissant d'une part, en poussant la tumeur de derriere en avant, &, d'autre part, en la tirant en en-

bas ; tantôt alternativement , & tantôt conjointement , comme il est recommandé de le faire ailleurs (a) avec le levier de Roonhuisen , je vins à bout d'extraire le corps de ce polype qui pesoit encore trois livres : son pédicule étoit assez gros , pour n'avoir résisté que six jours à la constriction de la ligature.

Les maîtres de l'art trouveront peut-être que nous sommes entrés dans un détail trop minutieux sur notre dernière méthode ; mais , en tout cas , nous les prions d'observer que c'est bien moins pour eux que nous écrivons , que pour les élèves ; que d'ailleurs c'est exposer à l'esprit des uns & des autres ce que nous avons exécuté un grand nombre de fois ; ce qui suppléera suffisamment à ce qu'ont entièrement omis sur ce sujet M. Keck , ci-devant cité , & M. Herbiniaux (b). A la vérité , ce dernier fait observer seulement que , dans le cas qu'il décrit , « il avoit fait des marques , par un fil

(a) Voyez la figure de cet instrument , & la maniere de s'en servir : on les a ajoutées au *Traité des Accouchemens de M. SMELLIE* , traduit de l'anglois en françois. Voyez aussi notre sentiment sur le prétendu secret de Roonhuisen , dans celui de nos Livres que nous venons de citer , dernière édition.

» (b) Maître chirurgien-accoucheur à Bruxelles. » Voyez le Journal de Médecine de Janvier 1770 , pag. 50 & suiv.

» *blanc*, en plusieurs endroits des chefs de  
» la ficelle contenue dans les cannulles,  
» pour qu'à mesure que ces marques sortoient  
» de l'extrémité inférieure, il pût juger com-  
» bien l'anse restoit encore grande. »

Nous ne sçavons à quoi pouvoit servir la blancheur du fil ; car, dans tous ces cas, les liqueurs putrides, qui s'introduisent de toute nécessité, de haut en bas, dans les tuyaux, & qui s'écoulent continuellement, en plus ou moins grande quantité, par leur extrémité inférieure, rendent toujours, depuis les premières vingt-quatre heures jusqu'à la fin, la ficelle noire ; & sûrement M. Herbiniaux a dû s'en être aperçu comme nous, & que la blancheur du fil en question a été convertie dans le même noir qu'avoit acquis la ficelle.

N'importe : Concluons que, moyennant la nouvelle modification de nos tuyaux, nous ne nous servons plus de ceux qui sont gravés dans les Mémoires de l'Académie, pour les polypes utérins, ni de ceux dont nous avons fait part à MM. Dumonceau & Keck, pour le même sujet ; disons plus : notre dernière correction, ou modification, nous rend totalement inutile l'ingénieuse addition que M. Keck a faite à nos premiers tuyaux (a), & que M. Herbiniaux

(a) Voyez cette Addition dans le Journal de Méd. de Novembre 1769 : elle y est gravée.



a copiée avec quelques legers changemens. D'ailleurs notre derniere méthode nous met à portée de nous servir également bien de la ficelle (a), sans avoir besoin de conducteur d'anse, comme instrument auxiliaire, ni de craindre d'être obligé de re-

» (a) M. Nollefon le fils, ancien chirurgien  
 » aide-major des armées du roi en Allemagne,  
 » maitre en chirurgie à Vitry-le-François, » a  
 avancé, dans le Journal de Médecine d'Octo-  
 bre 1766, que je « prétends que la soie, quoi-  
 » qu'au-dessus du fil, ne comprime pas assez exac-  
 » tement, & ne forme pas assez vite le fillon cir-  
 » culaire sur le pédicule ; » à quoi j'oppose au-  
 jourd'hui, par occasion, qu'il ne me souvient pas  
 d'avoir écrit cela nulle part. Je dirai seulement à  
 présent que j'ai commencé par me servir de plu-  
 sieurs brins de fil cirés & posés à côté les uns des  
 autres ; que l'inconvénient de leur désunion m'a en-  
 gagé à leur substituer de la ficelle ; que d'elle j'ai  
 passé au fil d'argent, pour éviter la multiplicité des  
 instrumens ; & enfin que la rupture de ce fil m'a  
 fait revenir à la ficelle, mais en évitant le porte-  
 anse, ou instrument auxiliaire. Après cette expli-  
 cation, on ne me prêtera peut être plus des inten-  
 tions que je n'aurai pas eues. En effet, on trouve,  
 dans notre Mémoire, ci-devant cité, au n° 23,  
 que, loin d'avoir jamais craint qu'une ligature  
 quelconque *ne forme pas assez vite le fillon circu-*  
*laire sur le pédicule*, je recommande « de ne ferrer  
 » d'abord que médiocrement, pour que la ligature  
 » puisse, avant que d'avoir fait un fillon considé-  
 » rable sur le pédicule, remonter & laisser le moins  
 » de pédicule que faire se pourra. »

venir à une seconde ligature pour le même polype.

Enfin notre nouvel instrument étant tout d'argent, de même que le précédent, il n'a pas l'inconvénient de se rouiller dans aucune de ses parties, comme le doit faire inévitablement le cliquetage du treuil de ces Messieurs, pendant tout le tems que l'on est obligé de laisser l'instrument en place, pour attendre la chute du polype; car ce cliquetage est d'acier, puisqu'il doit être composé d'une roue en rochet, & d'un ressort. A cet inconvénient on peut ajouter celui du volume que doivent former ces treuils à l'extrémité des tuyaux; volume qui doit être beaucoup plus incommode à la malade, que les anneaux de notre dernier instrument. Au reste, c'est aux praticiens à en juger : nous les avons mis à portée d'en faire le choix.

Quoi qu'il en soit, les personnes judiciaires nous sçauront gré, sans doute, d'avoir, depuis long tems, fait nos efforts pour sauver les malades menacées de périr de polypes utérins, renfermés dans le vagin.

Cependant nous voyons avec surprise, que M. Soyeux (a) semble désapprouver

» (a) Chirurgien à Coincy-l'Abbaye. » Voyez le Journal de Méd. d'Août 1769, pag. 179.

notre méthode de laisser périr en place les polypes utérins. En effet, après avoir donné le procédé dont il a fait usage dans un cas où la tumeur, qui étoit sortie de la vulve, (pesoit cinq livres au moins,) tumeur qu'il a liée au dehors, & soustrait sur le champ, comme on doit toujours faire en circonstance pareille à celle où il se trouvoit alors (a), il dit : « Cette maniere d'opérer » est la même que j'avois vu pratiquer, en » 1721, à feu M. Thibault, chirurgien-major » de l'Hôtel-Dieu de Paris, sur une fruitiere » de la rue Saint-Pierre-aux-Bœufs, nom- » mée *Colson* ; & cet habile praticien mé- » ritoit d'être suivi. » Nous pensons que personne n'est disposé à contester cette vérité à M. Soyeux ; mais poursuivons l'ex-

(a) Il paroît que, pour faire la ligature de ce polype utérin, M. Soyeux, au lieu de traverser le pédicule de la tumeur, de la maniere qu'on le pratique ordinairement pour l'épiploon, dans les cas où cela devient nécessaire, il n'a fait que l'embrasser seulement : cependant on ne peut disconvenir que la premiere de ces méthodes ne soit beaucoup plus sûre que la dernière, afin de se mettre hors du risque de voir périr les malades d'hémorrhagie; accident qui arrive malheureusement quelquefois, faute de cette précaution : on n'en trouve que trop d'exemples dans les auteurs. M. Soyeux a donc couru ce risque, en suivant sa méthode, ou cel'e de M. Thibault, en supposant que ce dernier ait commis cette faute.

posé de cet observateur. « Cette maladie ;  
 » aujourd'hui plus connue (a), a été traitée  
 » constamment selon la méthode ordi-  
 » naire (b), *qui est la mienne* (c) ; & d'heu-  
 » reux succès confirment *la préférence* qu'elle  
 » s'est acquise (d). Pour s'en convaincre, il  
 » ne faut que lire le Mémoire de M. Levret ,  
 » inséré dans le Tome troisième de la Col-  
 » lection de l'Académie Royale de Chi-  
 » rurgie , pag. 518. »

Voilà une assertion qui paroît bien forte ;  
 & qui a été donnée, sans contredit, pour  
 telle ; mais voyons ce qu'elle deviendra ,  
 lorsqu'elle sera appréciée.

Il faut convenir que la plus grande partie  
 des faits, qui entrent dans la composition  
 de notre Mémoire, formeroit une  
 espèce de conviction contre nous, si on les  
 regardoit superficiellement. Mais, si l'on  
 considère qu'il y a bien peu de ces femmes  
 qui n'aient couru plusieurs fois les risques  
 de périr, avant que leurs tumeurs soient  
 sorties du vagin, on sera obligé de con-

(a) Que M. Soyeux ne dit-il ici à qui on en a  
 la plus grande obligation ?

(b) Oui, quand la tumeur est hors du vagin, &  
 conséquemment de la vulve.

(c) C'est-à-dire qu'il a adoptée ; car on ne voit  
 rien là de lui, que de l'imitation.

(d) Depuis quand ? comment ? & pourquoi ?

venir que ç'auroit été leur rendre un grand service, que de les affranchir de bonne heure de ces périls.

D'ailleurs, si on a pu rassembler un certain nombre de faits propres à prouver que le hazard a quelquefois été utile à quelques-unes de ces malades, il n'est pas impossible de leur opposer d'autres faits propres à prouver qu'il en a péri, faute d'être favorisées par le cas fortuit, ou parce qu'elles ont eu, pour surcroît de malheur, celui de tomber dans des mains asservies à des routines aveugles.

On en trouve un exemple dans *Zacutus Lusitanus* (a), quatre dans notre Mémoire (b), deux dans notre Traité sur cette matière (c), & un septieme dans le Journal de Médecine de Mars 1770.

A l'égard de succès en pareille maladie où les précédentes ont péri, il y en a un exemple dans Stalpar Vander-Wiel (d), trois dans notre Traité des Polypes (e), un dans notre Mémoire, Observ. 30, auxquels exemples on peut ajoûter ceux de MM. Keck

(a) *Prax. Med. Lib. II, Observ. 86.*

(b) Ils font le sujet des Observations 23, 24, 25 & 26.

(c) Aux numéros 3 & 5.

(d) *Obs. rar. Cent. I, Obs. 87.*

(e) Obs. 10, 11 & 12.

& Herbiniaux, chirurgiens, ci-devant cités;

Enfin, depuis treize ans, nombre qui n'ont pas été encore imprimés, mais dont la plûpart sont à la connoissance de MM. De Vernage, Petit, Vachier, Grandclas & Fumée, tous docteurs-régens de la Faculté de médecine en l'Université de Paris; de M. Poissonnier Desperrières, médecin du roi, & de plusieurs de mes collègues, au nombre desquels est M. Coste second, qui, de même que M. Grandclas, m'ont vu opérer, il n'y a pas long-tems, & réussir, à tous égards, avec ma dernière méthode.

Mais, malgré toutes ces réussites obtenues avec connoissance de cause, nous ne rétorquerons point à M. Soyeux, *que ces heureux succès confirment la préférence que cette méthode s'est acquise*, parce qu'outre qu'il faut être judicieux, il est utile d'être appréciateur. Nous dirons donc seulement que, toutes les fois qu'il s'est présenté à nous des cas semblables à celui dont M. Soyeux a rendu la description publique, nous avons agi de même que lui, & en avons donné le précepte (a) avec la précaution de plus

(a) On en trouve une preuve incontestable dans notre Mémoire, au n<sup>o</sup> 13. En effet, voici ce que nous y disons mot à mot, pag. 592.

» Il ne faut pas tarder de lier, suivant la *maniere*

qu'il n'a pas prise, qui est, comme nous l'avons dit plus haut, de nous prémunir contre les risques d'une hémorrhagie dangereuse (a); & c'est de cette manière que nous nous sommes comportés. depuis peu, en présence de M. Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie, &c.

La tumeur pesoit encore trois livres & demie, poids de marchand, trente-six heures après son extirpation. Ce fait, qui est aussi à la connoissance de M. Lorry, docteur-

» *ordinaire*, un polype qui est considérable, s'il  
 » sort subitement du vagin, sur-tout dans le cas  
 » où le pédicule de la tumeur part de l'intérieur de  
 » la matrice; sans quoi, le tiraillement subit &  
 » considérable de la paroi de cet organe, où se  
 » trouve attaché le pédicule du polype, ne tar-  
 » deroit pas de produire des accidens considéra-  
 » bles; ce qui indique alors la nécessité de soustraire  
 » sans délai la tumeur, si-tôt que la ligature est  
 » faite. »

(a) Voyez le Journal de Médecine de Décembre 1768, pag. 535, dans l'Histoire décrite par M. Dumonceau, ci-devant cité, au sujet d'un polype approchant beaucoup de celui qu'a opéré M. Soyeux, qu'il y avoit deux artères dans le pédicule.

Voyez aussi la huitième Observation de notre Mémoire, pag. 583. Dans le fait cité, il y avoit des pulsations manifestes au pédicule du polype.

Voyez encore dans ZACUTUS LUSITANUS, *Prax. Med. Lib. II, Observ. 86*: il y est dit que la malade périt d'hémorrhagie.

régent de la Faculté de médecine en l'Université de Paris, à beaucoup de rapport avec celui qui est inséré dans le Journal de Médecine du mois de Décembre 1764, pag. 526 & suivantes, soit pour le caractère de la maladie, soit pour l'aspect, le volume, la figure, la consistance & les dimensions de la tumeur, soit enfin par le procédé de la ligature, & de ses heureuses suites.

On voit par ce fait seul, quoiqu'isolé de bien d'autres que nous pourrions donner, que nous ne rejettons point entièrement la méthode bannale de feu M. Thibault, adoptée aveuglément par M. Soyeux, mais que nos succès constans, produits avec connoissance de cause, nous mettent en droit de conclure que, toutes les fois que le polype sera encore renfermé dans le vagin, nous ne hazarderons point d'attendre qu'il sorte pour le lier; que, loin de-là, nous ne balancerons point alors à nous servir de notre dernière méthode.

Nous croyons cette façon de penser plus conforme à la saine doctrine de l'art de guérir, que celle de M. Soyeux : au reste, nous en faisons juges nos lecteurs, de même que de ce qui va terminer ces Remarques critiques.

On trouve dans une Lettre de M. Keck, dont l'Extrait a été inséré dans le Journal de Méd. de Novembre 1769, pag. 442;



On trouve, dis-je, ce qui suit, en parlant de mes deux anciens tuyaux.

» On pourroit, comme l'idée m'en est  
 » venue, de même qu'à deux de mes con-  
 » freres, retrancher une sonde, &, lorsqu'il  
 » s'agit de lier un polype du nez, diminuer  
 » de sa longueur, en rendant, par ce moyen,  
 » l'instrument plus aisé à manier dans un  
 » endroit resserré. »

Il y a plus de quinze ans que j'ai réalisé cette même idée. J'ai pour garans de cette vérité le grand nombre d'élèves de toutes nations, qui, depuis ce tems, ont suivi mes Cours d'Accouchement, à qui j'ai fait voir l'instrument, tel que M. Keck en donne l'idée, & que l'on voit ci-après gravé Figures 6 & 7. Je leur en ai démontré le manuel que j'ai exécuté maintefois sur le vivant, avec le plus grand succès; & nombre de mes collègues en peuvent dire autant. Enfin on en trouve une preuve par écrit, non suspecte, à la page 599 de mon Mémoire; car j'y dis, n<sup>o</sup> 30 : « La méthode, que  
 » nous avons décrite pour lier les polypes  
 » de la matrice & du vagin, est applicable à  
 » ceux des narines; mais, quoiqu'elle m'ait  
 » déjà réussi plusieurs fois, ( en 1757, )  
 » & que je ne sois pas le seul qui en ai fait  
 » usage, je n'en dirai rien ici, réservant d'en  
 » parler dans un autre Mémoire, en traitant  
 » des polypes de la gorge, pour lesquels

» la même méthode ne pouvant servir, j'en  
 » ai imaginé une autre que je décrirai alors  
 » dans toute son étendue. »

J'annonce actuellement, qu'à la place de cette méthode, dont j'ai fait prématurément part dans tous mes Cours, que je lui en substitue une autre bien moins embarrassante, qui est fondée sur le dernier instrument que j'ai inventé, & que je rends actuellement public : je réserve à un autre temps d'en donner le détail.

Mais, puisque nous en sommes à des remarques sur les polypes de la gorge & du nez, je saisis avec plaisir cette occasion de marquer ici ma reconnoissance à M. Clément (a) pour toutes les choses avantageuses qu'il dit obligeamment de moi, au sujet de ce que j'ai avancé (b) [ contre le sentiment de ceux qui m'ont précédé, ] *qu'un corps polypeux peut avoir plusieurs appendices, mais qu'un seul pédicule pour attache originaire.* Il est certain que ma théorie se trouve d'autant mieux confirmée par l'Observation de M. Clément, que cette Observation, pleine de détails intéressans, est écrite avec la plus grande clarté.

(a) Premier élève en chirurgie de l'Hôtel-Dieu d'Orléans. Voyez le Journ. de Méd. d'Avril 1770.

(b) Dans mon Livre intitulé *sur la Cure radicale de plusieurs Polypes de la matrice, de la gorge & du nez*, &c.

*P. S.* Je finis par avertir que, pour satisfaire les personnes qui adopteront mes productions, & qui n'auront point d'ouvriers assez habiles pour exécuter les instrumens que j'ai inventés, elles pourront s'adresser au sieur *Chatron*, maître coutelier, qui fait tous les miens. Il demeure à Paris, rue du Four, fauxbourg Saint-Germain, près la grille du marché, à l'enseigne du Vaisseau.

J'offre d'examiner scrupuleusement tous ces instrumens, afin que tout le monde soit content.

#### EXPLICATION DES FIGURES.

**FIGURE 1.** L'instrument garni de sa ligature : il est représenté ouvert, & censé embrassant, ou prêt à embrasser le pédicule du polype au fond du vagin, dans lequel cet instrument a été introduit fermé.

Les Figures 2, 3 & 4 représentent le même instrument fermé, dont les parties inférieures, jusques & y compris la jonction, sont en tout semblables à la Figure 1. A l'égard des parties supérieures, la Figure 2 désigne une de celles de la Figure 1, dans toutes ses dimensions. La Figure 3 les a de moindre longueur & courbure ; & la 4<sup>e</sup>, la plus petite des trois à tous égards, afin de choisir celui des trois instrumens qui conviendra le mieux à l'opération projetée.

## 560 EXPLICATION DES FIGURES.

Cette Figure n'a été ainsi construite que pour en éviter la multiplicité.

La jonction de la premiere Figure est vue de trois quarts ; celle des numéros 2, 3 & 4, de face ; & la cinquieme, de côté, pour que cette jonction soit bien connue ; car il faut éviter qu'elle ne gêne l'intérieur des tuyaux, pour que les chefs de la ligature y puissent passer librement.

Figure 6. Le tuyau avec lequel on lie aisément les polypes du nez, jusqu'au fond des fosses nazales, au moyen d'un fil d'argent.

Figure 7. Une portion de l'extrémité supérieure de ce même tuyau, pour faire voir la cloison ou traverse qui le sépare en deux parties égales, & par les côtés de laquelle on doit faire passer, de haut en bas, les deux chefs de la ligature. Toutes ces Figures ont leurs dimensions exactement semblables en tout aux originaux.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## A V R I L 1770.

THERMOMÈTRE.				BAROMÈTRE.		
Jours du mois.	A 6 h. & demie du mat.	A 2 h. & demie du soir.	A 11 h. du soir.	Le matin. pour. lig.	A midi. pour. lig.	Le soir. pour. lig.
1	6 $\frac{1}{2}$	10 $\frac{1}{4}$	7 $\frac{3}{4}$	28	28	27 11 $\frac{3}{4}$
2	8	11 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{3}{4}$	27 10	27 11	27 9 $\frac{1}{2}$
3	5	9 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{1}{2}$	27 9	27 9	27 10 $\frac{1}{2}$
4	6	7 $\frac{1}{2}$	4	27 9	27 8	27 6 $\frac{1}{2}$
5	3	8 $\frac{1}{2}$	2 $\frac{1}{2}$	27 5	27 5	27 4
6	2	6 $\frac{1}{2}$	3	27 3 $\frac{1}{2}$	27 3 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{1}{4}$
7	1 $\frac{1}{2}$	8	2 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{1}{4}$	27 4 $\frac{1}{2}$	27 4 $\frac{1}{4}$
8	2 $\frac{1}{2}$	9	4	27 5	27 5 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$
9	4 $\frac{1}{4}$	9	6	27 6	27 5 $\frac{1}{4}$	27 5 $\frac{1}{2}$
10	5 $\frac{1}{4}$	8	5 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{2}$	27 6 $\frac{1}{4}$	27 7 $\frac{1}{4}$
11	5 $\frac{1}{2}$	8	2 $\frac{1}{2}$	27 8	27 9 $\frac{1}{4}$	27 11
12	2	7 $\frac{1}{2}$	3	27 11	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$
13	3	7 $\frac{1}{2}$	5 $\frac{3}{4}$	27 11 $\frac{3}{4}$	28	28
14	3	5	4 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 1
15	2 $\frac{1}{2}$	10	5 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
16	3	12	7 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$	28	28
17	6 $\frac{1}{2}$	11	6 $\frac{3}{4}$	28	28	28 $\frac{1}{2}$
18	5 $\frac{1}{2}$	12 $\frac{1}{2}$	9 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28	27 11
19	9	10 $\frac{3}{4}$	6	27 10	27 10 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{2}$
20	4	11 $\frac{1}{2}$	7 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{2}$	27 10 $\frac{1}{2}$
21	9 $\frac{1}{2}$	11	6	27 8 $\frac{1}{2}$	27 8	27 8
22	6	7 $\frac{1}{2}$	4	27 10	28	28
23	3 $\frac{1}{4}$	6 $\frac{1}{2}$	4	28	28	28 $\frac{1}{4}$
24	2	7 $\frac{1}{2}$	3 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{4}$	28 $\frac{1}{2}$	28 $\frac{1}{4}$
25	2	10	5 $\frac{1}{2}$	28 1	28 1	28 1 $\frac{1}{4}$
26	5 $\frac{1}{4}$	9	7 $\frac{1}{2}$	28 1	28 $\frac{1}{4}$	27 11 $\frac{1}{2}$
27	7 $\frac{1}{4}$	9	8	27 9 $\frac{1}{4}$	27 11	27 11 $\frac{1}{4}$
28	7	13	10 $\frac{1}{2}$	28	28 1 $\frac{1}{2}$	28 2 $\frac{1}{2}$
29	9 $\frac{1}{4}$	14	7 $\frac{1}{2}$	28 3	28 4	28 4
30	5 $\frac{3}{4}$	13 $\frac{1}{2}$	8 $\frac{1}{4}$	28 3 $\frac{1}{4}$	28 2 $\frac{1}{2}$	28 1 $\frac{3}{4}$

## ETAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matin.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
1	O. nuages.	O. nuages.	Nuages.
2	O S O. cou vert.	O-S-O. c. pl.	Nuages.
3	S-S-O. pl. c.	O. nuages.	Couvert.
4	O. nuages. v. pluie.	O. pluie. v.	Beau.
5	O. nuages. v. grêle.	O. nuages.	Nuages.
6	O. couv. pl.	O. nuag. pl.	Nuages.
7	O S-O. nuag.	S-O. nuages. pluie.	Nuages.
8	O. nuages.	O n. grêle.	Nuages.
9	S. couvert.	S. pl. couv.	Couvert.
10	S. couvert.	O. pl. contin.	Couvert.
11	N. couvert.	N. c. nuages.	Beau.
12	N. couvert.	N N-E. c. n.	Beau.
13	N-N-E. nuag.	N N-E. c. v.	Couvert.
14	N. nuages.	N. nuages.	Beau.
15	N. nuages.	N. nuages.	Nuages.
16	N-N-O. b.	N. nuages.	Couvert.
17	O. pl. nuag.	O. n. pet. pl.	Nuages.
18	S-O. pluie. nuages.	O-S O. nua ges. pluie.	Pluie.
19	O. pl. vent.	O. v. nuages.	Beau.
20	N. b. nuages.	S O. couvert. pluie.	Pluie. vent.
21	O. pl. vent. couvert.	O. pl. vent.	Pluie. vent.
22	O-N-O. n. vent.	N-N-O. on- dées. vent.	Pluie.
23	N. nuages. v. grêle.	O. pl. grêle.	Couvert.
24	N-N-E. pl. couvert.	N N-E. nuag. pluie.	Beau.

## ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le Matinée.</i>	<i>L'Après-Midi.</i>	<i>Le Soir à 11 h.</i>
25	N. b. nuages.	N. nuages.	Beau.
26	E-N-E. nuag. couvert.	S-S-O. pluie.	Pluie.
27	S. pluie. cou- vert.	S. couv. pl.	Beau.
28	N. couvert.	N. couv. n.	Beau.
29	N-N-E. cou- vert.	N-N-E. n. vent.	Beau. vent.
30	N-N-E. n. v.	N-N-E. beau.	Beau.

La plus grande chaleur marquée par le thermomètre, pendant ce mois, a été de 14 degrés au-dessus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur, de  $1\frac{1}{2}$  degré au-dessus du même terme. La différence entre ces deux points est de  $12\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 4 lignes; & son plus grand abaissement de 27 pouces  $3\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est d'un pouce & une demi-ligne.

Le vent a soufflé 9 fois du N.

5 fois du N-N-E.

1 fois de l'E-N-E.

3 fois du S.

2 fois du S-S-O.

3 fois du S-O.

3 fois de l'O-S-O.

11 fois de l'O.

1 fois de l'O-N-O.

2 fois du N-N-O.

N n ij

# 564 MALADIES REGN. A PARIS,

Il a fait 13 jours beau.  
 26 jours des nuages.  
 17 jours couvert.  
 17 jours de la pluie.  
 3 jours de la grêle.  
 10 jours du vent.

---

## *MALADIES qui ont régné à Paris , pendant le mois d'Avril 1770.*

Les affections catarrhales ont été la maladie dominante pendant tout ce mois : elles ont affecté , comme dans le précédent , le nez , la gorge & la poitrine ; elles ont même dégénéré , dans plusieurs personnes , en esquinancies & en péripneumonies qui se sont terminées en gangrene dans quelques sujets.

Les autres maladies , qu'on a observées pendant ce mois , ont été des fièvres intermittentes plus ou moins régulières , quelques douleurs de rhumatisme , & des apoplexies.





*Observations météorologiques faites à Lille,  
au mois de Mars 1770; par  
M. BOUCHER, médecin.*

La première moitié du mois a été pluvieuse; & il a gelé pendant toute l'autre moitié. Il s'est passé peu de jours, depuis le 15, sans qu'il tombât de la neige, mais pas en bien grande quantité.

La hauteur du mercure, dans le baromètre, a été, la plus grande partie du mois, observée au-dessous du terme de 28 pouces : le 10, il est descendu à celui de 27 pouces 3 lignes.

Le vent a presque toujours été *sud* du 1<sup>er</sup> au 15, ; &, de-là à la fin du mois, il a été le plus souvent *nord*.

Le thermomètre, du 21 au 24, a varié, du terme de  $2\frac{1}{2}$  lignes au-dessous de celui de la congélation, au terme de  $3\frac{1}{2}$  lignes.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été, ce mois, de 28 pouces  $1\frac{1}{2}$  ligne; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de  $10\frac{1}{2}$  lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 9 degrés au-dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de  $3\frac{1}{2}$  degrés

566 MALADIES RÉGN. A LILLE.

au-deffous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12<sup>e</sup> degrés.

Le vent a soufflé 5 fois du N.  
9 fois du Nord vers l'Est.  
2 fois de l'Est.  
4 fois du Sud vers l'Est.  
3 fois du Sud.  
4 fois du Sud. vers l'Ou.  
7 fois de l'Ouest.  
4 fois du N. vers l'Ou.

Il y a eu 24 jours de tems couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.

13 jours de neige.

2 jours de grêle.

Les hygrometres ont marqué une humidité moindre à la fin du mois qu'au commencement.

*Maladies qui ont régné à Lille, au mois de Mars 1770.*

Nous avons vu, ce mois, dans nos hôpitaux, quelques personnes travaillées de la fièvre putride aphtheuse & gangreneuse, maladie des plus fâcheuses & des plus rebelles. Ceux qui ne succomboient point au fort de la maladie, tomboient dans une fièvre lente, accompagnée de suppuration dans les poudons, & bientôt suivie du marasme, &c. Les diaphorétiques doux, joints aux anodins, tels que la corne-de-

cerf brûlée, l'antimoine diaphorétique, la décoction de quina mêlée avec du lait, &c. ont paru être les remèdes les plus convenables à cet état. Au reste, le caractère essentiel de cette fièvre ne différoit pas, au fond, de celui de la fièvre maligne avec éruption, dont il a été fait mention dans le Journal précédent.

Les vents du nord & les gelées de ce mois ont amené nombre de fluxions de poitrine, & des pleurésies, tant vraies que fausses; & ils ont fait succomber des anciens pulmoniques. Il y a eu même bien des récidives de fluxions de poitrine, ainsi que de la fièvre continuë-rémittente. L'on a vu aussi quelques rhumatismes inflammatoires.

Un assez grand nombre de personnes ont été prises d'engourdissement dans les membres, & notamment dans les extrémités supérieures & inférieures; & même plusieurs ont eu des atteintes d'apoplexie ou d'hémiplégie, effets de la neige & des impressions des vents du nord. Les saignées, les lavemens, les frictions sèches, les boissons diaphorétiques, entre-mêlées des apozèmes laxatifs, ont souvent suffi pour dissiper ces incommodités. Quelques-uns néanmoins sont restés hémiplégiques, ou avec un côté foible & engourdi.

## LIVRE NOUVEAU.

Instituts de Chymie de M. *Jacques Reinhold Spielmann*, docteur en philosophie & en médecine, professeur public ordinaire en chymie, botanique & matière médicale, en l'Université de Strasbourg, associé à plusieurs Académies, & chanoine du chapitre de Saint-Thomas; traduits du latin sur la seconde édition. Par M. *Cadet le jeune*, ancien apothicaire-major de l'Hôtel-Royal des Invalides. A Paris, chez *Vincent*, 1770, in-12, deux volumes.

## COURS D'ACCOUCHEMENT.

M. *Levet*, conseiller honoraire du Comité perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, associé de celle de Botanique & d'Histoire naturelle de Cor-  
tone, accoucheur de madame la Dauphine, ouvrira un Cours d'Accouchement, le mardi 3 Juillet prochain, à neuf heures précises du matin. Ceux qui désireront le suivre, sont priés de s'inscrire chez lui, rue des Fossés-Montmartre, près la rue Montmartre, à côté du Notaire.

*Fin du Tome XXXII.*

# TABLE.

<b>E</b> XTRAIT des Mémoires de l'Académie de Dijon.	
Tome I.	Page 483
Observations sur les Hémorrhagies par Dissolution scorbutique. Par M. Planchon, médecin.	512
— sur l'Usage du Basilic sauvage de Cayenne, pour la guérison des fleurs blanches. Par M. Bajon, chirurgien.	519
Description d'un nouvel Instrument pour la ligature des polypes utérins. Par M. Levret, chirurgien.	531
Observations météorologiques faites à Paris, pendant le mois d'Avril 1770.	466
Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois d'Avril 1770.	564
Observations météorologiques faites à Lille, au mois de Mars 1770. Par M. Boucher, médecin.	565
Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de Mars 1770. Par le même.	566
Livre nouveau.	568
Cours d'Accouchement.	Ibid.

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le  
*Journal de Médecine* du mois de Juin 1770. A Paris,  
 ce 23 Mai 1770.

POISSONNIER DESPERRIÈRES.



# T A B L E

## G E N E R A L E

### D E S M A T I E R E S

Contenues dans les six premiers  
Mois du Journal de Médecine  
de l'année 1770.

#### L I V R E S A N N O N C É S.

##### M É D E C I N E.

- DISCOURS* sur l'utilité de l'anatomie. Page 91
- Recherches* sur la cause de la Pulsation des artères ; &c. Par M. De Lamure, médecin. 191
- Projet* concernant les planches anatomiques de M. Gauthier Dagoty. 475
- Pathologie* de Gaubius, traduite du latin en français. Par M. Sue le jeune, chirurgien. 381
- Dictionnaire* des Pronostics. Par M. D. T. médecin. 474
- Mémoires* de l'Académie de Dijon. Tome I. 381
- Essai* sur les opérations de l'entendement humain, & sur les maladies qui le dérangent. Par M. Dufour. 93
- Essais* sur les écouelles. Par M. Renard, méd. 92
- Traité* méthodique & dogmatique de la goutte. Par M. Pauhmer, médecin. 91
- Traité* des maladies des nerfs. Par M. Pressavin, chirurgien. 92

## TABLE GENER. DES MAT. 571

<i>Journaux des guérisons opérées aux eaux &amp; boues minérales de Saint-Amand, en 1767 &amp; 1768.</i>	
Par M. Desmilleville, médecin.	91
<i>Traité théorique &amp; pratique des bains d'eau simple, &amp; d'eau de mer.</i>	
Par M. Marteau, médecin.	94
<i>Mémoire sur la manière d'agir des bains d'eau douce, &amp; d'eau de mer.</i>	
Par M. Marret, médecin.	Ibid.
<i>Précis de la méthode d'administrer les pilules toniques dans les hydrop.</i>	
Par M. Bacher, méd.	95
<i>Utilité des voyages sur mer pour la cure des différentes maladies, traduit de l'anglois de M. Gilchrist.</i>	
Par M. Bourru, médecin.	473

## CHIRURGIE.

<i>Mémoires &amp; Observations de chirurgie.</i>	
Par M. Trécourt, chirurgien.	190
<i>Instructions succinctes sur les accouchemens.</i>	
Par M. Raulin, médecin.	94
<i>Eloge de M. Lecat, chirurgien.</i>	474

## HISTOIRE NATURELLE, CHYMIE & PHARMACIE.

<i>Traité historique des plantes qui croissent dans la Lorraine &amp; les Trois-Evêchés.</i>	
Par M. Buch'oz, médecin. Tomes IX & X.	92
<i>Lettres périodiques sur les végétaux. Tome III.</i>	
Par le même.	379
<i>— sur les animaux.</i>	
Par le même.	380
<i>Description générale, historique, géographique &amp; physique de la colonie de Surinam.</i>	
Par M. Frem'in, médecin.	Ibid.

## EXTRAITS.

<i>Recherches sur la cause de la pulsation des arteres.</i>	
Par M. De Lamure, médecin.	291
<i>Essais sur différens points de physiologie.</i>	
M. Fabre, chirurgien.	387

## 572 TABLE GENERALE

<i>Mémoires de l'Académie de Dijon. Tome I.</i>	483
<i>Synopsis Praxeos medicæ, &amp; Précis de médecine de M. Lieutaud, médecin.</i>	3
<i>Traité méthodique &amp; dogmatique de la goutte. Par M. Paulmier, médecin.</i>	99
<i>Recherches sur le traitement des maladies vénériennes. Par M. Gardane, médecin.</i>	195
<i>Examen des méthodes d'administrer le mercure. Par M. De Horne, médecin.</i>	213

## OBSERVATIONS.

### MÉDECINE.

<i>Lettre de M. Aucante, médecin; sur une production monstrueuse.</i>	13
<i>Observation sur un monstre sans cerveau. Par M. Robin de Kyavale, médecin.</i>	151
<i>— sur l'ossification complète d'un cœur de canard. Par M. Le Meilleur, médecin.</i>	411
<i>— sur un anévrisme de l'artere splénique, dont les parois se sont ossifiées. Par M. Beaufrier, médecin.</i>	157
<i>— (Autre) faite sur le même cadavre. Par le même.</i>	163
<i>Lettre sur une couleur de rose que prenoit le lait d'une nouvelle accouchée. Par M. Viger, chirurgien.</i>	222
<i>Observations sur le pouls des urines. Par M. Gardane, médecin.</i>	42
<i>Ouverture du cadavre d'un hémorrhédaire. Par M. Robin, médecin.</i>	44
<i>Lettre de M. Coste, médecin, à M. Pomme, pour servir de réponse à une Note de son Traité des Vapeurs.</i>	17
<i>Observations sur des vapeurs guéries par le quinquina. Par M. Marteau, médecin.</i>	25
<i>Observation sur l'applic. de l'eau froide dans une maladie convulsive. Par M. Dupont, méd.</i>	130



- Observation sur les effets des demi-bains froids dans une paraphrénisie.* Par M. Perreymond, médecin. 138
- Remarques sur deux Observations de vapeurs.* Par M. Mongin de Montrol, médecin. 246
- Lettre de M. Gerard, médecin; sur la mort prématurée d'un enfant.* 148
- Observation sur une hydropisie de poitrine.* Par M. Marteau, médecin. 225
- *sur un vomissement de sang.* Par M. Gigou Delachaud, médecin. 237
- *sur une passion iliaque.* Par M. Buzel, médecin. 140
- *sur une passion iliaque singulière.* Par MM. Marteau, médecin, & Bourgeois, chirurgien. 327
- *sur un abcès des reins.* Par M. Dupont, médecin. 135
- Lettre sur les suites d'une maladie singulière, décrite dans le Journal.* Par M. Dubois, chir. 320
- Observations sur les hémorrhagies par dissolution scorbutique.* Par M. Planchon, médecin. 512
- Observations sur deux inoculations de petite vérole.* Par M. De Beaux, médecin. 314
- Extrait d'une Lettre de M. Klipfel sur le traitement de la petite vérole.* 438
- *de M. Martens, médecin, sur le même sujet,* 440
- Observation sur une morsure de vipère.* Par M. Audoux, chirurgien. 442
- *sur des vers trouvés dans des pustules de la peau.* Par M. Bosse, chirurgien, 336
- *sur un ver trouvé sous la conjonctive.* Par M. Mongin, chirurgien. 338
- Mémoire sur une épidémie qui a régné aux environs de Saint-Quentin.* Par M. Von-Mittag-Midi, médecin. 413

# 574 TABLE GENERALE

<i>Maladies qui ont régné à Paris, pendant le mois de Novembre 1769.</i>	84
<i>Décembre 1769.</i>	187
<i>Janvier 1770.</i>	284
<i>Février 1770.</i>	376
<i>Mar. 1770.</i>	469
<i>Avril 1770.</i>	564
<i>Maladies observées à Lille, par M. Boucher, médecin, pendant le mois de</i>	
<i>Septembre 1769.</i>	86
<i>Octobre 1769.</i>	88
<i>Novembre 1769.</i>	189
<i>Décembre 1769.</i>	286
<i>Janvier 1770.</i>	378
<i>Février 1770.</i>	471
<i>Mars 1770.</i>	566
<i>Nouvelles Observations sur le bronchocèle guéri par les coquilles d'œufs calcinées.</i>	264
<i>Observations sur l'usage du basilic sauvage de Cayenne, pour la guérison des fleurs blanches. Par M. Bajon, chirurgien.</i>	519
<i>Lettre de M. Mareschal de Rougeres, chirurgien, sur les effets de la vapeur des fourmis.</i>	126

## CHIRURGIE.

<i>Observations sur deux exophthalmies. Par M. Marchand, oculiste.</i>	65
<i>— sur un ptérygion. Par M. Précourt, chirurgien.</i>	453
<i>Premier Mémoire pour servir de base au traitement des abcès, fistules, &amp;c. des mâchoires. Par M. Jourdain, dentiste</i>	165
<i>Suite.</i>	251
<i>Observations sur la suppuration des gencives. Par M. Botot, dentiste.</i>	356
<i>Observation sur un corps polypeux. Par M. Clément, chirurgien.</i>	344

## DES MATIERES. 575

<i>Observation sur plusieurs abcès survenus, sans avoir été précédés d'inflammation. Par M. Denize de Bézus, chirurgien.</i>	179
<i>Lettre de M. Tilloloy, à M. Martin, au sujet de ses Observations sur les découvertures d'os.</i>	181
<i>Réflexions sur le danger de ne pas abandonner à la nature la chute des plumasseaux, bourdonnets, &amp; principalement des ligatures des vaisseaux, après l'amputation. Par M. Allouel, chir.</i>	73
<i>Observation sur l'opération d'un bubonocèle, &amp;c. Par M. Badamant fils, chirurgien.</i>	69
<i>— sur un entéro-épiplocèle. Par M. Du Boueix, médecin.</i>	458
<i>— sur un polyde de la matrice. Par M. Herbiniaux, chirurgien.</i>	50
<i>— sur un polype utérin. Par M. Martin.</i>	254
<i>Description d'un nouvel instrument pour la ligature des polypes utérins. Par M. Levret, chir.</i>	531
<i>Observation sur une hydrocèle vraie. Par M. De Lattre, chirurgien.</i>	351
<i>— sur une fistule externe à la marge de l'anus. Par M. Marrigues, chirurgien.</i>	339
<i>— sur une plaie d'arquebuse. Par M. De Lattre, chirurgien.</i>	268
<i>— sur une plaie d'arme à feu. Par M. Audoux, chirurgien.</i>	447
<i>Lettre sur la fracture du col des extrémités. Par M. Martin, chirurgien.</i>	279

## HISTOIRE NATURELLE.

*Observations météorologiques faites à Paris pendant les mois de*

<i>Novembre 1769.</i>	81
<i>Décembre 1769.</i>	184
<i>Janvier 1770.</i>	281
<i>Février 1770.</i>	373
<i>Mars 1770.</i>	466
<i>Avril 1770.</i>	561

# 576 TABLE GÉNÉR. DES MAT.

*Observations météorologiques faites à Lille, par  
M. Boucher, médecin, pendant les mois de*

<i>Septembre 1769.</i>	85
<i>Octobre 1769.</i>	88
<i>Novembre 1769.</i>	188
<i>Décembre 1769.</i>	285
<i>Janvier 1770.</i>	377
<i>Février 1770.</i>	470
<i>Mars 1770.</i>	564

## AVIS DIVERS.

<i>Cours de Physique.</i>	487
<i>Lettre de M. Levret sur ses Cours.</i>	382
<i>Cours d'Accouchement.</i>	568
<i>Concours à la Faculté de Médecine de Paris.</i>	478

Fin de la Table.

